N° 566 33e Année. Tome CLIII 15 Janvier 1922

MERCVRE
DE
FRANCE

Parait le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE





—

PRIX DU NUMÉRO

France .... 3 fr. 50 | Etranger ...... 4 fr

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

MERCVRE DE FRANCE donne dans les 24 livraisons **d'une seule année** la matière de **cinquante volumes** in-16 ordinaires, qui, au prix moyen de 6 francs l'un, coûteraient 300 francs.

Le *Mercure de France* a publié au cours de l'année 1921 :

97 études, essais ou longs articles;
64 poésies (de 24 poètes) ;
24 nouvelles, contes, poèmes dramatiques ou fantaisies ;
7 romans ;
468 articles dans la " Revue de la Quinzaine ", sous les 77 rubriques suivantes :

Agriculture.
A l'Etranger (*Albanie, Arménie, Belgique, Chine, Espagne, Irlande, Italie, Palestine, Pologne, Russie, Syrie, Turquie*).
Apologétique.
Archéologie.
Architecture.
Art.
Art ancien et Curiosité.
L'Art à l'étranger.
L'Art du Livre.
Bibliographie politique.
Bibliothèques.
Chronique de Belgique.
Chronique du Midi.
Chronique de la Suisse romande.
Cinématographie.
Echos.
Education physique.
Esotérisme et Sciences psychiques.
Ethnographie.
Gazette d'hier et d'aujourd'hui.
Géographie.
Graphologie.
Hagiographie et Mystiqu .
Histoire.
Hygiène.
Industrie.
Les Journaux.
Lettres allemandes.
Lettres anglaises.
Lettres anglo-américaines.
Lettres brésiliennes.
Lettres canadiennes.
Lettres catalanes.
Lettres dano-norvégiennes.
Lettres espagnoles.
Lettres hispano-américaines.
Lettres italiennes.
Lettres latines.
Lettres néerlandaises.
Lettres néo-grecques.
Lettres portugaises.
Lettres russes.
Lettres tchéco-slovaques.
Lettres yidisch.
Lettre yougo-slaves.
Linguistique.
Littérature.
Littérature dramatique.
Le Mouvement féministe.
Le Mouvement scientifique.
Musées et Collections.
Musique.
Notes et Documents artistiques.
Notes et Documents d'histoire.
Notes et Documents littéraires.
Notes et Documents philosophiques.
Ouvrages sur la Guerre de 1914.
Philosophie.
Les Poèmes.
Police et Criminologie.
Préhistoire.
Publications récentes.
Questions coloniales.
Questions économiques.
Questions juridiques.
Questions militaires et maritimes.
Questions religieuses.
Régionalisme.
Les Revues.
Les Romans.
Rythmique.
Science sociale.
Sciences médicales.
Société des Nations.
Théâtre.
Urbanisme.
Variétés.
Voyages.

Envoi franco d'un spécimen

sur demande adressée 26, rue de Condé, Paris-6e.

BULLETIN FINANCIER

L'absence de précisions quant aux résultats à attendre de la Conférence de Cannes, a incité la spéculation à quelque réserve ; la tendance générale n'en est pas moins restée excellente et une reprise sérieuse n'aurait rien de surprenant

Peu d'affaires en rentes françaises où le 3 °/₀ ancien réactionne à 54,05 ; les obligations du Crédit National sont fermes, particulièrement celles de 1920 à 469. Les fonds d'Etat étrangers ont été plus actifs et gagnent quelques points.

Nos banques d'abord indécises se sont affermies et clôturent avec peu de changements. Nous retrouvons le Comptoir d'Escompte à 950, la Société Générale ex-coupon à 702, la Banque Nationale de Crédit à 685 ex-coupon également. Au groupe étranger, la Banque Nationale du Mexique est lourde à 510, la Banque Ottomane assez stable aux environs de 688.

Excellente tenue du Suez qui regagne à 5.950 une bonne partie de son coupon. Chemins français résistants et même en léger progrès : Nord 919 ; Orléans 895 ; Est 618 ; P.-L.-M. 824. Notons aussi la fermeté de la Rente foncière à 880, de la Peñarroya à 930, des Etablissements Kuhlmann en reprise à 500. Aux valeurs diverses, la Brasserie Quilmès gagne une centaine de francs à 1087, la part Air Liquide atteint 3.500, les Rizeries Indo-Chinoises s'échangent avec un peu de tassement à 632. Le groupe de la Navigation ne témoigne pas de meilleures dispositions, les Messageries s'alourdissent à 198 et les Chargeurs Réunis à 465. Les valeurs sucrières sont assez malmenées, la Raffinerie Say se replie en dessous de 1.600 et les Sucreries d'Egypte à 620. Au compartiment cuprifère le Rio est plus lourd à 1440, le Boléo cote 418.

Les industrielles russes conservent leurs bonnes dispositions et réalisent de nouvelles avances : Bakou 2400, Briansk 113. Tandis que les pétroles russes sont fermes, d'autres reviennent en arrière, tels Mexican Eagle qui revient à 183 ex-coupon. Le Shell s'inscrit à 238, coupon détaché de 2 sh. Les Mines d'or sont indécises en raison de l'agitation qui se manifeste au Transvaal en vue d'une grève. Le De Beers est plus faible vers 508, les Caoutchoutières restent faiblement tenues, les cours de la matière s'étant alourdis sur le marché de Londres.

LE MASQUE D'OR.

Banque Française pour le Commerce et l'Industrie.

L'Assemblée Générale Annuelle des Actionnaires a été tenue le 23 Décembre 1921 sous la présidence de M. René BOUDON, Président.

Le Rapport du Conseil fait ressortir la bonne situation de la Banque ainsi que l'activité manifestée par elle malgré l'acuité de la crise, au cours du dernier exercice.

Toutes les Résolutions proposées par le Conseil ont été approuvées à l'unanimité.

Les bénéfices nets de l'exercice se sont élevés à 8.591.057 francs contre 7.397.561 pour l'exercice précédent. Ils ont été consacrés à amortir intégralement la perte résultant des opérations de change engagées irrégulièrement par un fondé de pouvoirs.

L'Assemblée a décidé la distribution d'un dividende de 5 °/₀ soit 12 fr. 50 par action, à prélever sur la réserve supplémentaire : un acompte de 7 fr. 50 par action ayant été mis en paiement le 22 août dernier, le solde de 5 francs par titre sera payable, à raison de Fr. 4,50 net par action nominative et Fr. 3,622 net par action au porteur, à partir du 27 Décembre.

L'Assemblée a ratifié la nomination de MM. M. DEVIES et H. MARÉCHAL comme Administrateurs, renouvelé les mandats de MM. H. BOUSQUET, L. ODIER et D. AGACHE, Administrateurs sortants, et réélu M. P. de LAURIS, Censeur.

MM. P. BERGAUD et E. FRACHON ont été nommés Commissaires des Comptes pour l'Exercice 1921-1922.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Philosophie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE			ÉTRANGER		
UN AN	60	fr.	UN AN	75	fr.
SIX MOIS	32	»	SIX MOIS	40	»
TROIS MOIS	17	»	TROIS MOIS	21	»

Tous les numéros antérieurs à juillet 1920 se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259.31*; celles qui n'ont pas de compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 15 centimes, s'abonner au moyen d'un chèque postal modèle 1418 B, dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259.31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris.* Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

En ce qui concerne les **Abonnements étrangers**, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 8 et le 23, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

LE COMIQUE DE MOLIÈRE

—

Il est une manière sympathique d'interpréter les œuvres du XVIIe siècle qui peut conduire de la meilleure foi du monde à des jugements erronés. Il faut se garder de voir de fortes et libres natures comme celle de Molière à travers l'ensemble des tendances qui constituent dans nos esprits le reste du romantisme. Il faut déchirer ce voile de pessimisme qui, au XIXe siècle, faussa les meilleurs regards lorsqu'ils se portaient sur des natures riches de force et de ferveur pour la vie.

On a dit et redit que la comédie de Molière est triste en son fond. Sainte-Beuve, le fin psychologue, ne put échapper à cette romantique interprétation. Ce n'est pas en vain qu'il vécut au temps où chacun étalait avec complaisance son « cœur saignant », ses ineffables mélancolies et son inéluctable ennui de la vie. Le grand critique a fait pleurer Racine plus que de raison, il a vu s'ouvrir en abîme la détresse de Pascal et du plus authentique génie comique, il a écrit : « Molière était plus triste que Pascal. »

Musset, dans des vers bien connus, insista sur cette tristesse du comique de Molière. Il évoqua

Cette mâle gaîté si triste et si profonde
Que lorsqu'on vient d'en rire, on devrait en pleurer.

Le romantisme, en son insatiable et chimérique appétit d'infini, fut toujours une protestation contre la condition

bornée de l'homme dans le domaine du réel. La douleur, la sainte douleur, fut le sentiment choisi des âmes les plus nobles, trop grandes pour une destinée misérable. La tristesse, la mélancolie furent identifiées à la profondeur. Le romantisme ignora la joie des âmes fortes, — cette joie qui est victoire sur les détresses, — chant magnifique de l'homme qui s'arrache par sa puissance de vie à l'étreinte des douleurs. Brunetière, en critique averti, vit que la littérature de 1660 plongeait au plus profond de la réalité. A juste titre, il parla du naturalisme des classiques. Son esprit cependant resta suspendu à une difficulté. Il sut ce que les maîtresses œuvres du XVIIe siècle recèlent de connaissance exacte de l'homme et de la vie. Il connut que rien n'y est masqué de l'égoïsme foncier des hommes, de l'éternelle hypocrisie des sociétés et des conditions implacables de l'existence. Niant en logicien cet enchantement de vivre qui flotte sur toute l'œuvre de La Fontaine, il voulut voir en lui le plus sombre des naturalistes de 1660. Il parla d'une liaison nécessaire entre le naturalisme et le pessimisme et ce jugement s'appliquait à Molière comme à La Fontaine.

Le comique de Molière est-il triste ? Il est deux choses qu'il ne faut pas mêler : l'homme et l'œuvre. Les critiques du XIXe siècle ont cru faire une précieuse conquête en éclairant l'œuvre par l'étude de l'auteur lui-même, l'œuvre n'étant considérée que comme l'exacte expression de l'esprit de son auteur. Sans doute, cette méthode a rendu des services qu'il serait puéril de vouloir nier. Il n'en est pas moins vrai que la connaissance de la vie et du caractère d'un auteur peut fausser l'interprétation de son œuvre. Le rapport de l'œuvre à l'auteur est infiniment complexe. Le moi d'un écrivain n'est pas une chose simple, et le moi qu'il exprime dans son œuvre peut différer du moi quotidien que son entourage peut observer. Un écrivain accablé du faix de douleurs réelles peut insérer dans son œuvre son rêve perpétuellement déçu d'une vie plus

lumineuse et plus sereine. L'œuvre d'un homme triste peut signifier son effort vers la joie.

En étudiant la vie de Molière, on y découvre de tangibles douleurs. On connaît son mariage malheureux et les vicissitudes de sa vie conjugale. On sait qu'il épancha lui-même ses amertumes. On connaît la conversation où il disait à Chapelle en lui parlant de sa jeune et frivole femme : « Je suis le plus malheureux et le plus insensé des hommes, mais rien ne peut me détacher de ses grâces et des transports qu'elle me cause. » En regardant le portrait du grand poète, on est immédiatement frappé de l'attitude contemplative et grave d'une physionomie qui traduit l'habitude du repliement sur soi et je ne sais quelle rêverie taciturne et profonde.

Cependant, du fait que Molière eut des raisons d'être triste, du fait qu'il connut des crises douloureuses, avons-nous le droit de conclure que le fond de son caractère habituel fut une incurable tristesse ? Cette conclusion dépasserait nos prémisses.

Cette tristesse, qu'on a voulu attribuer à Molière, on en a cherché le reflet dans ses comédies. On a voulu que Molière fût triste et que par voie de conséquence son œuvre le fût ! Raisonnement simpliste contre lequel il faut se mettre en garde. L'impression première du théâtre de Molière, lorsqu'on applique la méthode que recommandait le grand comique lui-même et qui consiste à se laisser prendre aux entrailles, à s'abandonner naïvement à l'œuvre, est une impression de joie totale.

Et cependant, il faut bien convenir que les travers mis sur la scène apportent avec eux la désorganisation des familles, frappant au hasard d'innocentes et sympathiques victimes. Quelle présence lourde de malheurs représente Tartuffe dans la maison d'Orgon ! M. Jourdain avec ses prétentions à la noblesse ne s'apprête-t-il point à trahir sa femme et à briser le rêve de bonheur de sa fille ?

On ne peut nier que le théâtre de Molière n'atteste une vision de l'humanité dans tous ses vices et dans toutes ses tares. Les travers humains accomplissent logiquement et implacablement les pires ravages que l'optimisme d'artificiels dénouements ne réussit pas à masquer. Tartuffe dépouillera sans doute toute la famille d'Orgon, Henriette sera livrée à Trissotin, Angélique épousera Thomas Diafoirus ou le perpétuel silence du couvent, Alceste se réfugiera au désert et Agnès a chance de rester la proie d'Arnolphe.

Malgré cela, le comique de Molière n'implique aucune tristesse. Il est essor franc et plein de joie. La méprise sur ce comique repose sur une confusion qu'il faut dissiper. On a identifié la notion de *tragique* et celle de *tristesse*. Il faut dissocier ces deux idées. Une âme riche et forte peut d'un regard intrépide voir à plein le tragique éternel de la vie et renier cependant la tristesse. La Fontaine voit très clair dans l'égoïsme humain et dans les conditions rigoureuses de l'existence, mais il conquiert la joie par une volonté supérieure d'amour offerte à l'ordre des choses. Molière voit nettement tout le drame cruel de la vie, mais il se libère de la douleur du spectacle par le Rire où l'homme se place au-dessus de tous événements. Les tares, les travers, les épreuves de la vie sont absorbés par la montée du Rire qui les enveloppe dans son tourbillon de joie. La gaieté prise à la contemplation de l'homme dans ses efforts manqués, dans ses attitudes avortées, dans la grimace de ses ruses et de son hypocrisie l'emporte sur la méditation triste des malheurs de l'existence. Prenant son point d'appui sur l'éternelle essence tragique de la vie, — le comique de Molière, qui renie toute volonté d'illusion, s'atteste comme une victoire de l'esprit humain sur la douleur d'exister. En face d'une pièce de Molière, on est perpétuellement incité à penser que tous les épisodes de la vie, même les plus âpres, ne sont qu'un jeu qu'il faut considérer comme un jeu. Le drame de la vie est alors dominé et

l'esprit, délivré de l'impression tragique, contemple en gaieté les *fautes de jeu* de ceux que le destin emporte en sa course.

Le comique de Molière est donc la fleur de joie qui s'épanouit magnifiquement sur le tragique de la vie. Il suppose la conception de la vie dans la rudesse de ses situations poignantes, et signifie une libération de la douleur par le don du rire qui est le propre de l'homme. Mais pour saisir ce comique dans sa plénitude de joie, il faut la volonté de regarder bravement la réalité, la volonté de ne pas trop s'apitoyer sur son innombrable souffrance. Le comique de Molière est par delà la pitié. Il réclame une certaine clarté olympienne du regard, une volonté de planer au-dessus des douleurs pour saisir l'humanité dans ses attitudes maladroites ou manquées et s'en faire ainsi un spectacle de gaieté. Ce comique requiert même du spectateur une certaine dureté. William James prétendait qu'il existe deux philosophies : la philosophie des durs et la philosophie des tendres. On pourrait dire pareillement qu'il existe un art des durs et un art des tendres, avec la réserve nécessaire pour l'interprétation de toutes formules générales. Le premier coïnciderait en gros avec les œuvres dites classiques, le second exprimerait plutôt l'essence des œuvres dites romantiques.

Cet art des durs ne signifierait pas un art dénué de toute sensibilité, mais un art qui se fonde sur une vision virile de la réalité. Il tendrait cependant à un acquiescement vis-à-vis de ce qui est parce qu'il exprimerait des âmes assez riches en ressources pour affronter le tragique de l'existence. L'art du tendre Racine lui-même participerait à cet art des durs. Car son théâtre suppose une étrange fermeté du regard pour soutenir le spectacle de cette humanité démente livrée à la logique de ses passions destructrices.

L'art des tendres ou Romantisme se refuserait à fixer le spectacle de la réalité telle qu'elle est. Il tendrait à pro-

tester contre elle. Il ne consentirait à la contempler qu'enveloppée du voile menteur des illusions.

Il suffit, croyons-nous, de jeter ce premier regard sur le comique de Molière qui fait jaillir la joie du tragique même de la vie pour sentir immédiatement le peu de créance qu'il faut accorder à l'opinion commune qui voit en ce contemplateur intrépide du réel un pur bourgeois de 1660. L'âme de Molière est d'une tout autre trempe. C'est louer étrangement que de saluer de l'épithète de bourgeois celui qui dressa cette magnifique physionomie de Don Juan en laquelle les Italiens de la Renaissance eussent salué une parfaite incarnation de *la Virtù !*

§

Le comique de Molière calqué sur la vie elle-même tourne autour du grand fait vital de l'adaptation. La vie perpétuellement changeante réclame des êtres vivants une continuelle adaptation. Le rire naît spontanément sur nos lèvres en face de tout geste d'adaptation manqué. Notre immédiate réaction à la vue d'un homme qui perd l'équilibre ou fait un faux-pas est le rire qu'enraye par la suite la compassion et le sentiment du danger. La situation comique chez Molière repose toujours sur une désadaptation ou sur des efforts d'adaptation défectueux ou manqués.

Voici d'abord la désadaptation par omission, par manque d'attention à la situation présente. Truffaldin assiste dans l'*Etourdi* à un entretien entre Mascarille et Célie. Il entend parler d'un homme qu'on dépeint sous les plus sombres couleurs. Il l'entend qualifier de la tendre épithète de dragon. Il ne soupçonne point qu'il s'agit de lui-même. Sans dire mot, il est comique par une carence de l'adaptation à la situation présente. Situation presque identique lorsqu'Arnolphe, obsédé par une forte déconvenue, poursuit en présence de son notaire un entretien avec lui-même sans accorder la moindre attention

aux paroles de l'homme d'affaires qu'il vient de faire mander.

Un degré de plus nous voyons apparaître le comique fondé sur une *incapacité d'adaptation*. C'est le cas de tous ceux qui, cristallisés dans une idée préconçue, sont incapables de s'adapter à une image différente du réel que viennent apporter les circonstances. Prenons à témoin l'ineffable Mme Pernelle si entichée de ce bon M. Tartuffe. Le manège de l'imposteur est dévoilé d'une manière tangible aux yeux de tous. Orgon, pour son malheur, n'a plus aucun doute sur le saint homme. Seule, Mme Pernelle, adaptée à une fausse image de Tartuffe, ne peut se faire à l'image nouvelle qui s'impose avec une frappante évidence. Entendons le dialogue entre cette digne dame et son très digne fils.

ORGON

Je vous ai dit que j'ai tout vu moi-même.

Mme PERNELLE

Des esprits médisants la malice est extrême.

ORGON

Vous me feriez damner ma mère ! Je vous dis
Que j'ai vu de mes yeux un crime si hardi.

Mme PERNELLE

Les langues ont toujours du venin à répandre,
Et rien n'est ici-bas qui s'en puisse défendre.

ORGON

C'est tenir un propos de sens bien dépourvu.
Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu,
Ce qu'on appelle vu. Faut-il vous le rebattre
Aux oreilles cent fois et crier comme quatre ?

Mme PERNELLE

Mon Dieu ! Le plus souvent l'apparence déçoit :
Il ne faut pas toujours juger sur ce qu'on voit.

ORGON

J'enrage !...

Nombreuses dans le théâtre de Molière ces situations singulièrement embarrassées où tout effort pour échap-

per à la contrainte des circonstances est destiné à avorter. Le personnage s'obstine, s'ingénie à trouver de nouvelles ressources pour se voir retomber dans la même situation inextricable. Le spectacle des *efforts impuissants d'adaptation* fait rire le spectateur. L'ingénieux Mascarille du *Dépit amoureux*, maître en l'art de duper, vient de conter au vieillard Albert une histoire qui brille aux yeux de son interlocuteur d'un parfait éclat de fausseté. Le valet est entre les mains du vieillard bien décidé à se venger. Mascarille cherche toutes sortes de moyens pour justifier son dire. Il fait appel à des témoins dignes de foi. Autant parler à un sourd ! Dans une situation sans issue, Mascarille tente une série d'efforts à l'avance avortés et par là même comiques.

MASCARILLE

Connaissez-vous, Ormin, ce gros notaire habile ?

ALBERT

Connais-tu bien Grimpant, le bourreau de la ville ?

MASCARILLE

Et Simon le tailleur, jadis si recherché ?

ALBERT

Et la potence mise au milieu du marché ?

MASCARILLE

Vous verrez confirmer par eux cet hyménée.

ALBERT

Tu verras achever par eux ta destinée.

MASCARILLE

Ce sont eux qu'ils ont pris pour témoins de leur foi.

ALBERT

Ce sont eux qui dans peu me vengeront de toi.

MASCARILLE

Et ces yeux les ont vus s'entre-donner parole.

ALBERT

Et ces yeux te verront faire la cabriole.

La plus riche source de comique dans le théâtre de Mo-

lière réside peut-être dans le choix de *faux moyens d'adaptation au réel.* Le maître de philosophie de M. Jourdain vient d'être roué de coups par le maître de danse, le maître de musique et le maître d'armes. N'importe ! il tient sa vengeance : « Je vais composer contre eux une satire du style de Juvénal, qui les déchirera de la belle façon ». Mascarille du *Dépit amoureux,* acculé à une situation difficile, s'arrête à la pensée de la mort libératrice. Il en fait part à son maître Valère, qui, plein de sollicitude pour son valet, lui dit :

Si tu meurs, je prétends que ce soit à ma vue.

A quoi Mascarille riposte en dévoilant la valeur du moyen d'adaptation envisagé :

Je ne saurais mourir quand je suis regardé
Et mon trépas ainsi se verrait retardé.

Faux moyens d'adaptation que toutes les solutions envisagées par Géronte, lorsque Scapin lui apprend que son fils a été enlevé par des corsaires ! Moyens qui procèdent d'une volonté de se masquer la réalité et qui glissent sur elle au lieu de l'étreindre pour la modifier : « Va-t'en, Scapin, va-t'en dire à ce Turc que je vais envoyer la justice après lui. » Magnifique projet que Scapin n'a pas beaucoup de peine à confronter avec la réalité : « La justice en pleine mer ! vous moquez-vous des gens ! »

Particulièrement comique la *fausse adaptation* satisfaite d'elle-même ! Sganarelle du *Mariage Forcé,* décidé à épouser une toute jeune fille, se félicite de son projet. Quel bonheur en perspective, quel assentiment unanime de tous ses bons amis à un tel dessein ! « Ce mariage doit être heureux, car il donne de la joie à tout le monde, et je fais rire tous ceux à qui j'en parle. Me voilà maintenant le plus content des hommes ». Fausse adaptation encore cette scène du *Malade imaginaire* où Angélique entendant son père lui proposer un époux, et toute émue d'un

espoir trompeur, acquiesce à l'avance à tous les projets d'un père qui va lui offrir Thomas Diafoirus !

Comique l'empressement de M. Jourdain à embrasser l'idée que son père n'était pas marchand, mais donnait du drap à ses amis pour de l'argent. L'effet comique réside ici dans *l'adaptation à la fausse image de la réalité* qui flatte la vanité du bourgeois gentilhomme.

Comique aussi le *moyen de réaction* qui n'est pas exactement adapté aux événements. Orgon, désabusé sur le compte de Tartuffe, enveloppe aussitôt de sa haine tous les gens de bien en lesquels il ne veut plus voir que des hypocrites.

C'en est fait, je renonce à tous les gens de bien ;
J'en aurai désormais une horreur effroyable,
Et m'en vais devenir pour eux pire qu'un diable.

Comiques encore les moyens d'adaptation au réel lorsqu'ils sont détournés de leurs fins naturelles. Le raisonnement par exemple est un moyen pour agir sur la réalité. Il se fait comique dans les pièces de Molière lorsque, suivant sa marche logique, il diverge progressivement de la réalité au lieu de s'appliquer à elle.

Comiques également les formes d'expression qui, au lieu de représenter l'effort le plus rapide et le plus direct pour agir sur le réel, tournent autour de lui sans le saisir étroitement. N'est-ce point le cas pour le langage orné de Précieuses et pour le style figuré que Molière ne perd jamais une occasion de bafouer ? Le discours pompeux que Thomas Diafoirus adresse à Angélique au lieu de s'adapter exactement à la pensée qu'il veut traduire, au lieu de s'adapter exactement à l'effet à produire sur la jeune fille à conquérir se complique par les vaines métaphores d'une foule d'idées inopérantes et sans rapport direct avec la réalité présente. Toinette rapportant l'entretien à Béline nous montre la source du ridicule de ce noble galimatias : la présence dans le discours d'éléments super-

flus pour la stricte adaptation à la réalité. « Ah, madame, dit-elle, vous avez bien perdu de n'avoir point été au second père, à la statue de Memnon, et à la fleur nommée héliotrope ! »

§

Les considérations qui précèdent nous permettent d'affirmer qu'un personnage de comédie, à l'instant où il provoque le rire, fait figure de désadapté. Si nous poussons un peu plus avant, il nous est possible de voir que le personnage dont on rit est désadapté par le fait *qu'il s'adapte à une fausse image de la réalité qu'il prend pour la vraie.* Madelon et Cathos se prodiguent en amabilités devant un valet qu'elles prennent pour un marquis. Argan écoute avec attention les prescriptions médicales de Toinette sa bonne que son travestissement lui fait considérer comme un grand médecin. Orgon est adapté à l'image d'un Tartuffe saint-homme attirant les bénédictions du ciel sur sa maison.

Une intrigue comique se ramène en gros à une série de désadaptations conditionnées par de fausses images du réel. Ces fausses images peuvent être imposées à un personnage par des circonstances extérieures à son caractère. On voit s'épanouir alors le *comique d'intrigue* proprement dit. Si les fausses images sont au contraire une conséquence même du caractère du personnage, on voit se développer le *comique de caractère.*

Considérons les *Fourberies de Scapin.* Valère et Lucas ont été persuadés par la femme de Sganarelle que son propre mari, occupé à couper du bois, est un grand médecin. Ils s'adaptent à une fausse image de Sganarelle, mais leurs caractères n'entrent pour rien dans cette erreur. La famille où ils traînent Sganarelle va le prendre également pour un médecin. Sganarelle, à son tour, est fort mal adapté à ce rôle de médecin qu'il doit jouer malgré lui et à un milieu qui le considère comme un maître en l'art

de guérir. A la base de toute cette intrigue comique il y a, dans l'esprit des personnages, une fausse image de Sganarelle donnée par un moyen absolument extérieur aux caractères.

Souvent le comique d'intrigue suppose chez Molière comme personnages essentiels un personnage parfaitement benêt dont le principal trait de caractère est la plus naïve des crédulités, et à côté de lui un personnage très rusé, très souple qui l'entraîne dans toutes sortes de désadaptations en lui suggérant de fausses images du milieu et des gens. C'est là le schéma du *Médecin volant*, la première pièce de Molière où s'affrontent Gorgibus, « homme simple, grossier », et Sganarelle, le valet prêt pour toutes les machinations. C'est en gros le canevas de *M. de Pourceaugnac*. Le lourd hobereau est homme « à donner dans tous les panneaux qu'on lui présentera ». Et voici près de lui Sbrigani, l'adroit valet, qui lui impose à l'avance de fausses images sur les situations vers lesquelles il l'entraîne. « Je conduis de l'œil toutes choses », s'écrie l'intrigant valet, en considérant la suite des mésaventures de M. de Pourceaugnac.

Avec le comique de caractères, le jeu des désadaptations est une conséquence directe des caractères. Le travers d'un homme lui fait percevoir la réalité avec une certaine déformation. *L'image déformée engendre les faux gestes d'adaptation.* Orgon s'adapte à une fausse image de Tartuffe, mais cette image de l'imposteur à laquelle il s'attache obstinément est liée à cette dévotion grossière qui lui fait prendre des gestes ostentatoires pour des preuves de sainteté. En se trompant sur Dorante, le gentilhomme qui l'exploite, M. Jourdain agit selon la logique d'un caractère qu'éblouit un titre de noblesse. La suite des désadaptations comiques d'Arnolphe dans l'*Ecole des Femmes* est liée à de fausses images de la réalité conditionnées par son caractère. Cœur sec, il n'a pas prévu l'ingéniosité que fait naître l'amour ! Etranger à toute vie

intérieure, il a cru qu'on pouvait contraindre les âmes ! Son image de la vie du cœur étant fausse, dès que la tendresse naîtra dans l'âme d'Agnès, tous ses moyens d'action sur elle se révéleront comme de faux moyens d'adaptation au réel, et tous les effets comiques en jailliront naturellement.

Comique d'intrigue et comique de caractères sont souvent mêlés chez Molière. Dans *l'Ecole des Femmes*, un des éléments de l'action comique, les confessions d'Horace, amant d'Agnès, à Arnolphe, procèdent d'une simple erreur de fait, sans lien avec les caractères. Horace ne peut savoir que son confident Arnolphe s'identifie au triste M. de la Souche !

Remarquons d'ailleurs que l'emploi du comique d'intrigue dans le théâtre de Molière ne tend souvent qu'à servir de base au comique de caractères. Les révélations d'Horace à Arnolphe procèdent d'une erreur de fait sur la personnalité d'Arnolphe, mais elles incitent ce dernier à mettre en œuvre à l'égard d'Agnès de nouveaux moyens qui, participant de sa conception erronée de la vie sentimentale, l'entraîneront vers de nouvelles désadaptations.

L'intrigue d'une pièce où règne le comique de caractères fait généralement passer le personnage essentiel par une cascade de désadaptations dues aux fausses images du réel que lui impose un travers dominant. Tel est le cas pour l'intrigue du *Misanthrope* dont Alceste est le personnage principal. Son image chimérique d'une vie vouée à l'absolue sincérité fait de lui un désadapté dans l'amitié, qui demande plus de ménagements et plus de nuances. Elle fait de lui un désadapté dans les relations de société vis-à-vis de gens qui exigent l'inoffensif encens de la politesse. Alceste apparaît ensuite désadapté dans la vie de salon en voulant retrancher de la conversation tout ce qui en fait le piquant : les petites railleries et les menues médisances. Puis c'est la désadaptation dans la vie d'af-

faires par le refus de veiller sur un procès où le bon droit doit se manifester lui-même. Voici maintenant la désadaptation dans l'amour : les emportements et les rudesses d'Alceste venant se briser sur la grâce traîtresse et charmante de la femme parée de toutes les séductions et de toutes les faussetés qui sont encore des enchantements. Enfin, voici la désadaptation totale : Alceste acculé à la solitude définitive !

Là ne se borne pas le comique de caractères. Molière nous présente toujours le personnage principal dans ses liens avec ceux qui vivent autour de lui. Ainsi naît un *comique de réaction* constitué par les désadaptations des personnages secondaires. Tartuffe est comique par lui-même, mais il constitue dans la famille d'Orgon un *agent désorganisateur du milieu*. Les rapports de tous les membres de la famille d'Orgon sont par là-même faussés. Nul d'entre eux n'est plus exactement adapté à une famille dont la vie est profondément modifiée. Mariane, par exemple, fille d'Orgon, espérait épouser Valère qu'elle aime. Orgon veut substituer Tartuffe à Valère. On imagine combien Mariane est adaptée à celui que Dorine caractérise ainsi :

> Il est noble chez lui, bien fait de sa personne ;
> Il a l'oreille rouge et le teint bien fleuri.

Valère jaloux va s'imaginer que Mariane acquiesce au mariage proposé par son père. Il s'adapte un instant à la fausse image de Mariane éprise de Tartuffe. Orgon lui-même est désadapté par rapport à Tartuffe dont il se fait l'image la plus fausse. Il est également désadapté par rapport à toute sa famille où règne la haine pour l'imposteur.

§

Nul travers, nul vice n'est spécifiquement comique. Ils le deviennent quand ils sont liés à des faits de désadaptation. Essayons de saisir la méthode par laquelle Molière

rend comique un aspect de l'humanité et de la vie. Considérons par exemple le comique de la Préciosité. Ce trait de mœurs, qui correspond à une grande tendance humaine, n'est pas comique par lui-même. Il est au fond de la préciosité une volonté d'ennoblissement de l'humanité. Son essence est raffinement spiritualiste, dessein d'affranchir la vie de ses grossièretés, de ses bassesses. Comment, dans les *Précieuses ridicules*, Molière va-t-il faire de ce trait humain, particulièrement accentué à son époque, un spectacle comique ? Molière place d'abord ses précieuses dans un milieu grossièrement bourgeois, tout pénétré de sens pratique. Gorgibus avec ses manières franches et carrées représente l'esprit de ce milieu où l'on n'apprécie que l'utile, où l'on ne veut connaître que les grands besoins matériels de l'existence. La préciosité de Cathos et de Madelon apparaît immédiatement comme une désadaptation par rapport au milieu où il leur faut vivre. L'obsession du bel esprit et des belles manières leur fait perdre la notion exacte de ce milieu, ce qui entraîne maintes fautes d'adaptation. Voici, par exemple, Madelon détaillant minutieusement à Gorgibus tous les épisodes romanesques et compliqués d'un mariage précieux. Le comique est grand de ces sentiments quintessencés complaisamment exposés à Gorgibus qui n'a point l'habitude de compliquer les choses !

Mais, d'autre part, les personnages précieux de la pièce Cathos, Madelon, Mascarille, Jodelet sont-ils adaptés au rôle qu'ils veulent jouer dans la vie ? Cathos et Madelon se font-elles une image exacte de cette haute vie de l'esprit où elles tendent de toutes leurs forces ? La haute vie de l'esprit, c'est pour elles tourner galamment des impromptus ou des madrigaux, et savoir les menus potins qui concernent l'existence des beaux esprits. Aller droitement et franchement vers la vie spirituelle la plus exigeante n'implique aucun comique. Mais s'adapter à une contrefaçon de la vie de l'esprit en croyant s'adapter à

un haut idéal, constitue la fausse adaptation, phénomène comique par excellence.

Tous les lecteurs de Molière ont remarqué qu'il frappe de ridicule les hommes de certaines professions. Un docte ou un médecin sont toujours comiques dans son théâtre. Le cas est simple pour le pédant. Le monde de connaissances qu'il porte en lui est devenu son monde véritable. Il vit dans le domaine des théories et des abstractions et perd par là tout pouvoir d'attention à la réalité présente, toute souplesse d'esprit pour la suivre dans ses rapides et perpétuelles transformations. Il est un perpétuel désadapté. Quand il élabore avec complaisance d'impeccables syllogismes, il croit agir sur la réalité. S'il a pertinemment raisonné sur une question, si ses raisons sont bien déduites, il croit posséder dans sa conclusion l'image parfaite du réel. En fait, il n'étreint que des ombres. Toute perception du réel éveille en lui une multitude de faits analogues emmagasinés dans sa mémoire et qui détournent son esprit de ce qui est actuellement. On pourrait dire que toute perception du réel lui est une occasion de diverger logiquement du réel. Voyez le docte Métaphraste du *Dépit amoureux*. Albert le consulte sur le cas de son fils qui fait grise mine à l'idée du mariage. L'image d'une situation réelle et actuelle suggère à Métaphraste l'image d'une situation analogue empruntée à l'histoire ancienne. Et le pédant de s'enfoncer dans la considération d'un monde sans rapport avec celui où il faut vivre et agir :

Peut-être a-t-il l'humeur du frère de Marc-Tulle,
Dont avec Atticus le même fait sermon
Et comme aussi les Grecs disent Atanaton...

Considérations qu'Albert interrompt en soulignant la désadaptation de celui qui est incité par son savoir à fuir le réel au lieu d'agir sur lui :

Mon Dieu ! maître éternel, laissez-là, je vous prie,
Les Grecs, les Albanais, avec l'Esclavonie,
Et tous ces autres gens dont vous voulez parler :
Eux et mon fils n'ont rien ensemble à démêler.

Qui ne s'est gaussé des médecins de Molière ? Pour nous faire rire de la médecine, Molière nous suggère au préalable l'idée qu'elle est une invention humaine dénuée de tout pouvoir d'efficacité. Toutes les fois donc qu'il s'agit de médecine, le spectateur est incité à voir en elle un faux moyen d'action sur le réel que les personnages de la pièce considèrent comme un véritable, s'adaptant ainsi à un simulacre et non à ce qui est. De plus, tous les personnages qui, dans le théâtre de Molière, s'emploient à guérir les maladies diverses de l'humanité ne sont jamais adaptés à cette fonction. La servante Toinette joue le rôle de médecin célèbre avec aplomb ! Sganarelle se voit contraint d'abandonner la confection de fagots pour soigner en toute hâte une jeune fille muette à la suite d'une émotion d'amour ! Les médecins de carrière ne sont pas mieux adaptés à leur profession. On les gratifie d'une sottise inénarrable. Accablés sous le fatras de l'école, ils ne voient plus la médecine dans ses rapports avec la réalité. Ils prennent pour la médecine réelle l'appareil extérieur de l'art : ses mots savants, ses formules hermétiques et ses doctes raisonnements. Leur demander la guérison des maladies devient une incompréhensible prétention. Quand ils ont été fidèles à la recette apprise et que leurs syllogismes ont été sans faute, qu'importe le malade ! Faux moyen d'action sur le réel pris pour un vrai, médecins ou prétendus médecins qui s'adaptent à l'image la plus fausse de leur art, c'est là tout le comique de la médecine chez Molière.

La logique de son comique, Molière l'applique à tout ce qui est de la vie. Les choses les plus graves, quand elles participent à des faits de désadaptation, revêtent elles-mêmes un aspect comique. Tel est le cas pour la religion et la morale dans certains passages de l'œuvre de Molière. Le comique ici procède de deux causes : les personnages qui parlent au nom de la religion et de la morale ne sont pas adaptés à ce rôle. Ceux à qui ils s'adressent ne sont

pas adaptés à ouïr avec profit les discours moraux ou religieux. Sganarelle veut ramener son maître Don Juan dans les chemins de la foi et du devoir. Le valet se charge de présenter les arguments les plus édifiants à l'esprit fort qu'est son maître ! On prévoit l'effet : son esprit se perd dans le dédale des raisonnements susceptibles de prouver les vérités religieuses. Ses croyances, d'ailleurs, sont dignes d'un valet qui veut méditer les problèmes de la foi. Ce qu'il met au centre des vérités premières, c'est l'existence du « moine bourru ». Il admettrait presque le doute sur le Paradis et l'Enfer, mais qu'on nie l'existence du moine bourru, c'en est trop...« Car il n'y a rien de plus vrai que le moine bourru et je me ferais pendre pour celui-là. » Est-il besoin de montrer que le zélé valet adresse ses pieuses exhortations à l'homme le moins susceptible d'y apporter de l'attention ? Rien n'est plus comique encore que le triste Arnolphe présentant à Agnès de rigides maximes sur les devoirs de la femme :

Le mariage, Agnès, n'est pas un badinage :
A d'austères devoirs le rang de femme engage.
Et vous n'y montez pas, à ce que je prétends,
Pour être libertine et prendre du bon temps.

Egoïste parfait qui vise à confisquer pour son plaisir la jeunesse d'Agnès, il est l'un des hommes les moins qualifiés pour parler morale. Il n'est nullement adapté à son rôle de prêcheur de vertu et la jeune ingénue à qui s'adressent ces belles paroles n'étant qu'instinct pur, l'appel à ses sentiments moraux glisse sur elle sans même l'effleurer.

On pourrait dire que le comique de Molière est hardi, non parce qu'il enveloppe des attaques contre les institutions et les traditions, mais parce qu'il va jusqu'au bout de la logique de son principe. Il ne s'est pas arrêté lorsqu'il a vu s'ouvrir devant lui l'infinité de la douleur humaine et c'est cela même son essence *tragique* et *profonde*. Il ne s'est pas arrêté non plus lorsqu'il a rencontré

devant lui les choses vénérées. Molière a transmué toute la substance de la vie en substance comique, et c'est là le caractère *d'universalité* de son comique.

§

Si nous ne pensions avec La Fontaine que loin d'épuiser un sujet,il n'en faut prendre que la fine fleur, nous aimerions à montrer avec quel art Molière sait mettre en œuvre les moyens les plus propres pour *renforcer* une impression comique. Nous nous contenterons ici d'appeler l'attention sur la manière dont Molière accentue le comique par l'emploi du bovarysme.

La désadaptation comique suppose une fausse image de la réalité extérieure. Chez un écrivain aussi profond que Molière, elle suppose généralement que le personnage comique fait en outre erreur sur lui-même : *il se voit autre qu'il n'est.* C'est pour cela qu'il aime placer ses prétentions dans l'ordre de choses le moins conforme à son véritable caractère. M. Jourdain est d'entendement grossier et de manières lourdes parmi tous les bourgeois : il se voit doué de toutes les qualités de distinction et d'élégance qui font le parfait gentilhomme. Par un malheur du sort, il n'a pas reçu l'éducation qui eût mis en valeur ses dons naturels. Mais il n'est jamais trop tard pour bien faire ! Et M. Jourdain de faire appel au maître de philosophie, au maître d'armes et au maître à danser ! De l'esprit ? Il sait qu'il en a et du meilleur ! Que les circonstances s'y prêtent un peu et l'on verra ! En présence de gens dignes de lui, tels que Dorante et la marquise, il sait trouver la conversation fertile en propos affinés et en mots ingénieux. Pourquoi Mme Jourdain vient-elle troubler un repas où son digne mari fait parade de tant d'esprit : « Elle est arrivée bien malheureusement. J'étais en humeur de dire de jolies choses, et jamais je ne m'étais senti tant d'esprit. » M. Jourdain sait qu'on le raille dans son milieu : il voit clair. Mais n'est-ce pas une raison de mieux croire à sa

distinction ? N'est-ce point jalousie pour son vrai mérite ? L'homme supérieur n'a-t-il point juste conscience de ce qu'il vaut et ne méprise-t-il point les propos des envieux : « Il n'y a que des sots et des sottes, ma femme, qui se railleront de moi. »

La plupart des personnages comiques de Molière, s'ils ont une fausse image de la réalité par suite de leurs travers, se font en même temps une fausse image d'eux-mêmes. S'adaptant à la fois à une fausse image de la réalité et à une fausse image d'eux-mêmes, comment ne seraient-ils point doublement désadaptés ? Voici Madelon et Cathos, dont l'ineffable sottise prend pour des raffinements d'esprit les pires extravagances de l'endiablé Mascarille et du pesant Jodelet. Elles se voient comme des personnes d'intellectualité supérieure ! Madelon est étonnée que son père Gorgibus ait pu donner le jour à une fille aussi spirituelle qu'elle-même !

Monsieur de Pourceaugnac, plus lourd et plus grossier que l'ours à demi léché de La Fontaine, se voit paré de toutes les séductions. Sbrigani lui dit qu'il l'emporte par sa mine et son habit sur tous les courtisans. Qu'est-il besoin de le lui dire ? Il le sait fort bien. La chose est visible pour tous et son tailleur le lui a dit et redit.

Voici Mme la comtesse d'Escarbagnas. De quel coin de Basse-Bretagne ou d'Auvergne arrive-t-elle ? vous écriez-vous en la voyant paraître. Fi donc : « Me prenez-vous pour une provinciale ? » s'exclame à l'avance la comtesse en personne, qui connaît son juste mérite.

N'allez pas croire qu'Harpagon se reconnaisse avare. Nullement. Doué par la nature d'un bon sens supérieur, il a simplement le malheur de vivre parmi des gens fantasques et qui raisonnent le plus mal du monde. Lui, avare ? Allons donc. Il veut des invités à sa table et qu'on y fasse « bonne chère » ! Allez-vous lui en vouloir s'il a pour maître d'hôtel cet écervelé de maître Jacques qui s'imagine qu'on ne peut rien faire sans des monceaux d'argent ?

« Que diable ! Toujours de l'argent ! Il semble qu'ils n'aient autre chose à dire : de l'argent, de l'argent, de l'argent ! »

N'allez pas dire à Chrysale qu'il n'est pas le maître chez lui. Henriette lui ayant laissé entendre qu'elle doutait de son autorité, Chrysale lui fait vite remarquer qu'il a une tout autre opinion de lui-même :

Est-ce donc qu'à l'âge où je me vois
Je n'aurais pas l'esprit d'être maître chez moi ?

Il est dans la *Jalousie du Barbouillé* un docte personnage qui parle à tout propos et hors de propos. Tous les événements de la vie ne semblent faits que pour l'inciter à des dissertations. Véritable machine à paroles, vous ne pouvez dire un mot en sa présence sans qu'il vous interrompe. Quelle qualité ce docte personnage estime-t-il par-dessus tout ? la brièveté. Il est prêt à se donner en exemple à ce point de vue : « Il faut avouer, Monsieur Gorgibus, que c'est une belle qualité que de dire les choses en peu de mots, et que les grands parleurs, au lieu de se faire écouter, se rendent le plus souvent si importuns qu'on ne les entend point. »

Et voici naître une curieuse conséquence comique du bovarysme. Très souvent, c'est dans une tangible désadaptation qu'un personnage comique atteint un haut sentiment de puissance. Quand il se voit conforme dans sa manière d'agir à la fausse image qu'il a de lui-même, il se voit dans une attitude triomphante alors que le réel lui échappe totalement. M. Jourdain, dans son fameux repas avec Dorante et la marquise, ne perd pas une occasion de dire une grosse balourdise. Son ridicule dépasse toutes bornes. Lui se voit parlant à des gens de qualité et de la façon distinguée qui leur agrée.

La fausse image que le personnage comique a de lui-même s'unit d'ailleurs assez souvent à la fausse image qu'il se fait de la réalité extérieure pour engendrer les si-

tuations les plus singulièrement comiques. Lorsque Arnolphe vient de faire lire à Agnès de grotesques conseils sur les devoirs de la femme mariée,il a pris le chemin le plus faux pour agir sur cette âme tendre,mais il se voit à plein dans la situation d'homme régnant sur une âme féminine, ce qui est le rêve de lui-même en lequel il se complaît et pour lequel il est le moins fait.

Je ne puis mieux faire que d'en faire ma femme.
Ainsi que je voudrai je tournerai cette âme ;
Comme un morceau de cire entre mes mains elle est,
Et je lui puis donner la forme qui me plaît.

Dans l'instant même où Orgon s'écrie dans son affection entêtée pour Tartuffe :

Et je vais me hâter de lui donner ma fille,
Pour confondre l'orgueil de toute ma famille,

il éprouve une grande impression de puissance et de domination sur les événements. Homme faible, il se rêve maître de maison imposant sa volonté à toute sa famille ; homme borné,il se considère comme l'homme suprêmement clairvoyant, seul capable d'apprécier les mérites de M. Tartuffe. En prenant son parti contre toute sa famille, il donne satisfaction à la fausse image de lui-même en laquelle il trouve sa joie.

On peut donc dire qu'en se désadaptant de la réalité extérieure, un personnage comique de Molière s'adapte souvent à la fausse image de lui-même qui lui donne satisfaction.

L'amour dans le théâtre de Molière va se lier au grand fait du bovarysme. L'amour par lui-même peut faire naître maintes situations comiques. Il représente l'élément le plus capricieux, le plus changeant, le plus mouvant de la vie. Il réclame donc une particulière souplesse d'adaptation . Or, un travers dominateur cristallise un homme, donne un pli unique et rigide à sa manière d'agir. Il le rend moins propre au jeu ondoyant de l'amour. C'est

donc dans l'amour que la désadaptation due à un travers va prendre son amplitude extrême. En face de Célimène gracieuse et fuyante, avec ses regards si droits lorsqu'ils mentent et si troubles lorsqu'ils disent la vérité ; en face de la femme qui se complaît aux gestes qui ne disent pas la pensée, aux pensées qui ne disent pas l'âme et aux attitudes qui disent tout et qui ne disent rien ; en face de la coquette qui rêve les situations indécises où l'on peut s'aventurer sans s'engager ; Alceste avec son goût pour les paroles droites, pour les situations nettes, avec la brutalité qu'il apporte dans son goût de clarté, ne peut faire un geste qui n'accuse singulièrement son manque d'adaptation à ce qu'il y a d'incertain, de flou, d'insaisissable, dans la réalité aux multiples visages.

Nous voudrions montrer quelle part de bovarysme est incluse dans le comique de l'amour tel que nous le présente Molière. Le personnage comique de Molière, lorsqu'il mêle l'amour à sa vie, porte presque toujours ses vœux vers la femme qui convient le moins à son caractère propre. Et cependant il croit adresser ses hommages à la femme la plus susceptible de s'harmoniser à lui-même ! Phénomène qui ne peut s'expliquer que par le fait plus ou moins conscient d'ailleurs de se voir autre qu'on est. L'amour de M. Jourdain pour la marquise suppose que le bourgeois gentilhomme se considère comme susceptible de rivaliser par l'esprit et les manières avec celle qu'il courtise. Arnolphe est l'homme le moins fait pour fixer l'affection d'une femme et surtout d'une femme jeune et sensible : son intime conviction sur lui-même, qu'il livre au début de la pièce, est qu'il est habile entre tous à manier le cœur féminin. Il raille sans pitié les maris malheureux dont il sait bien qu'il ne sera jamais. Le fait d'aimer implique pour Harpagon un bovarysme foncier. La logique de son caractère, s'il le voyait tel qu'il est, le porterait à éviter l'amour, sentiment qui comporte trop d'imprévu menaçant pour son cher argent. Bovarysme également dans le

cas de Tartuffe amoureux. Il ne se voit pas tel qu'il est : hideux physiquement et moralement. Il se voit capable de faire agréable impression, il croit qu'il peut être pour une femme jeune et élégante celui qui apporte le plaisir. Il est sûr de lui lorsqu'il attaque Elmire ! On devine que le portrait de lui-même où il se complaît n'est pas dans sa triomphale hypocrisie, mais dans l'image d'un Tartuffe jeune et beau, aimable et aimé.

L'amour, chez Molière, est créateur de situations riches en effets de désadaptation, car il comporte à la fois l'erreur sur le réel et l'erreur sur soi-même, l'adaptation à une fausse image de la personne aimée et l'adaptation à une fausse image de son être propre.

§

Molière aimait à se jouer des difficultés les plus ardues. Il a osé introduire dans un théâtre purement comique des personnages de grand style. Il y a là un paradoxe. La constatation d'une *supériorité* dans un personnage qui tend à nous faire rire entrave l'effet comique. Le rire s'efface devant un sentiment de déférence. Un problème se pose. Les personnages supérieurs de la comédie de Molière nous font-ils rire, sont-ils construits de manière à nous faire rire ? Nous allons examiner cette question en considérant trois de ces physionomies puissantes : Tartuffe, Alceste et Don Juan.

Il est une grandeur véritable dans la scélératesse de Tartuffe. Nous sommes en présence d'un des joueurs les plus habiles et les plus dénués de scrupules qu'il soit possible d'imaginer. Tartuffe connaît les hommes. Il sait choisir ses victimes. Parfaitement maître de lui en toutes circonstances, il reste à la hauteur des vicissitudes de la vie. Sa fertilité d'esprit, son incroyable aplomb, sa souplesse prodigieuse lui font transformer l'occasion qui devait le perdre en une incontestable victoire. Eloquent et insi-

nuant, tenace dans ses desseins, patient dans l'épreuve, prêt à toutes les humiliations pour le but final, ignorant tous les tourments du remords, il sait ce qu'il veut et sait trouver les moyens les plus appropriés à ses desseins. Il atteint à sa manière la virtuosité dans l'hypocrisie. Quand on regarde d'un bloc son caractère, il en impose. On l'abhorre, il est trop dangereux et doué de moyens trop puissants pour qu'on ait envie de rire. Et pourtant, maintes fois Tartuffe nous fait sourire, à condition de suivre son jeu minutieusement. Ce caractère, si puissant dans l'impression d'ensemble, révèle dans une foule d'occasions maintes fautes d'adaptation, légères à la vérité, mais suffisantes pour faire se dessiner le discret sourire des « honnêtes gens ». Tartuffe joue un rôle écrasant : se faire passer pour un saint. Il lui faudrait un regard brûlé par la vie intérieure, un corps desséché par les jeûnes et le mépris de la chair. A côté des paroles exaltées de piété, il lui faudrait être assez fort, durant le temps de réaliser son dessein, pour s'imposer une pure vie ascétique en conformité avec le rôle qu'il a assumé. Or, Tartuffe, tout habile qu'il est, a des défaillances d'adaptation par rapport à ce rôle. Avant de le voir, nous savons par la bouche de Dorine qu'il a « l'oreille rouge et le teint bien fleuri » ; nous savons que ce réformateur des mœurs mange « fort dévotement », dans un seul repas, quatre excellentes perdrix. Le physique du maître fourbe, son pantagruélique appétit sont déjà des désadaptations à son rôle. Et puis Tartuffe est amoureux. Là gît la source des principales fautes d'adaptation. Tartuffe devrait être assez fort pour rester pur dans la maison d'Orgon qu'il veut dépouiller ; il devrait être assez fort pour ne pas chercher à satisfaire ses désirs par la personne dont il s'est épris. L'enjeu sérieux pour lui étant la fille d'Orgon, il devrait s'interdire toute assiduité auprès de sa mère, encore que la belle Elmire l'ait fortement impressionné. Son amour pour Elmire, il le laisse deviner à Dorine. Sa résignation à accepter une entrevue avec

Elmire est trop pleine de chaleur et d'empressement.

DORINE

Madame va venir dans cette salle basse,
Et d'un mot d'entretien vous demande la grâce.

TARTUFFE

Hélas, très volontiers.

DORINE, *à part.*

Comme il se radoucit !
Ma foi, je suis toujours pour ce que j'en ai dit.

TARTUFFE

Viendra-t-elle bientôt ?

Dans son entrevue avec Elmire il manque de sang-froid. Il interprète trop vite sa démarche auprès de lui comme un acquiescement à ses désirs. Il s'empresse trop vite de donner un sens plein de promesses à certaines paroles. L'homme, habituellement si maître de lui, se laisse trop emporter par son sentiment, il jette trop brutalement le masque de sainteté. On peut ajouter que lorsqu'il veut amener Elmire à ses fins, il est maladroit par trop d'habileté. Il veut trop tranquilliser Elmire, il veut trop lui prouver qu'il lui apportera le plaisir sans risques.

Et c'est en nous qu'on trouve, acceptant notre cœur.
De l'amour sans scandale et du plaisir sans peur.

Comme si la perspective de quelque risque n'était pas pour la femme le sel même de toute aventure ! Comme si la femme vous savait gré de lui offrir tant de sécurité ! Comme si elle vous demandait ce cynisme ! Comme si elle n'était pas capable de deviner certaines choses toute seule ! Faute d'adaptation encore de la part de Tartuffe que d'accepter cette seconde entrevue avec Elmire d'où sortira sa confusion. Tartuffe est un maître en l'art de fourberie, mais il n'est pas totalement adapté au rôle qu'il veut jouer dans la maison d'Orgon pour arriver à ses fins cachées. Pour bien sentir le comique de cette impressionnante physionomie, il faut toujours se représenter le Tar-

tuffe imparfaitement adapté à son rôle. Dans la scène où il fait pudiquement couvrir le sein de Dorine, il faudrait bien voir le Tartuffe au physique paillard et l'œil enflammé d'une soudaine et rapide convoitise.

Le rôle d'Alceste est encore plus paradoxal que celui de Tartuffe. Tartuffe est supérieur, mais odieux. Alceste est un homme supérieur qui conquiert en outre notre sympathie. Est-il comique dans de telles conditions ? Il n'est pas douteux que Molière n'ait construit ce caractère en vue d'effets comiques, assez discrets sans doute, mais réels cependant. Alceste est désadapté *a priori*, mais il est un désadapté supérieur et estimable. Sincère et loyal juqu'à la brutalité, il n'est pas fait pour la vie sociale toute fondée sur des compromis et sur des manifestations de bienveillance qui n'impliquent en rien les sentiments d'amitié. Mais Alceste n'est pas désadapté par impuissance. Il l'est par volonté arrêtée de ne pas plier ses maximes d'action à la diversité des circonstances. Il y a dans son cas refus d'adaptation et non incapacité d'adaptation. Mais à côté de cette volonté de ne pas s'adapter à un monde trop imparfait, ne commet-il point des fautes d'adaptation par rapport au type humain qu'il veut incarner en toute pureté ? Son attitude raide et intransigeante, sa manière de condamner de haut toute l'humanité, ses déclarations hautaines sur les principes que doit suivre en toutes circonstances un homme digne du nom d'homme, prendraient souvent une allure grandiose si elles étaient motivées par des événements en rapport avec elles. Or, c'est presque toujours à propos de vétilles qu'Alceste le vertueux se dresse devant toute l'humanité corrompue. Avec toute sa noblesse d'âme, Alceste à tout instant se livre à de fausses estimations des événements. De là, des gestes et des paroles qui ne sont pas adaptées aux faits qui les motivent. Lorsque Philinte s'est montré aimable envers un inconnu, Alceste amplifie sans mesure l'importance de ce fait. Ce menu geste poli lui semble

incarner toute la perversité humaine, et lui de s'écrier avec conviction :

> Je n'y puis plus tenir, j'enrage, et mon dessein
> Est de rompre en visière à tout le genre humain.

Ne croirait-on pas que cette sombre colère a pour cause l'action la plus abominable ? Mouvement théâtral sans rapport avec son motif infiniment minime ! Censeur de l'humanité, c'est à propos d'une vétille qu'Alceste flétrit tous ses vices. Il y a là une adaptation assez mal réussie de son geste réel au rôle qu'il veut jouer dans la société. Un vrai réformateur des vices humains ne se jetterait pas dans des rages folles à la vue de toutes les inévitables peccadilles qui sont le lot des meilleurs eux-mêmes. Toutes les petites déceptions que lui inflige la vie de société, Alceste les amplifie donc outre mesure. C'est en cela que sa vision du réel est faussée ; c'est pour cela que ses gestes de réaction sont disproportionnés aux causes qui les ont motivés. Découvre-t-il que Célimène n'est pas un modèle de fidélité, il fait de cette constatation banale un abîme de maux. Le geste de réaction est follement exagéré par rapport à sa cause, et Alceste de crier

> Ah, tout est ruiné,
> Je suis, je suis trahi, je suis assassiné.

D'ailleurs, Alceste s'exagère à plaisir l'importance de tout ce qui le concerne dans l'ensemble des choses. Une piqûre lui est-elle faite, il prend l'univers à témoin de l'infinie méchanceté des hommes. Il ne fera rien pour gagner son procès. Son cas personnel va se transformer en une expérience décisive pour l'humanité. Il veut voir si les hommes seront assez pervers

> Pour *lui* faire injustice *aux yeux de l'univers.*

On se demande bien ce que l'univers vient faire en cette affaire !

Un vrai réformateur de l'humanité devrait posséder

un regard incisif pour les défauts d'autrui et aussi pour les siens propres. Or, Alceste est au fond plein de complaisance pour lui-même. Il n'est sans doute pas loin de croire qu'il existe au monde un homme parfait qui est lui-même et le reste de l'humanité qui est la proie de tous les vices. Dans sa manière de condamner sans appel toutes peccadilles, on sent bien l'homme qui veut se donner pour modèle. Et rien n'est plus piquant que de voir un homme grognon, têtu, emporté, impulsif, arrogant, dénué de toute douceur et de toute charité, prêcher de la manière la plus aigre et la plus triste un idéal de perfection.

Nombreux sont les cas où Alceste met en lumière des fautes d'adaptation à son rôle de censeur des défauts de l'humanité. L'homme de la franchise immédiate hésite à donner à Oronte l'appréciation qu'il lui demande sur le fameux sonnet. Il essaie d'éluder la réponse. Lorsqu'Alceste se voit possesseur du billet de Célimène à Oronte, il repousse d'abord brutalement les tentatives de justification de la coquette. Il semble prendre une allure de justicier vis-à-vis de toutes ses traîtrises, puis, bientôt, c'est lui qui supplie Célimène de fournir l'explication qui puisse lui donner une apparence d'innocence.

Les leçons destinées à corriger la nature humaine, c'est aux gens les moins aptes à les entendre qu'Alceste se plaît à les adresser. A des courtisans oisifs et bornés qui n'ont pour distraction que de dauber les uns sur les autres, il fait une solennelle leçon sur le respect de la réputation du prochain. A la femme la plus ingénuement et la plus profondément coquette il veut faire resplendir la perfection de l'amour unique.

Il faut éviter de se méprendre sur le comique du rôle d'Alceste. Le cœur droit et hautain qui refuse de s'adapter à la vie médiocre de l'humanité commune, l'homme épris de rigide sincérité, le rude critique des vices de l'humanité, ne serait pas comique s'il remplissait à la perfection ce rôle austère. Il est comique par le fait que si l'on

suit son jeu avec attention, de multiples nuances révèlent que l'Alceste réel tombe dans maintes fautes d'adaptation au rôle de censeur de l'humanité qu'il ne cesse de revendiquer.

Au fond, Alceste est construit comme Tartuffe et Tartuffe est construit comme Cathos, Madelon, Mascarille et Jodelet des *Précieuses ridicules*. Dans tous ces cas, il y a des personnages qui veulent assumer un rôle et qui ne sont qu'imparfaitement adaptés par leur caractère réel à remplir ce rôle.

Don Juan n'offre aucune faute d'adaptation. Son rôle d'esprit fort, il le joue en toutes circonstances sans la moindre défaillance. Toujours à la hauteur des événements, rien ne peut le faire fléchir. Il est le grand affranchi. Nulle des idées admises ne l'impressionne. Ni la religion, ni la morale ne lui en imposent. Il est le parfait négateur qui, libéré de toute croyance, vit selon sa fantaisie. Il est une sorte de dilettante qui, pénétré de la vanité des règles convenues, vit d'une manière purement esthétique, ne cherchant plus qu'à donner à lui-même des images de lui-même qui lui agréent. Aussi dénué de croyance aux récompenses futures qu'au terrestre devoir, il se complaît aux gestes grandioses et périlleux. Il promène son rêve fugitif de la blonde à la brune, de la princesse à la paysanne, de la femme légitime à la maîtresse. Marchant dans la sensation toujours renouvelée de sa force, il regarde se dérouler sa vie comme un pur spectacle esthétique. Physionomie à part dans le théâtre de Molière ! La structure psychologique de Don Juan n'a rien de la structure du personnage comique telle que nous la trouvons toujours dans le théâtre de Molière. Molière a voulu que Tartuffe fût comique, il a voulu qu'Alceste le fût. Don Juan joue son rôle sans aucune de ces défaillances d'adaptation qui sont la source du comique. Son caractère est parfaitement adéquat à son rôle. Cette curieuse figure nous a donné à réfléchir. Notre méthode critique qui

nous a conduit à nous placer au centre même du personnage comique nous a fait saisir la structure générale que lui impose Molière. Cette méthode nous permet de constater que le personnage de Don Juan représente une exception dans le théâtre de Molière au point de vue de sa constitution intime.

Dans une pièce comme *Don Juan*, où tout comique est exclu du personnage central, le comique est tout de *réaction*. Il réside surtout dans les difficultés que Sganarelle éprouve à s'adapter à un maître aussi singulier que Don Juan.

§

Nous pouvons maintenant fixer les grands traits du haut comique, tel qu'il fut élaboré par Molière.

Ce comique implique en son fond une *vision tragique* de la vie. Il suppose la vision de toutes les souffrances réelles. Il ne recule devant aucun des grands problèmes et il transmue le tout de la vie en matière comique.

Un tel comique est lié à un jeu de désadaptations se produisant chez des personnages qui, par la *logique de leurs caractères*, s'adaptent à des images fausses ou déformées de la réalité extérieure et souvent aussi à une fausse image d'eux-mêmes.

En des pièces ainsi comprises, le comique d'intrigue n'est pas absolument banni, mais les arrangements de l'intrigue tendent toujours à amener la situation où s'épanouit le comique de caractères.

Portant sur le tout de la vie, le haut comique met en jeu non seulement des âmes inférieures prédestinées au rôle de désadaptées, mais aussi des âmes de grand style dont les fautes d'adaptation se réduisent à des nuances. Le comique atteint alors son plus haut point d'affinement.

Dans cette voie, Molière a conduit la comédie à l'extrême limite qu'elle ne peut dépasser. Il fait se lever le

rire sur le tragique de la vie, il arrache leur comique aux choses graves et aux êtres supérieurs. La comédie ne porte-t-elle pas alors des problèmes trop lourds pour elle ? Il semble qu'en théorie, du moins, elle devrait tendre par là vers une sorte de drame plus sérieux que comique. Il semble que l'élément spécifiquement comique soit menacé de se compliquer d'éléments susceptibles de l'annihiler. Molière a évité ces écueils. Ses comédies restent essentiellement comiques.

Si l'on a bien saisi le comique de Molière par son intimité même, si l'on a vu comment la structure des personnages engendre nécessairement les effets comiques, on saura que partout le rire dans la multiplicité de ses nuances doit légèrement s'esquisser ou largement s'épanouir. La comédie de Molière accueille toute la douleur du monde et toute la gravité des problèmes de la vie. De tout cela, Molière fait du rire. C'est ce que nous appelons son *génie*.

GABRIEL BRUNET.

LA COHÉSION DES FORCES INTELLECTUELLES

—

L'activité que déploient aujourd'hui les intellectuels pour se constituer en classe distincte ayant ses intérêts propres, en quelque sorte opposables à ceux des autres classes, paraît d'abord contraire au progrès social, si l'on considère que Travail, Capital et Intelligence représentent des forces ne pouvant exister à part. Mais comment obtenir une collaboration féconde entre ces trois forces si l'une d'elles, l'Intelligence, reste opprimée par les deux autres ? Il est nécessaire que celle-ci prenne conscience de toute sa valeur par la constitution d'un syndicalisme pleinement actif.

Il a des aspirations encore très confuses, des moyens indécis. L'organisation qu'il se donnera sera viable et perfectible dans la mesure où il tiendra compte des facteurs psychologiques. C'est ce qu'il ne faut pas perdre de vue.

Sans doute la volonté de faire œuvre intellectuelle a précédé le souci d'assurer au travail intellectuel des facilités diverses. Mais c'est parce qu'elle n'a pas eu une ampleur suffisante que l'Intelligence n'a point pu encore s'affirmer en fonction sociale définie. Pour qu'elle y parvienne, il faut que son organisation stimule chez un plus grand nombre d'hommes l'effort de l'esprit et le satisfasse constamment. Il faut aussi que l'intellectuel puisse vivre.

On nous dit alors : « Rendons aux valeurs intellectuelles leur antique prestige et les mécènes abonderont. Haussons la cote de ces valeurs par un système d'éducation nationale judicieusement compris. »

L'antique prestige de l'Intelligence ! Oui, on peut en

parler dans le recul du temps, quand la pensée apparaît comme une flamme brillante et que sont oubliées les misères de ceux qui l'ont projetée : exil, bastonnades et pires souffrances de l'amour-propre. Prestige souvent précaire que celui de l'Intelligence auprès des gens à prétentions aristocratiques ! La démocratie lui assure-t-elle plus de considérations ? *La république n'a pas besoin de chimistes* est un mot qu'on n'ose plus dire, mais qu'on pense encore sauvagement dans certains milieux.

Au contraire, il faut reconnaître que l'Intelligence n'a jamais eu le rang qui lui est dû. Elle n'a pas à se faire entretenir par des mécènes. Elle est une valeur de rendement. Il lui appartient de faire coter cette valeur. Donnons-nous donc une éducation intellectuelle qui, éveillant les curiosités de l'esprit, accroîtra le nombre des chercheurs. Mais devons-nous attendre de posséder de nouvelles méthodes éducatives ? Il faut, dès maintenant, utiliser ce dont nous disposons de manière à faire hausser sans retard la cote de l'Intelligence.

Les intellectuels disposent enfin d'un instrument précieux : le syndicalisme. Doit-il être un moyen d'action directe permettant le succès des revendications particulières sans le souci du progrès général ?

C'est une erreur de penser que le syndicalisme intellectuel est imitateur du syndicalisme ouvrier. Il a des antécédents lointains. Il répond au besoin qui, dès 1838, a fait naître la *Société des Gens de Lettres* et en 1848, la *Société des Ingénieurs civils* et l'*Association des Inventeurs*, tandis que le mouvement syndicaliste ouvrier ne date que de la loi de 1884.

Le rappel de ses origines permet de faire immédiatement confiance au syndicalisme intellectuel en lui reconnaissant la force d'un mouvement méthodique développant les manifestations d'un mouvement spontané.

Son action doit être indirecte. Nous savons ce que veut dire « action directe ». C'est la révolte suscitée par l'im-

possibilité de dominer intelligemment des faits. On ne domine pas des faits ; on les constate. Ils sont les conséquences de rapports ordonnés ou désordonnés entre éléments. Donner aux éléments leur pleine valeur, les mettre en d'utiles rapports, c'est pourvoir aux conditions de résultats désirés, c'est commander indirectement, mais intelligemment aux faits. Toutes mesures que prendrait différemment le syndicalisme intellectuel ne pourraient assurer que des succès trompeurs et éphémères.

Isolés, les syndicats avaient peu de force; ils se sont confédérés. Comme le fait observer M. Henri Clouard, c'est bien à la force confédérale qu'appartient la défense des intérêts professionnels. Mais il faut voir aussi que les syndicats et les fédérations de syndicats d'un même ordre doivent être les auxiliaires immédiats de la pensée désintéressée.

Puisque nous voulons tabler sur le présent sans attendre la refonte du système éducatif, cherchons à rendre cohérentes les forces actuelles. Pour que les sociétés savantes se fédèrent par catégorie et puissent travailler en commun et pour que la bonne volonté de tous les travailleurs soit utilisée, il semble qu'il suffise de quelques mesures devant rencontrer l'approbation unanime. Une meilleure organisation de l'activité scientifique paraît donc dépendre d'un minime effort de volonté et de consentement. Cependant toutes les tentatives se heurtent dans la réalité à de décourageants obstacles.

Ils seront insurmontables si l'on perd de vue le côté psychologique du problème. On ne doit pas oublier en effet que le travail est effectué, non par des groupements, mais par leurs membres, c'est-à-dire par des individus avec leurs qualités et leurs défauts. Ils ne travaillent que s'ils y sont encouragés, que si on leur demande des *tâches nettement réparties*, exigeant le moins grand effort, que s'ils sont suffisamment *renseignés*, que s'ils aperçoivent des *résultats* au fur et à mesure qu'ils sont produits.

Le travail original ne connaît pas d'obstacles et ne marchande pas l'effort, car il a le plus puissant des moteurs : l'amour-propre. Mais l'amour-propre n'est plus que faiblement excité dans un travail de collaboration étendue. L'entretenir, tout en facilitant les efforts, est le secret de la cohésion opérante des intellectuels.

Comment l'entretenir ? Ce n'est certes pas avec des titres et des palmes ; c'est en donnant à tous les travailleurs le sentiment que le perfectionnement de l'activité intellectuelle dépend de leur propre valeur efficacement employée.

On voit par là la complexité du problème. Sa solution sera préparée par une action générale de propagande tendant à intéresser davantage le public aux choses de l'esprit et à hausser la cote de l'intelligence par une conscience plus nette de sa valeur sociale. En même temps que des groupes d'intellectuels pourraient agir utilement à cette fin, il appartiendrait aux syndicats d'organiser les moyens mêmes du travail et de devenir ainsi auxiliaires immédiats de la pensée désintéressée. S'ils ne s'en préoccupent pas, on peut être bien persuadé que les sociétés savantes ne deviendront jamais associations agissantes de collaborateurs et resteront réunions de travailleurs isolés.

§

Il n'est d'ailleurs pas nécessaire de créer un organisme nouveau afin de favoriser d'une manière générale l'intérêt du public pour les choses de l'esprit. N'est-ce pas le rôle de la Bibliothèque publique ?

Petites ou grandes, toutes les bibliothèques devraient aider la diffusion de la pensée. Or, si l'on met à part les grandes bibliothèques de Paris et celles des villes universitaires de province, on sera obligé de constater que les autres répondent assez peu à leur mission générale d'expansion intellectuelle.

Est-ce l'indifférence du public qu'il faut accuser ? Ne

convient-il pas plutôt de dénoncer l'inadaptation des bibliothèques au public ? Les exemples sont là pour prouver que, sans miracles, par des mesures très simples, on peut, du jour au lendemain, augmenter le nombre des lecteurs (1).

Par le nombre imposant d'imprimés et de manuscrits qu'elles renferment, beaucoup de bibliothèques provinciales peuvent faire illusion sur leur importance. Cependant leur utilité sociale est en général presque nulle. Alourdies de collections provenant de fonds d'anciens établissements ecclésiastiques et d'ouvrages d'histoire purement locale, elles font figure de musées archéologiques. Ce ne sont certes pas des foyers de la pensée moderne.

Quelques conservateurs se satisfont de cette situation et leur joie consiste à montrer des pièces rares aux étrangers qui, d'aventure, leur rendent visite. Le plus grand nombre s'en désole. Ils voudraient être des propagateurs de lectures ; mais le budget dont ils disposent est dérisoire.

Une *Société des Amis de la Bibliothèque*, constituée auprès de chaque bibliothèque municipale, serait appelée à jouer un rôle des plus utiles. Elle contribuerait à augmenter l'importance des collections librement choisies et aiderait à la diffusion des revues spéciales, tandis que la bibliothèque prêterait à la société son local et sa discipline.

L'expérience en a été heureusement tentée.

La *Société des Amis de la Bibliothèque de Cherbourg*, fondée en 1905 par un groupe de lecteurs désireux de contribuer à l'enrichissement de cette bibliothèque, réussit à constituer assez rapidement un fonds nouveau important. Les acquisitions, réservées pendant un an aux membres,

(1) M. Ernest Coyecque, inspecteur général des Bibliothèques de la ville de Paris, qui s'est voué à la tâche d'apprendre au public à faire usage de la bibliothèque, a rapidement obtenu des résultats très sensibles. En 1915, l'inauguration dans les arrondissements des prêts de revues et de périodiques a fait naître un intense mouvement de lectures. Dès la première année, le nombre des prêts s'est élevé à 40.000.

sont, après ce délai, incorporées aux collections publiques. L'entente a toujours été complète entre les avisés conservateurs et cette société qui a su recruter des adhésions de plus en plus nombreuses (1).

On voit par là comment les bibliothèques pourraient aisément, pour le plus grand profit général, constituer un fonds contemporain s'accroissant de toutes productions intéressantes. Elles éveilleraient cette curiosité pour les problèmes du jour qu'excitent et satisfont les publications périodiques. En assurant la diffusion des revues, elles entretiendraient la vivacité de l'esprit public. Que de tentatives intéressantes de la pensée qui ont avorté faute d'une suffisante divulgation !

Ce qu'un groupe de lecteurs a pu faire dans une ville devrait provoquer ailleurs la formation d'autres groupes, forts de cette première expérience. S'unissant en fédération, ils pourraient constituer une véritable coopérative d'achats avec son propre service central de librairie. Ce système, loin de nuire aux libraires, serait de nature à étendre leur clientèle. A côté d'acheteurs de l'ouvrage à la mode qui obéissent au pur snobisme et qui existeront toujours, il y a tous ceux qui, possédant eux-mêmes une petite bibliothèque, n'achètent qu'en connaissance de cause. Le jour où elles recevront régulièrement des « nouveautés », les bibliothèques publiques seront vraiment des *librairies publiques*, sortes d'expositions permanentes du livre, jouant le rôle de bureaux d'épreuves.

Si l'aide de pareils groupes doit être utile dans les grandes agglomérations, il paraît indispensable auprès des bibliothèques de petites villes (2). Dans maints endroits, les modestes collections du collège sont les seules ressour-

(1) On comptait 250 membres en 1918 et 600 en 1921. Les prêts ont atteint en 1920 le chiffre de 16.271, qui paraît devoir être dépassé en 1921.

Nous n'avons pas à faire allusion à la *Société des Amis de la Bibliothèque Nationale et des grandes bibliothèques* dont l'action, limitée à Paris, est exceptionnelle.

(2) C'est par exemple le cas, à Aix-en-Provence, de la bibliothèque Méjane d'une si grande réputation. M. F. Crucy vient de dénoncer sa triste situation financière actuelle dans le *Monde illustré* du 17 septembre 1921.

ces mises obligeamment à la disposition des lecteurs. Quelquefois, et tout à fait par hasard, une entente entre quelques personnes plus entreprenantes a pu permettre de greffer sur ces moyens de petits cercles éphémères de lecture ; mais on est loin ainsi de l'action régulière, méthodique, sûrement extensive qu'exercerait une fédération comme la précédente, suscitant un peu partout des groupements durables qui bénéficieraient des avantages d'une vaste organisation commune (1).

La création de *Sociétés d'Amis de bibliothèques* est chose qui paraît à première vue aisément réalisable. Elle dépend toutefois d'une propagande préalable, donnant à ces sociétés, au moment même de leur formation, la conscience fédérative.

Cet effort ne peut être entrepris que par un organisme qui a déjà de multiples points de contact en province et qui poursuit un but de culture générale. N'est-ce pas celui des *Compagnons de l'Intelligence*, qui se sont proposés, dès leur fondation, de « faire connaître dans tous les milieux l'utilité sociale et le rôle supérieur de la pensée désintéressée » et de « favoriser la création de toutes œuvres ou institutions qui pourraient aider et soutenir l'intelligence créatrice dans l'ordre scientifique, artistique et littéraire » ? Or, permettre la diffusion du livre, c'est venir indirectement en aide à la production intellectuelle.

En somme, les *Compagnons de l'Intelligence* sont en réalité les « Amis des diverses manifestations de l'Intelligence ». Il en est de même, dans une sphère plus réduite, des *Amis des Bibliothèques.* Aussi, bien que les Sociétés de lectures aient une destination précise, il n'est pas illé-

(1) Ce serait sortir de notre sujet que d'indiquer les forces morales que posséderait une pareille fédération, devenant apte à faire prévaloir des vœux utiles relatifs à l'économie du Livre. N'est-il pas, par exemple, regrettable que les Congrès du Livre, ayant admis les représentants de corporations très diverses, et pensant ainsi avoir appelé à la discussion tous les intérêts, aient été privés d'entendre la voix des lecteurs. On objectera que les lecteurs, n'étant pas organisés, ne pouvaient être représentés et même que, consommateurs, ils ne devaient pas participer à une assemblée de producteurs. Mais le congrès ne veut-il pas la mise en contact directe des producteurs et des consommateurs ?

gitime de prétendre que certains de leurs membres pourraient s'employer volontiers à la propagande de l'Intelligence si une disposition spéciale de leur règlement leur en facilitait les moyens.

Par les *Sociétés d'Amis des Bibliothèques* qu'ils auraient contribué à créer, *les Compagnons de l'Intelligence* posséderaient d'actifs foyers de propagande. Ils pourraient compter, non sur la promesse de personnes disséminées, recrutées par hasard, dont le zèle demande à être entretenu et finalement se lasse, mais sur l'amour-propre de gens appelés à se voir fréquemment, animés par le désir de prouver leur activité, constatant le résultat immédiat de leurs efforts par un organe périodique de la fédération qui relaterait au fur et à mesure les progrès des diverses sections. Cette tâche écrasante, qui consiste à éveiller l'intérêt des indifférents par l'intermédiaire de partisans inconnus, deviendrait en quelque sorte automatique et la volonté ferme de quelques hommes suffirait à la diriger activement.

Par cette multiplication de foyers de propagande, rattachés les uns aux autres, on obtiendrait une action à la fois générale et diversifiée. Prenons un exemple entre autres.

Dernièrement vient d'être fondée la *Société des Amis de la* T. S. F. (102 *bis*, rue Didot) pour contribuer à l'avancement de la radiotélégraphie, établir et entretenir entre ses membres des relations suivies. Comment poursuivra-t-elle son extension? Elle a certes de propres foyers de propagande avec un important organe périodique, le *Laboratoire national de radiotélégraphie* encore rattaché au département de la guerre, la *Société française d'études de Télégraphie et de Téléphonie sans fil* (28, rue Serpente) ou la *Société havraise de Télégraphie sans fil* ; mais elle se heurte à une grave difficulté : l'activité dont elle s'occupe, relativement récente, n'intéresse encore qu'un très petit nombre de personnes, la plupart tout à fait isolées. Or ne voit-on pas que si elle s'adressait aux *Compagnons de l'In-*

telligence qui auraient pu organiser leur propagande comme on vient de le dire, ceux-ci auraient les moyens de leur trouver assez vite des adhérents ; et il est alors même probable que dans certaines villes ne tarderaient pas à se créer des sociétés embryonnaires de recherches comme le *Radio Club du Nord de la France*, formé à Roubaix.

Toute autre branche scientifique naissante ou toute réforme utile, rencontrant encore peu d'adeptes et demandant par la discussion d'être mieux mise au point, comme la standardisation en bibliographie, toute conception nouvelle comme l'urbanisme aux conséquences incalculables, seraient assurées d'un développement plus rapide par l'organisation ainsi comprise de la propagande, qui, dans les meilleures conditions psychologiques, renforcerait également l'action locale des associations déjà existantes.

Faut-il rappeler que la plupart des créations récentes universitaires ou autres sont dues à cette action des groupes spécialement formés pour les provoquer (1) ? Et est-il besoin d'insister sur l'étroit rapport qu'elles ont avec la cote de la valeur intellectuelle ?

§

Il est encore une mesure bien propre à faire hausser cette valeur dans l'esprit public, et cela d'une façon certaine et constante ; nous faisons allusion à la « période d'instruction » que M. A. Berget préconisait pour les praticiens des carrières scientifiques, notamment pour les médecins et pour les professeurs.

Cette idée, émise presque incidemment au cours d'un gros volume dû à la collaboration d'une vingtaine de spécialistes en matières diverses, risque de ne pas attirer une attention suffisante et il serait regrettable que de sérieux efforts ne fussent tentés pour la réaliser.

Les rapides progrès de la science, et en particulier des

(1) *Mercure de France*, 1er juin 1920, pp. 389 et suiv.

sciences expérimentales, apportent chaque jour des données dont quelques-unes infirment ou déjouent les résultats acquis. D'où un perpétuel rajeunissement des méthodes. Elles ne sont pas ignorées par les professeurs de l'enseignement supérieur ; mais le professeur de Lycée ou de Collège et le médecin qui réside loin des grands centres n'ont, pour se tenir au courant, que la lecture de quelques revues de prix élevés et que tous ne peuvent se procurer. Leur dignité aussi bien que l'intérêt général exigent qu'ils ne restent pas étrangers à l'ascension des sciences qu'ils professent ou exercent tandis que cela ne leur est pas toujours possible.

« Je crois, dit M. A. Berget, qu'il y aurait un remède facile à appliquer pour pallier à cet état de choses : ce serait le « stage » régulier ou la « période d'instruction. » Il suffirait pour cela qu'à des intervalles déterminés, par exemple, tous les trois ans, les professeurs fussent tenus de passer dix ou quinze jours au siège de la Faculté des Sciences dans le ressort de laquelle est située leur résidence. Là, des conférences faites par les professeurs de la Faculté, des travaux pratiques dirigés par les chefs de laboratoires les initieraient aux découvertes et aux méthodes nouvelles. Ils en sortiraient avec des idées neuves ou des connaissances rafraîchies, et leur enseignement ultérieur, ainsi maintenu au courant de la science nouvelle, y gagnerait en valeur, tandis qu'eux y gagneraient en autorité. Il en sera de même pour le médecin. On leur montrerait les méthodes nouvelles, on leur signalerait les nouveaux remèdes, on leur en discuterait la valeur dans des conférences faites par les maîtres de la Faculté. Ils verraient à l'hôpital des cas qu'ils ne rencontreraient que rarement dans leur clientèle courante. Ils reviendraient dans leur région exercer avec une autorité grandie par le fait que leurs clients connaîtraient par les journaux le stage d'instruction qu'ils viennent de faire et qui, finalement, est fait en leur faveur et dans leur intention. — Que l'on ne me parle pas d'im-

possibilités. La chose se fait couramment dans l'ordre militaire. Eh bien ! ce qu'on fait pour l'Armée et la Marine, on ne doit pas hésiter à le faire quand il s'agit de l'instruction de la jeunesse et de la santé publique (1). »

Il n'importe pas seulement de mettre les professionnels au courant de l'état des recherches dans l'ordre des sciences expérimentales ; il faut encore les inciter eux-mêmes à de nouvelles recherches. On le pourrait ainsi. Songeons que sur 500 Sociétés savantes existant en province, les trois quarts s'occupent d'archéologie tandis que nous aspirons à être une nation moderne.

Lorsque l'on considère la quantité d'individus qui, possédant une instruction supérieure, se contentent d'exploiter automatiquement pour en vivre leurs connaissances acquises et le tout petit nombre de ceux qui travaillent à accroître le capital intellectuel, on soupçonne un manque d'émulation et d'outillage. Ramenant le goût de la recherche scientifique à sa cause initiale, la curiosité entretenue par l'amour-propre, on s'attendrait à ce qu'il fût plus répandu, car il offre carrière à des ambitions réalisables et bienfaisantes. S'il n'en est pas ainsi, cela tient à ce qu'il est insuffisamment facilité.

§

Pour le soutenir et l'exciter, on a plusieurs fois songé à créer une *Confédération des Sociétés Savantes* analogue à la *Confédération des Travailleurs intellectuels*.

Celle-ci doit permettre la défense des intérêts professionnels, et elle le peut en principe. Le syndicalisme intellectuel ne doit pas faire, a-t-on vu, d'action directe suivant l'acceptation courante de ce terme, les intérêts d'une catégorie de professionnels n'étant pas opposés à ceux d'autres catégories. C'est l'accord de tous les intérêts avec

(1) *L'Avenir de la France*, Paris, Alcan, 1918, pp. 506-507. — Il convient de signaler l'effort de l'Université d'Aix-Marseille, qui, pour tenir au courant des découvertes récentes les médecins de la région provençale, a institué tout récemment des cours spéciaux de vacances.

la nation qu'il faut poursuivre, et cela est possible par un organe puissant, apte à les confronter et, pour ainsi dire, à les harmoniser. Une *Confédération des Sociétés savantes* voudrait parallèlement soutenir la cause de la pensée désintéressée. Pour servir la pensée même, il ne suffit pas de réunir des associations de travailleurs en laissant de côté les travailleurs travaillants ; il faut rendre possible et fructueuse la collaboration constante des spécialistes.

C'est seulement aux fédérations de spécialistes qu'appartient de rendre une collaboration effective. *La Société centrale d'Apiculture, de Sériciculture et de Zoologie agricole,* dont l'origine remonte à 1856, peut être considérée comme une fédération, puisqu'elle admet l'adhésion de groupes autonomes ; et de même la *Société nationale d'Acclimatation de France,* plus ancienne encore. Par leurs sections régionales, des institutions comme la *Société chimique de France* ou la *Société de Chimie industrielle* participent aussi du type fédératif. Déjà ces dernières font mieux que maintenir le contact entre des groupes ; elles les associent dans un programme d'action déterminée. La *Société hydrotechnique de France,* fondée en 1912, vise à la collaboration éventuelle des individus en travaillant par l'intermédiaire de ses commissions, qui sont autonomes au point de se recruter elles-mêmes, tandis qu'elles poursuivent des expériences directes en utilisant à l'occasion l'outillage de ses adhérents.

Pour aider effectivement la recherche, il n'y a pas de moyens plus sûrs qu'une organisation permettant aux chercheurs de travailler constamment en commun malgré la dispersion de leurs résidences. C'est bien ce qu'aurait pu établir l'*Office national scientifique* que nous préconisions en 1916 (1).

Celui-ci, formé par l'adhésion des diverses sociétés scientifiques ayant leur siège à Paris, se diviserait en un

(1) *L'Organisation intellectuelle de l'après-guerre,* La Grande Revue, juillet 1916.

certain nombre de commissions directrices différemment spécialisées et qui feraient appel aux sociétés savantes provinciales et aux travailleurs isolés pour les grouper autour d'elles suivant leurs spécialités.

Depuis 1919, plusieurs fédérations ont été instituées groupant les sociétés de Sciences Naturelles, Physiques, Chimiques, Historiques; elles pourraient fort bien, avec la *Confédération des Sociétés scientifiques*, nous donner une telle organisation.

La principale difficulté consiste dans le fait que bon nombre de sociétés de province, telles les «Académies», ne sont point spécialisées, bien que leurs membres se divisent quelquefois en plusieurs sections. Or, il s'agit moins d'associer des sociétés que de mettre des travailleurs en rapports directs et constants. Que les sociétés non spécialisées, tout en restant parfaitement autonomes, se divisent en offices locaux, dont les membres correspondent avec l'une des commissions directrices qui leur convient, et la difficulté sera vaincue. Aucun travailleur ne serait plus isolé ; les sociétés qui périclitent trouveraient un soutien naturel. Alors une ère de recherches coordonnées avec toutes les conditions requises pour les rendre fructueuses deviendrait possible.

Il est certain que si les deux ou trois cents spécialistes d'une même branche s'employaient à l'étude de quelque question ardue, quand bien même ils ne lui trouveraient pas une solution satisfaisante, ils l'amèneraient assez vite à une position plus avancée et ils rencontreraient, dans le cours de leurs recherches bien coordonnées, quelques autres solutions à des questions connexes. Les recherches scientifiques ont besoin d'être dirigées, sollicitées, réparties de manière à ce qu'il n'y ait point double emploi ou forces perdues.

Le rôle des sociétés centrales devrait être d'assumer cette direction organisatrice du travail, et elles ne le peuvent, parce qu'elles sont sans rapports réguliers avec leurs

correspondantes de province. Elles le pourraient en instituant des commissions directrices, comme on vient de le dire. Les questions bien étudiées dans leurs principes et exigences, en tenant compte des désirs, projets, motions, avis émanant des offices locaux, devraient être traitées par étapes, c'est-à-dire qu'un certain temps après qu'elles auraient été posées, les commissions de l'*Office national* établiraient, dans des bulletins spéciaux, un rapport général sur les travaux communiqués et relateraient avec la plus grande objectivité les principales solutions données, éclairées par les méthodes de leurs auteurs. Cela constituerait une première étape. On procèderait ainsi de suite à d'autres rapprochements de résultats qui ne manqueraient pas d'exciter l'amour-propre de chacun.

On comprend alors pleinement le très grand avantage que présente le projet de M. A. Berget devant permettre d'accroître en peu d'années le nombre des personnes désireuses et susceptibles de prendre part à des travaux collectifs de recherches.

Sans doute la *Direction des recherches scientifiques et industrielles et des Inventions* commence à rendre possible la collaboration scientifique dans une mesure inconnue en France jusqu'ici ; mais elle s'applique particulièrement aux recherches de brèves échéances, nécessitées par les besoins du jour. Son but est immédiatement pratique et personne ne contestera son utilité. Assez différent serait le domaine de l'*Office scientifique national* constitué comme on vient de l'indiquer.

§

Une autre difficulté surgit. — Ce qui précède concerne l'organisation même de la collaboration, mais il reste à prévoir l'organisation des moyens de travail qui ne comprennent pas seulement l'outillage proprement dit, mais un ensemble de mesures particulières ou d'organes comme

ceux de la documentation encore trop peu pratiques (1).

C'est ici que le syndicat, qu'on pouvait croire uniquement destiné à la défense des professionnels, va apparaître, comme nous l'avons prétendu, l'auxiliaire direct de la pensée désintéressée.

Ni les sociétés savantes, ni leur fédération n'ont le pouvoir de créer les moyens pratiques nécessaires à la collaboration intellectuelle. Qu'on jette les yeux sur l'ensemble des projets et vœux émis en 1919 par les onze *Unions scientifiques* dont se composait alors le *Conseil international de recherches*, on appréciera leur opportunité ; mais combien peu ont été réalisés depuis (2).

Un certain découragement risque de se produire du fait que des hommes éminents ne réussirent pas à mettre en œuvre les projets dont ils s'occupèrent. Cependant il est déjà remarquable qu'ils aient pu en faire aboutir quelques-uns. Quels sont ces hommes ?

Presque tous sont à la fois membres d'une grande Académie, professeurs à une grande École, membres d'une ou plusieurs commissions ministérielles et de plusieurs commissions d'examen, directeurs d'une revue, présidents de sociétés savantes. Dans ces conditions, comment pourraient-ils mettre tout leur amour-propre dans la réalisation d'un projet d'ordre matériel dont il est question de loin en loin et dont ils ne sentent pas constamment le besoin pressant.

Bien différent est, dans ce cas, le pouvoir d'action du syndicaliste qui, lui, fera sa propre affaire d'une réalisation qu'il aura projetée. Il y mettra obstinément son amour-propre et cherchera les concours nécessaires auprès de ses collègues qu'il voit tous les jours. Il se sentirait diminué à leurs yeux par un échec ; et, inversement, il voudra justifier la bonne opinion qu'on aura en sa puis-

(1) D. Warnotte, *les Éléments actuels de la coopération scientifique internationale*. — Congrès des Associations internationales, Bruxelles, 1920. Documents n° 5.

(2) *Compte rendu de l'Assemblée constitutive*, édité par l'Académie royale de Belgique, Bruxelles, 1919.

sance d'action lorsqu'on lui demandera son concours. Le syndicat intellectuel apparaît donc comme un moyen efficace de volonté pour l'obtention des mesures ou des créations qui doivent faciliter le travail intellectuel et accroître les services qu'on en attend.

Ainsi voit-on le *Syndical professionnel des Ingénieurs Chimistes* se préoccuper du recensement des chimistes français, étudier les questions de la mobilisation d'une usine, de l'utilisation rationnelle du technicien en temps de guerre, du rôle, dans ce cas, des ingénieurs-chimistes, mécaniciens et électriciens, de la formation dans l'armée d'un corps technique indépendant et constitué. Les syndicats s'inquiéteront des mesures devant permettre à leurs membres de profiter des moyens actuels d'information et de documentation. Ils chercheront tous à étendre ces moyens. Ils tâcheront de s'assurer, sinon la possession de ces moyens, du moins le droit d'utiliser ceux qui existent, et ils s'efforceront alors de les enrichir, tandis qu'on ne compte encore que cinq sociétés scientifiques possédant en propre un laboratoire.

Remarquons qu'avant l'existence des syndicats, nombre de sociétés se sont formées dans le double but corporatif et scientifique, comme l'*Association des chimistes des sucreries et des distilleries de France*, *la Société française des Ingénieurs coloniaux*, *la Société médicale des Hôpitaux de Paris* ou l'*Association amicale de la Magistrature* pour ne citer que quelques-unes tout à fait au hasard. Ne craignons pas de dire que le problème relatif à la meilleure économie d'une fonction publique est une question scientifique comme tout problème théorique auquel s'emploie la science pure et, faut-il ajouter, comme le problème relatif aux moyens pratiques de faciliter le travail intellectuel.

Sans doute le progrès scientifique dépend avant tout d'un « quelque chose » que seul le savant découvre ; mais il dépend aussi de l'organisation du travail collectif. Si

cette organisation ne tient pas compte des facteurs psychologiques susceptibles d'exciter l'esprit de collaboration, il y aura toujours un écart considérable entre l'instant d'une découverte et l'heure de ses applications.

Cette constatation n'est point seulement vraie pour les sciences expérimentales, mais pour toutes les autres. Faute d'une suffisante cohésion entre les forces intellectuelles d'une époque, la pensée désintéressée œuvre en exilée ; il faudrait presque dire, en étrangère.

EDME TASSY et PIERRE LÉRIS.

LA NUIT DE CHARLOTTENBURG

—

Le vernis cria.

— Egon v. Strachwitz, c'est moi. Je ne vous attendais que demain matin. Cordialement le bienvenu. Je vais vous faire préparer un lit ; vous en préparer un moi-même, car je n'ai pas de domestique. Ma nourrice se couche à sept heures. A moins que vous n'acceptiez de reposer sur le sofa du petit salon.

Petit salon vert et violet. Suspension en émaux translucides. Des peaux de panthères. A mi-hauteur des rayons de livres, revêtus de rideaux de soie zinzolin.

Jaquette, une perle baroque, des oreilles d'orang, le crâne au papier émeri et ma valise à la main ; il restait au milieu du tapis comme un chef de réception.

— Demain, vous aurez votre chambre sur Charlottenburgstrasse, décente, confortable même, avec un pourboire à la femme de ménage, aujourd'hui, il faut des pourboires partout, à la police, aux femmes du monde, aux rois, au pape. (D'ailleurs, je peux vous expliquer, si cela vous intéresse, toute l'histoire de l'Eglise par ses besoins d'argent.) Ce serait honteux s'il s'agissait de la bonne vieille monnaie grasse de jadis, qui procurait du plaisir et de la considération. Mais ce qu'il y a de bien, c'est que ce n'est plus réellement une valeur ; c'est le signe d'un signe, qui finit par ne plus rien signifier. Trêve de fontaines lumineuses, à la charmante retombée, plus de traitements au radium, de tziganes, de quatuors sur l'eau, plus d'orchidées ou d'asperges en février. Autrefois, n'est-ce pas, nous passions à la caisse et un monde naissait ? Aujourd'hui la transmutation ne se fait plus. J'ai appris

ce proverbe sur les confins de l'Azerbeidjan : « Dis-moi, marchand de roses, pourquoi vends-tu tes fleurs ? » — « Pour avoir de l'argent. » — « Mais avec de l'argent que peux-tu donc acheter de plus précieux que des roses ? » (Avouez que vous avez un peu peur d'entendre un Boche parler de roses ?)

Il clignait des yeux très vite, comme pour transmettre avec ses paupières un message en code Morse.

— Tout ceci pour vous expliquer qu'il faut décrire autrement ce cercle vicieux. Aujourd'hui : — « Dis-moi, banquier, pourquoi vends-tu de l'argent ? » — « Pour avoir plus d'argent. » — « Mais avec de l'argent, que peux-tu donc acheter de moins avili que l'argent, puisque aux belles choses on n'a appris à assigner qu'une valeur marchande ? » On continue de se tuer pour de l'argent, par habitude, sans comprendre qu'on n'a plus dans les doigts qu'un peu de cendre. C'est diabolique, mais c'est ainsi.

Il posa ma valise à terre et s'assit dessus.

— Je suis pauvre, malgré ces 20.000 marks de loyer. Si je n'avais pas été pauvre, je n'aurais pas mis cette annonce dans le *Lokal Anzeiger*. J'aurais pris un lecteur de français. Je vous aurais payé. Je me serais payé un Français. Mais voilà : une étique mensualité de la Baronne mère ; quelques bénéfices d'amateur : c'est tout. Pas un sou de ce gouvernement de bandits depuis la démobilisation. Le 11 novembre m'a trouvé à Van, chef du service des renseignements du secteur d'Arménie. Rendu à la vie civile, je n'avais plus 10.000 marks en banque. Je suis passé chez Ratibor : le voyage d'Angleterre payé, il m'est resté un tout petit capital. Ratibor, — il ne s'agit pas du prince, qui d'ailleurs est le grand-oncle de ma mère, — mais d'une agence matrimoniale où l'on vend son titre. (Quand les Juifs prennent le nom de la principauté où ils ont été autorisés à résider, il peut y avoir parfois, pour un étranger, confusion.) Grâce à ce Ratibor (Ezra), les

gens de qualité épousent une Israélite sur l'aller ou une dégrafée sur le retour, convolent à Londres, reviennent divorcer en Allemagne, et laissent porter le titre à la dame, pour les villes d'eaux. Aujourd'hui, l'opération a cessé d'être fructueuse. On donne 150 marks d'un titre de baron, et on refuse les comtes...

Vous tombez de sommeil. Je vous ennuie. D'ailleurs, je ne vous ai pas fait venir pour vous parler de moi... Vous avez les mains chaudes... Des mains trop blanches. Vos doigts sont spatulés, c'est mauvais signe... Bonsoir.

Je me déshabillai. J'éteignis. Il faisait chaud dans ce salon, une chaleur artificielle, sans agrément, au fond de laquelle je fus forcé de m'endormir vite. A travers les rideaux de taffetas violet, un arc voltaïque de la même étoffe clignait, au ras du blacon.

. . . .

J'ouvris les yeux. Deux heures venaient de sonner. Ce furent ces deux coups tout vibrants que je trouvai d'abord à la surface de ma conscience. Je perçus autour de moi de légers bruits, isolés d'abord, puis qui s'unirent sourdement. J'allumai; le salon m'apparut dans toute son oisiveté ordonnée. Dès que j'eus fait une obscurité nouvelle, ce fut un glissement continu comme de doigts passés le long d'une vitre, une agitation circulaire. Il y avait quelqu'un tout autour de moi. Mon cœur tombait dans des abîmes et il ne fut plus question de dormir. Je rallumai, décidé à prendre un livre et à attendre le jour. M'étant levé, j'allai à la bibliothèque, dont j'écartai les rideaux. Au lieu de rayons, je trouvai des vitrines. Les glaces étaient doublées d'un treillage métallique. Je cherchai à distinguer quels bibelots sous verre, semblables à des rubans ou à des cordes... cela bougea...

Des serpents.

Réveillés par la lumière ils dardaient sur moi des yeux

sans paupière, collant à la vitre une langue fourchue. Ces vipères, en s'agitant, m'avaient réveillé. Des couleuvres à collier blanc formaient des anneaux D'autres reptiles d'un gris sourd, à ponctuations foncées, s'enroulaient en paquets inextricables, comme une pâte à berlingots.

Une installation d'eau chaude encerclait le salon, et traversait les vitrines. Je tirai d'autres rideaux : sous des couvertures de laine, enlacés et conjugaux, des pythons reposaient immobiles, enveloppés de larges stries jaunes.

Je n'avais des reptiles aucune horreur. Je haussai les épaules et me recouchai.

A 7 heures du matin, mon hôte entra. Il était en robe turque et avait chaussé des bésicles considérables, bordées de caoutchouc, comme des pneumatiques, qui lui tenaient lieu de cils. Au fond de l'eau des verres nageait un regard obligeant et lunatique. Le baron v. Strachwitz tenait à la main des œufs et sous le bras une boîte de carton.

— Avez-vous bien dormi, jeune monsieur ? Dormi de ce « *doux sommeil qui dénoue l'écheveau compliqué des soucis* » ?

— Je ne vois pas d'inconvénients à ce que vous fassiez l'élevage des reptiles, monsieur. Mais est-ce pour me provoquer ou m'éprouver que vous m'avez, sans m'avertir, installé pour la nuit dans ce salon ? Cela m'a plutôt amusé ! Mes nerfs ne me quittent jamais sur le coup. Comme les femmes, je ne redoute que ce que j'attends.

Il s'excusa. Il avait été pris au dépourvu. Mais ma chambre allait être prête. Il se voyait obligé de troubler mon sommeil pour nourrir ses pensionnaires. Ceux-ci, tachés de noir, dont il avait oublié le nom, mais qui viennent de Madagascar, sucent des œufs le matin. Le naja hindou, à cou dilaté, prend son bol de lait, sans crème.

— Voilà, dit-il, en ouvrant sa boîte percée de trous et

pleine de crapauds, le repas de cet animal turbulent, à anneaux bien tranchés, l'aspic des Pyramides, celui de Cléopâtre, monsieur.

Je désignai les pythons à écailles en tuile de toit.

— Ils sont en période de ponte. Très sobres. Un lapin toutes les six semaines. Mais pour eux, avant tout, une proie vivante... ou alors il faut agiter le cadavre au bout d'un bâton, pour les tromper. La mort leur ôte l'appétit.

— Ce n'est pas plus bête qu'une collection de timbres.

Il était déçu de mon indifférence, mais évita de le marquer.

— Mes séries sont fort incomplètes. Il y a 1.600 espèces de serpents. Je convoite entre autres le nasique vert pré, séducteur de grenouilles, mais avec le change...

Il ouvrit une vitrine.

— Voulez-vous voir de près l'un de ces êtres de mystère ? Toucher ces frères pathétiques et maudits ?

Cette suggestion était accompagnée d'un regard anxieux devant lequel je m'efforçai de demeurer transparent. J'étais évidemment pour lui un champ d'expériences. Il faut se résigner à cela quand on vit en Allemagne. Les gens vous piquent immédiatement sur un bouchon, vous retournent en tous sens et prennent des notes. Les Allemands ont, comme les Juifs, la hantise de l'information et des besoins d'analyse. Au moins celui-ci procédait-il indirectement. Et d'ailleurs je m'étais engagé à des causeries quotidiennes en français en échange de son hospitalité. Peu importait lesquelles. Il n'était pas l'intellectuel à lunettes qui fait de vous une ascension pénible, en souliers ferrés, mais un Allemand d'un genre moins commun, anémié, éclairé, dévoyé, et un gentilhomme. Alors que la guerre avait produit sur moi (qui pourtant me vois le 2 août 1914 au fort de Rosny lisant les *Affinités électives)* des effets abrutissants, nationaux et toniques, elle l'avait mué en un dilettante, assoupli par sa multiformité, et ses contacts divers. L'Orient

surtout semblait avoir marqué de sa séduction, affiné et à jamais débilité la rude nature de mon hôte, qui me rappelait certains Croisés, partis frustes et sanguinaires et revenus artistes, tolérants et amoraux.

Je me dois vraiment d'insister sur les façons d'Egon v. Strachwitz qui étaient pleines de grâce et me surprirent jusqu'à ce que j'eus appris que sa mère était Autrichienne. Non seulement cette correction militaire faite d'attitudes, construites d'après des perpendiculaires coupées de parallèles, mais une aisance audacieuse, indiquée à peine, sans ces excès qui viennent alourdir la politesse aux époques où la tradition s'en perd et où elle est maniée sans assurance.

Strachwitz s'avança vers la cheminée et arrosa des plantes grasses, d'un vert vénéneux, qui sortaient de grès Sung et d'où s'élançaient des poils droits comme ceux du dormeur réveillé par la peur.

Je décidai de lui être agréable en m'étonnant de son goût pour ces énigmes naturelles. J'ajoutai que j'avais remarqué la veille encore, dans la boutique de fleuriste contiguë à l'hôtel Adlon, une de ces plantes monstrueuses, sorte de tumeur végétale et qu'il y avait une queue de plus de cent personnes pour la voir.

— Les Allemands ont pour l'étrange et le féroce un goût que l'on retrouve dans leur littérature, leurs mœurs et leur religion. Il ne faut pas oublier que notre fond est païen. Ici, il a fallu massacrer pour convertir, et l'on brûlait encore abondamment des sorcières au temps des Encyclopédistes. Et aujourd'hui que, par hygiène morale, on ouvre l'arrière boutique de la conscience, vous nous voyez, monsieur, plus qu'aucun autre peuple exhiber des sous-produits qui confondent l'imagination.

Comme on m'apportait du chocolat, il se mit à beurrer lui-même mes tartines.

— Quatre années de névrose collective y ont aidé, reprit-il. Et la conclusion du spectacle, surtout. Depuis la

défaite (c'est le mot qu'il faut employer), je me suis révélé un artiste en raisonnements séditieux. Il y en a plus qu'on ne croit en Prusse. Les Bavarois sont déformés par l'italianisme, mais chez nous le cher sang slave prédomine.

Il ouvrit sous mes yeux des revues expressionistes et me montra de curieuses projections intérieures.

— Voyez Kaukinski, Chagall, Kokoschaka, tous nos maîtres actuels sont d'origine slave. Le contact avec les Russes depuis 1917 est capital, pour qui veut comprendre l'Allemagne.

Cela vous étonne d'entendre parler ainsi un ex-capitaine au régiment de la Garde. Dès 1915, l'ineptie de notre administration, ses coûteuses erreurs, l'impunité des chefs, la bêtise du soldat ont peut être fait des miracles. Je ne regrette que mes jeunes années de garnison à Potsdam, les manœuvres sous les lilas comme aux couvertures du Jugend et les défilés devant notre Colonelle rouge à chignon blanc, — que Dieu ait son âme !

Il s'assit sur mon lit et se mit à s'épiler les bras.

— Vous êtes communiste ?

— Naturellement, le métier militaire c'est du communisme intégral, on l'a dit cent fois. Me voici comme hors cadre, temporairement, mais avant peu de temps, c'est-à-dire dès que l'Europe aura croulé par faute d'organisation économique, je reprendrai du service, car l'antimilitarisme est aujourd'hui aussi périmé que le socialisme humanitaire. Ce qu'il nous fait faire en attendant, c'est dissocier, par des moyens artistiques et immoraux, un monde qui se hâte vers sa fin. Facilitons-lui sa perte. Je vous expliquerai d'ailleurs comment il faut s'y prendre. Cela pourra vous être utile. Les Français doivent travailler avec nous. Il y a dans toute leur histoire des éléments précieux d'anarchie, qui, sans avoir la valeur spéculative du nihilisme slave ni la force explosive des sémites, peuvent néanmoins être un apport peu négligeable. Considérez cela à vos moments perdus et reparlez-m'en.

L'eau que j'avais fait chauffer pour ma barbe se mit à bouillir. Je me levai. Strachwitz s'étendit sur mon lit. Dans la glace, j'observais sa face chevaline, maigre, avec de grandes joues osseuses, à la peau tendue. La bouche mince était la base du menton triangulaire. J'étais surpris de son autorité, et de la vie hâtive qui l'animait.

— Quel âge avez-vous ? demandai-je.

— 33 ans. L'âge de Christ. Savez-vous que Christ fumait l'opium ?

Je voulus me moquer de sa violence.

— Tous les écrivains français, dis-je avec humeur, en affilant mon rasoir, et surtout les plus réactionnaires, ont commencé par des postulats audacieux pour finir dans quelle légalité ! Nous aimons, en France, les idées hardies pour elles-mêmes, sans vouloir y conformer les faits ; ce sont des bibelots. Un être fort ne craint jamais de vivre en contradiction avec ses principes.

Strachwitz haussa les épaules.

— Voyez-donc à ne pas vous entamer la peau, fit-il.



C'était un très vieil endroit de plaisir, ce qu'avaient dû être Tortoni ou le grand Seize dans leurs derniers beaux jours. Postérieurs à eux, invoquant leur influence, il restait seul aujourd'hui, pour en témoigner. J'admirais les stalactites des lustres, les courtines de soie rouge, les glands, les passementeries sans jeunesse, les écussons brodés aux armes impériales. Au fond de grottes en damas cerise, à grands motifs fruités, refroidissaient les glaces biseautées, les boissons, les diadèmes. Des dames à plumes m'entouraient, sollicitant de moi une *galanterie*. Des domestiques vénérables décantaient de chauds bourgognes, encore avec des gestes rituels, mais bousculés, envahis par un public de mecs et de prostituées. On voyait dans leurs yeux la fin d'un monde.

J'aperçus Egon v. Strachwitz accoudé au marbre. Solitaire, il buvait négligemment par-dessus son épaule, avec une paille.

— Ce bar est sacrilège, dit-il, mais comme il n'y a pas assez de clients capables de s'offrir un dîner de 800 marks, on l'a établi pour préserver le restaurant de la tombe, et pour permettre à un public de râleux, dont nous sommes, de regarder dîner. Ici c'est ma jeunesse. Toutes ces taches sur la peluche, des taches de grands-ducs. Le Turc encore assis sur ses Balkans, des boyards d'opérette fiers de leurs 800 sources dans les Carpathes et qu'on mettait trois jours à traverser en voiture, des hospodars à bottes molles et glands d'or. J'ai vu Cuno Hohenloe, qui a été tué à la Marne, courir sur le rebord des loggias une flûte de champagne à la main. Moi-même, un soir, je précipitai un monsieur dans les nénuphars de zinç de la fontaine lumineuse. Voyez ici ces viveurs : des dentistes américains, des pianistes, des accoucheurs, et des fils de Judas. Des boisseaux de prépuces ! Ma parole, il n'y a plus que dans les Cours qu'on rencontre une humanité pareille. Quand l'orchestre joue *Amapa* on éclaire en bleu. En avant les havanes, en avant le caviar rouge ! Si l'un de ceux-là s'était jadis risqué ici (en admettant qu'on l'eût laissé monter)...

Il tendit son verre tristement vers les pampres illuminés du plafond pour recueillir une vendange électrique, puis le vida.

— Moi, je vais rentrer. Je lis sur votre figure que vous voulez rester. Vous piaffez. Vous risquez un œil derrière les buissons d'écrevisses. Vous vous dites

Ces nymphes, je les veux perpétuer.

A votre âge j'avais ce goût pour les apothéoses du corps. Jusqu'à ce que je m'aperçus que j'avais plus de sensualité que de tempérament et plus de dégoût que de sensualité. En amour, je suis pour le baroque, le style jésuite.

Malgré mon père, j'ai été élevé à Feldkirch, le grand collège jésuite du Tyrol et ça n'a pas été perdu. Le monde est resté pour moi une boule d'azur, — Jésus-Marie-Joseph, — avec, en sautoir, un serpent. D'où mes goûts de collectionneur, peut-être. Où que je pousse mes incursions, je reviendrai toujours comme un émigrant italien, comme un boome-rang, à mon collège. Vous voyez, au fond, un très bon sujet, et non un Méphistophélès à barbe aiguë, comme vous semblez le croire. La preuve c'est que je vous emmène hors de ce mauvais lieu.

Il prit mon bras.

Nous marchâmes quelque temps en silence. Comme nous entrions au jardin, j'obéis à une obligation intérieure. Je pris à témoin des personnages en chemise de nuit, échelonnés tous les 20 mètres, qui tenaient à deux mains des épées de marbre et que je sus plus tard être les Hohenzollern de la Siegesallee.

— Laissez-moi vous dire, commençai-je, combien je regrette de voir quelqu'un comme vous, de forte origine, fin, séduisant, s'abandonner aux folies au lieu d'en être le maître, faire abus de son charme, de sa santé, de son intelligence et de sa dignité, satisfait de naïves révoltes et de turbulences primaires...

Strachwitz alluma un cigare hambourgeois qui répandit une odeur affreuse.

— Ma femme arrive demain, dit-il. Ne vous avais-je pas dit que j'étais remarié ?

Il ajouta :

— Peut-être coucherez vous bientôt avec la baronne ?

Je fis semblant de ne pas entendre.

— Avez-vous des enfants ? demandai-je.

— Croyez-vous que j'appartienne à l'Allemagne prolifique ? C'est tout juste si je ne me suis pas supprimé moi-même, ce n'est pas pour me perpétuer, comme un ivrogne. Il ne sera pas dit que je n'aurai pas modestement contribué à anéantir le monde.

Une nuit philosophique se reflétait dans le canal de la Kœnigin Augusta Strasse, où dormaient des chalands venus de l'Elbe, remplis de briques roses, entre les reflets noyés des tilleuls. Puis tournoyèrent les lumières de notre chemin de fer électrique, couchées sur le gazon, parmi les arbres de Judée.

★

Le lendemain soir, lorsque je rentrai, après dîner, je trouvai Egon en conversation avec une jeune femme emmaillotée dans un châle de Manille, étendue sur le sofa. Il me présenta et s'excusa de ce que la baronne ne fût pas vêtue : elle arrivait de voyage et venait de prendre un bain. Je ne sais pourquoi elle tenait une ombrelle où des pivoines étaient peintes à la main.

Elle avait un éclat lunaire, le front bas, un nez largement ouvert et soudé aux sourcils. Ses cheveux d'un violet couleur de bruyère. Elle dit quelques riens, mais en les scandant comme des mots à l'emporte-pièce. Egon saisit une lampe et fit le tour de sa femme. J'eus l'impression qu'il prenait hors d'un panier un lapin blanc, et qu'il me l'exposait, comestible, l'œil rond et les pattes dans le vide, immobile jusqu'au moment où il le rendit à son gîte. Pour compléter l'illusion, il lui gratta le sommet de la tête avec des noms affectueux et animaux. Elle l'embrassa. Malgré ces transports le couple m'apparut désuni et tourmenté ; Egon soucieux surtout de l'effet qu'il produisait sur moi. La baronne semblait lointaine, trempée dans une lymphe, parfois seulement extatique sans raison. Elle fut pleine de bonne grâce, conventionnelle, me disant qu'elle aimait Paris et qu'elle y avait connu Egon.

— Nach Paris ! fit celui-ci, très aimablement, à mon intention. Connaissez-vous Julot-tango ?

Il mit une casquette, releva son col et chanta :

D'puis que l'grand Julot
a dansé le tango

comme à Buenos-Aires,
y'en a plus q' pour lui
au bal des poteaux
d'la rue d'la Glacière...

— Mettez à travers cela l'angle aigu d'un zinc de ton mort, de beaux complets gris souris, des apéritifs à l'encre tendus par un patron électoral et boutonneux ; un khaki colonial,le gaz, des appareils à sous,les corsets sous la table ; une seule odeur de cuisine et de cabinets ; il me semble qu'on me fait un peu mal et que je vis plus vite : c'est Paris.

Je regardais la baronne. Sa bouche était excessive, mais sans expression. Sa ressemblance avec un lapin angora continua de me frapper. Elle avait autour du cou, qui perdait sa forme, comme une colerette de graisse.

La sueur perlait à son front.

Je remarquai combien la soirée était lourde et l'air épais.

— Quelle chaleur ! dit-elle, on voudrait pouvoir s'en prendre à quelqu'un.

— Je suis là pour ça, fit Egon.

— Au fait, ce sont vos serpents qui vous obligent à surchauffer l'appartement. Vous tenez beaucoup plus à eux qu'à moi, Léviathan vous-même, serpent à divers plis et replis. Je ne peux entrer dans ce boudoir sans tomber en catalepsie et Egon le sait.

— Madame est tout à fait hystérique, dit-il en riant. Sa cérébralité est sommaire, son système nerveux anormalement développé et sans relation avec le reste de son organisme. Une volonté abolie. Ayant été très malade sexuellement et sujette à des rechutes. Réglée à douze ans,hérédité chargée,de mauvaises lectures, des habitudes troubles et, il est bon que vous le sachiez, de curieuses paralysies locales et intermittentes...

Agacé, je voulus le corriger, et l'interrompant :

— Pourquoi me dites-vous cela à moi ?

— Notre vie conjugale...

— Chez nous la vie conjugale est un double secret.

— C'est très mauvais pour la santé. Il faut parler. Aussi vais-je toujours me confesser, bien qu'athée. Je vous dis des choses qui vous étonnent, mais c'est pour mon bien-être, afin de dormir en paix : « Tout ce qui n'a pas été dit ni fait le jour erre la nuit dans notre poitrine. »

— Qu'entendez-vous par là ?

— Gœthe a voulu dire qu'il faut se libérer par la parole des craintes larvées ou des désirs non formulés. Nous asservissons les dieux et nous désarmons les fantômes en les nommant. Je pourrais vous déclarer que je suis heureux et que Madame est bien portante. Mais nous en souffririons ensuite tous deux, tous trois peut-être. Aussi devez-vous savoir que Madame est considérée comme perdue et qu'elle va mourir bientôt.

Strachwitz m'exaspérait. Je fus sur le point de quitter la pièce. Mais il me devança. Portant rapidement les mains à ses yeux, il se leva et gagna la porte en sanglotant.



A son tour la baronne fondit en larmes, le visage caché dans ses bras repliés. Les grandes fleurs de son châle montaient le long de son dos et s'agitaient comme dans le vent.

— C'est une honte, madame, votre mari n'a pas le droit de parler ainsi. Que resterait-il d'une société et que deviendrions-nous nous-mêmes s'il fallait ainsi débrider ses plaies en public et procéder à de telles guérisons ?

Elle était plus jolie vraiment que je n'avais cru.

Je m'exaltais et me trouvais peu à peu soumis aux influences de ces êtres désordonnés et nerveux. Je pensais à ces singuliers ménages à trois du XVIIIe siècle genevois,

unis pas les larmes, la physiologie et l'amour du prochain.

Je ne me rends pas très bien compte comment je m'agenouillai près de la baronne. Ses pleurs coulaient sur ma joue, si abondants, si sincères, qu'ils devinrent bientôt miens.

— Egon ne m'a jamais ni désirée, ni aimée, dit-elle quand elle fut calmée. Quand je l'ai connu à Paris, voici deux ans, il voulait se tuer, car il est de constitution précieuse et poétique. Je l'en dissuadai et il ne me le pardon a pas. Je le rencontrai un soir d'octobre, chaud comme juillet ; vous connaissez cet apaisement d'après l'équinoxe où l'été une seconde fois porte des fruits. C'était dans les jardins du Trocadéro. Il était très beau, tête nue, et distribuait des imprimés de couleur rédigés en français, sur lesquels on lisait :

CITOYENS DE PARIS !

Regardez la Tour Eiffel à 8 heures du soir.
A la gloire du néant, je me jetterai de la Tour Eiffel.
En désespoir de l'heure, je me jetterai de la Tour Eiffel.
Signé : EGON V. STRACHWITZ.

Il m'aborda et me pria de remettre une lettre et sa bague à un de ses amis anglais qui habitait à l'hôtel Jacob. Cette lettre ne m'a jamais quittée.

La baronne ouvrit un de ces secrétaires de fausse laque verte vénitienne qui sont fabriqués à Rome, en contrebas du Tibre, sur les quais, et lut ceci :

Paris, ce 10 octobre 1919.

My dear Jack,

This is the last letter I shall ever write. At 8. p. m. I jump from the Eiffel Tower.

I have had a bloody career. Please keep all I have told you about Mrs W. as a strict secret. I tried to crush my madness but I could not. Never let fate sway you nor a woman, I am a bloody heart-broken beggar. I am longing to

be dead. I tried enlist in the Légion étrangère but as I am ill, they would not have me before I was well. My Wassermann reaction is positive.Since then, I have stolen 3 bicycles and a postal order and gone in for sodomy. I am feeling very unbalanced. I shall jump like hell, nothing shall stop me. I hope you will avenge my death on Christianity and Society that have caused it. I am in a hell of an agony and cannot sleep. I would like to murder someone before I die. I wish my remains to be buried in the Pantheon besides these of Rousseau le douanier. I wish I had something to leave you. Take my signet ring.

Best love from your late friend.

EGON.

La baronne ne lisait plus la lettre. Elle la récitait par cœur, avec piété.

— Avez-vous jamais rien entendu de plus émouvant ?

Je lui répondis que je ne savais pas l'anglais.

Patiemment elle relut, en traduisant :

Mon cher Jack,

Ceci est la dernière lettre que j'écrirai jamais. A 8 heures ce soir je me jetterai du haut de la Tour Eiffel. J'ai eu une sacrée existence. Veuillez garder tout à fait secret ce que je vous ai dit au sujet de Madame W. Je me suis efforcé de vaincre ma folie, mais en vain. Ne vous laissez jamais bousculer par la destinée ou par les femmes. Je suis un pauvre bougre au cœur brisé. Je désire ardemment mourir. J'ai essayé de m'engager dans la Légion étrangère, mais comme je suis malade, on n'a pas voulu de moi avant que j'aie recouvré la santé. Ma réaction de Wassermann est positive. Depuis lors, j'ai volé trois bicyclettes et un chèque postal. J'ai pratiqué la sodomie. Je me sens très déséquilibré. Je sauterai dans le vide avec fureur, rien ne m'arrêtera. J'espère que vous vengerez ma mort sur la Chrétienté et la Société, qui en sont cause. Je traverse une crise terrible et ne puis dormir. Je voudrais tuer quelqu'un avant de mourir. Je désire que mes restes soient déposés au Panthéon, près de ceux du douanier Rousseau. Je voudrais posséder quelque chose pour vous le laisser. Prenez ma bague chevalière.

Tendrement, votre feu ami

EGON.

— Alors ?

— Il ne monta pas à la Tour ; il m'épousa.

De nouveau la baronne laissa couler ses larmes.

Elle demeura longtemps silencieuse, le corps ployé. Je lui dis de sécher ses pleurs. Elle m'obéit avec docilité. Elle se mit sur son séant, léthargique, décoiffée, les yeux pochés, en proie à quelque somnambulisme. Elle ne savait pas que son châle était tombé et répétait dans le vide :

— Excusez-moi de n'avoir pas mis de gants... J'aurais dû mettre des gants pour vous recevoir...

Puis, me saisissant à bras-le-corps.

— Comme c'est bon que vous soyez venu enfin, dit-elle.

Elle avait des bas violets comme le boudoir. Ses deux mules en filigrane d'argent tombèrent dans le vide de la nuit.

Je restai étendu longtemps près d'elle, dans la maison silencieuse. Endormie, elle tenait ma main serrée, de tous ses nerfs non détendus, comme si elle eût redouté de rester immergée au fond du sommeil. Avec étonnement je considérais cette étrangère sans comprendre comment je me trouvais couché près d'elle. Une aube soufrée se glissa entre les rideaux. Je restais immobile, les yeux ouverts.

— Pourquoi, pensais-je, la nuit n'est-elle plus jamais pour moi ce qu'elle était jadis, une détente ? Les miennes manquent de velouté et d'une ombre reposante. J'habite en elles comme au fond d'une caverne, d'une noire erreur, seul, ou avec mes sœurs extravagantes...

Tout d'un coup le parquet craqua. Je me retournai. Strachwitz était derrière moi, dans sa robe de chambre turque, un monocle à l'œil.

Je fus debout.

— Monsieur, commençai-je, je suis à vos ordres...

J'étais sans armes.

— Je vous remercie, dit-il. Si la baronne ne se sent pas bien, le mieux est de lui faire un peu de thé, très léger.

Il sortit du tiroir une petite boîte d'argent et de ses doigts maigres de donateur se mit en devoir de faire chauffer de l'eau, électriquement.

PAUL MORAND.

Berlin-Avignon, 1921.

POÉSIES

—

CEUX-LA QUI, AVEC MOI, HIER...

— Ceux-là,
qui avec moi, hier,
noyaient leurs yeux dans le ciel parmi
et par delà ces lignes de l'horizon...
— Leur pâle regard, ardent et rêveur,
comme le mien,
tout frémissant brandi dans l'azur
comme un long rayon d'amour et de soleil ;
— Leur front, pur et doucement caressé par les mouvants parfums du vent ;
— Et leurs lèvres, d'enfant vraiment, naïves et si inconsciemment passionnées, et rouges, imperceptiblement tendues, innocemment,
à l'appel du lait et du miel, et de toute la volupté de l'amour ;
— Et, dans l'harmonie des lignes,
l'harmonie de leur geste immobilisé dans le repos,
du corps si réel et charnel ;
toute l'odorante mélodie du corps, dans le crépuscule, qui se repose,
comme irisé pour la gloire infinie et la joie...

— O ceux-là !
profond accord fondamental en la rythmique symphonie de la vie,
pour la fleur et le fruit créés, pour le suc et l'espoir immanent ;
— O ceux-là ! dont tout l'être s'était clamé, il semble, dans l'Indéfectible,

cheminant vers la cime où, dans la joie, se réalise, et dans la lumière du délectable absolu, la grande et suave éclosion....
— [Dans le ravissement du silence,
violemment, avec le déchirement sinistre du fer,
entre nous s'est interposé le fracas subit de la mort].

— Le rubis fluide
par les plaies ouvertes s'est épanché sur la terre immuable,
qui l'a reçu, il semble, comme son dû.
— Et moi,
je me suis jeté sur le frémissement de ces âmes dilacérées,
avec mon violent amour impuissant,
avec mes mains, et ma vie intacte inutiles
— Oh!
Le sol a pris leur étreinte irréalisée —
L'herbe humide a pris le baiser de leurs lèvres, et leurs yeux se sont emplis d'un peu de sa rosée...

★

— Herbe compatissante,
mes larmes t'ont rendu ta rosée —
Et la nuit, plus que jamais s'est faite
immense et solennelle

— Et mon cœur s'est soulevé du remords de les avoir abandonnés,
Ceux-là,
dans le brisement vermeil du destin.

— Ah !
pourquoi ne pas être de ces morts,
qui ont eu leur rêve,
et qui sont morts,
couchés sur le haut lieu des rêves forts,
Sans le remords !

Novembre 1918.

—

HYMNE A LA FRANCE PRESENTE

O France! je te chanterai
de ma faible voix.
Ma pensée n'apportera pour t'asservir nul rythme convenu...
T'asservir, ô toi, ma France ?
moi qui suis ton enfant!
Je te chanterai,
mais que mon chant s'anime à ton rythme même...
France de jadis et France présente !

Ah! ma mère, j'ai connu nos aïeux.
Où sont-ils ceux dont la pensée vers nous se prolonge
et nous vivifie ?
Où sont-ils ceux qui ont vécu par l'action ?
Il en est qui ont pris la matière avec amour
et qui lui ont donné leur âme.
Il en est qui ont aimé leurs frères
et qui les ont enflammés de leurs passions.
Il en est qui ont adoré leur chimère :
vers des cieux immenses a monté leur rêve ardent et généreux,
leur âme s'est embrasée, nue, pour la communion suprême
de l'extase.
Il en est qui ont chanté douloureusement.
Ah! ma France, j'ai connu tous nos aïeux.
Ils sont toi-même. Ils sont moi-même.

Pourtant c'est toi que je veux chanter, France présente,
France d'à présent, France vivante.
Et ma voix hélas! ne sera qu'un cri perdu, qu'un fil perdu,
car je ne suis qu'une parcelle infime de ta chair;
mais c'est ton sang, ton sang unique,
ô ma France,
qui m'alimente,
ton sang chargé des plus antiques hormones.
avec toi je vibre à l'effroi de tant d'amours nouveaux,

déchaînés, imposés parmi les orages.
O ma France tumultueuse !
Car ta beauté n'est pas celle, éternelle, d'un marbre mort éternellement.
Ta beauté vit éternellement mouvante et vivante et douloureuse.
Humainement tu vis avec les combats et les arrachements de la vie.

— O Forêt !
toi aussi qui souffres parmi l'orage
ta beauté s'exalte en mugissements passionnés,
ta grandeur s'illumine au vol strident de la foudre...
et puis tout s'apaise, et voici
l'hymne magnifique où sont pleurés les rameaux brisés
et les troncs saignants tombés dans le combat... —
O France, voilà ta beauté
immense et douloureuse.
Et mon cœur s'émeut et s'affole
à tant d'amour que je voudrais donner !
Ah ! que suis-je, infime !
Or il me semble que tu ruisselles en moi tout entière,
et que cet amour — oui — qui fait éclater mon être,
oui parfois jusqu'aux sanglots,
ce n'est pas le mien seulement
mais le tien tout entier, ô ma France !
Et mes désirs sont tous les tiens.
Ils sont trop grands,
ils sont trop vivants et trop grands
pour moi seul infime.
Et pourtant je les aime tous.
Ils sont ma vie. Ils sont mon souffle.

Ma France,
j'ai tant d'amour, en toi présente !
Il afflue en remous immenses.

Oh ! vous, Français, je suis vous tous.
Le savez-vous... le savez-vous...
Non. Il faudrait que je sois plus grand
plus magnifique et plus chaleureux encore.
Ah! si j'étais le foyer de paix infini,
et que vos mains y viennent
avec vos cœurs pour s'y chauffer ;
que vos lèvres s'y tendent pour s'y abreuver,
et que vos yeux y cherchent l'illumination,
si j'étais la lumière ardente
et que vos désirs soient avec les miens
unis : même aliment pour la même flamme.
Ô mes amis douloureux,
à travers vos yeux clairs
j'aime vos âmes qui brûlent obscurément.
J'aime ces mots qui viennent naître à vos lèvres
et qui les font trembler voluptueusement. !
Et même vous ne savez pas que tant de douceur
éclôt sur votre visage
et que tout entiers vos êtres
sont de la beauté.
Ah ! si j'étais seulement un miroir
où viendrait se reposer votre contemplation,
où vos yeux se regarderaient avec amour,
où votre chair se connaîtrait !

O mes amis vivants,
tendres et forts.
Apportez-moi vos âmes
que je les touche et que doucement je les baise.
Ouvrez-vous devant le clair azur.
Acceptez-moi. Venez en moi.
Oh ! me baigner aux eaux limpides de vos êtres !

. . . .

Aussi, ma France, moi qui n'ai pas pu mourir avec les autres,

moi... — de qui tu n'as pas accepté l'holocauste
sur un bûcher de flammes hautes.

— Ah ! sans doute ma chair n'était pas assez pure
pour s'immoler, victime, avec des brebis chastes... —
Puissé-je être brûlé d'un tel amour immense
que mon cœur s'y consume en rayonnements clairs
pour la douceur de tous ceux-là qui sont mes frères.

Décembre 1918.

JACQUES DECOURT.

MARCEL PROUST
ET
L'ESTHÉTIQUE DE L'INCONSCIENT

—

M. Marcel Proust peut se flatter d'avoir éveillé de la curiosité chez ses contemporains. L'originalité même de ses livres, leur étourdissante accumulation de faits humains, cette clairvoyance précise, presque scientifique et médicale, dans l'analyse des mobiles souterrains du cœur, ces matériaux, ces procédés renchérissant sur les méthodes du roman psychologique tel qu'il avait été conçu jusqu'alors, devaient ranger le public lettré en partisans résolus, d'une part, en adversaires farouches, d'autre part. Déconcertée, la masse moutonnière grossit les rangs des ennemis. Ses pontifes frappèrent notre auteur d'interdit uniquement parce que ces moutons, soudain plus méchants que des loups,—ce qui, d'ailleurs, est assez la règle,— n'avaient pu lui appliquer leurs petites conceptions de confection, communes et utilitaires comme des habits loués.

Pourtant les plus intelligents s'avisèrent qu'un charme réel se dégageait de ces créations dans lesquelles ils s'obstinaient à ne voir que de curieuses difformités. Tout sur leur garde qu'ils étaient, ils ont subi le prestige d'une harmonie particulière, assourdie, intérieure au sens et à la musique des mots, liquide sous cette enveloppe cassante et sèche. Assez heureux pour en percer la croûte rigide, ils ont perçu les palpitations et la chaleur d'une vie profonde. Nouveaux Pygmalions, ils ont vu le marbre s'animer, le sang affluer dans le réseau diaphane des veines. Nos tristesses et nos joies ont agité leur Galathée. Et elle s'est offerte à eux dans l'épanouissement de sa chair.

Dès lors que cette bonne foi se manifestait dans la discussion, on pouvait reconnaître avec les critiques les taches et les défauts du tableau. A notre tour, nous devions raisonner nos im-

pressions, mesurer notre admiration. C'est cet examen que nous entreprenons ici. L'Art, comme le reste, a ses lois ; M. Marcel Proust les a-t-il violées ? A-t-il acheté trop cher la nouveauté d'une œuvre que nous persistons à considérer, — nous le disons tout de suite, — comme une des manifestations littéraires les plus hautes de ce temps ?

Pour répondre à ces questions, il convient d'abord de définir la manière de l'auteur d'*A l'Ombre des Jeunes filles en fleurs*.

I

MARCEL PROUST, PEINTRE DE L'AME

M. Marcel Proust nous raconte qu'il avait l'habitude, étant enfant, de s'isoler, au fond de son jardin, dans une guérite afin de créer un milieu propice de rêveries aux lectures qu'il faisait. De longues heures, il cultivait la sensation de la solitude, se berçant de l'illusion qu'il était invisible et, Ariel et Gygès tout à la fois, que l'enchantement de ses rêveries avait l'infini pour limite. Comme un avare étale ses trésors cachés, il développait l'imagerie de ses songes, s'évadant peu à peu du monde extérieur et de son propre corps à la façon d'un médium, car c'est bien un état voisin de l'hypnose, son dédoublement, cette liberté de corps astral détaché de sa chair endormie, ce à quoi M. Proust fait allusion lorsqu'il parle d'un liseré spirituel bordant l'objet extérieur qui venait à lui tomber sous le regard, halo mystérieux qui n'était, en définitive, que la conscience bien définie, présente, presque palpable de l'acte visuel par lequel il percevait cet objet.

Il valait d'insister sur cette tendance qui se manifestait ainsi, — nous n'avons aucune raison de désolidariser l'auteur de son héros, — dans l'enfance solitaire, timide et ombrageuse du romancier. Ce qui distingue, en effet, l'œuvre de Marcel Proust, c'est ce ton monotone et prenant, rythmé dans son uniformité, par quoi on sent que s'exprime un esprit *désintéressé*, situé à de prodigieuses distances, au-dessus de la réalité qu'il décrit en dehors de lui et jusqu'en lui. Le liseré spirituel qui bordait les arbres, les fleurs et les arrosoirs de son jardin, il l'a laissé s'étendre, avec le détachement naturel de l'âge et de l'expérience, jusqu'à ses actes. On devine que M. Proust, comme Maine de

Biran, grand homme mal connu et précurseur, a pris l'habitude de « se regarder passer ». N'était-ce pas ce philosophe qui, après Pascal et avant Baudelaire, voyait en la maladie une des voies pour arriver à la connaissance de soi? Il parle quelque part de la « sensation d'exister » qu'il considère comme le privilège des « gens malsains ».

Les gens qui se portent bien, dit-il, et les philosophes mêmes, s'occupent plus à jouir de la vie qu'à rechercher ce que c'est. *Ils ne sont guère étonnés de se sentir exister.* La santé nous porte aux objets extérieurs, la maladie nous ramène chez nous.

Voilà qui suffit à mettre en évidence les traits communs existant entre deux esprits que la vie intéresse comme un théâtre et qu'une santé précaire incite à cet « étonnement de se sentir exister » si visible chez notre auteur. Le « petit liseré spirituel » a fait courir sa broderie sur les plus profondes aspirations de son cœur; M. Proust reste dans la vie le jeune homme intimidé, — simple comparaison, — qui se surprend répondant avec assurance à une question embarrassante et qui, s'étant écouté avec la même objectivité que son auditeur, s'étonne de l'avoir fait en si justes termes et avec un pareil aplomb. Il est surpris d'avoir créé du vivant comme M. Jourdain d'avoir fait de la prose. Poupées que nous sommes ! Nos gestes dérisoires et tragiques sont pourtant chargés d'un sens universel. Dans les maëlstrom des phénomènes, nous roulons, fragiles comme des fétus ; mais à ces fétus, c'est le branle immense du monde qui s'est transmis. Et c'est une joie de fakir en contemplation devant son nombril, — c'est-à-dire une joie très haute et presque religieuse, — que doit avoir M. Proust sur la route rétrospective de son passé.

Sur le bord de la route, délibérément, il s'est reposé et il a regardé passer la foule d'un œil amusé et observateur. Pour lui, l'enchantement est brisé; les buts lointains, fallacieux comme des réclames lumineuses, ne l'émeuvent plus ; il regarde; le spectacle n'est jamais monotone ni banal, car ce spectacle, c'est la Vie.

Nous voyons déjà de quelle façon Marcel Proust conçoit le rôle du romancier : il en fait un spectateur dont le seul devoir est de regarder, de comprendre sans s'émouvoir et sans juger ; il lui demande de dépouiller, en prenant la plume, toute vo-

lonté, tout désir et même de laisser, au seuil du temple de l'Art, comme les damnés aux portes de la géhenne, toute espérance. Qu'on m'entende bien : il ne s'agit pas ici d'une école d'impassibilité, une résurrection dans la Prose, du Parnasse. M. Proust n'est pas le demi-dieu de marbre que la vue de la souffrance ne peut amollir, ni celle de la beauté échauffer : il est même, je crois, tout le contraire : il descend avec une clairvoyance qui n'est compatible qu'avec un don inné de sympathie et d'amour dans le dédale des cœurs desquels il épouse l'émoi et les saccades. Mais ce sur quoi il faut insister, c'est *l'élasticité* de cette sensibilité qui, le rendant indifférent à des fins illusoires et à des espoirs mensongers, l'a accoutumé à vivre d'une vie d'emprunt,— celle des personnages rencontrés au cours de son existence,— et lui a fait subir une opération de dédoublement par laquelle il peut s'observer lui-même à la dérobée dans les mobiles les plus inavoués et les mieux déguisés, à la façon de ces malades de l'attention qui, en examinant leurs traits dans un miroir, ne songent pas le moins du monde qu'ils étudient leur propre visage.

Nous avons déjà dit que Marcel Proust considérait l'existence comme un théâtre. Acceptons cette image ; mais soyons juste ; les décors à effets, les grandes machines, les accessoires éclatants des mélodrames et des féeries le font bâiller ; méprisant ces beautés factices, il s'est fait une spécialité de franchir la zone d'illusion qui sépare, avec la rampe lumineuse, la scène du public. Marcel Proust, qui est aussi peu que possible *public*, et qui est curieux, a voulu savoir quelles mains agitaient les marionnettes ; il a fait le tour des coulisses et il s'est initié aux secrets des machinistes. Sa petite promenade a été riche d'enseignements, d'informations de première main sur les étrangetés du cœur. Il en est revenu avec un nombreux bagage, une collection précieuse. Sous nos yeux, soit que nous le suivions vers Guermantes, soit que nous nous engagions avec lui « du côté de chez Swann », il a déployé son trésor. Il nous a été loisible de palper et de caresser les joyaux, dans leur eau mystérieuse et trouble, cristaux déposés de nos joies et de nos douleurs.

Car Marcel Proust est surtout un peintre de l'âme. Il s'attache, non pas aux actes qui manifestent notre *moi*, mais au

mécanisme intérieur. Professionnel de l'analyse, il ressemble à un horloger dont l'attention se détourne du cadran et de la signification conventionnelle de l'heure qu'il marque, pour se reporter sur les roues dentées, les poids et le pendule. L'événement ne l'intéresse pas pour lui-même; il n'y voit que le ressort capable de mettre en œuvre le jeu délié de nos mobiles. Entre ce que nous montrons de nous-mêmes et ce que nous cachons, c'est ce que nous cachons qu'il préfère, S'il s'agit d'un criminel ou d'un ambitieux, il négligera les conséquences et les épisodes qui suivront et entoureront le crime et l'ambition, mais, dévoilant le fond des âmes, dans leur noirceur initiale, leurs défaillances et leurs retours, il établit, pas à pas, la genèse de la passion et son évolution souterraine.

Toute volition suppose un état émotif déterminé ; un pur esprit ne saurait *vouloir*, la volonté impliquant l'espoir d'atteindre un but ; par conséquent, un désir, une *passion*. Le champ de notre *moi* est donc perpétuellement occupé par une succession de désirs, désirs qu'on satisfait ou qu'on ne satisfait pas, inconscients et obscurs ou clairs et formulés, mais qui tous nous ont imposé une *image* appropriée. Ce fantôme de notre espoir nous précède, d'un bout à l'autre de la course, semant sous nos pas ces pommes d'Atalante que sont les perfides embûches de notre imagination.

Ainsi, c'est comme un cinématographe qui se déroule sans trêve au fond de la chambre obscure de notre moi. Étrange spectacle, en vérité, et fort scabreux, bien qu'on en ait. Films comiques, tragiques, tragi-comiques surtout, se succèdent sans entr'actes. Ils s'accumulent sur le programme (presque toujours confus) et remplissent la séance (presque toujours fastidieuse) de la vie. Le choix du programme c'est, à proprement parler, la *personnalité*. Il est varié ou monotone, triste ou gai, bourré de fantaisie ou plat d'ennui. Il est quelque chose, il n'est rien, — il est ce que sont les hommes.

Marcel Proust s'est employé à découvrir, sous les étiquettes appliquées aux mobiles humains, et qui les confondent sous les noms d'*avarice*, d'*ambition*, de *vanité*, de *jalousie*, etc... etc..., le travail préparatoire et sourd qui les explique. Il est allé au bout du problème ; parti de la solution, il en a retrouvé la donnée. Au fond des manifestations bruyantes ou méchantes

de ses contemporains, il a vu le petit cinéma actif, fébrile, de leurs désirs dramatisés. Il s'est dit qu'un acte *généreux, égoïste, vain, déloyal, luxurieux,* était considéré pour tel par une perversion naturelle du jugement et une inclination irrésistible de l'habitude, mais qu'il répondait avec la véracité d'une réplique aux images qui passent dans la chambre noire de notre âme. Délicatement, scrupuleusement, avec une volupté spéciale et un peu équivoque, il a examiné ces images au microscope. Et, tout de suite, au premier examen, il a dirigé son objectif sur l'appareil de mensonges dressé au seuil de nos passions.

Il n'est personne pour accepter de sang-froid d'avoir à rougir de soi ; mieux qu'un scrupule d'amour-propre, c'est un besoin aussi incoercible que celui de respirer ou de manger. Là où nous différons tous les uns des autres, c'est dans l'idée que nous nous faisons de la chose honteuse. Tel qui éprouve un remords pour avoir menti a souvent déployé une habileté, une science dont tel autre serait fier, qui aurait élevé son mensonge au rang d'un exploit. De toute façon, un travail presque automatique s'opère en nous pour éloigner les nudités désagréables. Nos désirs se projettent dans notre imagination, et s'y projettent tous, sans exception ; mais c'est à la façon de la lumière qui traverse un prisme, c'est-à-dire en s'irradiant. Parmi les sept couleurs, nous choisissons ; mais sans que ce choix soit volontaire, — car un acte de volonté briserait irrémédiablement l'exorcisme — et, surpris dans notre bonne foi, uniquement en prêtant une oreille complaisante à la voix des sirènes qui chantent dans nos cœurs. A ces enchanteresses sachons gré, du moins, de conjurer le dégoût de soi, ce qui est bien la pire souffrance.

C'est ainsi que l'histoire nous montre en M. Legrandin un possédé du démon du snobisme, lequel possédé, chose plaisante, ne manque pas une occasion de déblatérer contre le snobisme et les snobs. M. Legrandin est sincère : il est une dupe de plus des sirènes charmeuses, et à la vanité grossière qui le pousse à fréquenter des duchesses il prête des couleurs flattées :

Et, certes, cela ne veut pas dire que M. Legrandin ne fut pas sincère quand il tonnait contre les snobs. Il ne pouvait pas savoir, au moins par lui-même, qu'il le fût, puisque nous ne connaissons jamais que les passions des autres, et que ce que nous arrivons

à savoir des nôtres, ce n'est que d'eux que nous avons pu l'apprendre. Sur nous, elles n'agissent que d'une façon seconde, par l'imagination qui substitue aux premiers mobiles des mobiles de relais qui sont plus décents. Jamais le snobisme de Legrandin ne lui conseillait d'aller voir souvent une duchesse. Il chargeait l'imagination de Legrandin de lui faire apparaître cette duchesse comme parée de toutes les grâces. Legrandin se rapprochait de la duchesse, s'estimant de céder à cet attrait de l'esprit et de la vertu, qu'ignorent les infâmes snobs. Seuls, les autres savaient qu'il en était un; car, grâce à l'incapacité où ils étaient de comprendre le travail intermédiaire de son imagination, ils voyaient en face l'une de l'autre l'activité mondaine de Legrandin et sa cause première.

Marcel Proust a minutieusement noté ces « mobiles de relais » qui ont si vite fait de donner le change. Duplicité, byzantinisme, casuistique retorse du cœur ! Et quelle école de modestie que les romans de Marcel Proust ! Une pareille lecture nous incite à nous interroger, à exhumer sans ménagement les fausses bonnes raisons de nos instincts. Pas à pas, nous nous acheminons vers l'homme réel ; l'enchantement tombe ; la féerie disparaît ; de la fumée, de la boue, du fiel, voilà donc ce qui nous reste entre les doigts ! Nous aussi, nous avons, à notre insu, voilé nos vices : le romancier nous a avertis : nous savons où sont nos faiblesses et nous frapperons à coup sûr. D'une chiquenaude nous envoyons rouler à terre le demi-dieu postiche, et, sous le carton du décor, nous arrachons, comme des entrailles, le paquet agglutiné de nos concupiscences. Ah ! il pourrait n'y avoir dans l'œuvre de Marcel Proust que ce mérite : contribuer à la connaissance de soi, que déjà ce mérite seul placerait cet écrivain sur un rang à part, fort loin au-dessus des cohues littéraires et des procédés mercantiles d'un art de pacotille et d'amusette.

Renouant la tradition des moralistes, il a exploré les cœurs ; il a cru aux choses de l'âme, de laquelle il a décrit, expliqué les passions. Avec lui, le ton s'est élevé ; Marcel Proust a rejoint les grands connaisseurs des vicissitudes humaines dans l'étude qu'il a entreprise de l'homme. De fin, il ne s'en est pas proposée d'autre, mais il nous suffit, pour lui rendre grâces, qu'il ait rempli les vastes limites qu'il s'était tracées.

II

MARCEL PROUST, ARTISTE DE L'INCONSCIENT

Il me semble que de la première partie de ce travail on pourrait dégager cette norme: *Marcel Proust, dépouillant dans son œuvre le mirage de l'éternelle Maïa et réduisant l'affabulation à son minimum d'effet, exprime les réalités de l'âme et néglige les apparences extérieures à l'âme. Comparable à un horloger, lequel examine une pendule non pas pour y lire l'heure, mais pour en vérifier ou en apprécier le mécanisme, il juge ces réalités du dedans. Il s'attache, non pas à la signification conventionelle de nos actions, mais aux états d'âmes, cause première de ces actions.*

Une fois cette caractéristique établie, nous allons nous demander si ce travail de déblaiement, si ce don d'isoler l'âme des péripéties extérieures avec quoi nous sommes accoutumés de la confondre partent d'un jugement mûrement délibéré et conscient, et si, au contraire, Marcel Proust n'est pas poussé dans la voie originale où il s'est engagé, par une tendance — antérieure à toute conception rationnelle— qui conditionnerait jusqu'à la forme de son talent, jusqu'à son « style ».

Une objection facile peut venir, au début de cette recherche, à l'esprit. Tout écrivain traduit, qu'il le veuille ou non, des aspirations profondes, forcément insconcientes dans leur genèse et leur développement. S'il est vrai que la g aphologie est une véritable science, c'est-à-dire ayant des lois observées et vérifiables, pensera-t-on que la forme de nos idées et l'expression de notre sensibilité n'épouseront pas, plus docilement que le tracé de l'écriture, le dessin générateur de la personnalité ? «Le style c'est l'homme même», a dit Buffon; et l'homme, n'est-ce pas surtout un ensemble de forces obscures, de courants qui se contrarient au fond de la crypte de l'inconscient où, comme un mince pinceau de clarté sur une nappe de ténèbres, la conscience flotte au-dessus des territoires inexplorés de l'âme ?

Dès lors, n'est-ce pas s'appliquer à démontrer une évidence que de rechercher les racines que le talent de Marcel Proust a poussées dans l'inconscient ? Eh bien ! la démonstration en vaut la peine, parce que nous mettons en fait que le genre adopté par Marcel Proust présente le caractère de l'inconscient, non

pas seulement par ses origines, mais encore *par son assimilation rigoureuse avec les phénomènes du sommeil et des rêves.*

Ce qui frappe, au premier abord, dans les rêves, c'est l'opération chimique par laquelle toutes les valeurs de notre personnalité se transforment et se combinent. Les lois de ces transformations et de ces combinaisons sont encore inconnues, mais un examen minutieux et un peu d'entraînement suffisent pour retrouver, dans la vie passée, — récente ou ancienne, les éléments déformés et déguisés des rêves.

Le professeur Viennois Sigmund Freud (1) a mis en lumière la part de *réalité* que les rêves comportent. Il a retenu l'attention sur l'émotivité à laquelle ils se réfèrent. Jusqu'au fond de notre sommeil, nous continuons nos espoirs, nos craintes, nos regrets ; nous y prolongeons la trame mobile de notre sensibilité. En fin de compte, c'est toujours un état émotif, un « état d'âme » que le rêve enveloppe en le costumant. Dans le sommeil l'activité volontaire (2) et rationnelle s'efface devant l'activité sentimentale. Les flots d'émotion qui, patiemment, ont été refoulés pendant la veille, brisent tumultueusement leurs barrages. Dès l'instant que sont abolies les facultés d'attention et de contrôle, le vieil homme se déchaîne. L'éclipse de la volonté est nécessairement le signal pour toutes les forces profondes d'entrer en scène

De même que, lorsqu'il est éveillé, l'homme voit ses désirs ou ses appréhensions (3) se préciser sous la forme d'images désirables ou redoutables, de même les tableaux animés de nos songes constituent les symboles des passions qui nous agitent. Plus encore qu'à l'état de veille, notre imagination nous impose pendant le sommeil la vue d'un cinématographe rapide et per-

(1) Freud : *Die Traumdeutung.*

(2) Maine de Biran se montre déjà préoccupé, dans son traité sur les rêves, de la passivité de ces états de conscience. Il note, comme une de leurs caractéristiques, l'affaiblissement de l'attention, laquelle, précise-t-il, « est la volonté même».

(3) Lorsque, précédemment, nous avons défini les impulsions émotives qui transforment notre conscience en une sorte de cinématographe, nous avons, pour la commodité de la démonstration, quelque peu simplifié. En effet, ramener toutes ces impulsions à des *désirs* n'est vrai qu'autant que l'on considère les diverses nuances du sentiment de la peur comme des désirs en quelque sorte retournés. Mais quelles que soient les interprétations auxquelles peuvent se prêter ces deux termes, le *désir* et la *peur* sont bien les deux grands ressorts, non seulement de la nature humaine, mais encore des autres espèces. Ces deux pôles correspondent d'ailleurs aux nécessités de la Vie : la conservation de l'individu et sa reproduction.

pétuel Dans le premier cas, ces images sont obscurcies et contrariées par l'intervention du jugement, de la synthèse mentale, intervention appuyée sur les données du Réel; dans le second, le champ est libre aux développements imaginatifs. Comparable là encore au cinéma, le spectacle sera d'autant plus net que le milieu sera plus obscur.

Mais si les rêves sont des symboles, ils sont, du moins à première vue, des symboles d'interprétation bien libre, auxquels s'est imprimée beaucoup de fantaisie créatrice. Ils reprennent notre passé àla façon de ces romanciers qui transposent les épisodes qu'ils ont vécus dans un plan purement fictif, tout en conservant, cependant, à leurs récits, la couleur émotive originale. Ou plutôt, ces romanciers imitent le procédé des rêves dans la mesure — que nous nous proposons d'examiner tout à l'heure — où l'Art peut imiter les procédés du Rêve.

Le relief de notre existence passée se dépouille dans nos rêves de toutes les circonstances qui l'entourent. L'événement perd, à être ainsi envisagé symboliquement, toute réalité extérieure, mais sa signification émotive gagne à être ainsi isolée et dégagée. La figure de nos mobiles véritables se dessine plus clairement sur ce terrain déblayé. Elle détermine schématiquement les positions relatives des divers éléments de notre personnalité.

Si, dans des circonstances données, nous avons éprouvé de la peur ou, au contraire, une violente convoitise, et que nous ayons agi mû par cette peur ou cette convoitise, la nuit suivante, il pourra se trouver que nous rêvions d'une chose redoutable ou désirable. Seulement, avec la même qualité de convoitise ou de peur, notre rêve ne nous restituera pas les contingences extérieures où ces passions se sont insérées.

C'est ainsi qu'une vive préoccupation de l'état de nos dettes, doublée de la crainte des créanciers, développera, pendant le sommeil, un cauchemar où nous nous verrons subir le martyre dans quelque Colisée. Nous entendrons les vociférations hostiles de la foule, l'ardeur du soleil nous aveuglera, des rugissements se feront entendre, et, bientôt, les bêtes fauves se jetteront sur nous pour nous dévorer.Dans notre rêve, les créanciers sont devenus des bêtes fauves, et le sentiment primitif de la peur, antérieur, tant dans l'évolution de notre personnalité que dans

celle de l'espèce, à toute idée d'un créancier ou du Colisée, sera libéré de sa lettre charnelle, pour reparaître dans sa pureté originelle. Autre exemple : l'homme à qui un désir de luxe, ranimé par la vue d'un palais ou d'une œuvre d'art, imposera un rêve où il sera devenu un maharajah dans le palais duquel se sont accumulés des trésors. Dans ce dernier cas, le désir indéfini a conservé sa tonalité dans ses métamorphoses successives. Il est un, mais les images qui l'expriment sont multiples. Toujours, sous le manteau de nos apparences successives, nous nous dérobons à nous-mêmes.

En résumé, le rêve isole les éléments fondamentaux du *moi* emprisonnés bientôt, d'ailleurs, dans de nouveaux déguisements. Mais c'est justement l'arbitraire de ce *replâtrage* qui, lorsqu'on se donne la peine de réfléchir à ces brèves visions de notre sommeil, reporte notre attention sur le sentiment générateur, unique sous ses manifestations diverses.

Et maintenant que nous avons succinctement exposé ce caractère symbolique du Rêve, ne sommes-nous pas en droit de nous demander si Marcel Proust n'a pas fait autre chose, en somme, que d'en reproduire le procédé inconscient ? Notre image de l'horloge et de l'intérêt différent qu'elle revêt, selon qu'on y veut lire l'heure ou en observer le mécanisme, n'est-elle pas rigoureusement applicable aux songes pour lesquels, justement, le cadran conventionnel ne compte pour rien ? Qu'on se souvienne des termes mêmes dans lesquels nous avons formulé ce que nous considérons comme une des règles du talent de Marcel Proust : « Il s'attache non pas à la signification conventionnelle de nos actions, mais aux états d'âme, cause première de ces actions. » Tout ce que nous venons de dire du Rêve ne tend-il pas à lui appliquer cette loi ?

Sans nous contenter de cette analogie lointaine, nous allons descendre dans le labyrinthe esthétique de la pensée de notre auteur pour déceler, jusque dans ses procédés de comparaison et jusque dans son style, les traces latentes de rêve qu'ils renferment.

Nous venons de voir que le Rêve est un magicien capable des plus complètes métamorphoses. Il démonte minutieusement l'architecture des faits et en remonte l'assemblage sur un plan inédit. Dans l'image inattendue qui s'est présentée à nous pen-

dant notre sommeil, nous ne reconnaissons tel incident de la veille que grâce à l'état d'âme qui explique l'une et l'autre et qui reste indentique à lui-même.

Marcel Proust, utilisant cette propriété du Rêve, a une façon qui n'est qu'à lui de déterminer la qualité des états d'âme de ses personnages. Exprimant cette qualité sous plusieurs équivalences, il nous oblige à imiter ces astronomes qui, n'ayant pu découvrir avec le télescope l'astre qu'ils cherchaient dans une portion donnée du ciel, ont néanmoins la certitude qu'il y en a un, et peuvent même, par les seules ressources du calcul, en déterminer la position, renseignés qu'ils sont sur lui par les perturbations observées dans la marche des astres voisins. Le choix de ces analogies ne lui est d'ailleurs pas indifférent. Quand cela est possible, il ramène le fait moral, et par conséquent complexe, à un fait d'ordre plus simple que nous reconnaîtrons plus facilement dans l'un quelconque de nos propres souvenirs. Il transpose, procédé courant, de l'abstrait dans le concret, mais nous insistons sur le caractère hallucinatoire et *présent* de ses comparaisons. Nullement rhétoriciennes, et, partant, plus et mieux que des métaphores, elles s'imposent à notre imagination d'une façon immédiate, beaucoup à la manière des mythes (1) et sans que nous sentions la part abstraite qui entre dans tout symbole.

Ceci dit, on comprendra le goût prononcé de Marcel Proust, — qu'il laisse percer presque à chaque page, — pour les Primitifs, peintres et sculpteurs. Ce qui les distingue, en effet, c'est (en dehors de l'inhabileté technique), leur faculté de « voyants » qui leur permet d'installer dans le monde tangible des couleurs et des formes, le monde intangible des sentiments et des idées. A l'inverse des artistes classiques qui leur ont succédé, ils se sont éloignés le plus qu'ils ont pu des scènes conventionnelles et de l'amour, purement épidermique, de la matière. Tandis

(1) C'est encore le professeur Sigmund Freud qui, le premier, a vraiment démontré qu'un parallélisme existait entre les deux processus, celui des rêves et celui des mythes. Les grandes vérités morales qui forment la base de la culture des peuples primitifs se sont présentées à l'imagination de ces peuples sous une forme (naturellement poétique) incorporée à leur pensée, en faisant partie intégrante et sans qu'ils vissent entre la lettre et l'esprit une différence de nature. Ils croyaient dans les symboles dont ils avaient revêtu leurs rêves comme l'halluciné croit à l'existence des fantômes qui l'abusent. Entre cette docilité de l'esprit et la défiance en quoi nous nous trouvons à l'égard des mythes anciens il y a, si l'on veut, l'abime qui sépare un Homère d'un Fénelon.

que ces derniers (influencés par l'antiquité païenne) représentaient des coloris, des jeux de lumière, des lignes harmonieuses, un Angelico, un Donatello, représentaient des âmes, des états d'âmes qu'ils faisaient sentir avec un réalisme cru et puissant. Ils revêtaient les réalités morales d'une réalité physique, à ce point farouche et poignante que le symbole, miroir d'une vie supérieure, vivait lui-même de sa propre vie, souffrant et jouissant dans la chair qu'ils s'était donnée.

Cette vie d'emprunt, Marcel Proust sait l'exprimer, qui est bien une espèce de Primitif attardé au vingtième siècle :

Il remarqua, réveillée par l'arrivée inopinée d'un invité aussi tardif, la meute éparse, magnifique et désœuvrée, des grands valets de pied qui dormaient çà et là sur des banquettes et des coffres et qui, soulevant leurs nobles profils aigus de lévriers, se dressèrent et, rassemblés, formèrent le cercle autour de lui.

L'un d'eux, d'aspect particulièrement féroce et assez semblable à l'exécuteur dans certains tableaux de la Renaissance qui figurent des supplices, s'avança vers lui d'un air implacable pour lui prendre ses affaires. Mais la dureté de son regard d'acier était compensée par la douceur de ses gants de fil, si bien qu'en approchant de Swann il semblait témoigner du mépris pour sa personne et des égards pour son chapeau......

A quelques pas, un grand gaillard en livrée rêvait, immobile, sculptural, inutile, comme ce guerrier purement décoratif qu'on voit dans les tableaux les plus tumultueux de Mantegna, songer, appuyé sur un bouclier, tandis qu'on se précipite et qu'on s'égorge à côté de lui ; détaché du groupe de ses camarades qui s'empressaient autour de Swann, il semblait aussi résolu à se désintéresser de cette scène, qu'il suivait vaguement de ses yeux glauques et cruels, que si c'eût été le massacre des Innocents ou le martyre de saint Jacques. Il semblait précisément appartenir à cette race disparue ou qui peut-être n'exista jamais que dans le Retable de San-Zeno et les fresques des Eremitani où Swann l'avait approchée et où elle rêve encore — issue de la fécondation d'une statue antique par quelque modèle padouan du Maître ou quelque saxon d'Albert Dürer. Et les mèches de ses cheveux roux crespelés par la nature, mais collés par la brillantine, étaient largement traitées comme elles le sont dans la sculpture grecque qu'étudiait sans cesse le peintre de Mantoue et qui, si dans la création elle ne figure que l'homme, sait du moins tirer de ses simples formes des richesses si variées et com-

me empruntées à toute la nature vivante, qu'une chevelure, par l'enroulement lisse et les becs aigus de ses boucles, ou dans la superposition du triple et fleurissant diadème de ses tresses, a l'air à la fois d'un paquet d'algues, d'une nichée de colombes, d'un bandeau de jacinthes et d'une torsade de serpents.

D'autres encore, colossaux aussi, se tenaient sur les degrés d'un escalier monumental, que leur présence décorative et leur immobilité marmoréenne auraient pu faire nommer comme celui du Palais Ducal : « l'Escalier des Géants ».

Des psychologues ont noté la grisaille, le défaut de lumière et de profondeur qui, dans les rêves, caractérisent jusqu'aux scènes les plus colorées. Ce sont des tableaux qui, par leur impuissance à exciter physiquement notre rétine, prennent un aspect un peu abstrait et semblent dépourvus des propriétés de la distance, non pas de la distance conventionnelle et géométrique, mais de la distance appréciée par un sens particulier. Les paysages de M. Proust, lesquels, d'ailleurs, sont presque toujours très beaux, très nuancés et tout pleins des charmes de l'esprit de l'auteur, ses paysages, dis-je, ont justement ce caractère. Ils ont plus l'air d'avoir été vus par le cerveau que par les yeux ; ils sont à la réalité colorée et vibrante ce que le passé est au présent, le souvenir à l'événement révolu. Entre les deux épreuves du même original, un temps de réflexion et d'analyse a été mis à profit par un imprimeur ironiste, pour donner à l'eau-forte les teintes de la taille-douce. Là encore, nous reconnaissons le « petit liseré spirituel » et, à force de se demander : « Admiré-je ? N'admiré-je pas ? » Marcel Proust a laissé partir le mirage léger qui flottait au-devant de lui dans le voile impalpable et clair de ses illusions :

Une fois c'était une exposition d'estampes japonaises : à côté de la mince découpure de soleil rouge et rond comme la lune, un nuage jaune paraissait un lac contre lequel des glaives noirs se profilaient ainsi que les arbres de sa rive, une barre d'un rose tendre que je n'avais jamais revu depuis ma première boîte de couleurs, s'enflait comme un fleuve sur les deux rives duquel des bateaux semblaient attendre à sec qu'on vînt les tirer pour les mettre à flot. Et avec le regard dédaigneux, ennuyé et frivole d'un amateur ou d'une femme parcourant, entre deux visites mondaines, une galerie, je me disais : « C'est curieux ce

coucher de soleil, c'est différent, mais enfin j'en ai déjà vu d'aussi délicats, d'aussi étonnants que celui-ci ».

Quelle est donc la jouissance, la volupté des sens ou du cœur qui résisterait à une réflexion de cette nature exprimée au moment le plus inopportun ? Et aurions-nous Vénus elle-même devant nous, que nous lui trouverions, avec cette disposition d'esprit, des traits de charbonnière ou un air de concierge.

Ce dédoublement dans la sensation est fréquent dans les songes. Personnellement, il m'arrive assez souvent d'éprouver ce genre de rêves. Conscient de jouer un rôle, je m'y vois développant avec un apparent enthousiasme un système d'idées, tandis qu'un personnage, dont on pourrait dire qu'il est ma « doublure », s'emploie à rabattre de cette chaleur par les petites aspersions glacées de ses arguments irrésistibles. La « doublure », en pareil cas, c'est ma personnalité seconde et cet *alter ego* prend figure quelquefois du plus sournois, du plus insinuant, du plus agissant des ennemis

La hantise de cette personnalité seconde défaisant la tapisserie de Pénélope de nos idées se retrouve dans la structure du style de Marcel Proust. D'ailleurs, ce style lui-même épouse la logique des rêves.

Car les rêves ont une logique, logique syllogistique absolument comparable à celle du raisonnement. Les images qui se succèdent dans la chambre noire du sommeil sont assez identiques dans leur diversité pour sortir les unes des autres. Sur la trame émotive— matrice souveraine de nos rêves — ces images se créent en un pullulement ininterrompu selon la loi supérieure de leur similitude.

Tout rêve, dit Havelock Ellis, dans le *Monde des rêves*, est un processus de raisonnement. Cette ingénieuse confusion d'idées et d'images...n'est pas autre chose qu'un processus de raisonnement, un effort perpétuel pour relier les unes aux autres dans une harmonie logique, les données absurdement étroites et incongrues qui se présentent à la conscience du rêve. Binet (1), appuyant ses conclusions sur des expériences d'hypnotisme, trou-

(1) Un raisonnement est une organisation d'images déterminée uniquement par les propriétés des images. Il suffit que les images soient mises en présence, et elles s'organisent. La raison suit avec la sûreté d'un reflexe. (Binet : *Psychologie du Raisonnement*, 1886, p. 10.)

ve que le raisonnement est un élément fondamental de toute pensée, qu'il est la trame même de la pensée. Il est fondé sur la perception même qui, déjà, contient tous les éléments de l'ancien syllogisme. Car, dans toute perception, suivant le raisonnemment plausible de Binet, il y a une succession de trois images, dont la première se confond avec la seconde, laquelle, à son tour, suggère la troisième. Mais cette création d'associations nouvelles, cette construction d'images qui, comme nous pouvons aisément nous en convaincre, est précisément ce qui se trouve dans le rêve, — ce n'est pas autre chose qu'un raisonnement.

M. Proust s'est emparé de la propriété des images pour construire de toute pièce des visions logiques. Il accollera des termes limités, pleins, chargés de couleur, de sonorité. Il représentera concrètement, — un peu à la façon de Saint Simon, cet autre précurseur, — les propriétés physiques et les qualités morales. Pour exprimer de la nonchalance, de la langueur, il s'arrêtera sur un vocable qui, dans sa structure même, est déjà tout nonchalance et langueur, un mot qui s'infléchira, se prolongera, s'épanouira élastiquement comme un baîllement. Voudra-t-il, au contraire, évoquer un geste brutal, il accumulera des épithètes à déflagration instantanée, des épithètes qui éclateront comme des explosifs, des épithètes qui nous martyriseront l'oreille, les nerfs et sans pitié, nous forceront à contempler, dans toute sa force triomphante, l'acte brutal dont nous finirons par souffrir nous-mêmes.

Par ces images contiguës il suggérera une conclusion et, sans avoir besoin de la formuler, une idée générale. Mais, par ce moyen, il a augmenté le pouvoir évocateur des mots en restituant à la pensée son appui matériel. Il a substitué à des constructions abstraites et arbitraires un dynamisme verbal, insufflant la chaleur, le mouvement, la vie au mécanisme du raisonnement dont les rêves, de leur côté, reproduisent le développement syllogistique.

Toutefois, il ne faut pas oublier, lorsqu'on assimile le rêve au raisonnement, qu'il manque au premier un élément qui contribue tout de même à conditionner le second, je veux dire l'*attention*. L'attention lui faisant défaut, le rêve est bien un raisonnement, mais un raisonnement détendu, déchaîné, une image du mouvement perpétuel.

Le « style » de Marcel Proust participe, plus que n'importe quel autre, du dispositif inconscient du rêve. L'attention semble relâchée dans l'exercice de sa pensée, à ce point même qu'une espèce d'engourdissement se communique finalement de l'auteur au lecteur. Qu'on ne se méprenne pas sur ma pensée : cette constatation n'entraîne, à mon sens, aucune conclusion péjorative. Les détracteurs de Marcel Proust reconnaissent eux-mêmes que le lent bercement de cette prose comporte des séductions. Pour nous, nous croyons que la compréhension parfaite du romancier exige un fléchissement des facultés de synthèse, un déplacement du champ de la vision imaginative vers les franges indistinctes de lumière qui constituent le halo de l'âme, vers les zones obscures qui sont l'infra-rouge et l'ultra-violet du cœur. A s'accoutumer à ce clair-obscur, on prend un sens spécial et supplémentaire, comme ces poissons des grandes profondeurs qui, dans l'obscurité de leur milieu habituel, développent des énergies particulières d'électricité et de lumière. On saisit alors des nuances inaperçues, des infinitésimaux moraux dans lesquels on découvre des trésors d'enseignements psychologiques. Le microcosme s'élargit, se façonne sous nos yeux de la même manière que ces jouets japonais qui, d'informes fétus de papier, deviennent lorsqu'on les jette dans l'eau des personnages, des papillons, des fleurs. La réalité profonde et mouvante se révèle ; on croit à une féerie. Rien, cependant, ne nous abuse ; l'enchanteur Marcel Proust n'a pas de secrets ; il lui suffit de placer le prisme de sa sensibilité dans le faisceau de sa pensée pour que, de celle-ci, jaillissent, comme des éclaboussures d'or et de diamant, les atomes versatiles emprisonnés.

Cet enchanteur possède pourtant une baguette magique grâce à quoi il peut accomplir son opération alchimique : ce talisman est justement son « style » dont nous venons de dire qu'il est calqué sur le raisonnement embryonnaire des rêves.

Tout « style », au fond, traduit la méthode de raisonner de l'auteur, ou, plutôt, il est cette méthode même concrétisée et organisée avec l'agencement syntaxique. Marcel Proust qui, lorsqu'il écrit, fait un crépuscule artificiel sur sa pensée, laisse les syllogismes inconscients dont il était question dans la citation précédente proliférer au gré de l'attraction des images. Il en résulte que l'analyse logique de ses phrases n'est pas chose

commode ; aucun écrivain n'a fait usage, plus que lui, de l'incidente et de la parenthèse. Pour libérer du bloc compact les nuances et les atomes de pensée il a adopté une langue tentaculaire et retorse, dans laquelle chaque phrase est comparable à un éventail dans sa phase de déploiement.

Un pareil « style » n'est pas fait pour faciliter la lecture. Du moins, il faut rendre cette justice au romancier de « Swann » que ses phrases, qui ont l'air d'être lancées à l'aveuglette dans les abîmes de l'inconscient, y tombent assez d'aplomb. Engagé dans le dédale de ses incidentes, l'auteur débouche inopinément à quelque détour et, de la pénombre, on passe brusquement à la lumière.

III

SUR LES FRONTIÈRES DE L'ART ET DU RÊVE

Des pages qui précèdent il ressort nettement que toute « littérature » est bannie des œuvres de Marcel Proust. Il se moque des « belles phrases » qui ne masquent, le plus souvent, que le vide de la pensée et c'est pour cela, sans doute, que de sa main partent des phrases simplement belles. Nulle rhétorique, nous l'avons déjà dit, dans cette prose, expression obéissante et pure de la réalité intérieure.

La seule fantaisie qu'il se permette, celle qu'il met dans ses métaphores, n'est pas plus artificielle, si elle est aussi hardie, que la fantaisie de nos rêves. Certes, Marcel Proust est un créateur, mais sa création ressemble aux manifestations de l'activité psychique, à la vie... Et ici, tandis que je trace ce grand mot, je me demande si c'est un éloge que j'adresse au romancier ou si, malgré moi, ce ne serait pas juste le contraire.

Ne laissons subsister aucun doute : non, Marcel Proust ne s'est pas trompé ; il a rempli le rôle de l'écrivain et de l'artiste en dépouillant de l'écorce le suc intact de sa personnalité ; il est arrivé à être lui-même, la chrysalide de ses écrits de jeunesse *(Les Plaisirs et les Jours)* s'est déchirée à la maturité de l'expérience et au grand jour, dans le soleil, le papillon a pris, les ailes toutes grandes, son vol. Mais ce temple que Marcel Proust aura élevé ainsi à sa propre gloire plonge dans un terrain semé de traquenards. Marcel Proust, lui, a eu le pied assez sûr pour les éviter ; ses imitateurs,— car il aura des imi-

tateurs, — y laisseront leur réputation, leur talent (s'ils en ont). Ils auront oublié,— ce que l'auteur de « Guermantes » n'a tout de même pas fait, — quelles étendues séparent des pays embués du Rêve, vers quoi tend son œuvre, le climat ensoleillé de l'Art.

Il y a, évidemment, entre l'Art et le Rêve des analogies, frappantes dès le premier examen. L'un et l'autre sont de véritables hallucinations, imposant toutes les deux une foi absolue dans la réalité de leurs créations fugitives. Cela est trop évident pour ce qui est du Rêve ; quant à l'Art, prenons l'exemple de l'Art Dramatique, la forme d'art la plus complète qui soit (de notre point de vue), celle où, par conséquent, l'illusion est la plus effective, l'hallucination la plus parfaite.

Quand, dans l'attente du spectacle, et alors que les trois coups traditionnels ont retenti comme un message d'esprits frappeurs émané du monde mystérieux dont le rideau baissé est la limite, quand ce rideau se lève avec une lenteur rituelle, n'avons-nous pas cette impression délicieuse et vague de plonger notre regard avide dans un milieu inconnu,— éloigné de nous par la distance et par le temps, — où nous serions mêlés à des hommes illustres, à des femmes désirables, sachant tout d'eux, pénétrant comme des dieux jusque dans leurs plus intimes pensées et, comme des dieux encore, planant, invisibles, au-dessus de leurs agitations vaines, de leurs feintes, de leurs crimes ? N'est-ce pas un palais, un vrai palais de pierre que nous avons soudain devant les yeux ? Ne sont-ce pas là ses pilastres, ses colonnades, ses escaliers de marbre ? Ce roi qui s'avance, n'a-t-il pas toute la majesté de ses fonctions souveraines ? N'est-ce pas un esclave, un pauvre, un vil esclave, qui se jette ainsi à ses augustes pieds ? Mais quoi ! le peuple, — et nous voyons, nous entendons le peuple,— ne pousse-t-il pas à la vue de son roi des cris d'allégresse ? Le roi est heureux ; il salue son peuple, le remercie ; il est heureux, très heureux ; nous-mêmes nous serions heureux si nous n'avions vu un homme mystérieux observer le roi derrière une tapisserie (authentique). Cet homme, c'est un traître; aucun doute n'est possible : il a l'air d'un traître, il ne peut être qu'un traître, il est un traître. Et à ce moment, dans l'impuissance où nous sommes d'avertir le roi du péril imminent (car il est imminent) dont il est menacé, nous

regrettons, de même que Calypso ne pouvant se consoler du départ d'Ulysse, notre triste et monotone divinité.

Et qu'on ne nous objecte pas, s'il vous plaît, que, seuls, sont sous le charme les esprits grossiers, les villageois en voyage et les rastaquouères. Malheur à celui pour qui le charme est rompu ! En pareil cas, la pauvreté du décor, le jeu défectueux des acteurs, l'invraisemblance, la faiblesse du texte, simplement même une maladresse du jeune premier ou d'une figurante auront tôt fait de balayer du monde merveilleux où ils étaient, il y a un instant encore, ces comédiens que nous voyons maintenant s'agiter devant des palais de carton, tristes pantins, dérisoires débris d'un rêve.

Ce qui est vrai du théâtre l'est aussi bien de la peinture (1), de la poésie, de la musique... Oui, de la musique dont les évocations auditives ont besoin d'un minimum d'illusion et requièrent de *notre imagination* un rôle actif et prépondérant. La poésie ne serait pas elle-même sans le frisson prophétique qu'elle nous communique et par lequel, attachés à la chaîne d'or du poète, et vivant ses émois et ses passions, nous le suivons sur les cimes des monts, nous l'accompagnons dans les enfers, nous montons avec lui jusqu'aux étoiles.

Le roman présente également ce caractère hallucinatoire. Avec le héros, ne sommes-nous pas gais ou tristes, soucieux ou rêveurs ? Ne partageons-nous pas ses triomphes, ses infortunes ? Il va, il vient et nous sommes là, partout où il est, présents comme des amis tendres et tutélaires. Tous les personnages que nous présente le romancier, nous les incarnons successivement, poussés par une sympathie éclectique et contradictoire ; tour à tour nous sommes roi, cambrioleur, général, moine ou commis. Et cette vie provisoire, substituée pour un moment à la nôtre, n'est souvent ni moins intense, ni moins profonde.

Mais si l'Art et le Rêve sont deux avenues qui partent du même carrefour, de ce carrefour de l'inconscient où se rejoint tout ce qui est vie psychique, ces deux avenues prennent sans tarder des directions assez différentes. Tandis que la seconde

(1) C'est même en cela que la peinture se distingue de la photographie. La peinture est une création, ce n'est pas une imitation; elle interprète la nature ; elle ne se propose pas de la *copier*. On sait la pensée de Pascal : « Quelle vanité que la peinture qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire point les originaux ! » Elle prouve tout simplement que ce grand esprit ne comprenait rien aux arts plastiques.

s'égare dans un pays accidenté, coupé de marécages, semé de broussailles, un pays où l'esprit se sent désorbité et l'âme mal assise, la première traverse un parc où les allées rectilignes, les quinconces, les gazons, les corbeilles de fleurs, tout décèle une harmonie supérieure, une organisation, en un mot une manifestation de la *raison*, faculté qui, située au sommet du triangle de la conscience, est avant tout une faculté de coordination, de contrôle, de synthèse.

En fait, l'Art est une synthèse. Synthétique pour être intelligible, il s'empare des matériaux symboliques du Rêve, mais il dispose ces matériaux selon un plan préconçu. Surtout, il néglige ceux d'entre eux qui sont inaptes à servir la fin qu'il se propose : l'Art est une synthèse et, partant, c'est un *choix*.

Peut-être les ennemis de M. Proust se hâteraient-ils de s'appuyer sur notre propre définition de l'Art pour condamner l'auteur du « côté de Guermantes ». Ils auraient bien tort à notre sens, car ils commettraient cette faute de jugement qui consiste à faire du cas général une règle absolue pour le cas particulier. Entre le Rêve *absolu* (celui, — dont nous avons perdu la mémoire au réveil, — qui trace ses pâles ébauches sur l'écran d'un sommeil profond) et l'Art *absolu*, il y a place pour de nombreux intermédiaires. Cela est si vrai que deux genres aussi différents que le roman anglais et le roman français, coexistent sans s'exclure et font bon voisinage. Le roman anglais est plus près du Rêve; le roman français reste dans les frontières de l'Art. L'unité subsiste à peine dans le premier; elle est souvent rigide chez le second. Anglais et Français conçoivent leurs romans comme ils conçoivent leurs jardins. Des uns et des autres les Anglais font des lieux de promenades, des massifs touffus où se rencontreront les essences rares et les singularités du cœur ; ils auront toujours la nature sous les yeux, la nature dans sa complexité, sa diversité : plantes ou mobiles de l'âme, ils ramasseront tout au passage, enrichissant leur herbier et leur expérience. Les Français, eux, feront intervenir le cordeau. Ils dessineront leurs récits comme des parcs de Lenôtre. Ils n'estimeront rien autant que la symétrie et l'élégance des ensembles. Là où leurs voisins britanniques cherchaient la force et la beauté de la Nature, les Français manifesteront la grandeur de l'esprit humain, la toute-puissance de la Raison.

Mais, preuve que le général n'explique pas toujours le particulier, c'est justement un romancier français qui, jusqu'ici, a le plus donné dans le Rêve. M. Marcel Proust, car c'est bien lui, n'a peut-être pas eu tort de repousser un peu les frontières du roman et d'ouvrir des fenêtres nouvelles sur l'atmosphère raréfiée de l'inconscient. Il l'a fait, d'ailleurs, avec tant de bonheur, les observations qu'il a rapportées de ces terres ignorées ont été si précieuses que, de bonne foi, personne ne pourra, en toute connaissance de cause, le lui reprocher.

L'auteur de « Swann » s'est défendu du reproche de n'avoir pas « composé ». Il précise que la composition n'est chez lui difficilement discernable que parce qu'elle est «à large ouverture de compas et que le morceau symétrique d'un premier morceau, la cause et l'effet, se trouvent à un grand intervalle l'un de l'autre » (1).

Qu'on y prenne garde : ce compas largement ouvert laissant passer entre ses branches toutes les ondes émotives, tous les frissons du cœur, c'est à proprement parler une *lyre* et l'Art d'un Marcel Proust c'est presque de la musique. La musique, par excellence art de l'inconscient, art de l'âme, peut être considérée comme l'expression la plus pure, — parce qu'elle est la plus éloignée de la convention des formes, — de la vie miroitante et trouble du Rêve. Dans sa logique sonore, c'est bien toute l'étoffe émotive de l'âme qui se déroule sans discontinuité avec ses richesses et ses trous. La vie intérieure s'y produit dans toute la réalité du cœur qui bat, de la poitrine palpitante, de la pression des artères, de la détente ou de la contraction des muscles. La musique brise, comme le Rêve, les idoles mensongères; ses grandes ailes transparentes montent dans l'azur au-dessus du champ de nos carnages... Mais ce trésor qu'elle élève dans le ciel, c'est encore nous — et toutes les misères et les espoirs que nous sommes.

Comme le Rêve encore, la Musique en use avec le flux psychique ainsi que le prisme avec la lumière. Elle remet les choses à leur place avec une rigueur expérimentale. Elle exalte une peine secrète, — mais durable, — souligne de ses éclats harmoniques une joie passagère, mais véhémente — et, au contraire, effleure à peine la machine pesante, fallacieuse, toute en fa-

(1) *A propos du « style » de Flaubert.*

çade de certains de ces «grands chagrins» dont on se console assez bien. A cet égard, le drame musical réalise ce que voulait Wagner, le drame complet, composé des deux éléments combinés du récitatif, c'est-à-dire l'action vue par le dehors, et la symphonie, à savoir l'action vue par le dedans.

Marcel Proust, sans autres moyens ni instruments que sa plume, a réuni ces deux éléments sous les espèces du Verbe. Comme le musicien, il a tout donné,il a tout exprimé de l'âme; comme lui, il a noté les infinitésimaux des perceptions, il a vibré de toutes les vibrations enregistrées sur le clavier de nos nerfs. Chez lui aussi, les impressions reprennent la place que leur confère leurimportance,— importance nonpas conventionnelle, mais psychique. La mort de la tante de son personnage,— lequel, autant qu'on a le droit d'en préjuger, ressemble étrangement à l'auteur, — cette mort tient moins de place dans l'histoire qu'une petite émotion physique, celle que, par exemple, il éprouve, un matin, à entendre roucouler un pigeon. Mais aussi ne manifeste-t-elle pas toute l'ivresse du printemps ?

Cependant l'hiver finissait. Un matin, après quelques semaines de giboulées et de tempêtes, j'entendis dans ma cheminée, — au lieu du vent informe, élastique et sombre qui me secouait de l'envie d'aller au bord de la mer, — le roucoulement des pigeons qui nichaient dans la muraille : irisé, imprévu comme une première jacinthe, déchirant doucement son cœur nourricier pour qu'en jaillît, mauve et satinée, sa fleur sonore, faisant entrer comme une fenêtre ouverte, dans une chambre encore fermée et noire, la tiédeur, l'éblouissement, la fatigue d'un premier beau jour. Ce matin-là, je me surpris à fredonner un air de café-concert que j'avais oublié depuis l'année où j'avais dû aller à Florence et à Venise.

« La tiédeur, l'éblouissement, la fatigue d'un premier beau jour!...» Il y a chez M. Marcel Proust une sensualité de malade, c'est-à-dire une sensualité forcenée, mais une sensualité qui se réfléchit, se retourne sur elle-même comme une glace à deux faces, — et se détaille. A cet égard, Marcel Proust est bien encore dans le prolongement des Montaigne, des La Bruyère, des Vauvenargues ; seulement, cette acuité dans la sensation, cette soif de sentir, enfin ce don de décomposer les mouvements les plus ténus du cœur, tout cela se réfère à l'art impression-

nable et féminin de Jean-Jacques, le Jean-Jacques des *Confessions* et des *Rêveries.*

Au surplus, il est assez amusant de rapprocher de notre auteur les pages que M.Bazaillas consacre, dans « Musique et Inconscience » à l'« Art si profond et si méconnu de Rousseau ». Montrant la part que celui-ci a faite à l'inconscient, il dit notamment :

Impulsif, névropathe, incapable d'exercer sur lui le moindre effort de critique et de remanier son être intime d'une manière efficace, il nous offre le tableau du moi subconscient parvenu au point culminant de la finesse et de l'acuité, mais incapable de se plier à la moindre critique, ou de se prêter à la moindre formalité d'adaptation.

N'y a-t-il pas dans l'image ainsi tracée comme la réplique,— je ne dis pas du portrait de l'auteur, puisque ce portrait, il nous est interdit de le faire,— mais de la formule d'art qu'il a dégagée et pratiquée ?

Aussi bien est-ce le moi de l'inconscient que Rousseau (Marcel Proust) vient déchaîner et qu'il soulève par un magique appel. Il restera toujours celui qui a vu en l'homme une vie sourde et comprimée, souffrant de ne pouvoir formuler son rêve. *Il a pratiqué le dédoublement redoutable des forces affectives et des forces intellectuelles.*

Inutile de nous appesantir sur des affinités trop manifestes : Marcel Proust et Jean-Jacques Rousseau sont des musiciens ; ils le sont dans la perception, ils le sont dans l'expression. Dans leur œuvre, tous les deux aussi ont apporté cette franchise ingénue et déconcertante qui ressemble tant aux confessions naïves du délire. Exposition d'une âme toute nue qu'éclairent le jour spécial de l'inconscient, les lueurs insolites du Rêve.

§

Il est temps de classer nos matériaux et de tirer nos conclusions : l'art de Marcel Proust est un art non pas intellectuel, mais psychique ; il épouse les méandres du Rêve. Il se tient à la frontière de la création consciente et de l'inspiration inconsciente. C'est en quoi il s'apparente à la musique, le plus inconscient des arts.

De même que le musicien, Marcel Proust ne pourrait impu-

nément choisir et découper dans le flux ininterrompu des phénomènes de l'âme, des tranches arbitraires et figées de vie psychique. Devant la réalité liquide, qui seule lui importe, il est bien obligé d'abdiquer toute volonté de cohésion et d'ordonnance. Il est condamné à glisser au fil de l'eau sur le fleuve des passions. Répudiant toute règle, c'est-à-dire un critère intellectuel (et par suite conventionnel), force lui est de plonger les antennes de sa sensibilité exercée partout où vibre un être, où palpite un cœur. Son champ d'investigations est vaste comme la Vie — il est la Vie.

Et de la Vie, si notre romancier *doit* tout exprimer, il le peut impunément à cause même de l'atmosphère musicale où plonge cet impressionnisme symbolique. Pas plus que le musicien, il ne crée sur des plans indépendants, s'ignorant les uns les autres, et sans autres communications que de laborieuses — et d'ailleurs souvent ingénieuses — liaisons. Marcel Proust n'élève le ton que ce qu'il faut pour être à l'unisson avec le *ton* de l'émotion décrite. Du point de vue des idées courantes, on constate dans cet art un renversement général des valeurs. Au vrai, les valeurs réelles y reprennent leurs droits et toute la critique que l'on pourrait faire de la méthode, ce serait de déplorer qu'il n'y ait pas toujours dans le récit un peu de l'élan que vécurent les personnages et qui, décomposé qu'il est maintenant dans ses phases successives, nous laisse quelquefois l'impression d'un cinématographe dont on déroulerait trop lentement le film, un cinématographe qui nous montrerait des vues successives au lieu de nous donner l'illusion du mouvement.

Quoi qu'il en soit, l'art de Marcel Proust participe de la vie, puisque toutes ces vibrations et ces résonances se reproduisent dans cet art comme dans un phonographe enregistreur. L'art de Marcel Proust, c'est l'image *exacte* de la Vie, la Vie avec ses beautés et ses déchets, — avec quelquefois aussi la monotonie des habitudes quotidiennes. Cette exactitude, cette précision dans l'observation, sortent, — ou sont sur le point de sortir, — du domaine de l'Art, pour entrer dans celui de la Science.

Et c'est ici qu'il conviendrait peut-être de se demander si l'Art n'exige pas une part de convention et d'artifice, une simplification arbitraire des phénomènes particuliers en formules générales ? Mais la discussion d'un pareil problème se réduirait

vite à un nominalisme stérile. Pas plus qu'il n'existe de fossé entre l'Art et le Rêve, l'Art et la Vie ne sont tranchés d'une façon absolue; leurs domaines empiètent l'un sur l'autre et, parfois même, se confondent.

Aussi, prendrons-nous les livres de Marcel Proust comme ils sont. Tels quels, ils présentent une collection extraordinaire de faits humains, ils sont d'inépuisables mines d'or où chaque coup de pioche est une surprise, où chaque sondage révèle les profondeurs inespérées du gisement. Lire ces livres, c'est véritablement accomplir le plus instructif, le plus curieux des voyages à travers le cœur humain.

Sans doute, n'avons-nous pas tout dit sur M. Marcel Proust: son œuvre a des beautés que nous n'avons même pas effleurées. Les trésors de douce ironie et de tolérante sagesse qu'il y a répandus ne pouvaient être à leur place dans le cadre de cette étude. Nous nous proposons de revenir sur l'auteur de « Guermantes », sur le cycle et les types qu'il a créés, sur sa philosophie enfin, quand, partis avec lui à la recherche du temps perdu, nous l'aurons retrouvé au bout des ruines calcinées de Sodome et de Gomorrhe.

RENÉ ROUSSEAU.

LE CAS DU MALADE IMAGINAIRE

—

Le docteur Witkowski a consigné en un volume d'épaisseur respectable *le Mal qu'on a dit des Médecins*. Cet ouvrage, des plus intéressants, n'est d'ailleurs pas définitif. Chaque jour apporte son dossier pour une nouvelle édition soigneusement revue et augmentée.

Les bibliophiles chercheraient par contre vainement la moindre brochure sur le sujet opposé. Il n'en existe pas. Apparemment que la race humaine n'eut jamais à se louer des disciples d'Hippocrate. Ou, tout au moins, ses manifestations de gratitude furent si rares qu'elles ne méritaient pas d'être signalées et collectées.

Dès la plus lointaine antiquité nous voyons les médecins en butte aux quolibets des littérateurs et de la foule. Pourquoi cela ?

On pourrait ne voir là qu'une preuve de l'ingratitude des hommes. Le médecin est le bienfaiteur. N'apporte-t-il pas le suprême bien, la Santé ? Mais le bienfait est lourd à celui qui le reçoit. Les âmes supérieures seules ont la vigueur nécessaire pour le supporter et en témoigner une réelle et affectueuse reconnaissance. Il est donc normal que le malade bafoue le guérisseur.

A ceux que froisserait pareille interprétation s'offre celle du réflexe moral. La maladie, c'est la porte ouverte sur le terrible au delà, c'est la hantise de la déchéance physique, de l'issue fatale, de la mort. La peur, la lâcheté humaine en face du redoutable mystère sont choses fort compréhensibles. Lorsqu'elles règnent en maîtresses sur l'orga-

nisme terrassé par le mal c'est l'époque des vœux ardents et des promesses solennelles. Hélas! *Passato il pericolo, gambato il santo !* Vienne la guérison, les promesses s'évanouissent, il ne demeure plus que le souvenir humilié des terreurs anciennes. Et pour l'éloigner, le braver, et le nier, on goguenarde, on accable de brocards et de sarcasmes la gent médicale qui fut l'auxiliaire de la guérison, mais surtout le gênant témoin de faiblesses que l'on voudrait insoupçonnées.

Une autre explication réside peut-être en ce fait que la médecine est chose hermétique. Elle ne se révèle pleinement qu'aux seuls initiés. Or, le profane n'aime guère ce qui se dérobe à son investigation. Il veut comprendre, et ne le peut, alors il chansonne. C'est sa vengeance devant la grille close, et son importance gouailleuse affecte de tenir pour simagrées et billevesées les rites et la liturgie d'une religion scientifique à laquelle cependant il se hâte de demander secours aux heures nombreuses de détresse et de défaillance.

Je ne donnerai pas la priorité à l'une ou l'autre de ces théories psychologiques. J'avouerai même qu'elles valent ce que vaut toute théorie générale. Il n'est dans la vie que des cas particuliers.

Je n'essaierai pas davantage de les appliquer à notre plus spirituel et plus illustre détracteur, notre Molière.

Si, d'ailleurs, on pouvait les lui appliquer, et je crois qu'on le peut, elles ne seraient pas seules à l'origine de sa lutte ardente contre la Faculté. Il en est d'autres propres à l'éducation de l'écrivain, à son ancestralité littéraire. Il nous faut reconnaître en outre que si Molière commença ses attaques dans *le Festin de Pierre*, pour les continuer par *l'Amour médecin*, certaines tirades d'*Amphitryon* et de *Monsieur de Pourceaugnac*, les couronner enfin par *le Médecin malgré lui* et *le Malade imaginaire*, c'est que les médecins du grand siècle avaient bien tout ce qu'il faut pour tenter un homme de théâtre : un profond orgueil de

leur profession, un costume pompeux, un langage extraordinaire, beaucoup d'audace et d'éloquence, mais de science, peu ou point.

Héritier de la tradition comique du moyen âge dont la libre satire s'épancha dans les farces et les fableaux, Molière pouvait trouver des modèles anti-médicaux parmi l'œuvre de ses anonymes précurseurs. Et Rabelais, qu'il dut connaître et aimer, Rabelais lui-même n'avait-il pas daubé à maintes reprises ses ignares et présomptueux confrères ? Il y a là assurément une cause *éducative* de la iatrophobie moliéresque.

Il en est une seconde. Disciple du philosophe Gassendi, l'écrivain avait, mainte fois, entendu son maître se gausser de la médecine et des médecins. Le scepticisme gassendiste ne s'étendait pas qu'aux seules choses de la spéculation philosophique, et la médecine, qui constitue dans son ensemble une doctrine paraphilosophique de la vie et de l'antagonisme entre les forces de résistance vitale et les forces de destruction, la médecine ne pouvait pas ne pas être exposée à sa critique. On retrouve, d'ailleurs, dans l'œuvre d'un autre gassendiste, Cyrano de Bergerac, des allusions malignes à l'inanité de l'art de guérir.

Il ne nous faut pas enfin oublier que, toute sa vie, Molière fut de santé très frêle. Nous ne dirons pas de lui, comme on l'a dit de Chopin, qu'il agonisa depuis sa naissance. Mais la vie agitée de sa jeunesse, ses excès sexuels joints à une disposition naturelle lui donnèrent une poitrine des plus délicates. C'était un bronchitique chronique, un tousseur. Et devant l'impuissance des juleps et autres drogues à soulager ce douloureux et importun catarrhe, il n'est pas surprenant qu'il ait pris en haine une science incapable et tyranniquement encombrante.

Sa verve, d'ailleurs, ne se dépensait pas en vaines escarmouches. Ecrivain consciencieux, il était très documenté sur les faits et gestes de la médecine contemporaine, sur les querelles et rivalités de la boutique hippocratique, sur

les soutenances de thèses et les découvertes du jour. Il avait pour cela un auxiliaire précieux, dans un homme d'esprit, assez ennemi lui-même de la cabale officielle et de ses doctrines routinières, son médecin et ami Mauvillain, le même dont il disait un jour à Louis XIV : « Nous causons ensemble, il m'ordonne des remèdes, je ne les fais point, et je guéris. »

Pour ces multiples raisons, Molière ne pouvait pas ne pas écrire *le Malade imaginaire*.

Cette pièce, son dernier ouvrage, apparaît ainsi que la synthèse de toute son œuvre, et en quelque sorte comme son testament littéraire.

Assurément, Théophile Gautier a pu, avec quelque raison, écrire : « Les critiques demandent toujours au poète autre chose que ce qu'il a fait ou voulu faire. » Ce que l'on pourrait compléter en affirmant qu'ils aiment à découvrir dans une œuvre des intentions qui n'y sont pas.

Néanmoins, il faut voir dans *le Malade imaginaire* autre chose qu'une simple farce, ainsi qu'on s'est trop complu à le répéter. Faut-il à son sujet prononcer le mot de comédie de caractère ? Il est peut-être un peu trop solennel. En définitive, ni absolument farce, ni comédie de caractère, cette pièce tient à la fois de l'une et de l'autre, et aussi de comédie de mœurs. Elle doit, semble-t-il, se situer non loin de *l'Avare* ou du *Tartufe*.

Certes, il y a là une bouffonnerie énorme. Il ne faut pas oublier, au reste, que la farce est l'essence même du théâtre moliéresque. Cela se conçoit. Le jeune Poquelin fit ses premières études dramatiques au théâtre de la foire, et toujours il est demeuré l'élève de Gautier-Garguille et de Tabarin. La preuve n'en est-elle pas en ce fait qu'à l'heure actuelle ses interprètes les meilleurs sont, non pas de grands sujets comiques, mais des artistes de music-hall ?

Mais sur le fond même de la farce se dresse un personnage de grande comédie : Argan. Cela semble être un

paradoxe, mais si, par certains côtés, il s'apparente à M. Jourdain, Argan, par certaines tendances de son caractère, voisine avec Harpagon, c'est un égoïste et un passionné ; entendons par là qu'il est dominé par un vice de son esprit, un travers de sa nature, et que pour lui tout doit converger vers ce vice, ce travers, et pour sa satisfaction.

La satire médicale elle-même se fait, pour la circonstance, plus grave, plus amère à la fois, et plus précise. Nous sommes fort loin des joyeuses pantalonnades du *Médecin malgré lui*, des piqûres d'épingles de l'*Amour Médecin* ou des légères attaques éparses en tant de pièces.

Certes les Diafoirus sont des types excessivement réjouissants. Pour sa part, le fils est le modèle accompli des amoureux grotesques, celui que, consciemment ou non, imitent tous nos auteurs modernes, tant le comique de Molière est éternel. Les comptes de M. Fleurant, la visite médicale de Toinette, le subterfuge du troisième acte pour surprendre les sentiments de Béline, tout cela fait partie de l'arsenal de la farce, au même titre que le divertissement terminal, cette réception en latin macaronique, que l'on a pris la commode habitude de supprimer à la représentation, et qui, sous son allure joviale et débridée, cache une profonde satire de la vie universitaire de l'époque avec ses ridicules soutenances de thèses, ses disputes et ses intarissables discours. Même dans les échappées les plus folles du rire nous ne pouvons, ici, nous soustraire à la mélancolique observation du pédantisme scientifique contemporain.

Cette observation nous poursuit lorsque nous voulons approfondir le personnage des Diafoirus. Thomas, surtout, ce travailleur tenace qui, malgré son intelligence bornée, finit par conquérir de haute lutte ses licences, et qui va de l'avant, fonçant sur les novateurs, disputant, argumentant à outrance, défendant coûte que coûte l'opinion des anciens, c'est le symbole de la médecine scolastique, florissante encore au XVIIe siècle. Loin d'écouter les révélations troublantes de certains expérimentateurs, elle se renfermait dans une

absolue et stérile adoration d'Aristote, de Galien et d'Hippocrate. Niant les vertus du quinquina, ou la valeur thérapeutique de l'antimoine, ridiculisant les hommes de génie, tel Harvey, l'immortel inventeur de la circulation du sang, elle concrétise un des aspects de la lutte éternelle entre l'humanisme et la nature. Et cependant son chef était alors le célèbre Guy Patin !

Avec son clair bon sens Molière avait deviné l'excellence de l'expérimentation, l'inanité des discussions puériles, des argumentations si solennellement ennuyeuses. Avec son amour de la vie, il comprenait que seule une science jeune, hardie, avait quelque chance de succès. Sa satire flétrissait moins la médecine que les médecins ignorants et rétrogrades imbus de la doctrine officielle, admirateurs ridicules et fanatiques du passé.

Dans le *Malade imaginaire*, comme en beaucoup de ses pièces, Molière a un porte-parole, c'est Béralde. Or il est facile de constater, dans la discussion entre Argan et son frère, quels arguments sérieux ce dernier apporte en faveur de sa thèse.

Le ridicule dont il couvre l'art de guérir n'est point fantaisie élégante d'homme à la mode, ou boutade de rapin. Il ne croit pas à la médecine, et la tient pour une des plus grandes folies qui soient parmi les hommes, par la raison que les ressorts de notre machine sont des mystères jusqu'ici, où les hommes ne voient goutte.

En vérité, cette constatation est d'une exactitude absolue : si l'anatomie avait accompli déjà de notables découvertes, la physiologie débutait à peine, quant à la chimie biologique elle n'existait pas, et l'empirisme le plus absolu guidait les doctrines médicales.

Notons, cependant, que, fort équitablement, Béralde dit : jusqu'ici ; il n'engage que le passé, et semble admettre la possibilité de travaux qui modifieront la science, et éclaireront le mystère. Il n'est pas le sectaire qui condamne sans appel.

Mais en attendant l'époque du progrès, que convient-il de faire lorsqu'on est malade ? Encore un coup, et toujours par l'organe de Béralde, Molière nous répond en philosophe sceptique, et en malade désabusé :

Rien. Il ne faut que demeurer en repos. La nature d'elle-même, quand nous la laissons faire, se tire doucement du désordre où elle est tombée. C'est notre inquiétude, c'est notre impatience qui gâtent tout, et presque tous les hommes meurent de leurs remèdes, et non pas de leur maladie.

C'est là l'antique théorie de la *natura medicatrix*. Mais elle ne saurait convaincre un aussi déterminé pharmacophile qu'Argan. Il objecte que l'on peut aider cette nature par de certaines choses. Et ce raisonnement n'est point d'un sot. Mais Béralde demeure intraitable.

Mon Dieu ! mon frère, réplique-t-il, ce sont pures idées dont nous aimons à nous repaître ; et de tout temps, il s'est glissé parmi les hommes de belles imaginations que nous venons à croire, parce qu'elles nous flattent, et qu'il serait à souhaiter qu'elles fussent véritables. Lorsqu'un médecin vous parle d'aider, de secourir, de soulager la nature, de lui ôter ce qui lui nuit et de lui donner ce qui lui manque, de la rétablir et de la remettre dans une pleine facilité de ses fonctions ; lorsqu'il vous parle de rectifier le sang, tempérer les entrailles et le cerveau, de dégonfler la rate, de raccommoder la poitrine, de réparer le foie, de fortifier le cœur, de rétablir et conserver la chaleur naturelle, et d'avoir des secrets pour étendre la vie à de longues années, il vous dit justement le roman de la médecine. Mais quand vous en venez à la vérité et à l'expérience, vous ne trouvez rien de tout cela ; et il en est comme de ces beaux songes qui ne vous laissent au réveil que le déplaisir de les avoir crus.

Il y aurait long à dire sur cette admirable définition de la médecine et son rôle. Beau roman, en effet, du temps de Molière, est-ce aujourd'hui de la réalité ! Hélas, malgré les évidents progrès de la science, l'inconnu se dresse encore bien souvent devant l'investigation médicale, et les successeurs du grand comique peuvent, sans trop exagérer,

réitérer mainte fois sa plainte. Ils ne s'en privent d'ailleurs pas.

Cette scène entre les deux frères est le morceau capital de la pièce, celui qui dégage sa pensée essentielle, et qui éloignant par sa profondeur philosophique les souriantes images de la farce, incline le dialogue vers la sévérité voilée de la comédie de caractère, en restituant à Argan sa véritable et symbolique valeur.

Dès le début de l'action, nous avons pu croire que ce bourgeois grotesque n'était là que pour nous faire rire, et nous entretenir avec prolixité de son état intestinal, nous nous apercevons qu'il est autre chose qu'un maniaque égaré, ahuri, tout à la frayeur de désobéir à son médecin et à son apothicaire. Nous nous apercevons maintenant qu'il pense, et qu'il pense comme toute l'humanité.

Suivant la profonde remarque d'un savant commentateur de Molière, M. Zyromski : il dit ce que nous répétons tous, les savants et les simples, quand, las de souffrir, et sentant que la vie nous échappe, nous nous tournons, les mains tremblantes, avec le désir passionné de la guérison, vers celui qui peut nous guérir. Et, de même que les raisons de Béralde forment un système lié d'arguments contre la médecine impuissante, de même les paroles d'Argan expliquent l'éternel ascendant du médecin sur l'humanité. En vérité, Béralde devant Argan, c'est Molière qui se raisonne devant Molière qui souffre, c'est Molière qui a percé la vanité de la médecine de son temps, et qui, devant Molière qui sent en lui un mal incurable, proclame la stérilité de tous les remèdes, et la toute-puissance de la mort ! Voilà pourquoi, à la fin de la scène, il rejette le masque comique pour faire parler son inquiétude et laisser échapper ce pathétique aveu sur ses propres souffrances :

Molière a ses raisons pour ne point vouloir de remèdes, et il soutient que cela n'est permis qu'aux gens vigoureux et robustes, et qui ont des forces de reste pour porter les remèdes avec

la maladie; mais que, pour lui, il n'a justement de la force que pour porter son mal.

Cependant, en dépit de Molière et de Béralde, malgré son apparente vigueur, Argan est un malade très réel.

Assurément, « l'époque où son type fut créé, le cadre nosologique était trop restreint pour que son cas y puisse trouver place, et tout l'appareil médical qui l'entoure, et que nous venons d'étudier, n'a été disposé de la sorte que pour mieux nous démontrer son incurable manie et sa parfaite santé. Pour le dix-septième siècle, pour Molière, et même pour la Faculté, quoi qu'en dise son détracteur, Argan ne pouvait être qu'un malade imaginaire.

Mais pour nous, qui possédons mieux la pathologie nerveuse, qui avons mieux pénétré les rapports du physique et du moral et qui savons mieux les réactions de la machine humaine, en est-il de même ? En un mot, Argan est-il un malade imaginaire, y a-t-il même des malades imaginaires ?

Voici, à ce sujet, la pensée du professeur Debove : « Je n'ai jamais vu de malade imaginaire. Des collègues pratiquant la médecine depuis plus longtemps que moi n'en ont également pas vu », et il ajoute plus loin : « S'il n'y a pas de malades imaginaires, il y a cependant de nombreux êtres souffrants auxquels le public applique volontiers cette dénomination ».

C'est que l'aspect extérieur de ces sujets est trompeur. Ils ont toutes les apparences de la plus florissante santé. Ils se plaignent sans cesse, et vont toujours de l'avant. Leur entourage les bouscule, les indifférents les blâment ou les ridiculisent. Ils n'ont pas de lésions d'organe, leurs fonctions physiologiques semblent avoir conservé leur intégrité, et cependant ils souffrent, il y a dans leur économie intime quelque chose de détraqué, et ce quelque chose c'est le pouvoir régulateur du système nerveux.

C'est de ce déséquilibre que proviennent toutes leurs souffrances, qui, pour être moins décelables, n'en sont pas

moins très réelles. Ce sont des névrosés, des névropathes. Argan est un névropathe.

Il en a tous les caractères : l'inquiétude permanente, les sautes d'humeur, l'irritabilité de tempérament et l'égoïsme. C'est un obsédé qui ramène tout à sa préoccupation unique, un individualiste forcené.

Comme tous ses pareils il est la proie désignée de tous les empiriques et de tous les guérisseurs. Toinette a beau jeu auprès de lui. Qui n'écouterait-il pas? Comme eux tous, il verra son esprit faible, envahi par une idée fixe, évoluer doucement vers la folie, car il est, avec tous les névrosés un maniaque, le maniaque de la purge et du clystère, et pour mieux assouvir sa passion thérapeutique il en arrivera, comme certains, à rêver d'être à soi-même son médecin, et l'investiture burlesque de la réception, si elle est avant tout une farce, renferme aussi une part d'observation psychologique, et achève ce type de mental.

Quelle est l'étiologie de la névrose d'Argan? Comme dans la majorité de ces affections il faut la rechercher dans une intoxication. Le cas particulier du malade nous l'explique, aussi bien que son époque. Argan est un intoxiqué alimentaire, un entéro-colité, un dyshépatique. Cette dyshépatie entérique chronique des arthritiques et des nerveux aboutit parfois à de graves désordres nerveux et fait de ses victimes des obsédés de leur ventre. N'est-ce pas là le cas d'Argan?

Remarquons d'ailleurs que tout l'y prédisposait, et que, loin d'être un type isolé, il est, bien au contraire, le symbole intestinal de son époque.

On mangeait énormément, et des mets très indigestes, sous le règne du Roi-Soleil. L'indigestion était chose coutumière. Aussi la purge et la clystérisation à outrance devaient-elles remédier au mal, et par un balayage quotidien du tube digestif assurer le mangeur contre les inconvénients de sa passion et de la mode.

La manie intestinale d'Argan n'est donc pas manie pure,

elle a un substratum anatomo-pathologique : les lésions chroniques de son tube digestif, commandées elles-mêmes, partie par son irritabilité nerveuse, partie par les coutumes gastronomiques du temps.

Tout ceci fait d'Argan autre chose qu'un personnage de fantaisie, un type très réel, et très puissamment observé.

Son formidable égoïsme lui-même est une preuve de plus en faveur de sa réalité. Cet égoïsme procède-t-il de sa manie, ou, au contraire, sa manie procède-t-elle de cet égoïsme? Les deux cas sont défendables. Néanmoins, il semble bien que s'il préexistait à la névrose, cette dernière n'a fait que l'exaspérer, et le placer au premier plan.

Argan est un bon bourgeois, pénétré de l'importance de sa personne, qu'il soigne douillettement. C'est vrai. Néanmoins, tout bourgeois personnel qu'il est, et parce que bourgeois, l'avenir de sa famille, son établissement, le préoccuperait. Or, nous savons comment il agit en la circonstance.

Son ventre domine tout, son moi déjà développé s'hypertrophie. Tous ses actes, dorénavant, dériveront, non de son égoïsme, mais de sa maladie, tout en paraissant occasionnés par lui.

Il le prouve d'ailleurs surabondamment, et c'est le plus naturellement du monde qu'il fait étalage de ses sentiments.

C'est pour sa maladie qu'il songe à accepter pour gendre ce grand benêt de Thomas Diafoirus. Peu lui importe l'opinion de sa fille : « C'est pour moi que je lui donne ce médecin », confesse t-il ingénument. Si Toinette lui fait observer qu'Angélique n'a que faire de M. Diafoirus : *J'en ai affaire, moi !* répond-il sur un ton qui ne souffre pas de réplique.

C'est encore pour sa maladie, parce qu'il croit voir en sa seconde femme Béline la servante de ses caprices de valétudinaire, et une infirmière modèle, que, sans honte, il oserait déshériter ses enfants, et jeter sa fille dans un couvent, sans la bienheureuse épreuve qui lui révèle la vérité.

Ce perpétuel souci de sa maladie, qui range Argan au nombre des grands névrosés intestinaux, ne se manifeste pas seulement dans ses actions et ses états d'âme, mais encore dans ses attitudes.

Il est un personnage de théâtre, et comme tel a le droit d'être compris et évoqué par l'acteur selon une réalité vivante.

C'est à ce titre qu'il souleva jadis une discussion entre Coquelin et Sarcey. L'acteur prétendait que, selon le mot de Béline, le personnage « a toujours une médecine dans le ventre », et qu'il faut nettement marquer l'angoisse particulière de cette peu aimable situation, le désir d'avoir ses coudées franches, et de pouvoir assurer en temps opportun sa retraite. Il trouvait là une source de comique que le critique prétendait exagérée et indigne du grand nom de Molière. Coquelin me semble avoir raison, non point seulement pour la meilleure réalisation de l'effet comique, mais aussi, et surtout, parce qu'Argan est un intestinal, non seulement un clystérophile, mais un entérophobe et qu'il doit extérioriser sa manie, et nous la rendre sensible moins encore par ses paroles que par ses gestes.

Cette dominante intestinale du caractère d'Argan, elle le suit à travers toute la pièce, jusqu'à la fin, jusqu'au moment où il accepte Cléante pour gendre, à la condition de voir ce dernier revêtir la robe du médecin. A ce moment le drame est achevé, l'action s'arrête, l'obsédé du début a sombré dans l'incurable manie.

Molière a-t-il réellement voulu faire d'Argan autre chose qu'un personnage de farce, un type d'égoïste maladif, de passionné de la médecine ? On ne saurait l'affirmer sans quelque audace. Quoi qu'il en soit, peut-être malgré lui, poussé par son génie, il en a fait un être si puissamment charpenté, si vraiment observé, si naturel, si éternel même et si individualisé, qu'à distance nous pouvons le placer au rang des grands types de la comédie classique. Comme eux tous, une seule et violente passion le

domine, passion de l'argent chez Harpagon, passion des grandeurs chez M. Jourdain, passion du moi douloureux chez Argan et nous ne poursuivons pas la liste.

Toutes ces grandes passions confinent à la folie ; mais cette folie d'Argan, loin d'en faire un personnage purement grotesque et irréel, lui confère une réalité, une vie, en quelque sorte plus poignante. Il en est, à la fois bouffon et tragique, comme l'est Harpagon, comme l'est monsieur Jourdain, et Tartufe et Arnolphe, comme le sont tous les grands caractères de ce théâtre de Molière si bien défini par Musset disant « que quand on vient d'en rire on devrait en pleurer ».

Cette impression de tristesse et d'amertume qui se dégage de l'étude approfondie du personnage met une fois de plus en relief sa véracité, sa réalité objective.

Argan nous apparaît, d'abord, ainsi qu'une silhouette ridicule, puis nous démêlons en lui ce qu'il y a de triste, de bas, d'odieux même, pour aboutir à une dernière forme de tristesse, la commisération pour cette âme désemparée, ce corps délabré en proie à la névrose, cet esprit hanté par une seule idée, celle du mal et du secours à y apporter. Cela, tout cela réuni, prouve une fois encore le génie philosophique, la pénétrante observation de celui dont M. René Doumic a pu dire : « Il a enfoncé plus avant que personne dans la connaissance du cœur humain ; or, la tristesse est le dernier mot de toute investigation profonde sur la vie. »

Argan n'est d'ailleurs pas le seul facteur de mélancolie de la pièce. Il y aurait long à dire sur Béline, cette franche coquine, et sa nombreuse, et toujours actuelle, parenté. De même la ridicule famille des Diafoirus a quelque chose de sinistre dans son respect outrancier de la hiérarchie, de la routine et des traditions. Il n'est pas jusqu'à la joyeuse satire de la médecine et des médecins qui ne prenne soudain une apparence austère lorsqu'on songe à ce qu'elle cachait de vérité, aux prétentions et à la mission de ceux

qu'elle attaquait, à la fin si tragiquement proche de celui qui l'écrivait.

Sous un joyeux éclat de rire, qui parfois se mue en sanglot, la farce du *Malade imaginaire* cache une profonde étude de caractères et de mœurs.

Argan est un maladeimaginaire? Soit, si l'on entend par là que chez lui le moral est plus intimement atteint que le physique, et les nerfs plus que l'intestin. Malade imaginaire, au même titre que beaucoup de nos entérocolités contemporains, de nos modernes neurasthéniques, comme eux ce névrosé a instauré en lui et chez lui sa maladie en reine. Elle le régente et elle régente son entourage. C'est elle vraiment qui dirige la pièce et non la fantaisie de l'auteur. Le cas du malade imaginaire est un cas pathologique, justiciable d'une diététique sévère et de soins médicaux minutieux.

Assurément les émules de MM. Diafoirus en ignoraient la première formule. Mais, en dépit de leurs erreurs diagnostiques et thérapeutiques, en dépit de Béralde et de Toinette, en dépit même de Molière, Argan est un malade, un vrai.

Et son évocation est si nette, si intense, que nous sommes en droit de le placer parmi les grands types classiques et de réclamer pour lui un voisinage autre que celui de Scapin ou du fagotier Sganarelle, de M. de Pourceaugnac ou de la comtesse d'Escarbagnas.

DOCTEUR ÉTIENNE LEVRAT.

LA ZONE DANGEREUSE [1]

—

IV

Dès le lendemain, je me mis en route de bonne heure pour me rendre à Fontaines-sous Bois. Je m'étais munie d'un laisser-passer de la Place où j'avais déclaré aller à Fontaines pour voir mon enfant en nourrice. C'est le planton qui me conseilla ce truc, infaillible avec le bon capitaine de service. Il ne faisait pas très froid, car on était déjà fin mars. Une bonne petite gelée avait séché la route. Tout de même je pensai que cinq kilomètres ce serait un peu long à parcourir à pied, quand, par bonheur, presque à la sortie de Compiègne, des artilleurs, retour du ravitaillement, me prirent dans leur fourgon. Ils m'enveloppèrent dans des couvertures pour passer le poste de contrôle de la circulation à un carrefour de route. Il était, en effet, formellement interdit aux véhicules militaires d'accepter aucun civil et surtout aucune femme. On s'exposerait à la cassation pour les gradés et à la prison pour les simples troupiers.

Une demi-heure après, vers les 10 heures, je débarquai à Fontaines-sous-Bois. Le fourgonnier accepta mes quarante sous; mais le fourrier, qui, descendu du siège, m'avait aidée à sauter à terre, sans autre forme de procès m'embrassa, en me disant :

— La belle, j'irai vous voir dimanche prochain. Où c'est-il que vous perchez ?

Il puait l'eau-de-vie. Mais pourquoi tous ces hommes, dès qu'ils me voyaient, n'avaient-ils donc qu'une idée :

(1) *Mercure de France*, nos 564 et 565.

m'embrasser ? Pourtant j'avais l'air d'une dame et non pas d'une Marie-mange-mon-prêt ! Aussi, comme une dame, je lui répondis :

— Pensez-vous ? Je suis une dame d'officier!

Au lieu de s'intimider, ce goujat se mit à siffler doucement *fhûîit!* entre ses lèvres et me renvoya en s'esclaffant mon « Pensez-vous ! » Puis il se mit à courir pour rattraper son fourgon qui s'éloignait dans les bois.

J'étais fort vexée. Mais ce petit incident me confirma dans la résolution que j'avais prise de vivre tranquille dans ma nouvelle résidence. Au village, en effet, on est bien plus surveillée qu'à la ville. Si je voulais recevoir Roland sans que mon mari en fût averti à sa première permission, il fallait que je me posasse tout de suite en femme bien comme il faut. Hélas, je ne pus jamais, malgré tous mes efforts, arriver à inspirer le respect ! Dès qu'on m'apercevait, crac ! on tombait amoureux de moi ; et, sans doute, parce qu'à la guerre on est pressé, on se dépêchait de me le déclarer à l'instant même.

Je trouvai facilement la maison en question. Elle était située au bout du village, près de la grand'route. Un petit jardin potager la séparait de la rivière. Son propriétaire, un bourgeois, pris de panique, l'avait abandonnée pour s'enfuir au plus loin possible, au bord extrême de la France, jusqu'à Brest. Ce fut donc un de ses voisins et parents, M. Rabouin, qui me la fit visiter et me la loua, sans autre forme de procès, pour un prix extrêmement modéré, et rien à payer d'avance. Il comptait sur ma présence pour empêcher les déprédations des troupes de passage. Plus tard, comme tout le monde, dès qu'on me réclama de l'argent, j'invoquai le moratorium, en sorte que ma location ne rapporta rien au propriétaire, même pas d'être préservé du pillage à ras au moment de l'avance des Allemands en 1918.

La villa, autant dire la maisonnette, était toute petite : au rez-de-chaussée, ma future chambre à coucher

avec des meubles d'acajou, une cuisine complète, une salle à manger garnie d'une table à rallonges et d'une belle suspension ; au premier étage, une petite chambre et un grenier. Cette villa « Bon Accueil » ressemblait, — moins les glycines grimpant aux murs,— à celles dont on dit poétiquement qu'avec un cœur, on y trouve le bonheur.

Mes voisins : d'un côté, les Rabouin, gros fermiers qui ne sortaient de chez eux que pour aller aux champs et qui me fournirent du lait, des œufs, des légumes et à quel prix, bon Dieu des bois ! Je me liai pourtant avec eux en sorte qu'ils me rendirent de nombreux services. De l'autre, Agénor le bouif, sorte d'estropié, ivrogne et paresseux, que je trouvai le premier jour sur le pas de sa porte à me dévisager et que je vis toujours depuis au même endroit, en train de m'espionner. Il était glabre, gros, gras, tassé et pouilleux. Sa femme, une pauvre maigriotte, sciait du bois toute la journée.

Je me rendis tout de suite chez l'épicière, qui tenait aussi un débit de vin, Mme Rousquignolles, que le père Rabouin m'avait signalée comme très débrouillarde. C'était une plantureuse blonde, une vrai Rubens, comme on dit ; teint de lys et de roses, avec une expression de figure véritablement angélique. Comme les apparences sont trompeuses ! De sa bouche mignonne de chérubin sortaient des expressions grossières et ordurières à ce point que, lorsque je citerai ici sa conversation, je ne pourrai le faire textuellement. Et cependant Mme Rousquignolles me plut dès le premier abord, et bien que je n'aie jamais pu me faire à son embouchure, je l'adoptai vite comme amie, pour mon malheur. Ai-je été responsable de ce choix ? Ne sont-ce pas plutôt les hasards de la guerre et le manque de personnes bourgeoises à fréquenter dans ce village perdu qui m'ont forcée à me lier avec cette peu honorable personne ?

Dès que je me fus présentée à elle comme une dame

d'officier ayant loué la villa du Bon Accueil, elle me fit beaucoup d'avances :

— Ah ! il était temps, me déclara-t-elle tout de go, qu'une gentille personne comme vous vînt s'installer ici... une dame, enfin ! J'étais si seule dans ce patelin ! Tous croquants, ces Fontainards, bégueules, jaloux, rapaces, ivrognes... des brutes de bûcherons et de terreux, et mauvais ! Si on rit un peu avec un militaire, allez ! ils sont tous à vous faire la g..., à ricaner, à cancaner. Et les femmes, pires encore... Elles sont tout le temps à caffetasser les unes chez les autres, et faut voir comme elles s'en payent, les volets clos et leurs hommes au front ! Ce sont les plus chaudes qui font le plus les mijaurées, au clair du jour ! Ah ! les garces !

Mme Rousquignolles m'eut vite mise au courant de tous les potins et en garde contre certaines fréquentations qui, m'assura-t-elle, me seraient préjudiciables. Elle me prévint ensuite que la commune était affligée d'un maire, un « sacré numéro, un monsieur *de*..., » qui voulait tout régenter à son idée et empêcher le monde de rigoler comme ça lui chantait. Mais nous étions dans la zone avancée de la zone des armées, à la limite de la zone dangereuse, on ne pouvait donc se passer de son autorisation de séjour.

— Allez-y, me conseilla Mme Rousquignolles. Il reçoit à toutes heures, et tout le monde, mais pas de la même façon ; il a ses têtes !...

Je résolus donc d'affronter le terrible marquis ce matin même. Il habitait dans une sorte de pavillon de chasse dont l'écurie était plus importante que la maison ; un gros petit cheval pie se trouvait tout sellé, attaché à un anneau. La porte de la cour était grande ouverte. A l'angle de la maison, un écriteau : « Ici la mairie. Le maire reçoit tout le temps. Entrez sans frapper. S'il n'y est pas, allez sonner la grosse cloche de la cuisine ». Une autre affiche portait : « Ici, les allocations et les secours ne sont

accordés qu'aux nécessiteux. Inutile donc de se présenter avec une recommandation du député ».

J'entrai. Le maire était dans son bureau, grande salle toute entourée de bibliothèques et de tapisseries. Je ferai du marquis de Saubole une description spéciale, parce qu'il joua un rôle important dans ma destinée. Après m'avoir accueillie fort civilement, il me traita bien durement par la suite.

Il était, ce jour-là, assis à une grande table surchargée de papiers et de dossiers. Des cheveux blancs gris et en brosse, une belle barbe poivre et sel très soignée, des traits durs avec un nez sec et fin le faisaient ressembler à Henry IV. Ses yeux verts, qui brillaient, avaient l'air de se moquer de vous. Je ne l'ai jamais vu pendant presque toute la guerre qu'en costume de cheval verdâtre, en guêtres avec des éperons courts entourés de cuir jaune, ganté et fumant une petite pipe courte et noire. Il ne sortait jamais à pied, mais toujours sur son poney pie qui l'accompagnait comme un chien quand il mettait pied à terre, par exemple, pour suivre un enterrement. Pour un numéro, comme disait Mme Rousquignolles, c'était un numéro !

Le marquis, dès qu'il m'eut aperçue, se leva et m'avança une chaise en me priant de m'asseoir; et me voilà déjà intimidée.

— Que désirez-vous, madame ? Que puis-je pour vous obliger ? me demanda-t-il presque cérémonieusement.

Quand il eut appris le but de ma visite, sa figure se rembrunit. Il me répondit qu'il ne comprenait pas très bien qu'une jeune femme voulût quitter Compiègne pour venir s'installer dans un village beaucoup plus près du front, évidemment destiné à être tôt ou tard copieusement bombardé et servant, en attendant, de cantonnement aux troupes du front ou de passage ; en ce qui le concernait, ajouta-t-il, il prêterait beaucoup plus volontiers la main au départ des jeunes femmes de Fontaines

qu'à l'installation dans ce même Fontaines de jeunes dames, même aussi charmantes que moi, et il s'inclinait en souriant :

— Allons, madame, dites-moi la vérité, autant qu'il est possible à toute femme de la dire et peut-être vous autoriserai-je à séjourner si vraiment je juge plausible le motif que vous invoquerez, après vérification bien entendu !

J'étais sauvée :

— Ah ! monsieur le marquis, m'écriai-je. Vous aurez pitié d'une pauvre mère de famille bien éprouvée !

Et en même temps mes yeux se remplirent de larmes:

— Remettez-vous, me dit Henry IV, avec bonté, et racontez-moi votre petite histoire. Allez-y sans crainte, sinon peut-être sans reproches... J'en ai déjà tant entendu à mon âge !

Voyez-vous, pensé-je, ce vieux barbon qui croit déjà que je vais lui raconter ma vie ! Attends un peu !

Je lui répliquai qu'il exagérait quand il parlait ainsi de son âge. Ce compliment parut le laisser tout à fait froid. J'ajoutai, d'un ton soumis et teinté de chagrin, qu'il se trompait sûrement dans ses suppositions à mon égard.

— Quant aux femmes, concluai-je, d'une façon générale, vous avez bien raison de vous méfier de leur franchise. Elles ont le mensonge, disait toujours mon pauvre père, dans les glandes de la langue ; il coule avec leur salive. Mais justement, j'ai été élevée à ne point mentir. Aussi, si j'ai mes défauts comme tout le monde, du moins je ne mens jamais. D'ailleurs, je n'ai rien à cacher...

Le marquis continuait à me regarder. Toute sa figure restait sérieuse, tandis que ses yeux verts riaient. Diable d'homme !

Je lui parlai ensuite de mon mari officier, de ma fille soignée à l'hôpital Bourdel et qui avait besoin d'air pur, d'une cure de légumes et de lait pour se remettre. J'étais donc bien obligée d'aller chercher tous ces remèdes-là

seulement où je les trouvais réunis, à la portée de ma bourse... Enfin, je parlai si bien que le marquis me dit qu'il était disposé à faire fléchir la consigne en faveur de la femme d'un officier et de la mère d'une petite fille aussi intéressante. Cependant, je devais lui apporter mon livret de famille, une attestation du Dr Bourdel et mon permis de séjour à Compiègne. Il me promit, étant donnée la petitesse de la villa Bon Accueil et ma qualité de jeune femme seule, de ne pas m'envoyer d'officier ni d'hommes de troupe en billet de logement.

— De ce côté-là, vous serez tranquille, conclut-il en se levant. Au revoir, madame. Ne craignez pas de me déranger si vous avez besoin de moi.

Et il me reconduisit jusqu'à la porte où il me fit un grand salut.

Au fond, ce terrible maire, je le trouvai assez sympathique malgré sa barbe poivre et sel et son nez d'oiseau de proie. Si, comme Henry IV, il aimait les femmes, je pourrai, certes, pensai-je, obtenir de lui bien des faveurs. A condition toutefois de jouer serré, je finirai bien par faire sauter le marquis, lui aussi.

Mme Rousquignolles ne voulut pas me croire quand je lui racontai comme j'avais bien été reçue. J'eus même le sentiment qu'elle en ressentit une sorte de jalousie. Pour changer de conversation je lui demandai conseil pour le transport de mes hardes. Y aurait-il quelqu'un à Fontaines pour s'en charger ?

— Oui, pour une pièce de dix francs, me répondit-elle. Mais pourquoi faire gagner des paysans quand vous pouvez déménager à l'œil ?

Et elle m'expliqua que, dans un petit château, à l'autre bout du village, était installée une ambulance dont les médecins, — de joyeux gaillards, — me prêteraient bien une voiture. Il était rare, quand, vers midi, ils se rendaient à leur popote, qu'ils ne s'arrêtassent pas chez Mme Rousquignolles pour prendre l'apéritif et s'informer des potins

auxquels ils s'intéressaient, car étant, depuis plus de deux mois, installés au village, ils y avaient pris des habitudes de toutes sortes. Mme Rousquignolles se chargeait de faire agréer ma demande si je n'osais pas la formuler moi-même. D'ailleurs, elle me gardait à déjeuner, car il était trop tard pour me laisser rentrer à jeun à Compiègne. Sur ces entrefaites, je vis entrer dans le café attenant à la boutique cinq ou six médecins militaires, bruns ou blonds, gras ou maigres, mais tous barbus. Ils portaient des uniformes divers, kaki, bleus, ou noirs, mais tous également sales. Le plus jeune qui, au lieu de serpents entourant un bâton, avait au col une sorte d'étoile et que je sus depuis être le gestionnaire de cette ambulance, me parut moins grossier que les autres. C'était un bellâtre à moustaches conquérantes et empestant le parfum bon marché. Tandis que les médecins s'asseyaient à une table et que Loufoque, le garçon, s'empressait à les servir, Mme Rousquignolles appela d'un coup d'œil l'officier gestionnaire :

— Monsieur Valdayre, lui dit-elle, voici une dame qui vient s'installer à Fontaines. Dites, vous lui prêterez bien un fourgon pour apporter ses malles ?...

Et elle ajouta à voix basse :

— Allons, sois gentil. Le chef n'est pas là et il n'y a aucune raison pour lui refuser ce service !

J'étais édifiée.

— Et qui songe à lui refuser, répondit l'officier en me fixant dans les yeux. A l'ombre du caducée, on est toujours galant !

Je ne baissai pas mon regard en le remerciant et il fut convenu que, le lendemain matin, une voiture serait à ma porte.

M. Valdayre m'invita à prendre l'apéritif.

— Voulez-vous vous asseoir avec nous, madame! Ce sont des bougres d'Auvergnats. Mais ils n'en sont pas moins hommes. Tous pères de famille, d'ailleurs !

Je cite ces paroles pour montrer le ton de cet avanta-

geux gestionnaire. Il m'horripilait. Ses collègues étaient, en effet, de bons bougres, un peu goujats, qui tous, tandis que Valdayre assis à côté de moi me faisait du genou, s'ingénièrent tour à tour et parfois en même temps à me faire aussi du pied. J'en fus réduite à jucher les miens sur les barreaux de ma chaise, tout en souriant le plus aimablement du monde, car il eût été impolitique de me vexer pour si peu de chose. Cependant, pour leur en imposer, je leur parlai du grade de mon mari. Mais cette déclaration, loin de faire cesser leurs attaques, les excita à un supplément d'ingéniosité et d'insistance. Valdayre ne cessait de me presser le genou que lorsque Mme Rousquignolles entrait dans la salle. Enfin, ces messieurs s'en allèrent déjeuner après m'avoir cérémonieusement saluée, tout en plongeant dans les miens des yeux auxquels ils s'efforçaient de donner une expression amoureuse ou polissonne.

A table, Mme Rousquignolles n'en était pas encore à servir les hors-d'œuvre qu'elle m'avait déjà mise au courant de presque toute sa vie. Elle la prenait par le bon côté. Ses amants, m'assura-t-elle, lui rapportaient, en plus de la distraction, de nombreux avantages pratiques et autant d'argent presque que son commerce, pourtant prospère. Aussi, envoyait-elle de gros billets à son mari, lequel garait sa peau quelque part dans un service de l'arrière. Cette suave blonde, au teint diaphane, était une de ces gaillardes qui savaient profiter de tout et esquiver bien de ces ennuis qui tombaient comme grêle, en ces temps de guerre, sur le dos des civils du front. Le commandant de la Prévôté,— il y en avait toujours un dans les environs sinon à Fontaines même,— lui octroyait les laisser-passer malgré l'opposition du maire trop tatillon, l'officier gestionnaire lui fournissait au plus juste prix, assurait-elle, diverses denrées ; le Commandant du Cantonnement, quand il y en avait un, lui prêtait hommes de corvées, voitures, etc... Les officiers de passage se montraient pour elle aux petits soins.

— Bref, me disait-elle, il faut savoir se débrouiller. C'est-y nous qui avons voulu cette sale guerre ? Hein ? Donc il faut que la guerre nous paye, ma petite ! Et puis parmi tous ces hommes-là, il s'en trouve tout de même quelques-uns dont les qualités physiques ne sont pas, pendant un veuvage, négligeables. Soyez tranquille, jolie comme vous l'êtes, vous trouverez des amoureux. Je ne les prends pas tous, ils sont trop ! Pourvu que vous ne me chipiez pas mes béguins, c'est tout ce que je vous demande, ajouta-t-elle avec un gros rire. Et tout ira bien !

J'avoue qu'en ces temps-là, bien que je ne fusse pas bégueule, ces propos me dégoûtaient autant que ceux de Mme Phalle. J'étais encore sous l'influence de la lettre de Roland... Mon état d'esprit, je m'en rends compte seulement maintenant, était assez curieux : rien de ce que j'avais fait d'un peu répréhensible n'existait pour moi depuis que j'avais reçu cette lettre, même pas ma fugue chez les aviateurs et son triste et ridicule retour. Quant à ce qui s'était passé à Laon il me semblait que ce fût une autre que moi qui en avait été l'héroïne. J'étais comme absoute de mes péchés.

Enfin, après avoir bien remercié mon hôtesse, je regagnai Compiègne et préparai tout pour mon départ du lendemain, mes paquets et mon laisser-passer dont je n'eus qu'à modifier adroitement la date pour m'éviter peut-être une heure d'attente à la Place.

Je rendis compte à ma belle-mère de la location que j'avais faite et de mon départ. Elle s'en réjouit et m'embrassa tendrement. Quant à Mme Pétavy, je m'arrangeai pour ne pas la rencontrer.

Le lendemain matin, je montai sur le fourgon de l'ambulance à côté du conducteur, un espèce d'idiot qui ne desserra les dents que pour crier tous les vingt mètres à ses chevaux :

— Aïe ! Hue ! féniant di Bayard ! Hé, doucemaing, toi, Mouton !

Et avec quel accent !

Mes premières semaines à Fontaines-sous-Bois se passèrent tranquillement. Je n'eus à souffrir un peu que du froid. Le printemps vient tard, en effet, dans ces régions où la fin de l'hiver est plus dure que le commencement. Les giboulées de neige alternaient avec la pluie. Tout cela et le mur des grands arbres à peine verdoyants qui nous entouraient rendaient la vie peu folâtre.

Les lettres du front se faisaient rares. Leur imposait-on un retard officiel ou bien les détruisait-on tout simplement ? Toujours est-il que, pendant près d'un mois, je ne reçus qu'une lettre de mon mari, banale, et deux cartes postales de Roland, de ces cartes postales portant des mentions imprimées qu'on maintenait ou qu'on biffait pour donner seulement des nouvelles de sa santé. Vraiment insuffisantes ces cartes réservées aux secteurs trop intéressants ! Et même quand la plume de votre correspondant avait pointé « bonne santé », on frissonnait à l'idée que ce correspondant, encore vivant à la seconde où il avait signé sa carte, risquait d'avoir été tué au moment où vous la lisiez. Une lettre ne donnait jamais cette impression alarmante.

Des troupes d'infanterie passaient sans cesse et des convois de toutes sortes et de l'artillerie et de la cavalerie. Presque chaque jour quelque unité plus ou moins importante s'arrêtait à Fontaines pour la nuit et repartait le lendemain. Je ne logeais personne. D'après les conseils de Mme Rousquignolles, je m'étais efforcée de ne pas dénoncer au maire mon installation définitive dans la commune, car je n'avais pas osé me représenter à lui, n'ayant pas pris le soin de me procurer toutes les pièces qu'il m'avait demandées. Quarante sous donnés à M. Déséluats, le garde champêtre, pour récompenser un menu service, m'assurèrent son silence et sa complaisance.

Par pure curiosité et aussi par vanité féminine blessée de ne recevoir aucune nouvelle de ce charmant vicomte

Foscari du Rouergue, je priai bientôt Mme Rousquignolles de s'enquérir de l'escadrille de l'Aigle d'or. Le gestionnaire y alla voir à cheval. Les Aigles d'or avaient pris leur vol vers d'autres cieux. Une escadrille inconnue les avait remplacés. Au fond, je fus assez contente de savoir mes aiglons partis. A un moment donné, ces témoins eussent pu être gênants. On ne sait jamais avec les jeunes gens trop entreprenants ; ils se moquent du tiers comme du quart et ont toujours cette devise à la bouche : « Qu'est-ce que ça fiche ? Je ne suis pas d'ici, je pars demain ! »

J'avais fini la lecture de Casanova, celle d'un tas de livraisons de Fantômas, et de tous les bouquins de Zola, fonds de la bibliothèque de Mme Rousquignolles ; à part quelques ouvrages de tricot, chaussettes et chandails, que je réservais à Roland, je n'avais rien pour me distraire.

Mon « home », comme disent les Anglais, était installé fort simplement. Je peux dire que j'y vivais avec mes seuls souvenirs. Sur la cheminée, au-dessus d'un trumeau champêtre de l'ancien temps, j'avais accroché le casque à pointe, don de mon cher zouave. Dans le tiroir de la commode, gisait, dégonflé, le petit portefeuille en cuir de Russie, *made in Germany*, rapporté si bien garni de Laon. Accrochée, dans la garde robe, pendait la combinaison d'aviateur. Ces deux derniers souvenirs me faisaient, tout de même, un peu honte, surtout le portefeuille ; aussi me décidai-je à le brûler après en avoir retiré, naturellement, les quelques cents francs qui me restaient. Quant à la combinaison, je la dépouillai de sa fourrure, — c'était de l'opossum, — dont je doublai mon grand manteau de drap gris. Et il m'en resta encore assez pour un col châle et des parements de manches. Un jour, je m'amusai à revêtir ce manteau fourré et à me coiffer du casque à pointe. Ma parole, je me fis l'effet, dans la glace, d'une charmante princesse, colonelle d'un régi-

ment étranger, comme j'en avais vu dans des journaux illustrés allemands. Que j'aurais aimé galoper sur un beau cheval, tandis qu'en passant devant moi les officiers eussent salué de l'épée, au son de plusieurs musiques militaires ! Ne riez pas ! Que de rêves chacun n'a-t-il pas fait quand il était jeune !... Et puis, à tout prendre, l'habit ne fait-il pas le moine ? Quand on est jolie et bien habillée, pourquoi n'aurait-on pas l'air d'une princesse ?

Je n'avais pas besoin, en effet, de me costumer richement pour être remarquée. Constamment des officiers en ballade, une fois leur service fini, tentaient, sous un prétexte quelconque, de pénétrer chez moi, me faisaient remettre par un planton des lettres de déclarations enflammées, ou encore chargeaient Mme Rousquignolles de me demander un rendez-vous. Mais j'étais prise comme par une maladie de sagesse. Mme Rousquignolles avait beau se moquer de moi amicalement, m'objurguer de toutes façons, je ne voulais rien savoir. Même le gestionnaire avait abandonné la partie. Quant aux médecins auvergnats, ils s'étaient montrés si grossiers en venant un soir carillonner à ma porte, comme si j'eusse été une fille publique, que, grimpée au premier étage, je leur avais jeté dessus une pleine terrine d'eau sale. Ils avaient battu en retraite, mais avec quelles menaces ! Sur le moment, je m'en moquai. J'avais tort ; ils me le firent bien voir, car j'ai tout lieu de croire que, plus tard, avant de quitter Fontaines, ils remirent au maire un rapport contre moi.

... Ma belle-mère vint un dimanche à pied, la pauvre femme ! Elle m'apportait une bouteille de Porto et des éclairs au chocolat, car jamais la pâtisserie ne chôma à Compiègne même aux pires époques. On peut être sûr que les pâtissiers, les marchands de vins et les épiciers y firent fortune. Personne n'est plus gourmand que les militaires en campagne, sinon les femmes en général et les réfugiées en particulier. L'argent qui manquait pour acheter du pain ou des vêtements, on en trouvait pour se payer

des gâteaux ! Moi, j'étais, sur cet article, assez raisonnable, étant plus portée sur la toilette que sur la boustifaille. Enfin, ma belle-mère m'annonça que Rosalinde allait de mieux en mieux ; un peu affaiblie cependant par l'immobilité et une croissance trop rapide. Mais, d'après les médecins, sa guérison n'était plus l'affaire que de quelques dizaines de jours. Je décidai aussitôt qu'elle viendrait avec maman Genlis s'installer au Bon Accueil. J'étais fière vis-à-vis de moi-même de ce dévouement maternel, mais cela n'empêchait pas que je ne m'ennuyasse beaucoup. La vertu ne m'a jamais procuré ni distraction ni gaieté.

Ma vie, en effet, se passait d'une façon si monotone que les semaines me semblaient des mois. Les tableaux de la guerre qui se présentaient à mes yeux paraissaient, dans leur succession, toujours les mêmes. Par exemple, après une accalmie de quelques heures où Fontaines n'était plus qu'un morne petit village de bûcherons, les jours suivants, le village était si plein de soldats qu'on aurait cru que les civils n'existaient plus, noyés dans le grouillement des uniformes aussi salis et boueux, d'ailleurs, que les vêtements du plus terreux des paysans. Le matin, les soldats balayaient les rues, déchargeaient les camions, injuriaient les chevaux, allaient chercher la soupe, maraudaient, exploraient les maisons abandonnées dont ils arrachaient, pour se chauffer, les tables et les portes. D'autres couraient au vaguemestre, assiégeaient l'épicerie, occupaient les trois caboulots. Ils chantaient, couraient les filles, courtisaient les femmes dont bien peu se scandalisaient, faiblissant à mesure que déclinait le soleil. Une attaque de nuit, et elles étaient prises. Le maire passait une ou deux fois par jour sur son bourrin pie, le feutre gris sur l'oreille, la pipe à la bouche. Les enfants, qui eussent dû être à l'école, se sauvaient de lui. Je fis comme eux ; pendant plus longtemps, je parvins à lui cacher ma présence. Beaucoup de gens l'abordaient

pour des réclamations contre les soldats ou contre les épiciers qui les étrillaient. Le maire écoutait, gribouillait sur son calepin et poussait son cheval jusqu'au bureau du commandant des troupes. Il saluait tous les officiers et s'arrêtait volontiers pour causer avec eux. Tout en parlant, il regardait autour de lui et rien ne lui échappait. Il menait son village militairement. Les uns l'aimaient, les autres pas, mais tout le monde lui obéissait, car il protégeait les habitants contre les exactions des soldats. Il protégeait aussi les soldats contre la mauvaise volonté et la rapacité des habitants. Moi, j'étais intéressée d'observer ce marquis qui n'était pas habillé comme tout le monde et dont les manières aristocratiques contrastaient tellement avec celles de tous ces croquants de campagnards ! On voyait moins souvent la marquise. Elle soignait volontiers les malades et s'occupait des femmes en couches. Malgré ses cheveux blancs, elle ne portait que des tailleurs kakis avec une cravate et un col masculins et des guêtres de drap mastic sur des souliers fauves à grosses semelles. Dans cet accoutrement, elle avait l'air aussi décidée que son chien fox. Son chic m'impressionnait assez, mais je n'avais aucune envie d'adopter son costume sport. Ce genre manque totalement de grâce féminine et je me suis toujours demandé comment un homme pouvait aimer une femme à allures trop viriles ?

On entendait ronfler le canon toute la journée, avec des accalmies. Des coups plus violents et répétés faisaient trembler les vitres. C'était, pour les peureux, des arrivées allemandes et, au contraire, pour les optimistes, les départs français des grosses pièces de marine ou des canonnières qui opéraient sur l'Aisne... Moi, le bruit du canon ne me faisait rien et je n'avais même pas peur des bombes d'avion. De ma vie, je n'ai jamais eu peur que des souris et des araignées. En somme, pour moi, ces bruits de guerre faisaient comme partie du paysage.

Assez régulièrement, vers midi et le soir à six heures,

des taubes passaient sur le village et, quelques minutes après, on entendait leurs bombes éclater, le plus souvent sur Compiègne. Nos canons les poursuivaient en vain de leurs schrapnels ; enfin ces taubes gagnaient leurs lignes distantes seulement de cinq ou six kilomètres. Le lendemain, le boucher ou quelque automobiliste nous racontait où les bombes étaient tombées, heureusement sans grands dégâts. Les taubes, à cette époque, méprisaient encore Fontaines, petit champignon de village tapi dans les bois.

Les journaux, — je lisais surtout le *Petit Parisien*, — nous rassuraient sur l'issue de la guerre. J'y trouvais des feuilletons passionnants. Mme Rousquignolles assurait que le communiqué c'était de la blague et qu'elle savait beaucoup mieux tout ce qui se passait par les confidences de ceux qu'elle appelait les clients de son cœur.

Comme cela m'ennuyait de sortir seule, j'emmenais souvent avec moi Zélie Rabouin, la jolie petite fille de mes voisins que je m'amusais aussi à coiffer et à attifer afin de lui enlever un peu de son air paysan. Nous grimpions au projecteur sur la colline juste au-dessus de Fontaines. On était en train d'installer sur l'étroit plateau des pièces de 75 dont la gueule était maintenue vers le ciel par des trucs compliqués pour mieux viser les avions. On avait aussi creusé des observatoires d'artillerie au bord de la falaise, où l'officier de garde logeait. Un jour, il nous y invita à prendre le thé : un thé épatant ! Il y eut des gâteaux et du sucre à volonté. C'était un jeune officier très convenable qui me parla tout de suite de sa femme et de sa petite fille qu'il aimait beaucoup. De mon côté je lui parlai de mon mari et de Rosalinde, que je n'aimais pas moins que lui sa fille. Nous fûmes vite bons amis. Malheureusement, il fut remplacé peu de jours après et je n'en ai plus jamais entendu parler. Il avait aussi invité à ce goûter un sergent du génie qui chanta de belles romances en s'accompagnant sur un

tout petit violon qu'il avait fabriqué lui-même avec des boîtes à cigares. Et voici, à ce propos, un bel exemple d'excentricité : des Américains d'un hôpital voisin lui en payèrent des exemplaires jusqu'à cent francs et même plus, parce qu'il leur avait fait croire que le chevalet était fabriqué avec un os d'officier boche tué par lui-même, lors de la dernière attaque de Tracy !

Cet observatoire souterrain était très étroit. Le fond en était rempli par deux paillasses posées sur des caisses et garnies de couvertures. Nous étions tous assis dessus en rang et face à une planche mal rabotée qui nous servait de table. On tournait son sucre avec une seule cuiller pour tous ou des bouts de bois ; tasses désassorties et vieille théière en étain. J'étais assise aux côtés du chanteur. C'était charmant ! Celui-ci n'avait pas la même réserve que notre hôte officier. Sa figure était quelconque, de ce type qui m'a toujours déplu : peau bistrée, grosses moustaches noires et un bouc à la Marius. Mais il avait une voix délicieuse et prenante à laquelle il était sûrement redevable de beaucoup de conquêtes. Il ne me regardait pas en chantant, mais sa voix, en quelque sorte, m'entourait. Il la faisait me caresser et quand il commença : *Vous êtes si jolie, ô mon bel ange blond !* son genou toucha le mien que, ma foi, je ne refusai pas. Il faisait fort sombre dans cet abri, dont l'unique fenêtre était une mince fente horizontale. Quand la romance fut finie, il me prit la main. Mais, à ce moment, Zélie Rabouin, enthousiasmée, applaudit et réclama *Madelon* avec tant d'insistance qu'il fallut bien s'exécuter. Nous la chantâmes tous en chœur, mais le charme était rompu. Et juste la nuit suivante, un taube passa et lâcha, au retour, deux bombes sur le projecteur. Il y eut trois blessés, dont mon chanteur. On l'emporta à l'hôpital. Peut-être y est-il mort. Depuis lors j'ai toujours le cœur serré lorsque j'entends chanter : *Vous êtes si jolie...* non que j'eusse éprouvé pour ce soldat du génie le moindre senti-

ment, mais lui m'aimait peut-être ; et qui sait si ce n'est pas avec lui que j'eusse été le plus heureuse ?

Un autre jour nous montâmes au projecteur jusqu'au haut du mirador, sorte d'échafaudage élevé d'une dizaine de mètres. Il fallait grimper à l'échelle et montrer ses jambes, mais ça m'était égal. Mes mollets étaient au tour et mes bas toujours bien tirés. On voyait de là-haut les lignes allemandes et les éclatements des artilleries adverses. Un aimable sous-officier nous montrait la ligne du feu et nous racontait des histoires d'aviateurs. Non loin de nous étincelait aux derniers rayons du soleil la saucisse du secteur. Ce ballon, nous expliqua-t-on, était alimenté par une fabrique de produits chimiques qui marchait avant la guerre avec l'argent des Allemands ! Et maintenant les Boches tiraient dessus pour la détruire...

Mais la nuit venait. Nous rentrions à la maison. On cachait plus ou moins ses lumières. Alors le ciel était livré aux aviateurs, aux taubes et plus rarement aux zeppelins. On entendait d'abord un ronflement grandissant, puis nos 75 tiraient tant qu'ils pouvaient en faisant un bruit terrible. Tout le monde sortait sur le pas de sa porte, au risque de recevoir la bombe ou tout au moins des caffuts. Un vieux bonhomme eut même la main traversée par l'un d'eux. On entendait dans le noir rire des femmes comme si on les chatouillait. Il était rare que le maire ne passât pas au grand trot de son poney en criant :

— Rentrez chez vous, N. de D. ! et cachez vos lumières !

Enfin tout le monde allait se coucher, on s'endormait au bruit des convois roulant sur la grand'route... Parfois, le lendemain matin, changement de tableau : plus un soldat ! Tous filés avant l'aube ! Fontaine était redevenu un village de paysans. On revoyait les femmes, groupées autour des bornes-fontaines, bavarder longuement. Elles passaient devant moi, en me ragardant avec méfiance.

Aucune ne me souhaitait le bonsoir. Je ne bronchais pas, n'ayant point à m'humilier devant ces pécores.

Je n'avais comme relations que Mme Rousquignolles et les Rabouin. Ceux-ci, après avoir fermé à clef la porte de leur cour, ainsi qu'il est d'usage dans ce pays, me faisaient asseoir et m'offraient du vin chaud ou une tasse de café. Ils avaient un vieux piano sur lequel je m'accompagnais en chantant le *Lac* de Lamartine, pieux souvenir de mes années de pension ou *Le bal de l'Hôtel de Ville*, vieille rengaine que j'avais dû apprendre pour la seriner à mon mari, lequel la barytonnait aux réceptions. Mais c'était surtout le matin que je causais avec Mme Rabouin, chez qui j'allais chercher mon lait. Elle ne me le faisait payer maintenant que cinquante centimes le litre, en amie. Son prix montait, pour les soldats, jusqu'à 75 centimes et un franc ; encore le baptisait-elle largement. Puis je passais, pour le restant de mon marché, chez Mme Rousquignolles. Tandis que Loufoque et la bonne, une petite souillon toute fanée, fripée par le pelotage des soldats, servaient les clients, la patronne m'emmenait dans sa chambre et, là, assise près du poêle où ronflait un feu de charbon alimenté par le gestionnaire, elle me racontait ses amours. Elle me demandait, en riant, quand je me déciderais à prendre pour me réchauffer la nuit autre chose qu'une brique. Je me contentais de rire et, pour n'avoir pas trop l'air d'une sotte, je lui répondais qu'après tout, elle ne savait point ce qui se passait chez moi la nuit, ni qui pouvait venir me trouver en traversant la passerelle de la rivière au fond du jardin. Mais j'avais le cœur gros en pensant à Roland.

Un peu plus tard, dans la matinée, le plus souvent vers midi, par un bout du village, quelques soldats arrivaient, faits comme des brigands avec un énorme barda sur le dos. Ils s'asseyaient par terre à la porte des premières maisons, ou devant la mairie, déposaient leur sac et fu-

maient, n'ouvrant guère la bouche que pour dire M... à tout propos et même pour rien. Cela se comprend. Ils étaient bien fatigués et aucune porte ne s'ouvrait devant eux avant qu'un gradé ou le maire ne l'eussent poussée d'autorité. Il y en avait qui me regardaient finement. Leurs yeux étaient cernés et brillants. Je prenais plaisir à être admirée par eux, surtout quand c'étaient des gars bien costauds. Certains disaient à mi-voix :

— Voilà une petite dame que j'aimerais mieux dans mon lit sans chemise que le général Joffre même en grande tenue !

Mais leurs camarades les traitaient de malappris.

Je continuais mon chemin, très digne, sans rien laisser paraître de mon contentement.

Alors des fourriers, accompagnés du garde ou du maire à cheval, ce qui faisait rire les soldats, parcouraient vivement les rues en marquant les maisons à la craie. Une heure après, c'était la troupe, deux bataillons, un régiment. Les hommes s'engouffraient, par fractions, dans les maisons et les cours des fermes. Les voitures arrivaient ensuite tirées par de pauvres chevaux maigres et sentant mauvais. Les cuisines s'allumaient, l'infirmier accrochait son fanion à croix rouge, près du poste de police; et les hommes, sitôt déharnachés, allaient marauder au bois, à la paille, aux filles ; les bistros se remplissaient, les femmes mettaient le nez sur le pas de leurs portes d'un air innocent et désintéressé alors que leur cœur, si j'ose dire, l'était beaucoup moins... Et tout recommençait comme la veille. Pour les cavaliers et les artilleurs, l'encombrement était plus grand. Ils mettaient leurs chevaux jusque dans les buanderies. J'en ai vu, — des chevaux, — qui sortaient leurs têtes des fenêtres du premier étage de chez la femme Taupin Leblond ! Son escalier, il est vrai, était en pierre; mais, tout de même !... Les officiers, leurs billets de logement à la main, visitaient leurs chambres et ressortaient furieux. Souvent, ils venaient frap-

per à ma porte, se plaignant du nid à punaises qu'ils avaient touché. Je leur répondais que je n'avais qu'une chambre, qu'un lit. Les loustics disaient :

— Hé bien, tant mieux !

Pour m'en débarrasser, je les assurais que j'avais ma fille malade avec moi. Mais la plupart se montraient très polis et essuyaient longuement leurs pieds sur le paillasson en me saluant.

Et ce fut ainsi pendant les interminables mois, les années que je passai à Fontaines-sous-Bois, et cela continuera sans doute ainsi jusqu'à la fin de cette malheureuse guerre.

Parfois les troupes faisaient un plus long séjour. Alors des habitudes se prenaient, des liaisons, — mariage de la main gauche, — se nouaient, et moi-même, malgré mes bonnes résolutions, je n'échappai point, comme on le verra, à la loi commune; j'ai toujours été le jouet des circonstances... Je n'y reviendrai plus, mais je tiens à faire comprendre aux lecteurs trop portés à la sévérité combien il était difficile à une femme de résister aux tentatives si pressantes de ces hommes auxquels la menace constante de la mort et la brutalité de la vie des tranchées inspiraient la frénésie de goûter aux consolations et aux jouissances de l'amour. Et ces dangers, nous autres femmes n'y étions-nous pas exposées, nous aussi, dans une certaine mesure ? Et notre isolement, loin de nos maris et, pour les réfugiées, loin de notre foyer, n'est-il pas aussi une excuse à nos écarts de conduite dont, après tout, qui se souviendra dans quelques années, dans quelques mois peut-être ? Je parle de la plupart des femmes. Quant à moi, une imméritée mauvaise chance n'a cessé de me poursuivre, au point qu'au moment même où j'écris ces lignes je ne crois pas que quelque chose de plus puisse s'ajouter à mes malheurs.

Vers la fin d'avril, je reçus une lettre de mon mari qui m'annonçait avoir été évacué sur Montpellier. Un rhume

négligé, expliquait-il, s'était aggravé au cours d'un séjour très dur dans les tranchées « tout à fait à l'extrême nord de notre front » (la Somme peut-être ?) Il m'assurait que ce ne serait rien, que sa toux seulement le fatiguait et qu'il espérait venir bientôt en convalescence à Compiègne. Il ignorait, en effet, que je me fusse installée à Fontaines-sous-Bois. Ces nouvelles me laissèrent assez indifférentes. C'est de Roland dont j'eusse voulu recevoir une lettre. Toutes les miennes restaient sans réponse. Sa pauvre carte postale n'avait été suivie d'aucune autre. Et, en fin de compte, la lettre de mon mari, qui aurait dû m'apitoyer sur lui, produisit le résultat contraire.

Sur ces entrefaites, Mme Rousquignolles remarquant ma tristesse me proposa charitablement de m'emmener avec elle à une fête donnée à Compiègne et pour laquelle M. Valdayre lui avait procuré deux billets. J'acceptai avec reconnaissance. Mais ce fut toute une affaire de mener à bien une entreprise si simple en apparence. D'abord, de peur d'être expulsée par le terrible Henry IV, je ne pouvais demander à la mairie un sauf-conduit pour Compiègne. Mme Rousquignolles se présenta donc chez lui avec sa bonne, dont le signalement pouvait à la rigueur cadrer avec le mien. Je me vis donc dotée sur un sauf-conduit municipal du joli nom de Pacifique Salhuette... Ah! cette « Circulation » que d'ennuis elle causa aux habitants ! Les consignes changeaient tout le temps, sans que les municipalités fussent prévenues. Alors on allait se casser le nez contre un poste de gendarmes situé quelquefois à toucher de la main le but de votre lointain déplacement. Et rien à faire, il fallait s'en retourner ou essayer de passer par de mauvais chemins de traverse. Au printemps 1915, la consigne était de faire signer un sauf-conduit par le maire, de le présenter à un premier poste de gendarmes de la ne Armée sur la grande route, puis à un deuxième poste dépendant d'une autre Armée au milieu de la forêt. Ce poste-là appliquait le plus souvent des con-

signes différentes du premier; et on avait encore affaire à un troisième à l'entrée de Compiègne! Bon. Vous croyez que c'était fini ? Pas du tout! Il fallait aller faire contresigner son papier à la Place où l'on attendait son tour quelquefois plus d'une heure, sous la neige ou la pluie!

Enfin, nous voilà parties en carriole. Mme Rousquignolles, serrée à éclater dans sa robe de soie tourterelle et recouverte de la peau de bique de son mari, conduisait elle-même le bidet. On la connaissait sur la route et tous les gendarmes la saluaient, car elle allait deux fois par semaine au ravitaillement. En tous pays, c'est connu, les marchands de vins n'ont que des amis, surtout en temps de guerre. Elle avait trouvé le filon, comme elle disait : dans un panier quelques petites bouteilles de gniaule,— boisson défendue— dont elle offrait une tournée à chaque poste, tandis que le brigadier faisait semblant de chercher quelque chose au fond de la guérite. Il n'y trouvait, en fin de compte, en se retournant, qu'un verre rempli d'eau-de-vie qu'il avalait comme s'il l'eût oubliée là depuis le matin. Mais, ce jour-là, le malheur voulut qu'à l'entrée de Compiègne le poste fût composé de territoriaux commandés par un sergent médaillé, à barbiche blanche, pas l'air commode, et qui voulait jouer au soldat. Il éplucha nos laissez-passer, inspecta l'intérieur de la voiture et s'enquit de ce que contenaient les bouteilles cachées dans le panier.

— Mais, c'est de l'alcool, dit-il, madame! Boisson prohibée dans sa vente et son transport!

Mme Rousquignolles, trop sûre de sa puissance, eut la malencontreuse idée d'offrir une de ces petites fioles au sous-officier... Ah! là là! ce qu'elle en prit! J'en ris maintenant, mais à ce moment-là, nous fûmes terrifiées.

— Quatre hommes! cria-t-il.

Et il ne parlait de rien moins que de nous faire coffrer et d'envoyer cheval et voiture en fourrière! Moi, je n'osais

rien dire à cause de mes faux papiers. Quant à Mme Rousquignolles, elle prit son masque le plus angélique, et, avec son sourire le plus innocent, des larmes plein les yeux, se mit à supplier ce terrible sergent de telle façon que non seulement il ne parla plus de nous coffrer, mais encore qu'il nous laissa passer, non sans avoir confisqué les fioles, pris nos noms et recommandé de nous mettre en règle avec la Place pour le retour.

Notre chemin passait devant l'hôpital Bourdel, mais nous étions trop en retard pour que j'eusse pu faire à ma fille la petite visite que j'avais projetée.

Nous remisâmes notre équipage à Margny-les-Compiègne chez des amis de Mme Rousquignolles. Celle-ci échangea sa peau de bique contre sa belle pelisse en Astrakan. Quant à moi, avec mon manteau gris, garni d'opossum et sur la tête mon petit marquis bordé de plumes, si je n'avais pas tout à fait l'air d'une amazone du temps des rois, j'étais certaine à l'avance que je ne serais pas la plus mal nippée de l'assemblée... La salle était remplie de généraux, de colonels, d'officiers qui passaient leur temps pendant les entr'actes à se saluer selon leurs grades, et de nombreux soldats, dont beaucoup de malades et de blessés, accompagnés par leurs infirmières. Quelques dames d'officiers et de la bourgeoisie et deux ou trois châtelaines des environs, — que me nomma Mme Rousquignolles, — étaient fort entourées, bien que, du moins ces dernières, très simplement mises. Mme Rousquignolles les connaissait pour les avoir vues à quelque hallali, un soir de chasse, aux environs de Fontaines-sous-Bois. J'aperçus Mme Bourdel, mais de trop loin pour la saluer. Nous étions très bien placées aux fauteuils de parterre et tout entourées d'officiers. On nous regardait beaucoup car nous faisions une paire pas ordinaire. L'une, grande et forte à pleine peau, l'autre d'autant plus distinguée qu'elle était petite et bien faite, mais toutes deux d'un blond cendré si fin et d'un teint

si éclatant que les autres femmes avaient l'air pâles ou jaunes. Mme Rousquignolles en était, qui l'eût cru, tout intimidée, tandis que moi, je me trouvais, au milieu de ces hommages, comme un poisson dans l'eau. J'ai toujours pensé et je pense encore que, sans doute à cause de mon mesquin mariage, je n'ai pas occupé dans la vie la situation sociale à laquelle j'eusse pu prétendre.

Au-dessus de nous, aux fauteuils de balcon, une dame me fit des gestes amicaux. C'était Mme Phalle. J'eusse bien préféré ne point la rencontrer. A ce moment Mme Rousquignolles me tira par le bras pour me montrer, à côté du grand général qui présidait avec le sourire, un petit civil, le sous-préfet, auquel son vêtement noir surmonté par un képi au large bandeau brodé d'argent donnait l'air triste et digne d'un employé des pompes funèbres... Mais les trois coups retentirent et le rideau se leva. Au fond je ne m'intéressai pas beaucoup aux numéros du programme, plutôt sérieux. Un moment, je crus que j'allais, enfin, m'amuser. On vit paraître sur la scène un petit cabotin maigre, vieux, rasé au bleu, habillé trop jeune d'un veston clair à martingale et qui d'un coup de tête de garçon tapissier, rejetait sans cesse en arrière les trop longues mèches de sa trop noire chevelure. Au lieu de galipettes, ne nous déclama-t-il pas je ne sais quoi de patriotique, en se contorsionnant comme un ver coupé. J'étais furieuse, mais, sans doute, m'étais-je trompée dans mon jugement, car l'acteur fut couvert d'applaudissements frénétiques. Je demandai son nom à mon voisin, qui me répondit d'un ton méprisant pour moi :

— Mais c'est M. un tel, de la Comédie-Française !

Je n'en avais jamais entendu parler et j'eus honte d'être si provinciale.

Ensuite nous entendîmes la Musique du 13e territorial, composée de beaux pépères bien gras, bien habillés et culottés de velours à côtes marron. Ils faisaient un drôle d'effet sur la scène, encadrant de jolies femmes en robes

de théâtre. Mais point intimidés, ils jouèrent les airs nationaux de tous les pays alliés.

Battez, tambours! Sonnez, clairons! en l'honneur de l'Angleterre! (ou de la *Belgique*, etc... même du *Japon*), récitait quelqu'un d'une voix émue et la fanfare mugissait! Une actrice, entourée d'une étoffe tricolore, entonna la *Marseillaise*.

Tout le monde debout! Acclamations prolongées. Moi, tout simplement, j'étais bouleversée.

La séance était finie. Comme nous suivions le flot vers la sortie, je m'entendis appeler. C'était Mme Phalle. Pincée! Elle me reprocha gentiment de nepaslui avoir donné de mes nouvelles; puis, se tournant vers un grand diable d'officier qui l'accompagnait, elle me le présenta :

— Le capitaine Taillecuisse.

— Ah! madame, s'exclama celui-ci, je prie Sabbaoth, le Dieu de la guerre, de me conduire un jour, avec mon escadron, loger à Fontaines-sous-Bois où vous devez briller comme un lys au milieu de sauvages buissons!

Voilà un homme distingué! pensai-je. Mais Mme Rousquignolles, se mêlant, sans en être priée, à la conversation, lui coupa impoliment la parole :

— Dites donc, vous! C'est vrai que Madame est une belle fleur, mais, moi son amie, me prenez-vous pour un choux cabus ?

Elle avait parlé assez fort pour être entendue des voisins qui se mirent à rire. Alors, bonnement, Mme Rousquignolles en fit autant. Tout aussitôt elle poussa un juron :

— Cré nom ! fit-elle, ça va sonner cinq heures. Cette sale boîte de la Place sera fermée !

Nous prîmes vivement congé de Mme Phalle, que le capitaine Taillecuisse quitta pour nous accompagner. C'était un bel homme dans la force de l'âge, au nez osseux et distingué et dont la barbe blonde s'effilait en pointe

sur son dolman kaki. Son regard extraordinairement brillant et aigu m'impressionna vivement.

...Naturellement, la Place, devançant l'heure de quelques minutes, était fermée. Nous expliquâmes au capitaine notre embarras : pour rentrer, il nous fallait absolument passer devant le poste des territoriaux avec le chef duquel nous avions eu maille à partir. Il nous ferait sûrement faire demi-tour si nos papiers n'étaient pas en règle. Quant aux autres postes, grâce aux sentiers de traverse que connaissait parfaitement Mme Rousquignolles, ils étaient faciles à éviter. Le capitaine nous rassura.

— J'en fais mon affaire, mesdames, nous dit-il. Allons atteler votre voiture. Je vous accompagnerai jusqu'à la porte Chapelle et vous passerez avec moi.

Il grimpa le dernier sur le siège. Je le séparais de Mme Rousquignolles qui conduisait. Dès le départ, il chercha à prendre ma main. Je m'y attendais et l'avais dégantée à l'avance, de sorte qu'il la rencontra sans longs tâtonnements.

Dieu! que nous sommes donc peu de chose devant les tentations ! Etait-ce une trop longue privation de caresses, d'où le désir, bien légitime, d'en avoir ma part, ou plutôt une sorte d'instinct qui me poussait à garder jalousement pour moi les hommages du beau capitaine et par conséquent à accepter ses avances et à y répondre pour l'empêcher de se rabattre sur Mme Rousquignolles ? Je ne sais encore ; toujours fut-il que mes belles résolutions s'envolèrent et qu'instantanément je me sentis amoureuse de cet homme que, cinq minutes avant je n'avais jamais vu !

Toutefois ce premier voyage sur la route de Cythère fut bien court. La porte Chapelle et le poste des territoriaux étaient atteints avant que j'eusse pu raisonner sur le trouble qui m'agitait. Le capitaine descendit de voiture, dit quelques mots au chef de poste, nous salua fort civilement, promit qu'il reviendrait nous voir à che-

val le plus tôt possible. Mme Rousquignolles brusqua les adieux, tira sur les guides; le cheval prit le trot et nous nous engageâmes tout de suite sur les sentiers de la forêt. Malgré mes tentatives, je ne pus amorcer de conversation avec Mme Rousquignolles, qui, jalouse, décidément, me faisait la tête. Nous n'atteignîmes Fontaines qu'à la nuit. Comme Mme Rousquignolles m'avait, dès le matin, invitée à dîner, elle n'osa pas s'en dédire. Sa bonne humeur lui revint complètement quand le gestionnaire lui eut apporté quelques paquets de cacao et de vermicelles. J'eus bien soin de ne faire aucune allusion au Capitaine et nous nous quittâmes, après le dîner, bonnes amies comme devant.

En rentrant, un étrange pressentiment m'agitait ; il me semblait que j'allais, moi aussi, retrouver un beau cavalier. J'étais si préoccupée par cette pensée que je ne remarquai même pas combien, ce jour-là, j'avais été mauvaise mère ! Ce fut longtemps après que le remords me prit de n'avoir pas fait un petit effort pour aller voir ma fille en passant devant l'hôpital Bourdel ! Hélas ! ce n'est que lorsqu'on les a perdus qu'on pèse à vrai poids son propre amour pour les êtres qui vous sont le plus chers...

Quoi qu'il en ait été, je dormis fort mal ce soir-là, tourmentée par le souvenir du beau capitaine auquel, dans une sorte de langueur, je rêvais, plus qu'il n'eût fallu pour demeurer fidèle en pensée à mon cher Roland. Et même, le lendemain, je restai inquiète, nerveuse, tressautant au moindre bruit; en somme, comme on dit, mal à l'aise dans ma peau.

Trois jours après, j'étais assise devant ma fenêtre, dont les rideaux relevés me permettaient de me distraire aux allées et venues de la rue, et je venais de recommencer pour la troisième fois le talon d'une chaussette que je tricotais pour Roland, lorsque je vis s'arrêter devant la maison deux cavaliers montés sur de superbes étalons

blanc d'argent aux yeux roses et aux longues queues traînant jusqu'à terre. L'un de ces cavaliers,— je l'avais reconnu à sa seule tournure, — était le capitaine Taillecuisse... J'en battis des paupières de plaisir ! L'autre, un arabe barbu, enturbané de kaki, drapé dans une gandourah brune serrée à la taille par une ceinture de cuir dans laquelle était passée sa baïonnette,comme un yatagan, se précipita à la tête du cheval de son officier dès que ce dernier eut mis pied à terre.

Le capitaine passa la main sur sa barbe blonde,releva les pointes de ses longues moustaches, rajusta son ceinturon et regarda autour de lui. Il portait un képi singulièrement entouré de soie kaki et des bottes en cuir rouge brodées d'or... un vrai chef !

Soudain il m'aperçut, me fit un petit geste de la main et m'adressa le plus gracieux des sourires. La seconde d'après, il était à ma porte et, comme je ne m'enferme jamais à clef, le bouton tourné, il entrait dans le vestibule, puis dans ma chambre, sans que j'eusse eu le temps de me lever et de regarder dans la glace si j'étais bien coiffée. Il se confondit en excuses sur son entrée un peu cavalière.

— C'est bien le cas de le dire ! ajouta-t-il spirituellement.

Mais il ne s'en assit pas moins en face de moi, ses genoux à presque toucher les miens. Il continua à parler d'abondance de la pluie, du beau temps, de cette délicieuse villa Bon Accueil, « nid charmant où respirait l'idéale rose rose que j'étais », de l'impression foudroyante que je lui avais causée l'autre soir, du désir ardent qu'il avait de me revoir, désir pour la satisfaction duquel il venait de faire trente kilomètres au galop, risquant une forte punition si son absence était remarquée. Son régiment quittait le lendemain même la région pour rejoindre un autre secteur,— la Champagne probablement,— où se préparait une grosse attaque. Il n'avait pas voulu

partir, « peut-être pour toujours, sans avoir revu celle qui désormais, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, serait la dame de ses pensées ». Il dit tout cela fort bien, le beau capitaine, sans me quitter de ses yeux étincelants, et dans le ton qu'il fallait pour me convaincre, si je ne l'eusse été à l'avance. J'étais très émue, — il s'en aperçut — et je le fus davantage quand, mettant un genou en terre, il me demanda la permission de me baiser la main. Ces manières si distinguées et chevaleresques me décidèrent à lui laisser non seulement baiser mes mains, mais encore à me pencher moi-même en avant pour qu'il pût glisser son bras autour de ma taille. Sa belle chevelure blonde, ondulée et parfumée à la Violette royale, s'appuya contre mon sein palpitant. Exquises minutes !

A ce moment, me souvenant que les rideaux étaient relevés et que, d'autre part, l'attention des passants pouvait être attirée par la promenade de long en large des chevaux que conduisait ce si peu banal janissaire, je fis un geste de la tête vers la croisée. Le capitaine se releva, sortit dans la rue, baragouina quelques mots en arabe, sur quoi l'ordonnance, après avoir remis à son officier deux paquets qu'il sortit de ses sacoches, disparut avec ses bêtes.

Comme s'il eût soudain changé d'idée, le capitaine me proposa de goûter. Nous organisâmes une petite dînette avec le porto et les gâteaux qu'il avait apportés. Bons gâteaux, trop généreux porto ! Je commençai vite à rire et à trouver la vie bonne, — comme à Corbeaulieu. J'avais tout oublié dans l'excitation du moment ; je ne pensais ni à l'aviateur, ni à Roland, ni encore moins à mon mari. Le bel homme était là, sentant bon, élégant, beau parleur, de nouveau entreprenant et toujours me fixant de singulière façon. Moi, il faut croire que j'étais à point, car, lorsque je repris mes esprits, la nuit était tombée et ma pudeur aussi. Je dus allumer la lampe pour réparer le désordre de ma toilette et de ma chambre.

Arthur, — le beau capitaine Taillecuisse m'avait confié son nom en échange du mien, — Arthur, un peu moins tendre et prévenant, regarda sa montre, sursauta, ouvrit la fenêtre, mit deux doigts dans sa bouche et poussa un sifflement strident. Trois minutes après, l'Arabe était là avec les chevaux.

Ah! pensai-je, le voilà déjà parti. Hélas! La vie n'est faite que de séparations et le bonheur n'a pas plus de durée que le son de ce sifflet par lequel Arthur vient de de décider son départ? Je pleurai un peu à l'idée que j'allais me retrouver seule. Arthur, lui, paraissait beaucoup moins impressionné par la cruauté de la séparation. Il but, d'un trait, la fin de la bouteille de porto, claqua de la langue, m'embrassa dans le cou :

— Pleure pas, ma bellette, me dit-il, je reviendrai un de ces jours... et surtout ne m'en fais pas porter !

Et moi qui aurais tant aimé qu'il me baisât les mains comme avant et surtout qu'il ne me parlât pas avec cette familiarité de mauvais goût ! Mais j'étais tellement sous le charme que je ne pensai pas à me fâcher du changement de ses manières. Peut-être jugeait-il que c'était moi qui restais son obligée? Je dois avouer que, s'il avait cette conviction, elle pouvait être assez fondée. Je me sentais même tellement son obligée que, malgré la déception dont je viens de parler, je n'avais qu'une idée, me montrer honnête et généreuse débitrice et le plus tôt possible ! Et puis, ne vaut-il pas mieux prendre les gens comme ils sont, surtout quand ils vous causent de l'agrément par quelque côté? Cependant, le capitaine, sa pipe une fois allumée, sauta à cheval et, suivi de son fidèle esclave, disparut au grand trot dans la nuit.

Je l'avais accompagné jusque sur le pas de la porte et, comme je m'étais avancée vers le milieu de la chaussée pour le suivre des yeux plus longtemps, j'entendis une petite toux, un ricanement plutôt. Je me retournai ; c'était Agénor le bouif. Il se mit à chantonner l'air de la

« Petite Simone », cette ignoble chanson où il n'est question que de maris trompés « et de cheminées qu'on ramone ». Sale individu !

Quand je fus rentrée dans ma chambre, l'heure du dîner était arrivée ; mais je n'avais aucun goût à faire la cuisine, ni quoi que ce fût d'ailleurs. J'étais fatiguée, comme enfiévrée. Je bus une grande tasse de café et me couchai tout de suite. Rien d'étonnant à ce que ma nuit ait été particulièrement agitée. Mon imagination surexcitée n'inclinait certes pas mes pensées vers le remords d'avoir volontairement trompé Roland. A dire vrai, à Corbeaulieu, il n'y avait pas eu tout à fait de ma faute. J'avais été surprise. Mais cette fois-ci, je dois l'avouer aujourd'hui, je l'avais bien voulu ! Dès l'entrée dans ma chambre, — je m'en souviens parfaitement, — j'étais à lui. Non que je l'eusse aimé en coup de foudre. Non, rien de cela. Mais, je ne sais pas, cet homme m'apparut comme un dominateur avec lequel je n'avais rien d'autre à faire qu'à obéir. Et maintenant je me sentais tout à fait sa servante.

Je finis, en rêvassant et en me retournant sur mon lit, à le comparer à Casanova, cet homme dont j'avais lu les mémoires, qui prenait toutes les femmes qu'il voulait, et en était adoré bien qu'il s'en moquât. Et je me convainquis que j'aimais Arthur de telle façon que je ne désirais qu'une chose : le revoir.

... Le printemps s'annonçait précoce. Les anémones, puis les narcisses, les jacinthes avaient successivement semé leurs fleurs blanches et jaunes et bleues dans les clairières et les sous-bois de la forêt où j'allais me promener et dans les prés ; et voici déjà les petits points blancs qui, peu après, furent, une fois sortis de leurs corolles vertes, les jolis muguets du mois de mai.

Jeune fille, j'adorais le printemps. Je m'y sentais comme plus légère. Il était pour moi la saison où je m'imaginais devoir rencontrer le Prince Charmant (ma pre-

mière entrevue avec mon futur mari, je m'empresse de le dire, eut lieu au mois de décembre.) Mais cette année-là j'errais au milieu de toute cette amoureuse nature, comme dit un poète, sans ressentir aucun bonheur. Au contraire, parmi cette joie, cette renaissance des choses et des êtres, je me trouvais encore plus seule et attristée. Etait-ce parce que j'avais perdu toutes mes illusions de jeune fille et même les sentiments de réserve qui eussent dû me préserver, mariée, de trop folles aventures? Cela est fort probable. Y avait-il aussi, dans cette sorte d'anxiété qui m'étreignait, comme un pressentiment des malheurs dont j'étais menacée? Jusqu'alors, j'avais vécu au jour le jour, insouciante et, à tout bien considérer, sans avoir à me plaindre de ma destinée. Et voilà que, tout d'un coup, j'étais soumise à une troublante alternative, sur laquelle je ne raisonnais pas clairement alors, mais qui me causait un pénible malaise. Je comprends seulement maintenant que j'aimais Roland avec mon cœur et Arthur avec mes sens. Tous deux étaient partis au loin et dans des conditions telles, qu'ils pouvaient bien ne jamais revenir ; en sorte que, si je n'avais aucun choix immédiat à faire entre eux en ce qui concernait le physique, je n'en étais pas moins inconsciemment troublée dans mon cœur, parce que j'y sentais monter comme une vague de passion charnelle qui menaçait de submerger la fleur du sentiment délicat que Roland avait su faire éclore. Hé, oui, la petite fleur bleue !

Je commençai tout d'un coup à m'ennuyer beaucoup à Fontaines. Mme Rousquignolles se montrait vraiment trop vulgaire, trop cynique et, je m'en aperçus bien vite, assez jalouse pour n'être pas considérée par moi comme une amie de tout repos.

Naturellement, je ne lui avais fait aucune allusion à la visite du capitaine Taillecuisse, bien que, certainement, elle en eût été avertie le jour même par Agénor le bouif ou quelque autre. Tout se sait dans ces miséra-

bles petits patelins ! Au contraire, je redoublai d'amabilité avec elle, ce en quoi j'eus peut-être tort, car je dus lui donner l'impression que j'avais peur d'elle. Aussi me traitait-elle un peu en petite fille, affectant de me donner des conseils pour ceci et pour cela, ce qui ne laissait pas que de m'agacer.

Notre première dispute eut pour prétexte une robe neuve. Une belle robe et un bel amant sont les deux choses qui excitent le plus la jalousie des femmes et la robe peut-être plus que l'amant. Or, j'avais rapporté de Compiègne une pièce de beau tussor beige. Comme je parlais à Mme Rousquignolles de la robe que je voulais me faire faire par Mme Mancelot, l'excellente couturière réfugiée de Saint-Quentin, elle me conseilla froidement un boléro avec des revers écossais, une jupe serrée sous les seins par une ceinture rouge, un chapeau rouge à Prince de Galles blanc et des bas rouges ! Voilà ce que Lydia, car nous nous appelions déjà par nos petits noms, eut le toupet de me proposer avec son sourire angélique ! Mais je me dis en moi-même :

— C'est ça, ma vieille, pour que j'aie l'air d'une madame Mac-Mich ! Va toujours, tu peux m'attendre sous l'orme !

Je me dépêchai de faire faire la robe sur un modèle à mon idée, le plus simple possible : jaquette, jupe un peu courte, — la mode en commençait, — blouse blanche, chapeau cloche en paillasson gros bleu avec dessous en mousseline rose pour faire valoir mon teint, et petit mouchoir de soie gros bleu dans la poche de ma jaquette ; un rien ce mouchoir, mais une trouvaille ! Avec mes richelieu et mes bas de soie fauves, j'avais l'air d'une lady. Je décidai de revêtir ce costume à la prochaine occasion. Or, il n'y a guère d'autres occasions de toilette au village que la grand'messe. J'allai donc à la grand'messe.

L'église était petite, mais très poétique, à flanc d'une colline toute entourée de bois. De grands arbres éten-

daient, comme une bénédiction, leurs bras sur les tombes du vieux cimetière qui se pressaient à sa porte ; déjà des croix de bois nombreuses marquaient les morts militaires. Il faisait un doux soleil et, tout près, du côté de Saint-Léger, on entendait le canon et même, de temps à autres, quelques crépitements de mitrailleuses. Je fus bien tristement impressionnée en pensant à Roland, qui devait courir, à cette heure, de terribles dangers. J'entrai à l'église et m'installai près du bénitier. Mon recueillement fut vite dissipé par le soin que je dus prendre d'essuyer ma place avec mon joli mouchoir bleu, et par les hurlements du chantre qui répondait à la voix chevrotante du vieux curé. C'était, je crois, une grande fête, car il y avait assez de monde dans l'église. Beaucoup de paysannes en noir avec de ridicules chapeaux branlants sur le haut de leur tête aux cheveux bien tirés vers la nuque. Elles ressemblaient à leurs poules huppées, mais en moins beau. Par contre, leurs filles et deux ou trois jeunes femmes se prélassaient, vêtues à la dernière mode, gants et bas de soie. Je n'aurais jamais cru rencontrer un tel luxe dans ce petit trou perdu de Fontaines. Là, comme partout ailleurs, toutes les allocations passaient en élégances diverses. Bien à l'aise et seule au milieu de son banc loué, Mme Rousquignolles brillait comme un lac au soleil dans sa robe de taffetas bleu vif, sous son immense chapeau mousquetaire noir où se balançait, verte, une grande plume d'autruche. Cette vue me remit en belle humeur. Dans le chœur, les enfants, costumés en rouge, jouaient aux billes derrière le dos de M. le Curé, sous l'œil indifférent de deux ou trois vieillards. Près de l'harmonium, que tenait un prêtre soldat à grosses moustaches noires et en surplis sur son uniforme, d'autres soldats priaient. J'aperçus un petit médecin à un galon qui resta à genoux tout le temps de la messe en égrenant un chapelet. Ce devait être un fiancé séparé de sa promise, pensai-je. J'essayai à mon tour de dire mon « Notre père », mais en

vain ; j'avais oublié ! Une bonne sœur me l'a réappris dernièrement, mais trop tard !

L'Evangile n'était pas encore terminé que la porte grinça ; tout le monde tourna la tête et moi aussi. C'était le marquis de Saubole, toujours en redingote de cheval, en guêtres, éperons sonnants, un foulard rouge autour du cou, et son feutre gris à la main. Pour prendre l'eau bénite, il dut se détourner un peu vers moi. Il m'aperçut, s'arrêta un quart de seconde dans son signe de croix, me jeta un coup d'œil d'ensemble ; ses yeux verts pétillèrent d'admiration, pensai-je. Il termina son signe de croix et s'en fut,droit et fier, rejoindre la marquise que je n'avais pas aperçue sur son prie-Dieu auprès de la chaire.

M. le Curé, heureusement, activa sa messe ; en effet, des schrapnels éclatèrent juste au-dessus de l'église ; des caffuts dégringolèrent sur les ardoises du toit. Quelques vieilles femmes affolées sortirent avec précipitation, mais, comme le marquis et la marquise, le curé, le chantre et les soldats ne bronchaient point, le reste de l'assistance demeura tranquille. Ce n'était que notre D. C. A. qui pourchassait un avion allemand. Je pense que, pendant que la mort menaçait ce petit troupeau de fidèles, les prières s'élevèrent plus ardentes. Pour moi, j'avais trouvé un livre de cantiques et le lisais avec ferveur :

Le temps de la jeunesse
Passe comme une fleur !
Hâtez-vous, le temps presse,
Revenez au Seigneur...

Je commençais déjà à réfléchir sur la coïncidence, au moins étrange, de ces conseils avec ma propre situation morale,lorsque mon mauvais ange aussitôt me souffla que si la jeunesse passe rapidement, c'est une raison de plus pour se la passer douce.Peut-être mon bon ange eût-il victorieusement réfuté ces suggestions impies, s'il en avait eu le temps, mais M. le Curé entonna son *Ite missa est* si allègrement que tout le monde se précipita vers la porte sans attendre la fin de la cérémonie.

Ce fut une débandade. Quand Mme Rousquignolles repassa devant moi, je la suivis. Sur le parvis, elle se retourna, m'inspecta d'un coup d'œil rapide, prit un air pincé :

— Bonjour, ma chère, me dit-elle, vous me faites frissonner avec votre toilette d'été ! Il ne vous manque plus que des espadrilles pour être tout à fait « bord de mer ! »

Je devins rouge comme une pivoine et répondis :

— Il vaut mieux ressembler à la déesse de l'Eté qu'à...

Mais la mère Rabouin me coupa la parole, heureusement, car j'allais ajouter : « qu'à un épouvantail pour moineaux ».

Mme Rabouin s'enquit bruyamment de nos santés et nous descendîmes la côte ensemble. Sur notre passage, les soldats se retournaient; un officier qui se faisait la barbe sortit la tête hors de la fenêtre pour nous dévisager. Tout cela c'était des hommages flatteurs dont nous prîmes, Mme Rousquignolles et moi, chacune la part que nous croyions devoir nous revenir. Les Rabouin m'avaient invitée à déjeuner, ce qui me permit de quitter la Rousquignolles assez naturellement et d'éviter ainsi la continuation de la scène et sans doute une brouille définitive.

Le lendemain matin, comme je causais à la fenêtre, le garde tapa contre la vitre. Je lui fis signe d'entrer. Il me remit un papier où était écrit : « Le maire de Fontaines-sous-Bois prie Mme Genlis de bien vouloir passer à son bureau aujourd'hui de 1 à 4 heures ».

— Aïe, aïe, me dis-je, me voilà pincée. Ne va-t-il pas me renvoyer à Compiègne comme il m'en avait menacée si je revenais sans mes papiers au complet, ou n'aurait-il pas déjà appris la trop longue visite du capitaine Taille-cuisse ?

J'offris au garde une tasse de café et de l'eau-de-vie, tandis que je l'interrogeais habilement. Le bonhomme me suggéra que c'était sans doute pour quelque allocation, mais que certainement le maire, — il le connaissait

depuis si longtemps ! — ne pensait plus à ma situation irrégulière. Cette façon de voir me donna quelque courage. Je remis ma robe beige et mon chapeau gros bleu et, sur le coup de deux heures, je me présentai au petit château de M. le maire.

Deux ouvriers peintres en longues blouses blanches étaient juchés sur des échelles et repeignaient les volets verts de la façade. Je les interpellai :

— Savez-vous, messieurs, si le maire est là ?

L'un d'eux se retourna :

— C'est moi le maire... Ah ! vous voilà, madame. Pardon de vous recevoir ainsi. Mais c'est la guerre ! Tous les ouvriers sont au front ou aux usines. Et c'est très amusant, ce badigeonnage... Tenez, ajouta-t-il en s'adressant à son compagnon, prenez mon camion et ma brosse.

Et il les lui tendit du haut de son échelle. Je manquai éclater de rire : l'autre peintre était la marquise, coiffée d'un vieux canotier jauni ! Soudain, je ne sais pas comme cela se fit, fut-ce la faute de la marquise ou celle du marquis, mais le pot de peinture dégringola en rebondissant le long de l'échelle. Je n'eus que le temps de faire un saut en arrière pour ne pas tout recevoir sur mon chapeau. Hélas ! une bonne moitié en rejaillit sur ma robe, sur ma robe neuve ! Je crus que j'allais me trouver mal, mais les marques de regret et de prévenance que le marquis et sa femme me témoignèrent avec sincérité et profusion me remirent un peu. La marquise m'obligea à enlever ma jupe tachée. Elle m'en donna une autre qu'elle prit dans la garde-robe de sa fille alors infirmière aux Armées. Elle m'avait emmenée dans son cabinet de toilette. Cette pièce m'était apparue d'abord comme de la plus grande simplicité. Mais je m'aperçus vite que si elle n'était pas encombrée de choses inutiles ou voyantes, chaque objet de toilette en était d'argent, de vermeil ou d'écaille blonde. Le service en porcelaine blanche avec des dessins chinois gros bleu s'étalait sur une large table de marbre blanc ;

au mur, autour de la pièce étaient suspendus des tableaux de laque rouge, noire et or, représentant des Chinoises et des Japonaises à leur toilette. On aurait dit un musée. La marquise, très gentiment, me fit laver les mains; son savon embaumait l'œillet. Je le lui dis; aussitôt elle m'en offrit un pain. Je ne pouvais m'imaginer que cette vieille dame, si luxueuse dans son intérieur, fût la même que celle qui peinturlurait ses volets, affublée d'une blouse d'ouvrier. Ah ! si j'avais été riche, ce n'est pas moi qui eusse abîmé mes mains à des travaux si grossiers !

Quant au marquis, il avait, pendant ce temps, enlevé sa blouse et ses vieux gants et m'attendait dans son bureau. Il commença par renouveler ses excuses pour une maladresse dont ma toilette avait tant souffert, « toilette d'un goût si parfait et qui me seyait si bien ! »

Ce disant, ses yeux verts riaient, tandis que sa bouche restait sérieuse dans sa barbe poivre et sel que caressait sa main maigre aux belles bagues. Il continua :

— J'ai pu constater, madame, que vous êtes depuis assez longtemps installée dans la commune... Je pense que vous m'avez apporté vos papiers ?

Je rougis beaucoup en lui répondant que la hâte avec laquelle j'étais partie de Compiègne afin de pouvoir profiter d'un fourgon militaire pour mon déménagement m'avait seule empêchée de les demander, mais qu'à mon prochain voyage à la ville...

Il m'interrompit d'un geste de la main et se mit à rire :

— Vous avez de la chance, madame, que je vous aie ainsi aspergée de couleur. A quelque chose ce malheur sera bon ! car je ne peux maintenant vous refuser votre permis de séjour, ce serait vraiment trop de désagrément pour une fois. Ce pot de peinture vous a baptisée citoyenne adoptive de Fontaines. Veuillez me dire, seulement, quand vous comptez faire venir votre petite fille que vous m'aviez annoncée malade et devant suivre à la campagne un régime alimentaire spécial ?

A son ton, je vis qu'il ne dépendait que de moi que l'affaire tournât tout à fait bien : il ne savait sûrement rien du capitaine. Aussi répondis-je avec candeur que, justement, je venais de recevoir une lettre de ma belle-mère m'annonçant sa venue avec ma fille enfin guérie de sa plaie à la jambe et que,même,j'allais avoir la grande joie de réunir la famille tout entière, car mon mari, malade, viendrait sans doute passer sa convalescence avec nous. Le marquis s'intéressa beaucoup à la carrière d'Emond et à sa maladie. Puis il m'assura de son désir de m'être agréable.

— Quant à vos papiers, ajouta-t-il, ne vous en occupez plus. J'irai un de ces jours à Compiègne et je les demanderai moi-même aux autorités civiles et militaires.

Cela me parut moins rassurant! Mais je ne laissai rien voir de mon inquiétude.

Enfin, le marquis se leva, prit dans un vase l'un des beaux œillets lie-de-vin qui y trempaient et me l'offrit. Bien galant, Henry IV! Je laissai, comme par maladresse, tomber mon mouchoir. Naturellement le marquis le ramassa et me le rendit :

—Il embaume le... Lubin, n'est-ce pas, petite madame?

— Non, monsieur le maire, non, c'est du *Suivez-moi jeune homme...*

— Ah ! fit-il en souriant toujours, je n'aurais pas cru... Permettez-moi, madame, de vous précéder afin de prévenir ma femme que, du haut de son échelle, elle ne vous asperge pas une seconde fois.

Et je m'en allai avec ma jaquette beige sur la jupe en drap bleu de la Comtesse jeune, ainsi qu'on disait dans le pays, un savon à l'œillet dans une main, un œillet violet dans l'autre, comme si c'eût été un cierge, enchantée d'avoir obtenu mon permis de séjour, un peu troublée aussi de la façon ambiguë dont nous nous étions quittés, le marquis et moi. Avec ces nobles, toujours si polis, on ne sait jamais sur quel pied danser, et, quand ils vous

disent quelque chose de particulier, on ne sait pas davantage, comme disait ma belle-mère, si c'est du lard ou du cochon. Rien n'est plus vexant que ce genre de politesse-là. Franchement, des fois, on aimerait mieux être bousculée.

Lui avais-je seulement plu au Vert-galant ? Il me semblait que oui. J'en fus tout à fait persuadée le lendemain quand le jardinier du château m'apporta un petit paquet. C'était ma jupe en tussor bien ployée ; et, dans une enveloppe, un billet de 500 francs et ces mots sur une carte de visite : « Le marquis de Saubole prie Madame Genlis d'agréer ses hommages et de bien vouloir accepter cette petite somme pour payer le teinturier. »

Quelle aubaine : 500 francs ! Certes, une indemnité m'était due pour ma robe complètement gâchée, mais, cependant, je ne m'attendais pas à pareille somme. Je ne pensai pas, d'ailleurs, un instant, à la refuser. A mon tour, j'empaquetai la jupe prêtée et priai le jardinier de la rapporter avec tous mes respectueux remerciements. Ensuite je restai un moment souriante et songeuse. Puis je mis ces cinq cents francs dans le tiroir de ma commode auprès des deux ou trois billets de cent francs qui me restaient.

— Si tout de même le marquis, pensai-je en soupirant, avait joint à cet envoi la gerbe d'œillets ?... Ensuite, je me posai cette question: « Dois-je le remercier personnellement par une lettre ? » Question à laquelle ma sotte vanité me fit répondre: non, surtout pas par écrit, car il n'avait pas dû prévenir sa femme de cet envoi. Je résolus donc de lui exprimer ma reconnaissance à la première occasion et de vive voix, ce qui me parut beaucoup plus sage.

Les jours suivants, quand j'entendais le trot du poney pie, je mettais le nez à la fenêtre, mais le marquis passait au bout de la rue sans plus retourner la tête de mon côté que si je n'avais pas existé. Sans doute avait-il peur de se compromettre ?

Cependant, j'avais écrit à ma belle-mère de venir s'installer chez moi avec Rosalinde, dès que cette dernière pourrait sortir de l'hôpital. Huit jours après, elles débarquaient toutes deux à la gare de Rethondes, où ces bons Rabouin eurent l'obligeance de les aller chercher.

J'eus du plaisir à revoir ma fille; et pourtant je me doutais bien qu'elle serait une gêne pour moi, gêne à laquelle je cherchais déjà à me soustraire par toutes sortes de combinaisons qui me trottaient par la cervelle.

Rosalinde, si fraîche et si rose avant sa maladie, avait perdu ses belles couleurs et son embonpoint. Elle manifesta une grande joie en m'embrassant.

— Comme tu es belle, ma jolie petite maman, me disait-elle, en me couvrant de caresses passionnées.

Ses manières si affectueuses et la bonhomie de Mme Genlis me disposèrent favorablement. J'installai ma fille et sa grand-mère dans la chambrette du haut, où je me hâtai de monter un poêle que j'allai chercher au magasin du commandant du cantonnement. Cet officier était parti en permission sans avoir été remplacé ; on entrait dans ses magasins comme dans un moulin ; je n'eus qu'à choisir le meilleur des petits poêles militaires et à me le faire apporter sur une brouette par ce bon ivrogne de Loufoque, toujours en quête du moindre pourboire.

Rosalinde toussait un peu. Elle avait dû prendre froid dans la guimbarde des Rabouin. Il fallut la coucher tout de suite. Elle fit de la fièvre et sa grippe ne la quitta qu'au bout d'une quinzaine, la laissant assez affaiblie, malgré les soins d'un docteur de l'Ambulance, lequel eut le toupet de me demander trois francs par visite ! Il était venu presque tous les jours. Il s'installait en bas à me faire la cour, tout sale et mal fichu qu'il était. Je dus le mettre à la porte ; à la suite de quoi il m'envoya sa note. J'allai, sur les conseils du gestionnaire, réclamer au médecin-chef, vieil homme, que je trouvai en pantoufles, au coin du feu, revêtu d'une houppelande cras-

seuse, fumant sa pipe, et crachant dans les cendres. Il m'envoya promener avec de gros mots, mais je n'entendis plus parler de rien. Je sus depuis que le général Joffre avait lancé un ordre enjoignant aux médecins militaires de donner gratuitement leurs soins aux habitants quand il n'y avait pas de médecins civils dans la localité. Il est juste de dire que tous les majors n'étaient pas aussi intéressés. J'en ai connu, au contraire, de très complaisants et charitables, mais on les comptait.

Il faisait encore assez froid, surtout le matin, dans la mansarde, et ma provision de charbon n'eût pas suffi à chauffer nos deux chambres. Aussi dûmes-nous faire comme tout le monde à Fontaines, aller à la récolte du bois mort dans la forêt. Tandis que je restais auprès de Rosalinde, maman Genlis partait avec une grande perche sur l'épaule. Un crochet de bois, qui terminait la perche, servait à agripper les branches mortes sur les arbres. Ce sont là des habitudes de pays forestiers. Maman Genlis avait aussi sous son tablier une serpe, car, comme bien l'on pense, il était moins fatigant de couper de jeunes baliveaux que de souquer sur des branches mortes jusqu'à ce qu'elles se cassent ! Les gardes champêtres n'osaient rien dire et les gendarmes de la Prévôté s'en fichaient. Ils ne se gênaient pas eux-mêmes pour saccager la forêt environnante, non plus que les soldats d'ailleurs. Aussi les bonnes femmes de Fontaines ne consentaient à les blanchir que s'ils apportaient leur bois et naturellement de l'argent. Il y en avait, de ces repasseuses, qui prenaient jusqu'à un franc pour blanchir une chemise, même quand le poilu leur fournissait, par-dessus le marché, pour plus de cent sous de combustible. Enfin, son tas fait, maman Genlis le liait en laissant dépasser deux perches, qui faisaient au fagot comme des jambes. Elle le mettait debout contre un arbre, le chargeait, en reculant, sur ses épaules et nous l'apportait. La brave femme ! Je n'hésitais pas à lui prêter la main pour la dé-

charger de son fardeau et même à l'aider à débiter son bois à bonne longueur. Je trouvais cela tout naturel. C'était la guerre !

Le mois de mai passa très vite. Tout d'un coup il avait fait très chaud ; les tendres feuilles retardataires s'étaient mises à pousser très grandes ; puis il avait fait encore plus chaud et les bonnes gens s'étaient dépêchées de faucher leurs foins dans la plaine, qui est le pays cultivé hors forêt. Les soldats les avaient aidées à faucher, à faner et, avec leurs équipages, à engranger. A cause de la guerre, on se hâtait de tout finir au plus tôt, tant on avait peur de ne le plus pouvoir le lendemain. Peut-être est-ce aussi à cause de cela que les hommes et les femmes se pressaient tant d'aimer ?

Et moi aussi, je me dépêchais de faire une jolie robe pour Rosalinde. Je taillais, je faufilais, je cousais à la main et à la machine avec une hâte fébrile, comme si l'hiver eût dû arriver dans quelques jours, l'hiver ou un autre mauvais événement exprès pour empêcher Rosalinde de mettre sa robe neuve. Lydia m'avait rapporté de Compiègne une jolie étoffe de crépon, dont la teinte rose eût peut-être été de meilleur goût, si je l'eusse choisie moi-même. Mais il était de plus en plus difficile d'aller à la ville. On disait qu'une attaque se préparait et je n'osais demander au maire une faveur particulière, malgré la sympathie que je le soupçonnais d'avoir pour moi. Il m'en imposait encore assez, ce Seigneur à la Henry IV, pour que j'hésitasse à l'affronter, même pour le remercier, comme je me l'étais proposé.

Les 75 contre avions se multipliaient autour de nous ; le canon faisait entendre un roulement continu et plus proche ; parfois un obus allemand égaré éclatait en quelque coin de la forêt, et même notre facteur en reçut un éclat en plein dans le sac qu'il portait sur le ventre et auquel il dut la vie. Le projecteur ronflait dès le crépuscule et promenait presque toute la nuit dans le ciel ses longs

yeux lumineux. Les avions allemands pondaient leurs sales œufs sur la gare et les ponts de Compiègne, tandis que nos avions à nous, de plus en plus nombreux, passaient sur nos têtes pour filer vers les lignes allemandes ; et alors on voyait dans le noir s'allumer, avec un bruit étouffé, l'étoile brillante des schrapnels boches... Nos troupes ne faisaient que passer une nuit au cantonnement. Nous eûmes, pendant deux jours, des chasseurs d'Afrique insolents et minces sur leurs biques, au galop même pour aller à l'abreuvoir. Ah ! les gentils gars ! Avec leurs larges barres de laine rouge, l'une sur la tête l'autre à la ceinture ! Et aussi de gros artilleurs rigoleurs qui conduisaient de belles pièces lourdes, camouflées en peau de léopard, prendre position pas loin de chez nous. Le lendemain ou le surlendemain, la vaisselle, les vitres et les portes tremblaient quand elles tiraient. On était content, parce qu'on comprenait que les Français étaient un peu là ! Et puis, enfin, les Italiens marchaient ! Personne n'avait voulu le croire. Mais on avait beau les appeler « sales macaronis », on était content. Ça allait compenser la reculade russe, m'assuraient de jeunes officiers et des sergents qui, me voyant coudre, assise près de la fenêtre ouverte, venaient gentiment bavarder, sous un prétexte quelconque, par exemple celui de me demander si je n'avais pas peur des taubes ou du canon. Quand ils me paraissaient bien comme il faut et qu'ils racontaient de sensationnelles nouvelles du front, je leur offrais du café et des cigarettes. Mais ils n'osaient pas pousser plus loin leurs entreprises, à cause de Rosalinde et de maman Genlis.

Les paysans eux-mêmes, pourtant si indifférents d'ordinaire, s'intéressaient à l'attaque. Beaucoup, d'ailleurs, tremblaient de peur à l'idée que les Boches étant les plus têtus et les plus forts allaient revenir, si on les taquinait trop, et qu'ils mettraient tout à feu et à sang. J'avais du mal à rassurer les Rabouin. Pour ma part, je

ne croyais pas, ou mieux je ne voulais pas croire au retour possible des Allemands. Si j'avais eu le moindre doute à ce sujet, je ne fusse pas restée une minute de plus à Fontaines, que leur première vague eût submergé. Les Allemands ici, mon sort eût été vite réglé, car ce pauvre von Kiessen devait maintenant être persuadé que ses trois mille francs avaient été bien mal placés. Ce von Kiessen! J'avais fini, à force de ne plus vouloir y penser, à l'expulser presque de mon souvenir! J'en étais même arrivée à me demander si cette aventure n'était pas survenue à une autre moi-même ou à une amie qui me l'aurait racontée. J'éprouvai, dans la suite, combien cette faculté d'oubli m'était naturelle en ce qui concernait mes relations plus ou moins poussées avec les hommes.

Le soir, malgré la défense, on grimpait en famille au projecteur, pour «voir la bataille ». Nous admirâmes, une fois, un spectacle que je n'oublierai de ma vie. Cela se passa ainsi : du côté de Quennevières, canonnade des Allemands. On voyait les départs éclairer en arrière de leurs lignes et les arrivées jalonner les nôtres. Energiques ripostes françaises. Ça bardait! Une de nos grosses pièces, qui tirait non loin de nous, assourdissait; ou c'était peut-être une canonnière sur l'Aisne? On en avait vu passer une le matin, camouflée en chaland à bois. Puis, de droite à gauche, une longue ligne s'illumina de fusées éclairantes, blanches et vives, un vrai feu d'artifice montant en traînées courbes et descendant en étoiles très lentement balancées; et, soudain, toutes ensemble, une infinité de petites fusées de toutes couleurs, moins hautes, des fusées de tranchées pour demander du secours ou un tir d'artillerie, m'expliqua Rabouin. Avec des jumelles qu'il me prêta je pus, tant la lumière était vive, distinguer le dessin des tranchées en terre jaune claire de Quennevières. Les étoiles de toutes couleurs continuèrent à jaillir du sol pendant plusieurs minutes. Le fracas de l'artillerie redoubla. Au même moment, derrière la ligne

d'horizon, de grands éclairs déchirèrent la nue, découvrant le paysage jusqu'à nos pieds. Et l'on put apercevoir Lydia, tenue à la taille par le nouveau sergent infirmier, tandis que Valdayre, le gestionnaire, fumait tranquillement sa pipe assis à leurs pieds. Le tonnerre gronda, ajoutant au bruit du canon sans le dominer. Il y avait certes de quoi impressionner une âme sensible comme la mienne. Valdayre, d'une voix émue, assura que « nous serions demain à Noyon ». Une autre voix dans l'ombre affirma :

— C'est sûr que ça va bien. Mme la marquise revient de Paris. Elle a le même pédicure que le général Joffre. Et le général lui a dit, au pédicure, qu'il était très content, que ça allait bien.

Mais un voisin observa en ricanant :

— Si, dès fois, le général avait voulu seulement parler de ses pieds ?

Tout le monde rabroua cet idiot.

Soudain, les fusées tombèrent pour ne plus se relever, le bruit du canon et des mitrailleuses cessa. L'affaire était finie à Quennevières. Avions-nous gagné de ce côté-là ou non ?

Lydia descendit avec nous, encadrée par son infirmier et son gestionnaire. Elle nous fit rire en nous racontant que la fille du bedeau, Olympia, la belle Olympia, dont un œil louchait et un pied clanchait, un soir qu'à son habitude elle cherchait aventure dans les rues noires, après 9 heures, avait été coursée par une patrouille de la Prévôté. Affolée, elle était tombée dans un fossé rempli de hautes orties et, maintenant, la voilà au lit avec une éruption très douloureuse et bien mal placée ! « C'est bien fait ! ajouta Lydia, a-t-on jamais vu de pareilles traînées ! Ça déshonorerait un village » !

A cette époque, j'étais bien de l'avis de Lydia. Aussi cette histoire me mit-elle en gaieté. J'allai finir la soirée chez mon amie. Elle avait invité du monde, son gestionnaire, deux autres médecins et quelques officiers d'artil-

lerie de passage. On s'était installé dans sa chambre à coucher, au premier étage, afin d'être plus tranquilles, c'est-à-dire plus libres. Tout ce monde se mit à boire du champagne et des liqueurs et à jouer au baccara. Lydia était une joyeuse maîtresse de maison, vraiment bien jolie dans sa robe noire décolletée comme à la ville, avec sa chaîne de cou d'or et son médaillon de turquoises, ses beaux bras nus, ses jolis cheveux blonds en auréole autour de son frais visage. Avec ça, elle buvait et sacrait comme un automobiliste... On fut très gentil pour moi, et même un lieutenant d'artillerie me prêta vingt francs, grâce à quoi, en trichant un peu, j'en gagnai près de cent. Je me hâtai de m'esquiver pour ne pas risquer de perdre ce gain inespéré. Bonne soirée ! Aussi, afin de me distraire un peu, et parce que je ne pouvais recevoir à la maison, je pris l'habitude de me rendre presque tous les soirs chez Lydia. Les artilleurs partirent un beau matin et on n'y joua plus au baccara, mais au bridge, jeu qui m'ennuie, parce qu'il demande trop d'attention et de calculs. Lydia, qui était joueuse comme les cartes, me chargeait de la remplacer dans ses devoirs de maîtresse de maison. Un charmant laisser-aller, exempt de pose et de snobisme, entretenait une agréable gaieté. Ce que même les vieux officiers sont donc enfants au repos, après un séjour aux tranchées ! Je ne suis pas bégueule, aussi me laissai-je facilement embrasser. Mais la leçon de Corbeaulieu m'avait tout de même avertie, et j'avais encore un peu de tenue. Je m'arrangeais toujours pour ne pas me trouver du côté de l'alcôve quand l'un d'eux me serrait de trop près et, ainsi, les choses n'allaient pas trop loin dans l'indécence.

Lydia, elle, était pocharde tous les soirs et, quand son gestionnaire n'était pas là, je crois bien que les deux derniers invités qui restaient la jouaient à pile ou face ! Je faisais facilement figure de sainte à côté d'elle ; à cause de ma bonne tenue, on m'avait surnommée la « jeune

fille » ou la « comtesse », car il y a eu, paraît-il, une comtesse de Genlis, laquelle fut si vertueuse et de manières si distinguées qu'on la choisit pour élever les petits d'un roi de France !

Cependant, au milieu de toutes ces distractions, j'étais souvent inquiète, troublée par de tristes pressentiments. Pas de lettres de Roland ! Celles de mon mari se faisaient de plus en plus geignardes. Je craignais, chaque jour, de le voir arriver avec un congé de convalescence de deux mois. Quelle vie, pensai-je, aurai-je à mener en tête à tête avec ce malheureux, dont le caractère jaloux et quinteux avait, certes, dû empirer pendant sa maladie ?

Mon Dieu ! qu'on se fait donc bêtement de la tristesse inutile avec des prévisions d'événements qui n'arrivent jamais comme on s'y attend, et qui, en tous cas, sont alors moins graves et blessants que le malheur imprévu dont on est, un beau jour, assommée !

Ce fut vers la mi-juin, à la fin d'une belle journée de soleil, que je vis un homme qui courait vers la maison, la figure terrifiée et la casquette à la main. Il fit un grand geste quand il m'aperçut, s'arrêta et balbutia :

— Venez vite chez M. Rabouin ; je crois bien que vot' tiot' fille, elle est morte noyée !

Comme une folle, je courus, suivie par maman Genlis. Un affreux spectacle m'attendait : Rosalinde était étendue sur la grande table de la cuisine, toute blanche, les yeux révulsés, les vêtements dégouttant d'eau qui coulait jusque par terre. On avait coupé sa robe et sa chemise depuis le haut jusqu'en bas et on voyait son petit corps nu, pâle et maigre.

Deux majors de l'ambulance étaient auprès d'elle. L'un avait saisi sa langue et la tirait par secousses. L'autre faisait faire aux bras inertes de grands mouvements.

Je voulus me précipiter. Mais Rabouin, qui me guettait, me saisit à bras le corps. Un des médecins me dit de les laisser, qu'il y avait encore de l'espoir.

Mme Rabouin survint qui portait des couvertures et criait qu'on allumât le feu pour faire chauffer de l'eau. J'y courais, quand arriva ma belle-mère. Celle-ci se trouva mal et je dus m'occuper d'elle.

On me raconta entre temps comment l'accident était arrivé : une de ces imprudences d'enfants dont ils se tirent toujours avec le fouet et un bon rhume. On m'assura que ces soins énergiques allaient sûrement lui rendre la vie, qui n'était que suspendue par défaut de respiration.

Ces deux majors se firent remplacer par Rabouin et un voisin. Ils étaient en nage. Je me souviendrai toujours du gros blond, celui qui avait soigné Olympia et était devenu son bon ami. Il avait enlevé sa veste, ouvert sa chemise de soie rose. De grosses gouttes de sueur perlaient sur le poil roux de sa poitrine.

Mais, au bout de trois quarts d'heure, ma pauvre enfant ne donnait toujours aucun signe de vie. A la fin, les médecins l'abandonnèrent, remirent leur dolman et l'un d'eux, s'approchant de moi en soulevant son képi, me dit qu'il me fallait avoir du courage... Déjà je ne l'écoutais plus... On dut m'arracher de force du corps de Rosalinde, sur lequel je m'étais précipitée.

Mme Rabouin fut pour moi bonne à l'extrême. Cette grosse et dure paysanne, qui semblait ne s'intéresser qu'à voler le client sur le beurre et le lait, fit preuve à mon égard des sentiments les plus délicats et les plus tendres. Elle s'occupa de la petite morte comme si celle-ci eût été sa propre fille. Elle se chargea même de régler avec la mairie et l'église tous les détails de l'enterrement.

La marquise fut la première à venir me voir ; et ses paroles pieuses et sensées, si elles ne me consolèrent pas, me réconfortèrent assez pour me permettre d'apprécier à sa valeur la marque d'estime qu'elle me donnait en entrant chez moi. Voilà qui clouerait le bec à de bien mauvaises langues ! Tout le monde, d'ailleurs, fut à cette oc-

casion bon et prévenant pour moi. On aurait dit que je n'avais à Fontaines que des amis.

Lydia avait voulu m'emmener à Compiègne pour me faire acheter des vêtements noirs. Mais je n'eus pas le courage de m'y rendre. Aussi bien, je pus me composer un deuil convenable avec un de mes vieux costumes, et un grand voile de crêpe ajusté sur un chapeau de Lydia.

Le jour de l'enterrement, le blanc cercueil de Rosalinde disparaissait sous les couronnes et les bouquets blancs. Les petites filles de l'école étaient là en blanc avec leurs voiles de communiantes ; et toute la population suivait.

Le cortège, qui s'était mis en marche, précédé par M. le Curé et les enfants de chœur, au coin de la rue, dut presque aussitôt s'arrêter. Un autre cercueil montait à l'église, celui d'un soldat mort à l'ambulance ; porté par quatre infirmiers, il était drapé d'une étoffe tricolore. Un prêtre soldat en uniforme, revêtu d'un surplis fripé, marchait devant ; et derrière suivaient seulement deux personnes : le marquis, tête nue, une grande croix en feuillage à la main, et la marquise avec un bouquet. Plus loin, le petit jardinier suivait aussi avec le poney pie tenu par la bride. M. le Curé hésita un moment, dit quelques mots aux quatre porteurs du cercueil de Rosalinde, s'avança, salua son confrère soldat, et tous deux se mirent en marche côte à côte en chantant des litanies latines, chacun leur tour. Et sous son drap blanc, ma petite fille suivit le corps du soldat inconnu. Le marquis et la marquise se placèrent à ma gauche. Nous avions l'air d'être de la même famille. Aussi, les poilus et les officiers qui rencontraient cet étrange convoi s'arrêtaient étonnés et saluaient militairement.

A l'église, les deux corps furent placés dans le chœur l'un à côté de l'autre ; un même rang de cierges les entoura et la moitié des bouquets blancs fut placée avec la grande croix de feuillage du marquis sur le cercueil du

soldat. En sorte que ce pauvre mort solitaire reçut l'hommage virginal des roses blanches, tandis que Rosalinde partageait avec le poilu la gloire austère de ces simples funérailles militaires.

M. le Curé, dans une émouvante improvisation, ne manqua pas de faire ressortir ce contraste. Il fut très éloquent, sinon très perspicace, car il me compara à « la femme forte de l'Evangile, ancêtre de la femme française, dont le courage n'est pas abattu par les plus affreux malheurs et qui se garde pour consoler les vieux jours de son époux, dont l'héroïsme arrêta et arrête encore la vague barbare en lui criant : Tu n'iras pas plus loin !... »

Tout cela était si émouvant que je ne cessais de pleurer. Dès ce moment mon chagrin me parut d'une autre nature, moins lourd, moins amer aussi. Je ne pensais plus seulement à ma fille, mais encore à ce pauvre soldat et surtout aux parents de ce pauvre soldat... Sûrement, je leur écrirai pour leur raconter son exceptionnel enterrement... Ma belle-mère faisait peine à voir. Celle qu'elle aimait autant que son fils, sa Rosalinde, était morte. Elle pensait sans doute que ce fils n'en aurait peut-être pas pour longtemps, lui aussi, et qu'on l'enterrerait Dieu sait où, sans couronnes, sans fleurs, sans la présence d'aucun parent, ni d'autres amis et assistants que quatre infirmiers embêtés et sales.

... Quand ma bien-aimée Rosalinde fut descendue dans la terre, on me conduisit à la porte du cimetière où tous les habitants de Fontaines vinrent me serrer la main. Il y avait des femmes inconnues qui m'embrassaient en pleurant. Lydia me prit enfin par le bras pour me reconduire à la maison. Mais elle nous fit d'abord passer chez elle, où nous attendait un déjeuner. Délicate attention. Qu'eussions-nous en effet trouvé chez nous ? Ni provisions, ni feu. Ce déjeuner me remonta un peu. Maman Genlis elle-même finit par manger à sa faim. Du bon café bien noir avec un gloria de rhum nous rendit

les forces dont nous avions besoin pour reprendre notre vie de tous les jours.

Mais, comme je me trouvai seule ! Cette petite fille qu'en mère trop légère j'avais presque abandonnée et dont la présence eût été une gêne pour moi, voilà qu'elle me manquait comme si, mère aimante et assidue, je n'avais jamais été séparée d'elle ! Je ne cessais de penser à cette enfant et j'avais, à propos de tout et de rien, des crises de larmes. Mais mon chagrin atteignit son plus haut point quand je rangeai dans la commode tout son petit trousseau, son linge, sa jolie robe rose à laquelle j'avais travaillé avec tant de goût et cette sorte de hâte que m'avait inspirée ce pressentiment singulier dont j'ai parlé plus haut. Et ses souliers blancs, et ses bas gris aux longues baguettes brodées qui lui plaisaient tant et même ses gros brodequins, ses bottines de semaine comme elle disait !...

Toucher, ployer, ranger les vêtements aplatis, froissés par un récent usage auxquels, la veille même, le corps jeune et ferme donne une forme, justement cette forme à laquelle votre œil reconnaît votre enfant, de loin, parmi tous les autres enfants, et s'apercevoir que ce petit tas plat bien rangé, est tout ce qui en reste, cela est d'une amertume si particulière que seule une mère peut la ressentir ou la comprendre. Voilà donc qu'elle me manquait, comme si, mère aimante et assidue, je n'avais jamais été séparée d'elle !

Je ne décrirai pas l'état de maman Genlis. Elle était tout à fait, comme on dit chez nous, « à la tombante » et avait pris cent ans. Cependant elle s'occupait encore du ménage et de la cuisine.

Et voilà que ce grand chagrin maternel fut tout d'un coup dépassé, diminué par un autre désespoir. Je reçus, quelques jours après la mort de Rosalinde, une lettre ainsi conçue :

« Madame, je suis un grand ami de Roland Lévy. Il

est mort en brave, aux Eparges, d'une balle en plein front. Il ne m'avait jamais parlé de vous, mais j'ai trouvé dans son portefeuille plusieurs de vos lettres et votre photo. Je pense bien que vous souffrirez d'apprendre sa mort. Mais, puisque nous, au front, nous avons bien le courage de mourir, il faut donc que ceux qui nous aiment aient aussi le courage de vivre et comme consolation l'idée que nous sommes glorieusement tombés pour la France. A une prochaine occasion je vous renverrai vos lettres... »

Je ne me souviens plus de ce qu'il écrivait ensuite. Ce qui est certain, c'est que je n'eus pas de courage du tout. Que m'importait la guerre, la France même, puisque mon bien-aimé était mort ?... Jamais je n'entrerai avec lui dans sa belle maison de Mustapha supérieur d'où, m'avait-il expliqué, on aperçoit la grande bleue ! Rosalinde et Roland, c'était trop à la fois. Je tombai dans un état morne, dans une sorte de marasme. Je n'eus même pas le courage d'aller commander mon deuil à Compiègne. Lydia me rendit le service de s'en occuper et ma petite couturière, après de nombreux essayages, à dire vrai, finit par m'habiller convenablement.

Pour comble de malheur, un bel après-midi, mon mari arriva. Je lui avais envoyé, — et avec quelles difficultés ! — un télégramme pour lui annoncer la mort de Rosalinde. Ce télégramme fut trop lentement acheminé par la poste. Je vis donc entrer une sorte de cadavre ambulant dont les vêtements flottaient. Il ne me dit pas grand'chose, m'embrassa du bout des lèvres, écouta sans rien dire le bref récit que je lui fis et sortit presque aussitôt. Je le vis se diriger vers le cimetière. Je n'eus pas le courage de l'y accompagner, tant il m'avait causé de répulsion ; — aucune pitié, j'ai honte de l'avouer maintenant, n'avait ému mon cœur. Pourquoi n'était-il pas mort, lui, ce tuberculeux condamné, et non Roland, ce solide garçon, mon bien-aimé ?

Edmond resta près de deux heures absent et ne rentra qu'à la nuit tombée, toussant et fiévreux. Il évitait de m'adresser la parole ; moi-même je ne savais que lui dire. La situation devint donc fort pénible. Heureusement qu'il refusa de se mettre à table et demanda seulement à sa mère de lui préparer un grog bouillant. Je lui abandonnai ma chambre et montai m'étendre sur le lit de maman Genlis. Celle-ci s'était entêtée à vouloir veiller son fils, assise dans un fauteuil. Je ne dormais pas de la nuit, que je passai à pleurer de rage et de chagrin mélangés. J'entendais Edmond tousser presque continuellement; cela m'exaspéra tellement à la fin que je souhaitai qu'une quinte l'emportât. Il parla très longtemps avec sa mère. Celle-ci m'assura plus tard qu'il délirait presque. Au fond, cette vieille femme m'aimait beaucoup et ne crut rien de ce dont son fils m'accusait.

Le lendemain matin même, Edmond voulut reprendre le train. Il fit semblant de m'embrasser, mais, quand il se tourna vers sa mère, il laissa tomber la tête sur son sein et se mit à sangloter. Alors le pauvre homme me fit pitié. Si, à ce moment, il m'avait dit un mot, un seul petit mot, tendre et bon, peut-être que mes méchantes dispositions eussent été changées. Mais il ne dit rien et mon bon mouvement resta à l'état d'intention. Je me demande, aujourd'hui que la vie a adouci la dureté de mon cœur, si ce n'aurait pas été plutôt à moi de montrer un peu d'agissante sympathie envers ce malheureux auquel, subitement, tout manquait, sa fille, l'amour de sa femme et la certitude de survivre ?

Mais il ne dit rien, ni moi non plus. Il s'en alla lentement sur la route en quête d'une voiture pour le conduire à Rethonde. Et dire que je n'aurais eu qu'à prier les Rabouin de nous prêter la leur ! J'en eus du remords. Enfin, je le vis monter dans un camion, auquel, planté au milieu de la route, il avait fait signe d'arrêter en mettant ses deux grands bras en croix. Involontairement je pensai à un calvaire :

— C'est bien le calvaire, murmurai-je, mais c'est moi qui souffre le plus !

J'appris plus tard qu'il s'était, après sa visite au cimetière, rendu chez le maire, qu'il lui avait montré des lettres anonymes écrites de Compiègne et de Fontaines, incriminant ma conduite. J'y étais traitée de « gourgandine faisant commerce de mes charmes »! Il avait demandé au maire de me surveiller. Celui-ci, pour le tranquilliser, lui avait certifié n'avoir rien appris de mal sur mon compte. Mais cette assurance n'avait pas satisfait mon mari. Il était si jaloux et si mal intentionné qu'il aurait soupçonné sainte Anne elle-même, s'il avait été son mari.

Enfin, il avertit le maire qu'il allait écrire au général commandant l'Armée pour lui demander de me faire refouler à l'arrière et conduire, avec sa mère, chez une tante à lui habitant au fond de l'Auvergne.

Ce trait montre bien son caractère rancuneux et cachottier. Il aurait mieux fait de me dire tout cela à moi. J'eusse bien su le convaincre ou, du moins, l'amener à douter de la véracité de ces accusations, dont il ne pouvait, certainement, avoir aucune preuve.

MARTHE GENLIS.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Pierre de Nolhac : *Ronsard et l'Humanisme*, Edouard Champion. — Pierre de Ronsard : *La Bouquinade et autres Gaillardises, textes conformes aux éditions originales ou collationnés sur les manuscrits*.... par Fernand Fleuret et Louis Perceau, Bibliothèque des Curieux. — Ronsard : *Sonnets pour Hélène*, Introduction et notes de Roger Sorg, Edit. Bossard. —Mémento.

Depuis les importants travaux de M. P. Laumonier, qui rendirent au poète de la Renaissance son prestige évanoui, la bibliographie ronsardienne s'accroît, chaque mois, de volumes nouveaux. A vrai dire, ces volumes ne s'affirment pas toujours d'une utilité absolue. Ce sont trop souvent des commentaires indigestes de faits connus et mille fois répétés. Leur seul mérite consiste à propager la sympathie autour d'un écrivain longtemps demeuré dans l'ombre, contre son attente ; car Ronsard, ses vers nous le disent sans cesse, ne croyait point que sa gloire pût subir une éclipse.

M. Pierre de Nolhac aura beaucoup contribué à étendre le domaine de cette gloire. Son présent ouvrage, **Ronsard et l'Humanisme**, d'un intérêt soutenu, docte à ravir les plus mal endurants érudits, fort lardé de latin comme le sujet l'exigeait, contient l'histoire très attentive, très minutieuse, très limpide de l'esprit du poète et de sa culture. On sait que, dans la querelle qui divisa les gens de lettres du XVI[e] siècle, les uns soutinrent la nécessité d'utiliser le latin comme langue artistique, les autres de revenir à la langue nationale. Ronsard se rangea du côté de ces derniers. On pourrait donc imaginer que, déterminé à exclure le latin de son œuvre, il en négligea l'étude et chercha ses sujets d'inspiration dans le milieu habituel de son existence.

Il n'en fut rien. Ronsard compta, au contraire, parmi les plus purs humanistes. Ses commentateurs du XVI[e] siècle, Muret entre autres, nous ont appris à quel prodigieux travail d'érudition il assouplit son esprit. M. Pierre de Nolhac nous initie, étape par étape, à sa formation intellectuelle. Dès l'enfance, Ronsard fut en rapport avec des humanistes fervents qui lui inculquèrent leurs

goûts de savoir. Il épela quasiment dans Virgile. Ovide forma son épicurisme. Horace lui fournit le modèle de l'ode. Les Claudio Duchi, les Lazare de Baïf et le groupe de ce dernier contribuèrent à conforter en lui, dès l'origine, l'amour des littératures antiques.

Dorat, en initiant au grec le poète, devait avoir sur lui la plus décisive influence. M. Pierre de Nolhac consacre d'excellentes pages à cet admirable humaniste qui sacrifia son œuvre à son enseignement. Ronsard le vénéra, et tous les jeunes savants qui écoutèrent sa parole éloquente. Le vendômois lui dut de pénétrer avec ravissement les mystères successifs de la poésie et de la philosophie hellènes. Dès lors, il manifesta une boulimie de science, une dévorante soif d'érudition, tour à tour en extase devant Homère, Pindare, Théocrite, Anacréon. Au même temps, il répudiait, sauf quelques-uns, les latins en qui il ne trouvait plus nouveauté et fraîcheur. Cette ardente investigation dans la littérature ancienne eut une conséquence fâcheuse pour le disciple de Dorat ; elle l'imprégna de pédantisme. Exploitant le bien commun laissé en héritage par la Grèce, il obscurcit ses vers de tant de citations obscures pour le public, de tant de fables et d'allusions, que l'on dut, dans la suite, les éclairer d'un commentaire explicatif. Ce commentaire nous donne, à l'heure actuelle, une idée assez exacte de la diversité de ses lectures.

La partie la plus attrayante du volume de M. de Nolhac concerne les relations de Ronsard avec les humanistes de la cour, de la ville, de la province et de l'étranger. On peut affirmer qu'il ne fut point, au XVIe siècle, de personnage quelque peu qualifié par ses travaux avec lequel le poète n'ait entretenu un commerce d'amitié ou de littérature. Bien que la plupart de ces doctes regrettassent son dédain de la langue latine, ils l'admirèrent et propagèrent sa renommée. Aux dernières heures de sa vie, et bien qu'il écrivît cette préface de la *Franciade*, sorte de testament littéraire qui invite les poètes « à n'être plus latineurs ny grecaniseurs » et à « prendre pitié, comme bons enfants, de leur pauvre mère naturelle », Ronsard trouvait encore sa plus pure joie à se mêler aux humanistes du collège de Boncourt.

A prendre la substantifique moelle des littératures antiques, Ronsard avait donné mauvais exemple et le sentait sans doute à son heure dernière. Son génie lui avait permis de faire siens les

emprunts, de leur communiquer une vie et une harmonie nouvelles. D'autres, comme Sainte-Marthe, qui le suivirent dans cette voie, aboutirent à n'être que de tristes pilleurs de pensée.

L'ouvrage de M. Pierre de Nolhac se termine par le recueil des vers latins de Ronsard, généralement dispersés dans diverses publications et par l'invective (en prose latine) contre Pierre de Paschal. Ces œuvres, bien que sans grande importance, faites au hasard des conjonctures, montrent que le poète eût été, avec quelque pratique, un émule peut-être du délicieux Jean Second.

Heureusement ne le voulut-il pas, car nous ne goûterions guère aujourd'hui, écrite en langue de pédant, cette **Bouquinade et autres gaillardises** dont MM. Fernand Fleuret et Louis Perceau ont bâti un recueil homogène, charmant, délectable. Nous n'avons pas le loisir de confronter les dates, mais nous imaginons que toutes ou presque toutes ces pièces datent de l'époque où, dans l'édition d'Estienne, Ronsard découvre Anacréon. On y sent l'inspiration du fameux voluptueux. Ce sont (la *Bouquinade* surtout) priapées vivantes et frénétiques, folastries et repues franches. On y perçoit un écho des douces promenades de la brigade dans la campagne parisienne, parmi les gazons et les arbres gracieux où elle mélangeait l'amour de la nature, du vin, de la femme aux exquises improvisations lyriques. On y entend aussi une agréable rumeur d'alcôve, le doux appel du galant qui séduit et le chant ardent du mâle qui triomphe. Une grâce incomparable anime ces vers presque tous délicieux. Parfois le poète, pour peindre une fresque coloriée d'éclatant vermillon, transforme son style, assemble les mots truculents, semble non plus né dans cette province vendômoise où tout est équilibre et mesure, mais venu de ces Pays-Bas où la vie plantureuse inspire les images enluminées.

A ce choix de pièces où l'érotisme inventif de Ronsard se complut, MM. Fernand Fleuret et Louis Perceau ont ajouté une vingtaine de pièces faussement attribuées au poète, mais procédant de sa manière et parmi lesquelles figurent de curieux sonnets contre Henri III et ses mignons.

Au point de vue de l'érudition, cet ouvrage est d'une haute qualité. 159 pages d'appendice contiennent, — travail singulièrement pénible, — l'histoire bibliographique et les variantes de chaque poésie, des notes historiques et enfin un glossaire qui permet

au profane de comprendre certains archaïsmes devenus obscurs.

Contrairement à MM. Fleuret et Perceau, M. Roger Sorg a préféré choisir, pour la réimprimer, l'œuvre de la vieillesse du poète. Les **Sonnets pour Hélène** sont, en effet, le dernier chant d'amour de Ronsard. Il a joui de toutes les délices et savouré toute la gloire de ce monde lorsqu'il rencontre, à la cour, la charmante et pudique jeune fille pour laquelle son cœur recommencera à battre.

Rendant compte précédemment de l'ouvrage de M. Pierre de Nolhac : *Le Dernier Amour de Ronsard*, nous avons déjà donné une physionomie d'Hélène de Surgères. C'était une femme froide, et sans doute coquette, bien capable, par sa beauté et son pouvoir d'indifférence, d'émouvoir le vieux roquentin habitué à plus de souplesse. M. Roger Sorg trace d'elle un portrait qui ne diffère que sur quelques points de détails de celui offert par son devancier. Il aime visiblement la précision, la netteté. Ses dires sont appuyés sur une bibliographie abondante. Il n'embellit point ses héros. Par là, son travail plaît. Il prépare excellemment à lire ces sonnets d'amour où le poète s'est sans cesse souvenu de Pétrarque.

Ces sonnets, qui enregistrent tous les menus faits et toutes les nuances de sentiment d'une passion sincère et sans assouvissement, d'une passion purifiée par la force d'âme d'Hélène, comptent parmi les plus parfaits de l'œuvre ronsardienne. Ils n'ont cependant pas réalisé le vœu du poète. Hélène n'a pas acquis devant la postérité le renom de Laure. Sans la curiosité de quelques érudits, la dame d'honneur de Catherine de Médicis fût restée ensevelie dans une ombre complète.

Mémento. — M. Henry Lyonnet a eu l'ingénieuse idée d'écrire un volume sur *Les Premières de Molière* (Delagrave). C'était un gros travail, et fort malaisé, car les renseignements sont souvent contradictoires. Il l'a réalisé avec beaucoup de soin et de compétence et, en même temps qu'une évocation de toutes les batailles littéraires du poète, il nous donne, en somme, la plus vivante des biographies. — Une fois de plus, pour la joie des enfants et la satisfaction des grandes personnes, les *Contes de Perrault* sont réimprimés. M. Eugène Figuière a voulu placer cette œuvre délicieuse dans sa nouvelle collection. Ce volume, d'aspect agréable, est soigneusement imprimé. M. Sylvain Bonmariage en a fait la préface avec bonhomie, non sans pénétration. Mais il nous paraît ne posséder sur Charles Perrault, auquel M. Paul Bonnefon consacra

pourtant une importante étude, que des renseignements succincts. — Le bon abbé Claude Fleury a rencontré, après trois siècles, en M. l'abbé Gaston Dartigues, un admirateur assez ardent pour étudier, avec une rare patience, et non sans profit pour nous, son fameux *Traité du choix et de la méthode des Etudes* paru en 1686. L'abbé Fleury fut un ami très affectionné de Bossuet et de Fénelon. Sous ce dernier, il exerça le préceptorat des princes de la famille royale. Il avait quelque expérience en matière d'éducation. Cette expérience, un peu dogmatique parfois, se retrouve dans son traité que M. l'abbé Dartigues examine en le commentant et où l'on découvre de curieuses analogies entre les méthodes d'enseignement de ce maître intelligent et nos méthodes modernes. (Edouard Champion, éditeur).

ÉMILE MAGNE.

LES ROMANS

René Maran : *Batouala*, Albin Michel. — Raymond Escholier : *Cantegril*, Renaissance du livre. — Henri Béraud : *Le Vitriol de Lune*. Albin Michel. — J. Jacquin et Henry Champly : *Ici l'on danse*, Renaissance du livre. — Louis Léon-Martin : *Tuvache, ou la tragédie pastorale*, Bernard Grasset. — Georges Spitzmuller : *Poil de Brisque*, Ferenczi. — Claude Farrère : *L'extraordinaire aventure d'Achmet Pacha Djemeleddine*, Flammarion. — Jean Paul Hippeau : *Le Haoma*, Chapelot. — Georges Auriol : *Aventures du capitaine Longoreille*, Berger-Levrault.

Batouala, par René Maran. Ce dernier prix Goncourt n'a pas une bonne presse. Le moins qu'on en puisse dire c'est que, malgré sa préface, il prouve juste le contraire de ce qu'il voulait prouver. Ce véritable roman nègre, écrit par un nègre administrateur colonial, homme fort expert en la matière noire, commence par tonner contre la férocité du blanc, sa mauvaise conduite vis-à-vis de ses... *frères inférieurs* et surtout les vices qu'il emprunte à la civilisation pour les prêter, ensuite, aux pauvres diables obligés, paraît-il, de lui vendre leurs propres femmes à un prix « variant de vingt-cinq à soixante-quinze francs pièce ». (Hum ! c'est assez cher ; on a de jolies blanches, à Paris, pour moins que ça !) Mais, lorsqu'on a pénétré dans le véritable roman nègre, on oublie complètement ces vétilles, car on se sent tout de suite suffoqué par une odeur qui n'a rien de commun avec celle de la vertu. Les pires animaux carnassiers n'auront jamais d'aussi révoltantes allures que celles de ces gorilles dans leur fameuse danse dite *d'amour*, où la folie le dispute à l'obscénité. Moi, ça ne me révolte pas du tout, seulement il y a la logique, dont certains philosophes ont la triste manie de se servir, et elle y reçoit quelques entorses !.. Un singe

rougirait de vivre en concubinage avec une de ces jeunes filles aux parures un peu moins qu'élégiaques. Je ne saurais mieux donner une idée de ce livre curieux qu'en vous rapportant l'exclamation d'une de mes amies, très jolie femme blonde, incapable de mentir, c'est-à-dire en aucune manière littérateur, qui s'écria en refermant cette étrange histoire de la douloureuse passion des sombres enfants de nos colonies : « Ah ! ma chère ! c'est effrayant ! Il y a tellement de phallus dans ce pays... qu'on ne sait plus où s'asseoir ! » Maintenant, il y a une morale à tirer de cette aventure, et elle signifie que l'amitié n'est pas ce qu'un vain peuple nègre pense. Il y a un blanc, un bon blanc, bon teint, qui s'est démené, s'est dévoué, a voulu accomplir des tours de force de pure intention blanche pour son frère le nègre, son confrère, le poète obscurément sentimental, et qui, malgré l'absence, cette négresse de la publicité, a remonté furieusement la mécanique de tous les phonographes de la gloire : c'est Jean Michel-Renaitour, le meilleur ami de René Maran, ah ! celui-là ne s'est pas contenté de promesses en l'air. Il est allé frapper à toutes les portes, a serré toutes les mains, a rappelé tous les souvenirs et a fourni tous les articles, toutes les photographies. Et quand, l'élection confirmée, le *Journal* lui ayant commandé ferme un article sur le sujet, il a haussé les épaules en le voyant trôner en première page *sans signature*, car l'essentiel, pour ce gentil camarade, c'est que son ami noir triomphe : lui, le petit blanc, il a le temps d'attendre. Espérons que l'année prochaine ce sera son tour de prix... à moins qu'un peau-rouge au teint couleur d'ocre et de vermillon n'arrive en brandissant une hache de combat.

Cantegril, par Raymond Escholier. Ça, c'est le prix de la *Vie heureuse*. Il n'est pas heureux, parce que l'année dernière son auteur avait fait mieux que ce livre. *Dansons la trompeuse* est très supérieur par l'originalité du style et du sujet, mais j'ai remarqué qu'on donne volontiers le prix... la prochaine fois à ceux qui le méritent. Ça vous a l'air d'un remords et c'est touchant. *Cantegril*, le beau gars de l'auberge des *Trois Pigeons*, emprunte facilement ses bons tours et ses racontars d'alcôve à certaines vieilles chroniques de Brantôme et la farce du *douzil* est fort connue en Périgord. Mais ça ne diminue point son mérite, au contraire.

Le Vitriol de Lune, par Henri Béraud. C'est une légende

dans l'histoire, où l'on retrouve tous les mystérieux ferments de la Révolution française, les sociétés secrètes, les complots jésuitiques et les héroïsmes inutiles de tous les illuminés qui se sacrifièrent en haine des tyrans cruels ou libertins! Giambattista, le Genois à la flûte de cristal, qui intoxique tout autant par sa musique étrange que par ses propos funèbres ce gamin nerveux, son neveu Blaise, est une bien curieuse figure, autour de laquelle on voit passer, comme en certaines *turqueries* du temps, des belles dames au masque de velours, et des gentilshommes loubelles ches fréquentant les tripots. Le supplice de Damiens, écartelé en place de Grève, est une fresque sanglante terriblement brossée où les détails scrupuleusement choisis et rigoureusement exacts donnent le frisson; mais où l'auteur se surpasse en dépassant la beauté de l'histoire, c'est dans cette séance de musique où la flûte de cristal fait taire tous les murmures et toutes les préoccupations en un instant de féerie vraiment Louis XV, durant que le vieux roi, de moins en moins Bien-aimé, « faisait le geste d'applaudir». Ce roman nous révèle la véritable cause de la mort du vieil amant de la du Barry, « qu'on eût dit rongé d'ulcères». Typhus ou petite vérole, il eut certainement le sang empoisonné en trop peu d'heures pour que ce fût une fin naturelle. Aurait-il bu le *vitriol de Lune ?* En tous les cas, il expia cruellement le libertinage de cette époque trop *aimable* qu'il incarnait si complètement. L'œuvre d'Henri Béraud est très composée et écrite avec un grand souci de restituer le langage d'un temps vraiment intéressant par la courtoisie de son cynisme.

Ici l'on danse, par J. Jacquin e tHenry Champly. Du tango considéré comme nouveau vice... *national*, malgré qu'il ne puisse être inspiré ni par nos mœurs ni par par notre musique. Une pauvre petite poupée provinciale devient le souffre-joie (je ne trouve pas d'autre mot) de toute une équipe de jeunes roués de l'après guerre, qui profitent d'autant plus des danses devant le buffet de la Victoire qu'ils se sont moins battus. On en fait la demi-vierge inconsciente qui se livre au premier attouchement venu que sanctionnent les parents, puisque cela se porte dans les salons... et elle finit par en mourir de dégoût quand elle a compris. Si les auteurs pensent que cela changera quelque chose aux coutumes obscènes du jour, c'est qu'ils sont vraiment plus vertueux que le Pape.

Tuvache, par Léon-Martin. Un brave type de rural qui ne diffère pas beaucoup d'une bête de somme. Il va où son instinct le mène et devient la victime de tout un clan de villageois peut-être encore moins intelligents que lui, car ils sont inutilement cruels. Cette pauvre histoire d'un pauvre, fatalement condamné à mourir de male-mort, est écrite, par moment, avec un élégant lyrisme qui en fait, d'ailleurs, ressortir toutes les crudités.

Poil-de-brisque, par Georges Spitzmuller. Conte alsacien ou légende vécue. Un vieux de l'ancienne guerre qui s'enrôle sous la bannière de la nouvelle avec le grand désir de retrouver son fils, et quand il le retrouve mort après l'avoir lui-même été chercher dans les lignes ennemies, il meurt lui-même en lui donnant sa médaille militaire. Un bon point à l'éditeur qui a particulièrement soigné la typographie.

L'extraordinaire aventure d'Achmet Pacha Djemeleddine, par Claude Farrère. Ou la réhabilitation du Turc sous tous les rapports. Moi, je veux bien, seulement, Pierre Quillard, le poète, qui fut y voir, du temps des massacres arméniens, prétendait que ce n'était pas le lapin qui avait commencé! A qui se fier, si les poètes mentent! Il est vrai que Claude Farrère est poète aussi... alors ?

Le Haoma, par Jean-Paul Hippeau. Longue lamentation d'amour qui n'a qu'un tort, à mon humble avis, c'est d'être un peu trop circonscrite à un seul objet qu'on ne voit pas assez agir et qui meurt, abandonnant dans la nuit du désespoir celui qui aime. C'est, paraît-il, *la coupe du nouvel amour*. Elle n'a pas l'air de désaltérer plus que l'autre !

Aventures du capitaine Longoreille, par Georges Auriol. C'est l'histoire d'un fameux lapin qui apprend à nager et finit par conduire un charmant bateau... où, pêle-mêle, enfants et grandes personnes peuvent prendre passage sans avoir à s'en repentir... ni le mal de mer. Jolies et très fines illustrations de M. Avelot.

RACHILDE.

THÉATRE

Théatre de Paris : *La Possession*, pièce en 4 actes de M. Henry Bataille (16 décembre). — Comédie-Française : *Un ami de jeunesse*, pièce en 1 acte de M. Edmond Sée. — La Potinière : *L'Enfant gâtée*, pièce en 3 actes de

M. René Fauchois. — Théatre Antoine : *L'Homme aux dix femmes*, pièce en 4 actes de M. Miguel Zamacoïs. — Incidents.

Je m'étais promis de voir, malgré M. Henry Bataille, l'incomparable ouvrage qui, une semaine avant la représentation, était déjà «l'événement sensationnel de la saison théâtrale » (1). L'auteur, qui craint pour ma santé, et pour la santé de quelques autres critiques, nous ferma le couvercle de sa boîte à sensations. Il suffit heureusement pour l'ouvrir, cette boîte, de glisser dans la fente un billet de vingt francs. C'est ce que j'ai fait : je ne regrette pas mon argent, et j'éprouve même une certaine allégresse à la pensée que, de mes quatre écus, MM. Volterra frères ont distrait quarante sous, pour les petits bénéfices de M. Henry Bataille. Ce poète, qui a inventé bien des choses, n'a pas trouvé mieux que de fourrer dans ses goussets l'argent des critiques. Le voilà bien, le « retournement de la situation » cher à l'école de Sardou! Donc, j'ai donné deux francs de mon pauvre argent à M. Henry Bataille, contre quoi j'ai obtenu le fauteuil qu'il m'avait premièrement fait refuser. C'est pour rien. Par surcroît, j'ai entendu sa pièce, j'en puis parler, dont il enrage. Je pense que, désormais, M. Bataille trouvera le moyen d'interdire le bureau de location aux critiques récalcitrants; autant dire, si les choses vont leur train, à tous les critiques. Car «l'événement sensationnel de la saison théâtrale» fut assez malmené dans la presse. Qui l'eût cru ? Il y a un an, nous étions dans Paris deux ou trois mauvais garçons à qui n'imposait ni le puffisme, ni le battage, ni les complaisances. Voici que les doucereux confrères du Roi de la sensation commencent à lui verser goutte à goutte, dans l'oreille, le poison de la réticence. Ils y mettent encore des formes, et je vais tâcher de les imiter.

La Possession est l'œuvre d'un possédé qui ne possède plus aucune pudeur. M. Henry Bataille, qui fut, certes, un dramaturge de valeur, s'achemine un peu plus chaque année vers un théâtre exclusivement sexuel. Ses personnages n'ont plus, en vérité, d'autres fonctions que génitales. Huysmans, un jour, répondait à une enquête de G. le Cardonnel sur le théâtre contemporain.

> Savoir si la marquise couchera ou ne couchera pas ? Eh bien ! moi je m'en fous que la marquise couche ou ne couche pas.

(1) Et qui, depuis, devint aux communiqués la « pièce la plus marquante de l'année ».

Avec M. Bataille, on est tout de suite fixé : on sait que la marquise couche, et aussi le marquis, le comte, le duc et tout l'armorial, et tout le faubourg, et tout Deauville... Il ne s'agit même que de cela, et je conviens que l'auteur de la *Possession* est le plus grand bordeur de lits de toute la littérature passée et présente. Après tout c'est son droit. Le reproche que je fais, et qui ne s'adresse point à lui, c'est de nous présenter cela comme une peinture de la société française. Ces comédies de mauvaises mœurs ne représentent rien que les aspirations d'une clientèle qui, faute de grive, se contenterait du plus chétif des merles boulevardiers couvés par le tutélaire M. Quinson. Le public ne ressemble pas à Huysmans. Il veut savoir si l'on couche, et quand la toile tombe, il s'en va plein du regret de n'avoir pas vu coucher. Il espère toujours que ce sera pour la prochaine fois, et c'est même cette attente inassouvie ce qui explique les succès des meilleures firmes dramaturgiques de ce temps.

Je vais vous raconter la *Possession*. Une jeune vierge, qui n'aime ni les couturières à façon ni les voyages en autobus, se vend à un vieillard, lequel désire faire l'amour en y mettant le prix. Un jeune homme, qui s'appelle Max, et dont la profession consiste à faire l'amour, mais que le commerce amoureux n'a pas enrichi, désire la jeune fille. Grâce au fils du barbon libidineux il possède l'objet de sa flamme. Mais la Manon bataillarde ne peut renoncer à son destin, qui est d'être une poule de luxe. Alors des Grieux saisit le pistolet de Werther ; et quand il est enterré, la demoiselle peut tout à son aise massacrer les divans, se nourrir de foie gras et perdre des colliers de perles. Les messieurs à l'aise n'ont qu'à se faire inscrire et à prendre leur tour pour la possession. Voilà. C'est tout. Je n'invente rien. Plût au ciel que j'inventasse quelque chose ; ce serait la preuve que M. Henry Bataille n'a pas atteint la limite de ses capitulations. Il en est au point de confondre ses détracteurs. On n'eût point osé croire qu'après la *Tendresse* il pût encore nous surprendre. Cela est pourtant : sa comédie de l'an passé est, par comparaison, un ouvrage plein de vérité humaine. Où cela s'arrêtera-t-il ? Nul ne sait, et M. Bataille moins que personne. La carrière si bien commencée de l'auteur de la *Marche Nuptiale* fait penser aux traits de la Dominique du *Passé*, dont elle dit : « L'année prochaine, je regretterai ce visage-là ! » Ceux qu'il croit ses ennemis sont peut-être ceux qu'attriste davantage

sa déchéance. Au contraire de ses flatteurs, ils l'ont aimé dans le bel âge de son talent. Je me flatte de l'avoir jadis défendu, dans la mesure de mes moyens. Et le jour où, refusant au Paris des dancings la « coco » littéraire qu'il réclame, M. Bataille reprendra son rang parmi ses pairs, il sera bien obligé de donner aux contrôleurs des théâtres l'ordre de recevoir exclusivement les critiques dont le franc parler lui déplaît si fort aujourd'hui. Cela viendra peut-être. Il ne faut jamais désespérer.

§

On a joué, au Français, une petite comédie de M. Edmond Sée: **Un ami de jeunesse**, qui est en son genre un ouvrage parfait. On y voit un jeune ministre, j'entends un ministre tout neuf, épanoui comme un soleil et fort désireux d'offusquer quelqu'un de ses rayons. L'idée lui est venue d'inviter un compagnon de sa vie d'étudiant, bohème velu, cynique et pureiforme au delà de toute expression. En outre, spirituel et touché par la grâce relatif. Le ministre pense trouver un plaisir délicat dans la louange de ce raté. Vous voyez la scène : M. Tardieu conviant à sa table un esthète de brasserie. Malheureusement pour les ministres, une longue fréquentation de la Closerie ne prédispose point les hommes à de faciles étonnements. Notre culotteur de pipes le fait bien voir ! En une demi-heure de conversation il dévoile à l'Excellence le déboire des honneurs et le néant des joies gouvernementales. Au bout du compte, le raté n'est pas celui qu'on pense, et le bohème s'en retourne à ses travaux bachiques tout plein d'une intense jubilation, tandis que l'autre palpe avec inquiétude son précieux crâne, si prestement débourré. C'est une paraphrase du *Loup et le Chien*. Elle est pleine d'une verve mélancolique et le dialogue en est fort savoureux. M. Edmond Sée a fait de plus importants ouvrages, non de mieux réussis. C'est fort bien joué par M. de Féraudy, encore qu'un peu méticuleusement.

Sur un chef-d'œuvre, qui s'appelle *le Veilleur de Nuit*, M. Fauchois a moulé un petit barbedienne très honorable et d'un facile placement. Quand il écrit en prose, M. Fauchois est tout à fait possible et, s'il daigne agencer des comédies à la bonne franquette, il atteint à de très enviables réussites. Dans la pièce de lui que joue la Potinière : **L'enfant gâtée**, il y a mieux qu'un dialogue vivant et spirituel ; il y a un personnage, qui légèrement poussé nous eût offert un bien intéressant « type second ».

C'est un officier de marine, qui fait des vers et veut épouser les petites femmes de music-hall, après leur avoir enseigné la grammaire. On rencontre dans la vie beaucoup de Joseph ni plus ni moins attendrissants que ce lieutenant Cloarec. Le portrait qu'en trace Fauchois est tout plein d'excellentes indications. A part cela, la pièce est vive, gaie, dansante. On y entend des mots fort drôles, qui sont neufs et pour lesquels je donnerais volontiers tous les *Rivoli* et tous les *Beethoven* de M. Fauchois. Il joue sa comédie lui-même, avec Mlle Marnac et M. Lugnet, et je confesse qu'on ne la pourrait jouer plus légèrement.

On a joué au Théâtre Antoine une pièce en vers de M. Zamacoïs : **L'homme aux dix femmes**. J'étais, par chance ou malchance, absent de Paris et ne sais rien de cet ouvrage, que la critique a diversement accueilli.

Au théâtre des Champs-Elysées, M. Hébertot fait un effort considérable, que je pense étudier ici dans son ensemble. Pour l'instant, il fait jouer, par Lugné-Poe et sa troupe, l'admirable *Cocu Magnifique*. Les amis de M. Bataille avaient beaucoup ri, l'an passé, lorsqu'à cette place je prédisais à la farce de M. Crommelinck une carrière plus durable que celle de *l'Homme à la rose*, lequel était, bien entendu, « l'événement sensationnel » de l'autre saison théâtrale.

§

Incidents — Mme Dussane et M. Grandval sont nommés sociétaires, ainsi que Mlles Ventura et Valpreux. Ce fut après des débats sans allure. Les vieux se sont défendus avec un grand bruit de râteliers et les plus tragiques arrachages de faux cheveux. Mais l'opinion s'en est mêlée, et il a bien fallu obéir. Comme l'air manquait, on a invité Mme Kolb et M. Mayer à quitter la place. Mais les burgraves ne s'en vont point..

— Dans le *Journal* M. Géo London a repris, d'un autre point de vue, notre campagne sur les cartes rouges des critiques.

Vous entendez bien que si ces cartes rouges étaient destinées aux seuls critiques et courriéristes allant au spectacle par devoir professionnel, personne ne songerait à s'en étonner ni à s'en indigner.

Mais les critiques et courriéristes vont précisément au théâtre les jours de répétition générale, alors que l'entrée des salles est exclusivement réservée aux porteurs d'invitations et que, par conséquent, l'As-

sistance publique et l'Etat ne perçoivent pas la moindre taxe. S'ils ont, par hasard, une soirée libre, vous pensez bien qu'ils la consacrent à toute autre chose qu'à l'art dramatique.

On n'y trouverait rien à reprendre, si les collègues de M. London aux secrétariats des théâtres parisiens conviaient tous les critiques aux répétitions générales. Il n'en est rien. La critique des « périodiques » assiste aux premières et aux secondes représentations. Cela explique l'utilité de la carte rouge. A moins qu'on ne se décide une bonne fois à faire des répétitions générales ce qu'elles doivent être.

— J'appelle métier l'ensemble des moyens qui permettent de tirer d'une situation le maximum d'effet scénique. Je ne connais pas au théâtre d'œuvre plus utile que celle qui substitue un métier nouveau à l'ancien. Elle ajoute un moyen d'expression, elle rajeunit la comédie, elle rompt le cercle enchanté, la piste du cirque où les auteurs modernes tournent, se bousculent, se marchent sur les pieds, refaisant éternellement la même pièce, la même scène. Par quoi Ibsen est-il grand? Par sa poésie, sans doute, mais aussi, surtout, par son métier.

Tristan Bernard a résumé merveilleusement la technique moderne par ces mots : surprendre par ce que l'on entend. M. Bataille a pris le contre-pied. Il surprend d'abord et après il explique. Et, comme l'explication est juste, plausible, parfois profonde, on est forcé de le suivre et il gagne la partie. D'autre part, on a l'impression que M. Bataille a suivi le précepte extraordinaire de Feydeau :

— Quand deux personnages ne devraient pas se rencontrer, je les mets face à face.

Feydeau, lui aussi, fut un homme de métier, mais quand on a ce métier, on n'est pas loin d'avoir du génie.

Ceci est tiré d'un article de M. Alfred Savoir. Et cela mérite d'être lu et retenu : l'auteur d'*Une femme de luxe* voulait écrire l'ouvrage de doctrine dramaturgique qu'il disperse en ses propos et ses feuilletons de *Bonsoir*, le théâtre moderne ne lui devrait point seulement quelques-unes de ses meilleures pièces.

— Sous la direction de M. Gaston Baty, dont on connaît la généreuse et perspicace activité, un groupe d'auteurs fonde un théâtre « sur l'enthousiasme, la foi et la pauvreté volontaire ». Ce sera la *Chimère*. Leur manifeste annonce la représentation des sept ouvrages de Musset, Claudel, Lenormand, Variot, R. Maze, Scholem, Asch, Bernard Schaw. Les principaux comédiens sont MM. H. Rollan, M. Vallée, Ch. Boyer, P. Blanchar, J. Fleur, Gabrio,

Benglia, Mmes Marie Kalff, Madeleine Geoffroy, M. Céliat, S. Demas. Il y aura un bulletin mensuel, qui sera rédigé par M. Simon Gantillon. Fort bien. Mais la « pauvreté volontaire » de MM. Baty, Lenormand, Claudel, Gantillon, etc., de Mlles Kaff, Celiat, etc., ça a l'air d'une blague !

LOUIS BÉRAUD

HISTOIRE

Maurice Vaussard : *L'Intelligence catholique dans l'Italie du XXe siècle*. Préface par Georges Goyau. Librairie Lecoffre. J. Gabalda, éditeur.

Le rédacteur de ces lignes n'est pas le seul qui saura gré à M. Maurice Vaussard d'avoir, par ce livre, — « extrêment neuf », selon la constatation de M. Georges Goyau, — sur **l'Intelligence catholique dans l'Italie du XXe siècle**, fait connaître l'histoire du catholicisme italien durant ces derniers vingt-cinq ans et plus, histoire entrée, depuis ce temps, dans une période des plus remarquables, qu'on peut appeler la période politique.

Cette rencontre du catholicisme et de la politique était, avant la guerre, un fait important de l'histoire italienne ; depuis la guerre, ce même fait devient gros de conséquences nouvelles, par les influences qu'il peut exercer, en un temps de désarroi universel, sur l'état de l'opinion et les directions de la conscience dans le monde.

Ce qu'on vient d'écrire ici, remarquons-le en passant, implique la question de l'internationalisme catholique. Nous ne nous y arrêterons pas pour le moment. Observons seulement que M. Vaussard, tout en se gardant de vouloir solutionner trop vite les difficultés d'ordre nationaliste, paraît avoir là-dessus une manière de voir très large.

Faisant l'historique des rapports de l'Etat italien et du catholicisme, rapports ainsi établis, dès 1848, par Charles-Albert : « La religion catholique, apostolique et romaine est la seule religion de l'Etat », M. Filippo Meda, l'éminent homme politique italien, déclarait, il y a vingt ans, et a depuis montré de nouveau en termes nuancés, que ce statut était resté lettre morte. Il y avait, en somme, aussi en Italie, une sorte de séparation de l'Eglise et de l'Etat. L'attitude de la Papauté fut toute de réserve et d'ob-

servation jusqu'au jour où Léon XIII permit aux catholiques italiens de descendre dans l'arène politique. Ils ont aujourd'hui cent sièges à la chambre.

Les pages si révélatrices sur Filippo Meda et sur Don Luigi Sturzo, le premier député catholique, ministre d'hier et de demain, leader du Parti populaire (non de l'organisation des catholiques italiens), l'autre, secrétaire du même Parti, grand créateur d'œuvres, d'associations, cerveau fécond en idées synthétiques, ces pages exposent les méthodes politiques et sociales de l'Intelligence catholique, en Italie. Sans vouloir tracer des démarcations risquant de se trouver plus ou moins factices, on peut dire, d'une manière sommaire, que le nom de Filippo Meda résume la partie politique et parlementaire de ces méthodes, celui de Don Sturzo leur partie sociale. Voici les portraits de ces deux chefs (M. Maurice Vaussard cite un grand journal italien) :

Il est (M. Meda) en même temps plus catholique et plus conservateur que Don Sturzo, et plus près de l'Etat libéral et laïque, parce qu'il pense que les catholiques doivent, en se reconnaissant comme une minorité, collaborer à défendre et à développer tous les éléments d'ordre et de légalité qui sont en eux ; et qu'à une plus vaste rénovation spirituelle du pays ils ne peuvent concourir que comme catholiques, c'est-à-dire en réalisant dans leur vie et en favorisant autour d'eux la pleine observance des lois morales et religieuses qui dépendent du magistère de l'Eglise.

La pensée de Don Sturzo est plus hardie et plus ambitieuse, et pour cette raison peut-être plus compréhensive. Il croit à la fonction chrétienne régénératrice, sur le terrain politique et par des moyens politiques, du Parti populaire ; il reste, en substance, attaché à l'esprit et aux vues de la démocratie chrétienne... Un an et demi de dure expérience parlementaire et d'occasions manquées et de collaboration avec d'autres hommes et d'autres partis, — on ne saurait dire si plutôt voulue que subie, — n'a pas beaucoup nui à son ambitieux espoir.

La politique de Don Sturzo est très radicale, et c'est pourquoi, disions-nous, elle est sociale. Encore faut-il préciser ce dernier mot, et c'est ce que fait cette déclaration, relevée dans une lettre de Don Sturzo à Filippo Meda : «... Que ce parti surgisse (le Parti populaire) sur... *cette base de vie commune que nous ne pouvons trouver que dans la revendication des libertés municipales contre l'emprise de l'Etat* (1), dans la libération de nos

(1) En italiques dans le texte.

cités du joug et des abus de pouvoir des politiciens, de l'intrigue des parlementaires qui font des mairies leur plate-forme électorale, de la prépondérance des préfets, des Commissions administratives et des Conseils académiques, qui représentent et incarnent les tendances laïques, sectaires et maçonniques du pouvoir central. »

De là, observe M. Maurice Vaussard, une « lutte pour les autonomies corporatives et communales et contre l'Etat centralisateur », lutte dont les résultats, dans l'ordre social et économique, peuvent être considérables, en donnant à des organisations autonomes un statut juridique, ce qui « écartera une condition de disparité et de lutte entre les diverses tendances prolétariennes, et permettra la décentralisation rationnelle de l'Etat au profit d'une politique de travail. » Remarquons encore qu'une telle décentralisation, instituée dans une démocratie où la tradition chrétienne subsiste au fond des mœurs, procure à l'Eglise « de merveilleuses facilités pour rentrer dans la vie publique » en servant « ces institutions : famille, école, corporations, municipalité, région, dont on réclame l'autonomie. Ce qui n'a pu être obtenu contre l'Etat unitaire se peut atteindre par une action locale et particulière sur des corps isolés. » C'est ce qui explique pourquoi le catholicisme italien, depuis son accession à la politique, a pu prendre le nom de « Parti populaire ». Et notons enfin que le régionalisme, en Italie, pays de vieille vie communale, s'illustre « du prestige des grands exemples médiévaux, opportunément adaptés à notre temps, mais bien nettement italiens ».

De ces conditions qui prennent, ou peuvent prendre, dans le passé de la Péninsule, une grande part de leur force et de leur fécondité, la belle étude sur Giuseppe Toniolo donne, sous le rapport historique, une description suggestive. Résumant les vues du savant économiste chrétien, M. Maurice Vaussard remarque : « Toniolo a eu pour rappeler aux classes supérieures leurs devoirs envers le peuple les accents d'un apôtre et la hardiesse d'un réformateur. Après les abus de pouvoir que, depuis la Réforme, les princes et les grands (nobles ou bourgeois) ont fait subir aux cultivateurs et aux artisans du prospère moyen âge, devenus les salariés et les prolétaires d'aujourd'hui, la restitution d'une autonomie de classe à ces déshérités lui apparaît avant tout comme un acte de justice sociale ».

Toniolo, qui fut une âme de saint, apportait sans doute dans les questions sociales la candeur d'un optimisme parfois excessif. Certaines âpretés spécifiquement actuelles n'étaient pas senties par lui; et par exemple les enseignements sociaux et chrétiens qu'il trouvait dans un sujet comme l'Histoire florentine du moyen âge lui fournissaient un peu trop exclusivement un point de vue en ce qui concerne l'économie sociale de nos jours. Renan disait: « L'avenir appartiendra au parti qui prendra les classes populaires et les élèvera. Mais de nos jours », ajoutait-il, comparant les temps apostoliques et le socialisme actuel, « la difficulté est bien plus grande qu'elle ne l'a jamais été. Dans l'antiquité, sur les bords de la Méditerranée, la vie matérielle pouvait être simple. Chez nous, les besoins sont nombreux et impérieux; les associations populaires sont attachées à la terre comme par un poids de plomb ». La même différence se retrouverait entre le moyen âge et l'industrialisme moderne; et M. Maurice Vaussard observe avec raison que Toniolo, abusant des « entours » de la sociologie, et lui faisant perdre ainsi « quelque peu de son autonomie scientifique », a été « plus préoccupé, à son insu, de chercher dans les annales millénaires de la civilisation des exemples et des arguments à l'appui de ses thèses favorites, que d'étudier en toute impartialité le libre jeu des forces économiques ».

Mais, outre qu'un tel inconvénient est jusqu'à un certain point corrigé dans l'œuvre de Toniolo par les adaptations qu'une telle œuvre, essentiellement italienne, est susceptible de trouver dans la pratique, de l'autre côté des Alpes, il convient d'attacher le plus grand prix, malgré des excès d'optimisme, à l'inspiration, à « la vie intérieure profonde », à la « flamme de charité » qui animait « les conceptions sociales » de Toniolo. Il disait : « En vain l'action extérieure paraît-elle ordonnée et féconde suivant les desseins de la Providence sans que la précède et l'accompagne constamment la vie intérieure, c'est-à-dire l'exercice des vertus intimes dans la réforme quotidienne de soi-même ». De la même manière, Carlyle répétait: « Le salut du monde ne nous sauvera pas: nous devrions nous occuper de nous-mêmes ». C'est en nous occupant ainsi de nous-mêmes, pour nous rendre un peu plus *réels* (par l'humilité et le renoncement, entre autres), que nous travaillerons à la *réalité*, au salut du monde, qui ne se compose jamais que de nos existences. L'action extérieure, dans son *intelli-*

gence et son efficacité dérive de l'action intérieure. L'Italie catholique, où l'effort actuel de l'inspiration chrétienne a ouvert une nouvelle « parenthèse franciscaine », veut retrouver cette perfection, cette lucidité du sens intime, sans laquelle il n'est point d'exactitude dans la conduite extérieure de la vie et de n'importe quelles affaires extérieures de la vie. « A l'arrière-plan des batailles parlementaires », note dans sa Préface M. Georges Goyau, « nous entrevoyons des âmes en travail, qui sont et qui veulent être, pour la masse, des ferments de la vie spirituelle; nous entrevoyons des mystiques, Toniolo et Ferrini, Borsi et Papini ». Une carrière comme celle de Toniolo nous montre les liens vivants qui rattachent la conscience individuelle et ses qualités aux œuvres d'organisation sociale. M. Maurice Vaussard a noté, sous ce rapport, entre autres choses importantes, l'« opposition » de l'Economiste chrétien « à la neutralité des organisations de classe » (des groupements, des unions professionnelles, pour lesquelles Luigi Sturzo, de son côté, réclame aujourd'hui une reconnaissance juridique sur la base de la représentation proportionnelle), neutralité qui est pour Toniolo « une erreur d'observation psychologique, une erreur de sociologie, une erreur historique, une erreur pratique enfin ».

Plus étrangers à la science sociale, mais non moins étroitement associés, par leur influence, par leurs œuvres, par l'exemple de leur vie et, certains, de leur mort, aux tentatives faites pour restituer ou utiliser l'idée catholique dans l'organisation de la société civile, des écrivains chrétiens tels que le professeur Contardo Ferrini, un saint, le poète Giosué Borsi, tombé au champ d'honneur, l'historien religieux Giovanni Papini, auteur d'une récente « Vie du Christ », ont eu de même en M. Maurice Vaussard un biographe averti. Notons aussi les noms du cardinal Mafñ et du Père Gemelli, fondateurs d'œuvres, administrateurs religieux hors pair, propagandistes pleins de charité. La place et le temps nous manquent pour analyser comme nous le voudrions les pages consacrées à chacun de ces grands catholiques par M. Maurice Vaussard. L'histoire de la vie de Ferrini se lit comme celle d'une vie de Saint. J'aime particulièrement ces études tout intérieures. J'assiste avec émotion à ce « travail assidu » que déploya Contardo Ferrini, cet homme plein de science, d'œuvres et de vertus, « pour se maintenir toujours humble et modeste, comme

s'il ne valût rien de plus que le dernier homme du peuple » ; je tâche de surprendre, ici, quelque chose du secret infini enfermé dans ces brûlantes délices de l'annihilation de soi-même ! Giosuè Borsi, qui rechercha le sacrifice et qui le trouva à l'heure utile voulue par la Providence universelle, Giosuè Borsi, « fleur née sur le bord d'un gouffre », comme le Louis Lambert de Balzac, et destinée à y tomber « avec ses couleurs et ses parfums inconnus », me semble avoir toujours eu, en raison même de ses aspirations excessives, ce désir, propre à « beaucoup de gens incompris », comme dit encore Balzac, de « se plonger avec orgueil dans le néant pour y perdre les secrets de sa vie ». Lui, Borsi, il déroba les siens, ces beaux secrets, dans le gouffre du Dévouement, un jour de bataille. D'ailleurs, la citation suivante donnera la note exacte de cette âme au milieu du sacrifice, note que je ne trouve pas, quant à moi, « pessimiste », parce qu'elle est amoureusement mystique, et toute digne de saint Paul :

La guerre en soi, disait-il à un ami, ne corrige personne. Toi et moi, nous savons bien qu'il n'y a rien au monde qui puisse rendre les hommes meilleurs, ni la paix, ni la guerre, ni l'expérience, ni la science, ni l'éducation, rien en dehors de la grâce du Seigneur.

Et Giovanni Papini le sait bien aussi, sans quoi il n'aurait pas écrit, après maintes vicissitudes morales, son « Histoire du Christ ». Papini salue en Léon Bloy un maître. Il a, comme le puissant écrivain catholique, la vigueur, la forte couleur et la brûlante énergie d'affirmation. Il sait que le Christ est venu apporter le feu sur la terre.

Parlant de l' « avance » que les catholiques italiens ont sur les catholiques français en ce qui concerne leur position vis-à-vis du pouvoir civil, M. Maurice Vaussard ajoute, et ces lignes résument tout son livre : « Elle est due incontestablement (cette avance) aux habitudes chrétiennes demeurées vivaces chez eux parmi une grande partie de la population rurale, mais aussi à un effort d'organisation, sociale d'abord, proprement politique ensuite, qui constitue la gloire indiscutable des dernières générations de catholiques italiens ».

Giuseppe Toniolo, tout en s'efforçant « de restituer à l'Etat la plénitude de ses fonctions », demandait que « *au-dessus de lui* la sauvegarde et le développement des suprêmes raisons de la civilisation fussent reconnus et confiés à l'Eglise ». La situation si

difficile du monde, au lendemain de la Grande Guerre, ne donne-t-elle pas à cette vue de l'historien catholique une valeur nouvelle? Quand on se dit que la Société civile, après un demi-siècle de paix, n'a su qu'aboutir à la catastrophe mondiale de 1914, on se sent aujourd'hui quelque doute sur l'aptitude de la Société civile à sauver la civilisation! Croit-on sérieusement que le groupement juridique dit « Société des Nations » puisse la mieux sauver? Son véritable rôle, rôle de corps juridique consultatif, *ad latus*, s'est précisé depuis peu, dans la question de Silésie (la Silésie n'a jamais manqué de juristes!) Ce rôle laisse intacte la souveraineté des Etats. Cette souveraineté, néanmoins, ne peut pas tout, il s'en faut. Et là-dessus, rêvant dans la perplexité de son âme, on se dit que le Catholicisme, en de telles conjonctures, a indiscutablement un grand rôle à jouer. C'est l'impression, la certitude que laisse l'ouvrage de M. Maurice Vaussard.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

Le pragmatisme. — Vernon Lee : *Les mensonges vitaux*, Alcan. — Georges Sorel : *De l'utilité du pragmatisme*, Marcel Rivière. — Jean Wahl : *Les philosophies pluralistes d'Angleterre et d'Amérique*, Alcan. — W. Riley : *Le Génie américain*, Alcan. — Woodrow Wilson : *Etre humain*, suivi de *Quand un homme se trouve lui-même*, Payot.

Le **pragmatisme** est à l'ordre du jour. Il n'est pas près de manquer de partisans, s'il est vrai qu'une époque chaotique comme la nôtre exige une philosophie faite à son image. Cette bouillabaisse transatlantique, vraie bouillie pour les chats, convient bien au palais grossier de nos générations férues d'américanisme démocratique, d'agitation affairiste, politicienne ou sportive, imbues d'un moralisme bête qui n'exclut pas d'ailleurs la pratique du système D ni la pêche en eau trouble. Le pragmatisme, c'est précisément l'eau trouble en philosophie et les moralistes et logiciens moralisants qui se parent de cette étiquette y pêchent des poissons d'une qualité vulgaire, mais suffisante pour ces temps de disette intellectuelle. Pour une rare élite, la philosophie reste ce qu'elle était pour un Remy de Gourmont et pour quelques nobles intelligences représentant la pure tradition française : l'art de dissocier les idées. Pour les intelligences serviles de ce temps, elle est devenue l'art de les brouiller, de les faire servir à la domestication des masses, à la fortune des roublards et à l'édification des imbéciles.

Le pragmatisme, philosophie multiple et protéiforme, s'il en fut. Qui dira ses origines, ses variétés, ses complications, ses tergiversations, ses avatars ? « Les historiens de la philosophie, dit W. Riley, en ont cherché les sources depuis les Grecs jusqu'aux Allemands. On a appelé le pragmatisme « héraclitéen », parce qu'il croit que le monde est un flux ; « protagoréen », parce qu'il fait de l'homme la mesure de toutes choses ; « sophistique », parce qu'il croit qu'il n'y a pas de vérité définitive. Après les Grecs, les Anglais. Le pragmatisme a été appelé « huméen », parce qu'il fait de la probabilité le guide de la vie ; « lockien », parce que l'expérience est l'original de ses idées ; « darwinien », parce qu'il utilise l'adaptation au milieu, la lutte pour l'existence et la survivance des plus aptes. On a également qualifié le pragmatisme de « germanique », parce que sa volonté de croire n'est pas autre chose que l'impératif catégorique de Kant, parce que son appel à l'effort personnel n'est pas autre chose que la vocation de l'homme selon Fichte, et ainsi de suite (1). » D'autres, comme M. J. M. Baldwin, sucesseur de William James comme correspondant de l'Institut de France, ont voulu effacer du pragmatisme l'étiquette : *made in Germany* et ont mis l'accent sur les affinités françaises de la doctrine.— Il n'en reste pas moins vrai que cette philosophie du pratique garde une saveur bien américaine. Encore que cette saveur soit éclectique et qu'il y en ait pour tous les goûts, suivant les comptoirs où se débite la marchandise : coktail ou soda limonade; philosophie épicée et alcoolisée ou métaphysique non fermentée, à l'usage des amis du régime sec. — Il y a quelques années, un critique américain, M. Montague, montra ingénieusement qu'il y avait cinq espèces de pragmatisme ; un autre critique, M. Arthur Lovejoy, est plus exigeant ; il ne se satisfait pas avec moins de treize pragmatismes. Si nous complétons les variétés américaines par les sous-espèces ou nuances anglaises, françaises et italiennes, nous arrivons à un beau tohu-bohu de doctrines. Et nous compliquons encore la chose si nous ajoutons au pragmatisme les nouvelles doctrines en *isme* qui lui emboîtent le pas : le pluralisme, le temporalisme français, etc. C'est à désespérer d'y voir clair. Toutefois, ne nous décourageons pas ; rappelons-nous que le philosophe ressemble toujours un peu au voyageur de Descartes égaré dans sa forêt. Au risque d'épaissir

(1) W. Riley : *Le Génie Américain*, p. 191.

encore l'obscurité amassée par tant de théoriciens, de critiques et de classificateurs, consultons quelques récents commentateurs de cette déconcertante philosophie.

S'il est vrai que les adversaires d'une doctrine sont plus clairvoyants sur son compte que ses adeptes, nous pouvons nous adresser de confiance à M. Vernon Lée pour obtenir les lumières souhaitées. Son livre : Les **Mensonges vitaux** est une charge à fond de train, un amusant jeu de massacre, d'où W. James et consorts sortent aussi maltraités qu'autrefois les éclectiques français malmenés par la verve de Taine dans son livre : *Les Philosophes classiques en France*. Déjà M. A. Schinz, dans son *Antipragmatisme*, avait montré dans le pragmatisme une mixture faite d'éléments disparates ; en particulier il avait montré les incompatibilités entre le pragmatisme de Peirce et de Dewey d'une part et celui de W. James de l'autre ; les deux premiers maintenant le pragmatisme dans les limites de la logique, le troisième jetant délibérément l'intelligence par-dessus bord au profit de la volonté de croire. M. Vernon Lée nous présente à son tour le pragmatisme comme « un sac rempli de choses hétéroclites ». Il pose l'antithèse entre le pragmatisme-méthode d'éclaircissement des idées (Peirce) et le pragmatisme-volonté de croire. Il dénonce le malentendu volontaire qui a fait dévier le pragmatisme de la voie droite où l'avait engagé Peirce vers les voies tortueuses de l'obscurantisme. — Obscurantisme est le vrai nom du pragmatisme. La vérité pragmatique, selon l'auteur, n'est que confusion des genres, sophistication et mystification. Mais il y a des degrés dans cette entreprise de duperie de soi-même et des autres. Les pragmatistes peuvent se classer selon une échelle d'astuce croissante. Il y a ceux qui s'en tiennent au premier degré : à la simple volonté de croire (W. James) (1) ou de ne pas cesser de croire (le Père Tyrrell, défenseur du modernisme catholique, croyant obstiné dans sa foi et s'efforçant d'en sauver ce qu'il peut). Et il y a ceux qui, plus cyniques ou plus

(1) Il convient de remarquer, pour être juste envers W. James, que ce philosophe n'applique son principe de la volonté de croire qu'à certaines questions et sous certaines conditions. Il l'applique uniquement aux questions dans lesquelles (comme celle de savoir si la vie vaut d'être vécue) l'option entre le pour et le contre est reconnue impossible d'un point de vue purement spéculatif ; et d'autre part ce sont des questions dans lesquelles la croyance en une certaine chose conditionne la réalisation de cette chose. (Cf. dans Benda : *Les sentiments de Critias*, p. 49, une pertinente et équitable discussion de l'optimisme de W. James.)

ésotériques, franchissent le second degré et poussent la prétention pragmatique jusqu'à la volonté de faire croire et d'en faire accroire. — C'est ici un machiavélisme supérieur, un obscurantisme transcendant auquel M. Vernon Lée cherche, avec quelque subtilité peut-être, des racines métaphysiques. « Ces philosophes se sont dit les uns aux autres que les mensonges vitaux étaient un des instruments par lesquels s'accomplissent les desseins de la nature, quelquefois appelée Histoire ; et ces philosophes se sentent extrêmement satisfaits d'avoir si loin pénétré dans le secret, d'avoir été admis aux confidences de cet archi-machiavel qu'est l'Inconscient menant l'humanité au moyen d'erreurs, de mensonges, de superstitions, de mythes et de tout cet attirail de lanterne magique dont font partie les ombres d'une ombre» (p. 348). Deux noms représentent cette attitude paradoxale : l'un anglais, l'autre français ; deux penseurs dissemblables à peu près en tout, sauf en ce trait commun d'être tous deux des théoriciens du non-vrai (nom poli du bourrage de crâne). L'un deux est M. Crawley, inventeur de l'apologétique anthropologique ; l'autre est M. Georges Sorel, inventeur du mythe stimulateur d'énergie, « frères jumeaux sans le savoir, fils de Renan et de l'Abbesse de Jouarre ». — M. G. Sorel est parti d'une observation psychologique très juste : l'importance énorme du mythe dans la vie des sociétés. Le mythe opère des merveilles à condition d'être irréalisable. On sait que M. Sorel a « lancé » le mythe syndicaliste de la grève générale. Mais il y a un plus topique et plus récent exemple de mythe destiné à faire marcher les hommes : c'est le mythe de « la dernière guerre ». — Psychologiquement, M. Sorel a raison ; mais il faut un certain aplomb pour faire la théorie d'un mensonge tout en l'utilisant en faveur d'une cause dont on se proclame le défenseur et cette crânerie n'est pas une des moindres originalités de M. G. Sorel en tant que doctrinaire du mensonge vital. — L'autre ultra du pragmatisme est l'Anglais M. Crawley, l'auteur de *L'Arbre de vie* qui entend faire servir les travaux récents de l'anthropologie sur la mentalité de l'homme primitif, les recherches de Sir James Frazer et les siennes propres, à l'apologie de la religion anglicane et à la défense de la haute Eglise. Il existe une chaîne ininterrompue entre les superstitions les plus insanes des primitifs, entre la grotesque planchette-bourdon des sauvages

australiens et les plus vénérés symboles de notre religion. Les unes comme les autres dérivent de la même source : ce que M. Crawley appelle « l'aspect essentiel de la vie », c'est-à-dire du fond le plus trouble de la vie, de la sexualité, de la force de vie, de ce que les métaphysiciens appellent encore le Génie de l'Espèce ou le Génie de l'Inconscient. Et voilà comment ces prestidigitateurs de haute école s'entendent à mystifier ce brave Pecus, qu'il s'agisse d'enseigner au peuple le catéchisme anglican ou d'aider les agitateurs syndicalistes à mener par le bout du nez les ouvriers français trop crédules.

A cet illusionisme de haut style l'auteur oppose les lumières d'un bon sens un peu homaisien, mais qui a son prix dans la circonstance. Anti-pragmatiste comme M. Schinz, il diffère de lui par le ton et par l'esprit. M. Schinz est un contempteur de la démocratie, un aristocrate de l'esprit qui professe la théorie des deux vérités, des deux philosophies, des deux littératures, heureuse dualité dont jouit un pays de vieille culture comme la France, mais qu'ignore la jeune Amérique. M. Vernon Lée n'admettrait pas ces regrets. Il répudie tout aristocratisme, tout dandysme, tout ésotérisme. M. Schinz aboutit à une philosophie antisociale, solitaire et désolée. M. Vernon Lée aboutit à un optimisme qui admet la lente perfectibilité du petit germe de raison et d'esprit critique perdu dans les insanités primitives, mais qui pourtant s'en dégagera ; il croit au progrès, à l'effort individuel, à une vérité ; et ce n'est certes pas aussi distingué que l'autre attitude ; mais cela flatte davantage les instincts profonds et généraux de l'humanité.

La parution du nouveau livre de M. G. Sorel : **De l'utilité du Pragmatisme** nous permet de mesurer le chemin parcouru par cet ingénieux esprit depuis les fameuses *Réflexions sur la Violence*. En lisant ce livre, on ne tarde pas à s'apercevoir que M. Sorel a mis beaucoup d'eau dans... son pragmatisme. Ce dernier semble être passé de la période mythique, héroïque et romantique à une forme beaucoup plus modeste et plus terre à terre. Aussi bien l'objet en est-il changé. Il ne s'agit plus de stimuler les emballements d'une croisade antibourgeoise ; il s'agit simplement d'appliquer la méthode pragmatique à une série de questions disparates et dont le lien ne réside guère que dans l'esprit dans lequel elles sont traitées : questions

d'épistémologie, d'art, de théologie, etc. Et tout naturellement le pragmatisme retourne ici au type de Peirce, à la méthode d'éclaircissement des idées ou plutôt des techniques génératrices des sciences et des croyances. En épistémologie, M. Sorel critique la conception abstraite et unitaire de la science, le scientisme idéologique. Il ne sépare pas la science de ses usages et des nécessités de l'action d'où elle est sortie. Le pragmatiste ne veut recevoir dans la philosophie que des thèses ayant servi à soutenir efficacement notre activité créatrice. Cela revient à dire que le pragmatisme de M. Sorel tend à se rapprocher du type instrumentaliste. C'est à peine si l'auteur paraît se rappeler avoir écrit ses brillantes fantaisies sur le Mythe. Il ne se réclame même pas de la volonté de croire. Il refuse de voir dans la magie la mère de la science et admettrait avec M. Vernon Lee que le progrès a consisté dans le refoulement de la magie par l'intelligence technique et critique. Toutefois, M. G. Sorel paraît garder quelque sympathie pour l'obscurantisme quand il exprime son dédain du souci de définir. Malheureusement, celui qui refuse de définir les termes et les idées rappelle toujours un peu l'aveugle qui veut attirer son adversaire clairvoyant dans une cave, afin de reprendre sur lui l'avantage...

Le livre de M. Jean Wahl : **Les Philosophies pluralistes d'Angleterre et d'Amérique**, ne nous éloigne pas du pragmatisme. On sait que le pragmatisme américain est sorti en partie d'une réaction contre le monisme hégélien qui avait acquis une situation prépondérante dans l'enseignement des universités ; et, d'autre part, les pragmatistes sont en général pluralistes. — Le lecteur amateur de définitions fera bien de commencer le livre de M. Wahl par la fin et de se référer à l'appendice I : *Quelques définitions du pluralisme* et au paragraphe 1er de la conclusion : caractères généraux du pluralisme. Il aura ainsi un fil conducteur pour se reconnaître à travers le dédale des systèmes plus ou moins décidément pluralistes, exposés d'ailleurs avec beaucoup de clarté et de méthode par M. Wahl. Mais leur abondance et leur minutie sont telles qu'on éprouve parfois une sensation de papillotage, comme devant ces jeux d'ombres et de lumières que Platon évoque dans le *Théétète* à propos des rapports *du même* et *de l'autre*, ce qui était alors la façon de poser le problème du pluralisme !

Le livre de M. W. Riley : **Le génie américain**, nous repose des dissections idéologiques. Ce livre concret et vivant nous fait prendre un contact direct non seulement avec la pensée, mais avec le sol, avec la race, avec l'histoire et toute la vie nationale des Etats Unis. Et quand nous retrouvons W. James à la suite ou en compagnie des grands Américains : des premiers puritains et quakers, puis des Benjamin Franklin et des Thomas Jefferson, des Walt Whitman, des Abraham Lincoln et des Théodore Roosevelt, nous le comprenons mieux ou plutôt nous le comprenons seulement alors.

A cette galerie de grandes figures américaines il ne messied pas d'ajouter celle de M. Woodrow Wilson, dont M. P. Chavannes vient de traduire un opuscule : **Etre humain**, suivi de *Quand un homme se trouve lui-même*, également représentatif de l'âme américaine.

Si, en terminant, nous revenons au pragmatisme et si nous comparons cette philosophie à elle-même dans les différents pays où elle a jeté des racines, Amérique, Angleterre, France, Italie, nous constatons qu'elle est loin d'avoir eu partout la même spontanéité, la même vigueur et d'avoir donné les mêmes fruits. En particulier, il y a cette différence entre le pragmatisme américain et le pragmatisme français que le premier fait éclater la saine robustesse d'une production naturelle, autochtone et jaillie du sol natal. C'est une philosophie nationale, populaire, fille de l'hérédité puritaine, du tempérament yankee, de toute l'histoire religieuse, économique et morale des Etats-Unis. Tandis que le pragmatisme français nous apparaît avec l'aspect maigre et rabougri d'une production artificielle, d'une philosophie formelle, officielle ou convenue, expression d'une pensée de classe, de parti ou de gouvernement : de la pensée nobiliaire avec le traditionalisme de de Bonald et de son école ; de la pensée bourgeoise et juste-milieu avec le spiritualisme de Victor Cousin ; de l'actuelle pensée des classes dirigeantes avec le pragmatisme de Brunetière ou celui, plus récent, de M. E. Seillière ; doctrine de protectionnisme conservateur, de défense politique et sociale. Dans l'ordre religieux, le pragmatisme français s'incarne dans le modernisme où il s'est amalgamé avec certains ingrédients de provenance bergsonienne. — Sous ces formes diverses, le pragmatisme français ne paraît pas doué d'une forte vitalité. Au

sortir d'un siècle de pensée scientifique et critique, l'esprit français, fils de Voltaire et de Renan, ne paraît pas disposé à faire de la religion, des convenances politiques ou de la morale les critères de la vérité et de la science. On a dit que le Français n'avait pas la tête épique ; il n'a pas non plus la tête mystique ni la tête pragmatique. Je serais assez de l'avis de M. Schinz au sujet de la dualité des deux arts, des deux littératures, des deux philosophies dans les pays de vieille et haute culture comme la France. Il y a la philosophie des moralistes et des opportunistes et il y a celle des *happy few*. Il faut espérer qu'en dépit des conditions faites par la démocratie à l'esprit, en dépit du mercantilisme, du belphégorisme et du magisme envahissants, cette dualité se maintiendra encore pendant quelques lustres.... Après, à dieu vat ! Ce sera la barbarie ou un état de choses inconnu qui, après tout, vaudra peut-être celui de maintenant.

MÉMENTO. — Un erratum s'est glissé dans ma chronique du 15 décembre dernier. — Dans le premier paragraphe, au lieu de lire : « A l'engouement succède une vie de désabusement », il faut lire : « A l'engouement succède une *ère* de désabusement ».

GEORGES PALANTE.

HYGIÈNE

Hygiène scolaire. — Il faudra bien que l'on se décide à donner à nos enfants, dans les écoles, de l'air, de la lumière et de l'exercice. Il y a cent vingt ans que Lakanal présentait à la Convention le décret suivant :

Un officier de santé du district est chargé de visiter dans les quatre saisons de l'année toutes les écoles nationales du district. Il examine et conseille les exercices gymnastiques les plus convenables. Il examine les enfants et indique, en général et en particulier, les règles les plus propres à fortifier leur santé.

D'autres préoccupations absorbaient les esprits et ce décret ne fut point appliqué. C'est seulement un siècle plus tard, vers 1893, qu'on reparla de la question, sans plus de résultats, d'ailleurs. Le 27 janvier de l'année dernière, M. Gilbert Laurent est revenu à la charge et a élaboré un nouveau projet de loi « sur l'inspection médicale dans les écoles ». Du moment que l'Etat impose l'obligation scolaire, il s'oblige lui-même à prendre toutes les dispositions pour sauvegarder, dans la mesure du possible, la santé de

l'enfant. L'obligation scolaire entraîne, en quelque sorte, l'inspection médicale. Assurer le développement physique normal de l'enfant, protéger sa santé contre la contagion, surveiller chaque enfant individuellement ne semble pas moins nécessaire que former son esprit.

Nous avons, sous les yeux, un rapport que M. Joly, conseiller municipal de Paris, a présenté à ses collègues sur le fonctionnement général de l'inspection médicale scolaire à Paris. Il contient, comme on va le voir, des faits assez troublants.

Au cours de l'année scolaire 1919-1920, 22.234 enfants ont été examinés : 10.659 garçons et 11.575 filles. Sur ce nombre, 25 p. 100 furent considérés comme devant être surveillés, au point de vue sanitaire. La carie dentaire a été observée sur 7.489 enfants, ce qui revient à dire que 33 o/o environ des enfants ont une dentition défectueuse. Trop d'enfants ignorent la brosse à dents.

Beaucoup ont des attitudes vicieuses ; il s'agit presque toujours d'un abaissement de l'épaule droite, résultant de la mauvaise position adoptée pendant les exercices d'écriture. La table de travail scolaire, parfois trop basse, au dire des médecins, et, en tout cas, non adaptée spécialement à la conformation et à la taille de chaque élève, est une des causes principales de ces déformations, plus fréquentes chez les filles (50 o/o) que chez les garçons 45 o/o).

351 garçons étaient scoliotiques. La déviation de leur colonne vertébrale était assez accusée pour nécessiter un traitement orthopédique ; 488 filles se trouvaient dans le même cas. Les déformations rachitiques des os ne sont pas aussi rares qu'on pourrait le penser, puisque 616 garçons et 454 filles présentaient des symptômes osseux de rachitisme.

Les médecins-inspecteurs ont découvert 363 garçons tuberculeux et 349 filles tuberculeuses. D'autre part, 183 garçons et 182 filles étaient des cardiaques prématurés.

Chez 17 o/o des écoliers l'audition a été trouvée défectueuse. La proportion est à peu près la même chez les garçons que chez les filles. Il est donc nécessaire de traiter, dès le début, les maladies des oreilles, cause la plus fréquente des troubles de l'audition.

Fait digne de remarque, 61,5 o/o des garçons et seulement 55,1 o/o des filles ont une vue normale. Les médecins-inspecteurs

estiment qu'il convient d'envisager l'adoption de mesures propres à remédier à cette situation alarmante.

152 garçons et 137 filles ont été trouvés arriérés. Ils devraient être groupés dans des classes spéciales où l'enseignement serait proportionné à leur mentalité de débiles et gradué d'une manière différente, suivant le degré d'intelligence des élèves.

Ces résultats ne concernent qu'un sixième de la population scolaire parisienne, mais, tels qu'ils sont, ils représentent déjà le résultat d'une observation importante.

Le maître devrait connaître tous les résultats de l'examen médical de ses élèves. Il serait ainsi mis à même de donner à chaque écolier la place qui lui convient le mieux. Les enfants qui présentent des troubles de la vision ou de l'audition doivent être placés au premier rang. Beaucoup de demi-sourds ou de myopes sont classés comme paresseux, parce que l'instituteur ignore l'affection dont ils sont atteints.

Un cabinet médical devrait être aménagé dans toutes les écoles où il n'en existe pas encore, afin qu'il soit possible de procéder, en présence des parents, aux examens médicaux individuels.

Voici les vœux des médecins, en vue d'améliorer l'hygiène scolaire :

Aménager des bains douches dans les écoles est nécessaire ; les élèves devront obligatoirement les fréquenter ;

Créer, au moins pendant la belle saison, des classes de plein air partout où cela est possible.

Dès 1910, nous avions été intéressé au Congrès de la tuberculose, à Rome, par des classes de plein air installées en pleine ville. Dans de simples baraques de sapin abritant chacune cinquante enfants environ vivait une nombreuse population scolaire. On en avait dressé dans les jardins qui entourent le fort Saint-Ange, sur le Palatin, sur l'Aventin. A chaque baraque était annexée une tente servant de vestiaire, de lavabo, de cuisine ou d'abri en cas de pluie.

Ces classes de plein air étaient réservées aux enfants en imminence de tuberculose ou simplement débiles. Ils y vivaient tout le jour, y prenaient leur repas de midi, s'y exerçaient à la gymnastique et surtout y vivaient au grand air, le pavillon lui même, fenêtres largement ouvertes, n'étant utilisé que les jours de mauvais temps.

Cette innovation fut imitée récemment en Espagne où, à Grenade et surtout à Madrid, une congrégation religieuse appliqua l'éducation en plein air aux enfants débiles, en utilisant les méthodes d'instruction mises en valeur par Mlle Montessori, de Rome.

En France, ce n'est qu'en 1918, alors que le bombardement de Paris imposa l'évacuation d'une grande partie de la population enfantine, que fut réalisée la première école de plein air. C'est le Dr Méry, assisté de Mlle Chauveau, qui organisa en quelques jours l'école de Fontaine-Bouillant, près de Chartres. Comme il arrive souvent, l'improvisation fut, d'emblée, une œuvre presque parfaite et cette tentative restera le modèle des essais réalisés pour introduire chez nous l'école de plein air.

Depuis lors, a été fondée au Plessis-Robinson, près de Sceaux, une autre école plus importante, où deux cents écoliers, pour la plupart atteints d'adénites et de bronchite, bénéficient d'une installation matérielle remarquable et ont à leur disposition un parc immense.

Mais ce sont là des écoles de plein air où l'internat est réalisé. A vrai dire, le nombre des enfants qui devraient bénéficier des bienfaits du plein air est si grand que, seules, les classes de plein air avec externat répondent aux nécessités du moment. Déjà des essais ont eu lieu à Paris. Deux classes de plein air externat ont fonctionné l'été dernier, sur la zone des fortifications, l'une dans le XXe arrondissement, sous la direction médicale du Dr Dufestel, l'autre dans le XVIIe arrondissement, par l'initiative de l'Union des Femmes de France, et sous la direction du Dr Génévrier. Cette société possédait, près du bastion 47, voisin de la porte de Courcelles, quatre baraquements de bois, utilisés comme magasins pendant la guerre. Dans l'un furent installés une cuisine, un vaste vestiaire et des lavabos. Une tente fut dressée pour abriter les enfants en cas de pluie. C'étaient là tous les locaux de la colonie. Autour de la baraque, de vastes terrains étaient utilisés pour les jeux et l'ensoleillement. Moyennant 35 francs par mois, l'enfant était admis. Le matin, à 8 heures, un autobus prenait au dispensaire de la rue de la Jonquière les enfants, garçons et filles, rassemblés, puis revêtus d'un ample vêtement, tout d'une pièce, largement échancré pour permettre l'action large de l'air et de la lumière. L'emploi du temps était le suivant :

Matin. — 7 h. 1/2. Appel. — 7 h. 45. Départ en autobus. — 8 h. Arrivée, vestiaire.— 8 h. 1/2. Leçons de choses. — 9 h. 1/4. Gymnastique (garçons), Bain de soleil. (Ecole ménagère garçons et filles.) — 10 h. 1/4. Gymnastique (filles), Travaux manuels (garçons). — 11 h. Lavage des mains, détente.— 11 h. 1/2. Déjeuner.

Après-midi. — Midi 1/2. Sieste. — 1 h. 1/2. Récréation. — 2 h.. Chant et solfège d'ensemble. — 2 h. 1/2. Dictée musicale (grands). — Couture générale (filles). Jardinage (garçons). — 3 h. 1/2. Gymnastique (garçons et filles). — 4 h. Goûter et récréation. — 5 h. Douches et frictions. — 6 h. 1/2. Appel. — 6 h. 45. Départ en autobus.

Le repas de midi se composait d'une soupe donnée à discrétion, d'un plat de viande ou d'œufs, d'un légume et de fruits. Le pain était donné à discrétion. Comme boisson, une infusion froide. Au goûter, pain, chocolat ou fruits.

La douche quotidienne était obligatoire. Elle était donnée dans des boxes formés de draps suspendus à des tringles de fer.

Les résultats moraux et hygiéniques furent excellents. Les enfants, dirigés par des infirmières dont la surveillance était maternelle et constante, occupés sans cesse depuis le moment de leur arrivée jusqu'à celui de leur départ, acquirent en peu de temps des qualités d'ordre, de politesse, de tenue qui contrastaient avec l'allure de leurs camarades du quartier de Saint-Ouen. Soumis à un examen médical, ils furent trouvés très améliorés physiquement.

Tout récemment, à la suite d'un voyage aux Pays-Bas, le Dr Nobécourt a relaté l'impression excellente que lui firent les écoles de plein air externat installées dans les dunes de la côte hollandaise. A La Haye, existe un service scolaire communal comprenant quatre médecins assistés d'infirmières scolaires. La ville envoie chaque année, durant les vacances, près de 8.000 enfants à la campagne, soit dans des colonies scolaires, soit dans des familles. Elle possède une école de plein air à Scheveningue, au milieu des dunes. Elle comprend un certain nombre de hangars en bois qui servent de réfectoire et de classes les jours de pluie. En principe, les classes se font en plein air, à l'abri du vent, dans de grands entonnoirs creusés dans la dune. L'école est un externat; les enfants y sont amenés, le matin, et retournent, le soir, à la ville, par le tramway électrique, sous la conduite de leurs maîtres.

En France, au mois de mai 1919, sur l'initiative du Dr Calmette, le ministre des Régions libérées décida de créer un camp de vacances capable de recueillir en nombre considérable les enfants des régions qui furent soumises à l'invasion et dont la santé s'était ressentie des restrictions alimentaires. On installa à Camiers, au voisinage de la mer, en une région plantée de sapins et de peupliers, dans un groupement de 280 baraquements où avaient été auparavant installés des hôpitaux anglais, un vaste camp comprenant plus de 6.000 enfants de la région du Nord. Ils y séjournèrent du 18 juillet au 25 octobre 1919.

Cette expérience donna des résultats si encourageants que, quatre mois plus tard, le directeur du Bureau d'Hygiène de Lille pouvait écrire : « C'est donc 98 p. 100 des enfants qui sont revenus de la colonie de vacances de Camiers avec une amélioration manifeste de santé. J'ai entendu dire souvent dans le public et quelquefois par des médecins que l'effort fait dans ce sens était bien souvent inutile ; on envoie à grands frais les enfants à la mer, ils reviennent avec une meilleure santé, mais, dès qu'ils sont rentrés dans le milieu familial, l'amélioration obtenue est vite perdue. Je suis heureux de pouvoir prouver le contraire ; il nous a été donné de revoir depuis octobre dernier ces enfants : 5 seulement ont, à ce jour, perdu le bénéfice de Camiers ».

En présence de ces résultats, M. Ogier, ministre des Régions libérées, prit des dispositions qui permirent en 1920 d'envoyer à la mer, en deux périodes, 12.000 enfants débilités, soit 6.000 filles de mai à juillet et 6.000 garçons de juillet à septembre. L'état de santé détermina le choix des enfants qui ne devaient pas avoir moins de sept ni plus de treize ans.

A la suite de cette seconde campagne, voici ce qu'écrivait M. Astier, directeur du service médical du camp : « Les résultats se caractérisent, avant tout, par une amélioration très sensible de l'état général des enfants. Les chairs sont devenues plus fermes, le corps s'est développé, tant en ce qui concerne la taille, que nous avons vue augmenter de 1 cm. et même au delà, dans certains cas, qu'en ce qui concerne le périmètre thoracique et surtout l'indice respiratoire qui se sont considérablement accrus. En même temps, les attitudes sont devenues plus correctes et les mouvements plus harmonieux. On ne pouvait plus reconnaître, au départ, dans ces groupes réjouissants qui quittaient Camiers, les

bandes de petits malingres qui, deux mois auparavant, étaient venus au camp. »

Telles sont les tentatives qu'il faut que l'on connaisse. Ces expériences devraient être le point de départ d'entreprises permanentes et vastes permettant à tous les enfants faibles ou malingres de bénéficier du grand air et de l'ensoleillement, au moins pendant la période des vacances. Il faudrait aussi envisager, pendant la belle saison, la généralisation de ces écoles en plein air qui ont déjà exercé une influence si bonne sur la santé des enfants des villes, si peu favorisés au point de vue des conditions hygiéniques de la vie.

MAURICE BOIGEY.

SCIENCE SOCIALE

Ferdinand Auburtin : *La Natalité. La Patrie en danger,* Crès. — Henry Bordeaux : *Le Mariage (Hier et aujourd'hui)*, Flammarion. — Georges Weill : *Histoire de l'enseignement secondaire en France, 1802-1920,* Payot. — Léon Laffite : *Mathématiques et Concours,* Floury. — Mémento.

Il n'est pas de question plus importante pour nous, on l'a dit cent fois, mais il faut le redire une fois de plus, que celle, de **La Natalité** que traite en un copieux et sérieux volume M. Fernand Auburtin sous l'exergue justifié ; *La Patrie en danger !* Non seulement la faiblesse de notre population est angoissante pour les militaires, car, que ferons-nous dans trente ans d'ici, si l'Allemagne, qui a retrouvé déjà son coefficient de natalité d'avant guerre et a chaque année un excédent de naissances énorme, assaille 40 millions des nôtres avec 80 millions des siens ? Mais même elle est très préoccupante pour les intellectuels, car si la langue française dans l'Europe d'après-demain n'a pas plus de parleurs relativement que la langue hollandaise ou tchèque dans l'Europe d'aujourd'hui, son rôle se trouvera réduit au rôle très honorable mais secondaire de ces langues-là. Il faudrait donc savoir d'où vient cette sorte de malthusianisme déplorable et ce qu'il faudrait faire pour y porter remède.

M. Auburtin étudie tout ceci avec beaucoup de conscience, et je n'aurais de réserve à faire que sur la hiérarchie de ces causes et de ces remèdes. En fidèle disciple de Le Play, il attache une importance primordiale au régime successoral, ce qui lui fait expliquer notre faible natalité par le partage égal, avant tout, et demander, pour son relèvement, avant tout la liberté testamentaire.

Aux arguments déjà donnés en ce sens par Le Play et ses disciples immédiats il en ajoute d'autres, et comme il s'appuie sur un groupe important d'autorités qu'on ne peut vraiment pas traiter de rétrogrades ni de cléricocafardes, tels Charles Richet et Lannelongue, sans parler de Comte, Taine et Renan, on ne peut qu'être fortement impressionné par son plaidoyer.

Néanmoins, je ne suis pas sûr qu'il suffirait de proclamer la liberté testamentaire pour repeupler tous les foyers. Assurément, cette liberté est respectable comme toutes les libertés, et c'est vraiment un peuple supérieur que celui où les enfants travaillent comme s'ils ne comptaient pas sur la fortune du père, et où le père, même milliardaire, dit à ses enfants : «Travaillez comme moi, car mon milliard je le donne à telle Bibliothèque ou à telle Université.» Mais pour un père qui agirait ainsi, combien qui n'useraient de la dite liberté testamentaire que pour avantager des intrigants ou des flagorneurs, étrangers à la famille, ou, ce qui serait pire, membres de la famille? Tout bien considéré, pour un pays comme le nôtre, le partage égal vaut mieux que la liberté arbitraire ; il y aurait vraiment trop de vilenies autour des héritages, et chaque foyer deviendrait un enfer. La réponse que donne M. Auburtin à l'objection, formulée loyalement par lui, que trop de pères abuseraient de la liberté testamentaire, n'est vraiment pas satisfaisante : « Nous repoussons cette injure pour notre pays. » Avec une confiance aussi robuste on pourrait aussi bien supprimer les gendarmes et les huissiers.

La question n'est pas là, d'ailleurs, elle est de savoir si notre régime successoral à partage égal entre les enfants, en principe, avec cependant une quotité disponible assez forte, mais dont presque personne n'use, est la véritable cause de notre tendance à la dépopulation. Or, il y a une preuve évidente que non, c'est que la Belgique, l'Italie, la Hollande, la Roumanie, la Pologne, etc., ont ce même régime et que la natalité est très forte dans tous ces pays. M. Auburtin répond ici qu'il y a d'autres causes de malthusianisme qui agissent chez nous et n'agissent pas chez eux. Eh bien ! c'est me donner raison ; commençons par guérir ces autres causes et nous n'aurons pas besoin de cette boîte de Pandore qu'est le droit paternel d'exhérédation. Ah ! nous avons bien assez de motifs de chamaillerie familiale sans y ajouter la terrible tentation de la captation d'héritage !

Ce n'est pas, au surplus, que notre régime successoral ne puisse pas être amélioré, en entendant le partage égal dans son sens souple, ou en le faisant entre enfants et petits-enfants et non entre enfants seuls. Mais croire que ces enfants auront un plus grand nombre de petits-enfants parce que le père pourra les frustrer du patrimoine ancestral au profit d'un cousin ou d'un étranger, c'est carrément absurde. Le seul point exact dans l'observation de Le Play et de ses disciples, c'est que le sentiment égoïste, craintif et vaniteux de propriété n'est pas favorable à la prolificité; c'est pour cela, notamment, que les familles de fermiers ou de métayers sont plus nombreuses en général que celles des petits propriétaires ; mais le meilleur moyen de combattre ce sentiment, c'est de développer les qualités contraires d'altruisme, de confiance, d'initiative et de sagesse ; ce sont ces qualités qui ont fait la grandeur de tels ou tels peuples et non la pratique des legs et des fidéicommis.

Le Mariage n'est sans doute pas indispensable à la procréation, mais il est nécessaire pour obtenir une bonne et saine natalité, les enfants illégitimes étant en général uniques. De là l'importance de cette institution religioso-civile. Le mariage dont parle Henry Bordeaux est, comme son sous-titre l'indique, celui d'*Hier et aujourd'hui* ; or, les unions d'après guerre sont une matière qui prête à de fines observations psychologiques : changement de mentalité chez l'homme que la guerre a à la fois ennobli et aigri, qui trouve en rentrant son foyer quelquefois détruit, qui lui-même pendant la guerre n'a pas toujours et tout le temps pensé à ce foyer; changement de mentalité chez la femme, qui a travaillé hors de chez elle, a pris des habitudes d'indépendance et de dépense, s'est elle aussi parfois aigrie et pervertie ; et changement de mentalité encore chez les jeunes gens et jeunes filles d'après guerre, pour qui les conditions normales n'existent plus, puisque plus d'un million de jeunes filles, de par la disparition d'autant de jeunes gens, vont se trouver condamnées au célibat et forcées de travailler, elles aussi, de travailler pour vivre. Que de bouleversement dans les esprits et dans les conditions sociales !

Le livre dont je parle est la reproduction de cette enquête sur le mariage qui fit tant de bruit dans *l'Echo de Paris*; il contient beaucoup de lettres de correspondants que l'auteur commente avec cette sagesse souriante et cette indulgence affectueuse qui lui attirent toutes les sympathies, et cette suite de tant de confes-

sions, de tant de déceptions, de tant de relèvements constitue une des lectures les plus impressionnantes qui soient. Toutes ces pauvres âmes ont raison, les douces comme les violentes et les indulgentes comme les sévères; on plaint les unes, on loue les autres, et l'on se demande pourquoi le bonheur est si rare quand il dépend si souvent de nous. L'homme et la femme sont faits pour s'aimer, car quand ils ne s'aiment pas ils se mordent; or il semble bien que la force d'amour soit en baisse, dans l'ordre physique comme dans l'ordre psychique, et ce serait alors de là que viendraient tant de dissentiments, tant de discordes, tant de divorces. Le mariage redeviendra heureux quand les hommes et les femmes s'aimeront, charnellement d'abord, puisque nous sommes nés du limon terrestre, et spirituellement ensuite, puisque notre noblesse est de nous dégager de ce limon; alors les hommes cesseront d'être brutaux, et les femmes fielleuses, et tous égoïstes. Mais tout ceci ce n'est pas en remaniant le droit civil ou le droit canon qu'on l'obtiendra. Le secret du bonheur n'est pas aux mains des juristes, il est en nos mains à nous tous. Ayons d'abord cette bonne santé physique qui fait de l'ivresse sexuelle la plus intense des voluptés terrestres, et ensuite cette bonne santé morale qui garde de toutes les perversions, inversions et détorsions, et enfin cette bonne humeur voulue qui se refuse à toute aigreur rancunière, à toute sottise vaniteuse, à toute sévérité morose, et éclaire d'un beau sourire le visage de l'homme comme celui de la femme, et tout sera aussi parfait que les choses peuvent l'être sur terre.

De la famille on passe facilement à l'éducation des enfants et le livre de M. Georges Weill, **Histoire de l'Enseignement secondaire en France, 1802-1920**, nous fournit justement l'occasion de voir où nous en sommes de notre toile de Pénélope, comme dit je ne sais plus qui. Chaque quinze ou vingt ans on remet en chantier ce vieux bateau de la Réforme de l'enseignement, et les clameurs de joie des spectateurs, quand la nouvelle galère prend la mer, n'ont d'égales que leurs huées quand elle a accompli une ou deux douzaines de croisières. Je me souviens du beau départ de 1902 : cycles et sections A, B, C, D, on pouvait croire que le problème était enfin résolu ! Au bout de vingt ans d'expérience, tout le monde a assez de ce régime. Peut-être, quand on l'aura détruit, recommencera-t-on à le trouver

excellent. Ce qui rend sceptiques les hommes d'un certain âge, c'est qu'ils voient leurs enfants au lycée, les comparent à eux-mêmes, et en concluent que tous les systèmes sont bons quand les enfants travaillent; or, il me semble que de mon temps, déjà ancien, nous travaillions trois et quatre fois plus que nos enfants d'aujourd'hui; nous faisions au moins un devoir par jour et une composition par semaine, alors que les rhétoriciens de maintenant font un devoir par semaine tout au plus, et une composition par mois. Alors, avant de remodifier les programmes, peut-être pourrait-on commencer par modifier les habitudes des professeurs comme des élèves. Ce n'est pas d'ailleurs que ces programmes ne soient pas améliorables, mais le difficile c'est que chacun entend l'amélioration à sa façon, et la fait consister dans un alourdissement et non dans un allègement des matières, pour la partie qui lui plaît. L'amateur de sciences trouve qu'on ne fait jamais assez de sciences au collège, et de même l'amateur d'histoire, l'amateur de latin, l'amateur de langues vivantes, etc.

Laissons les programmes et ne prenons que l'organisation générale ; il me semble que les esprits s'orientent aujourd'hui vers une conception très vaste et très neuve, le lycée gratuit et tous les enfants invités à se hausser de barreau en barreau sur le perchoir scolaire jusqu'au papegeai baccalauréatique, avec, bien entendu, épreuve du hissage à chaque barre et dégringolade des perroquets ne jacassant pas au diapason obligatoire. En théorie, c'est parfait, et une démocratie devrait ainsi fleurir naturellement son élite intellectuelle, mais, en réalité, en sera-t-il ainsi ? et ce flot de concours de 7 à 18 ans ne produira-t-il pas une contre-sélection ne laissant filtrer que les médiocres, les protégés ou les petits prodiges qui font trop souvent plus tard les grands ratés ? Tout cela simplement pour montrer que ces problèmes sont difficiles et que pour les résoudre il vaut peut-être mieux les attaquer de côté. Ici aussi ayons de beaux enfants bien portants, d'où préoccupation d'abord de la santé physique, et de bons enfants laborieux et joyeux, ce qui implique la santé morale, et puis laissons-les un peu s'élever eux-mêmes, avec l'aide et le contrôle bien entendu des professeurs, mais sans ce luxe de programmes, d'études, d'examens et de concours. Ah ! le concours, on en revient même pour les grandes écoles, si j'en crois une brochure de M. Léon Lafitte, **Mathématiques et concours**, dont je

n'ai pas encore eu le temps de rendre compte, et peut-être reviendra-t-on aussi de l'engouement pour ces mathématiques que malmène assez l'auteur. Que dans tout le royaume scolaire l'élément mnémotechnique fasse place à l'élément personnel, et bien des choses changeront. Ce qui importe, ce n'est pas d'avoir des diplômes, c'est d'avoir des hommes.

MÉMENTO. — Edme Tassy et Pierre Léris : *Les Ressources du travail intellectuel en France*, Gauthier-Villars. Voilà un livre tout à fait précieux, qui nous manquait, et dont on ne saurait assez louer les auteurs et éditeurs. Le sous-titre dit tous les renseignements qu'il contient : « Organes d'information et de documentation. Moyens et organes de perfectionnement, aide, encouragement, placement. Sociétés savantes. Cours. Laboratoires. Observatoires. Collections d'études. Bibliothèques et Archives. Subventions. Prix et concours. Indications bibliographiques. » Ce vaste répertoire est vraiment révélateur ! Que de ressources intellectuelles en France qu'on ignore ! Il faudra seulement le tenir à jour par des éditions successives et même annuelles. Déjà cette édition de 1921 contient des renseignements qui ne sont plus exacts, décès d'académiciens, changements d'adresses, etc. Un travail aussi énorme que celui-ci ne peut d'ailleurs réaliser la perfection du premier coup, et MM. Tassy et Léris ont eu raison de le donner tel quel en renvoyant les perfectionnements à l'édition suivante. — H. Gonzalve Menusier : *Après la Rafale ou la IVe République*. Maison d'art et d'édition. De sages idées sous forme de conversation entre un poilu, un intellectuel, deux politiciens et un bourgeois ; mais parfois aussi des vues assez confuses. Le poilu, qui a toutes les sympathies de l'auteur, dit un moment : « L'État doit favoriser le producteur et l'exportateur, les réglementer, les taxer, en les aidant cependant par ses subsides, s'il est besoin ». Quelle salade, juste ciel ! — Nicholas Petrescu : *Thoughts on War and Peace*, Watts, Londres. Ce professeur roumain, qui pourrait bien, au surplus, écrire en français, étudie les conceptions nouvelles en politique étrangère ; il paraît que les idées de guerre et de paix doivent être bannies de notre esprit politique. Je le veux bien ! mais tout le monde le veut-il ? — Victor Serge : *Les anarchistes et l'expérience de la Révolution russe*, Cahiers du travail. L'optimisme de M. Pétrescu doit être mis à certaines épreuves par ses voisins russes. Ce M. Victor Serge nous assure que les anarchistes sont enchantés du bolchevisme ; alors ce sont de faux anarchistes, car les vrais, Kropotkine et Bourtzeff, Jean Grave et Malato, se sont toujours montrés les irréductibles ennemis de cette terrible dictature. Jamais la pauvre humanité n'a connu un tel esclavage, et le tsarisme, quelque odieux qu'il fût, n'a pas fait le millième de ce qu'a perpétré le soviétisme.

HENRI MAZEL.

FÉMINISME

La femme avocat. — Dans les couloirs du Palais les avocates circulent gracieuses, sans que leur présence semble insolite.

Les vestiaires professionnels ont des coins réservés à leur coquetterie judicieuse autant que judiciaire, et les petits miroirs de l'Ordre reflètent complaisamment l'ajustement minutieux des blondes frisures. Corsages, bas et jupes courtes offrent d'aimables dessous aux laideurs de la toge qui se laisse faire. L'harmonie imprévue de ces objets d'abord disparates paraît symboliser la nouvelle alliance du *Journal de la Mode* et du *Répertoire Dalloz*. La doctoresse en droit ne devient pas un homme ; elle ne cesse pas d'être une femme. Cet hermaphrodite intellectuel et plastique du progrès social crée une catégorie. Et les doctoresses foisonnent : maintenant la peau d'âne est un bibelot très féminin.

Qui parle ainsi ?

C'est Me Emile de Saint-Auban dans un des chapitres de son *Histoire Contemporaine* sur le point de paraître. Il est donc intéressant de remonter à 21 ans et, documents en mains, de constater l'émotion causée au mois de décembre 1900 par le serment de notre première consœur.

Ce fut le 6 dudit mois que Mme Petit, femme elle-même d'un avocat, précédant d'une quinzaine de jours Mlle Chauvin, prêta la première serment devant M. le Premier Forichon. Le Palais était en révolution ; la salle de la Première Chambre remplie d'avocats et d'avoués, tandis que, dès midi, une foule gouailleuse et excédée encombrait les couloirs, bousculant tout et tous sur son passage. Cette foule, lisait-on dans *le Figaro*, « se précipite, envahissant les bancs des avocats. Des grosses dames à lunettes s'empilent à côté de petites femmes à pince-nez et des étudiantes à cheveux ras, restées debout, se dressent sur la pointe des pieds tandis que la cour fait son entrée.

— L'audience est ouverte, dit l'huissier.

Des cris désespérés de : Assis ! Assis ! éclatent au fond de la salle. Me Léon Devin, bâtonnier, présente ses jeunes confrères, qui, le serment prêté, sont admis à suivre l'audience. La première fois, M. Forichon avait dit : « Les nouveaux avocats et Mme Petit peuvent suivre l'audience si cela leur convient ». Le vieux barreau avait critiqué cette formule, qui faisait à l'avocate une

place par trop à part. M. Forichon sourit et s'inclina. Il changea de formule lors du serment de Mlle Chauvin: « Les récipiendaires, dit-il, sont admis à suivre l'audience si cela leur convient. » Cependant la foule se renouvelait sans diminuer et c'est seulement au bout de trois quarts d'heure que la première avocate put regagner sans encombre le vestiaire.

Les journaux illustrés, la satire parlée, écrite, crayonnée se donnèrent libre cours. La femme avocate figura dans toutes les revues de l'année 1900 et de l'année 1901. Montmartre ne l'épargna pas. Fursy en fit le sujet d'une chanson qui débutait ainsi :

C'est mam'zell' Jeann' Chauvin
Qui s'est dit, un matin,
Qu'elle serait avocat,
Car elle prétend qu'elle a
L'talent d'Papa
L'talent d'Pathlin.

Et, après quelques couplets déclarant que la robe est un costume féminin, que la femme a toujours éprouvé la démangeaison de parler, le chansonnier conclut :

Viv'donc mam'zell' Chauvin,
L'avocat féminin,
Mais j'ai bien peur, amour,
Qu'des faveurs de la Cour
Ell'jouisse plus qu'Papa
Ell'jouisse plus qu'Pathlin.

Cette prédiction s'est-elle réalisée ? Voilà ce qu'il convient de rechercher ici après vingt années d'expérience.

Les débuts des femmes avocats furent heureux et les bonnes fées apportèrent autour de leur berceau encouragements et paroles dorées. — Le 22 février 1901, immédiatement après son admission au stage qui avait eu lieu au mois de janvier sur le rapport de Me Danet, Mlle Chauvin plaidait à Château-Thierry, devant le Président Magnaud. Cette rencontre de deux célébrités judiciaires de l'année ne pouvait manquer de provoquer une séance académique et, au milieu de la foule accourue, le Président prononça ces paroles de bienvenue, dont les journaux nous ont conservé le texte intégral :

— Madame, permettez-moi de supprimer toute appellation préhistorique. Une loi vous a conféré le droit de plaider à cette barre. Aucun

texte, d'ailleurs, auparavant, ne s'y opposait. Il avait fallu, pour vous retirer ce droit indiscutable, recourir aux subtilités juridiques qui ont pour résultat ordinaire d'obscurcir les choses les plus claires. Cette loi n'a pas été accueillie avec un égal enthousiasme par tous vos confrères masculins. Le tribunal de Château-Thierry y a au contraire applaudi. Et il applaudira très énergiquement à toute mesure qui sera de nature à émanciper la femme, à l'arracher aux griffes de l'obscurantisme, et avec elle ses enfants et... leur père aussi peut-être. C'est pourquoi, j'ai l'espoir qu'une loi prochaine, basée sur l'égalité des sexes, viendra, qui fera siéger comme juge dans les tribunaux ordinaires la femme — bientôt éligible au Conseil des prud'hommes. C'est dans cette espérance que je suis heureux de souhaiter la bienvenue à la première femme qui vient plaider à cette barre et qui joint à sa qualité d'avocat l'intelligence, le savoir et le talent.

A ceci Mlle Chauvin répondit, après avoir remercié le tribunal de ses souhaits de bienvenue :

Qu'il me soit permis de souhaiter à mon tour, que d'autres suivent mon exemple. Il est des questions délicates qu'une femme n'expose pas sans gêne. L'aspect froid et sévère des hommes de loi l'embarrasse. Plus aisément, elle confiera à une autre femme le secret de certaines misères, de certaines douleurs intimes. Et n'est-ce point, d'autre part, tâche toute féminine que de consoler ceux qui souffrent et de les aider dans le malheur ? C'est parce que ces idées sont les vôtres, M. le Président, que vous avez bien voulu m'adresser les paroles dont je vous remercie. Elles n'étonneront aucun de ceux qui connaissent le Président du Tribunal de Château-Thierry, son esprit d'équité et ses idées généreuses.

L'exemple a été suivi. Le nombre des femmes avocats s'est accru d'année en année. Dans le dernier tableau de l'Ordre des Avocats à la Cour de Paris, dressé pour l'année judiciaire 1921, nous en comptons 14 inscrites au tableau et 55 au stage. Les 14 avocates du tableau se sont inscrites respectivement : une en 1900, une en 1901, une en 1907, deux en 1908, deux en 1909, une en 1910, deux en 1912, une en 1914, une en 1916, deux en 1917,

Cependant, malgré l'accroissement numérique du nombre des avocates, il ne semble pas que le barreau ait été un moyen d'affranchir la femme et de lui permettre de se créer une situation indépendante. Chose curieuse, ce sont surtout dans les « à-côté » du barreau : journalisme, conférences, enseignement du droit, sociétés de propagande féministe ou de bienfaisance, patronages, etc... que les femmes ont trouvé place. Beaucoup qui, sous une

seconde robe, avaient recherché l'indépendance, ont été ramenées, par le Palais, au mariage. Prises alors par les charges du ménage ou les devoirs de la maternité, elles abandonnaient peu à peu la Galerie Marchande et la salle des Pas-Perdus.

Le barreau, il faut le dire, et je sais bien qu'en l'écrivant je risque de m'attirer des protestations éloquentes et indignées, le barreau et le jeune, tout comme le vieux, n'a pas encore pris au sérieux la vocation des femmes avocates. Avec elles, on est trop galant ou trop distant, ou successivement les deux. Aucune, malgré de réels talents qui se sont affirmés, n'a conquis la place enviée de Secrétaire de la Conférence. Souvent admissibles pour une seconde épreuve, par curiosité, par désir de les entendre une seconde fois, par sentiment de justice... que sais-je encore, elles ne peuvent jamais arriver à toucher le but qu'on leur fait miroiter comme une terre promise où elles ne sont jamais entrées jusqu'ici. Beaucoup, après des débuts qui semblaient pleins de promesses, ont espacé leurs venues au Palais et ne s'y rencontrent plus qu'à de très rares occasions. Alors que nous avons vu en médecine des femmes admissibles à l'externat, à l'internat et à bien des concours, le barreau s'est montré pour la femme beaucoup moins accueillant. Il serait intéressant de rechercher les raisons psychologiques de cet ostracisme, qui ne résulte nullement de la moindre valeur des femmes qui entreprennent des études juridiques.

A notre sentiment, une des raisons principales vient de la vie en commun qui se pratique au Palais. Il y a depuis longtemps là, une existence collective masculine, une sorte de corporation moyenageuse offrant une résistance passive aux innovations. On redoute les propos de couloirs, la critique malveillante possible, les interprétations malsaines, la haine vigilante qui se nomme la confraternité. Tout cela rend le rôle de la femme au Palais particulièrement délicat. Est-elle aimable et femme, on lui en saura mauvais gré ; est-elle distante et intellectuelle, elle sera traitée de bas-bleu. Le Palais a admis la femme dans ses rangs, il ne l'a pas « accueillie ». Il la courtise comme une aimable personne ou s'en éloigne comme d'un ennuyeux maître de pension. Il ne la considère pas encore comme une égale. Et ceci me remémore une anecdote, symbolique de la situation spéciale qui est ainsi faite à la femme.

Me Lagasse était allé plaider dans une ville du midi où il y avait une prison — et dans cette prison le parloir des avocats, et dans ce parloir, une cage de fer.

La présence de cette cage excita sa curiosité.

— On mettait là, dans le temps, lui répondit le geôlier, les détenues femmes lorsque leur avocat venait leur rendre visite.

— Cette cage ne sert plus maintenant ? questionna, ironique, Me Lagasse.

— Encore quelquefois, maître, lorsque Mlle X vient voir un détenu.

Mlle X était la première avocate de ce barreau méridional où les passions étaient, semble-t-il, si violentes et si tumultueuses.

C'est une semblable conception du rôle de la femme avocat qui a inspiré Tristan Bernard dans une charmante comédie : *le Captif*, joué en 1904 au Théâtre des Mathurins. Le bigame Doublet choisit la jeune avocate Léa pour le défendre et, lors de sa venue, il lui fait des déclarations.

Vous n'avez peut-être pas encore, lui déclare-t-il, le talent de Me Henri Robert, mais jamais sa présence ne m'aurait fait autant de bien que la vôtre.

Et comme l'accusé devient par trop entreprenant et que Léa dignement menace de se retirer, le bigame s'écrie :

Pourquoi avez-vous choisi, vous autres femmes, la carrière d'avocat? Pour l'exercer comme un homme? Ce n'est pas la peine ! Nous avons assez d'avocats ! Ce que nous vous demandons, ce n'est pas d'apporter dans nos prisons des qualités de juristes, mais le charme et le sourire féminin ! Et vous êtes capable d'une délicieuse pitié.

LÉA

Oh non ! non ! je n'irai pas jusque-là !

Les humoristes sont doublés d'observateurs perspicaces et ils font passer en riant bien des vérités.

Parmi les auteurs qui ont traité la question il convient de s'attacher plus particulièrement au livre d'une femme de lettres : Colette Yver, qui a très finement analysé la situation de l'avocate, dans un ouvrage publié avant la guerre : *Les Dames du Palais*.

Dans ce volume on rencontre plusieurs types de femmes avocates, qui ne donnent guère envie d'embrasser la profession. La

courageuse Mme Martinal, veuve et mère de trois enfants, arrive péniblement à faire vivre sa nichée et, malgré son labeur incessant, elle ne peut avoir trois mille francs devant elle :

Mme Martinal achetait au rabais, chez le bouquiniste d'en bas, les cent manières d'accommoder les restes et se mit à cuisiner elle même de petits repas peu coûteux. Les mois de lycée de Pierre, les notes de boucher la tourmentaient affreusement. Elle retournait en les allongeant les trois costumes de ses fils, et le soir, quand ceux-ci étaient couchés, repassait sur la table de la salle à manger les petits cols empesés qu'elle mettait au Palais avec le rabat.

La vieille Mlle Angély, une des premières avocates inscrites, ne plaide jamais et se dévoue à un vain apostolat : le relèvement des petites mineures prostituées. Sans cesse, elle retrouve dans la rue les petites vicieuses qu'elle a arrachées au tribunal et qu'elle a prises comme domestiques chez elles :

Dans son cabinet de travail, au mobilier d'acajou datant de la Restauration, trois simples lampes à pétrole éclairaient crûment sous leurs abat-jour en papier les sombres toilettes de ville des visiteuses. Mlle Angély, dont les 50 ans, s'alourdissaient, gardait auprès de la cheminée son fauteuil à chimères.

Louise Pernette, jeune fille pleine de talent, ne peut parvenir à épouser, faute de situation, un avocat qu'elle adore et elle en est réduite à devenir le conseil des domestiques et des femmes de chambres :

Je gagne maintenant, déclare-t-elle, de quoi me payer au moins des chapeaux et des robes ; je me suis fait une petite clientèle de domestiques en défendant l'année dernière, au civil, la tenancière d'un bureau de placement. Depuis lors, les bonnes me confient leurs procès correctionnels ou leurs divorces ; elles viennent me demander conseil à propos d'un amant qui les abandonne avec un enfant, d'un patron qui les a séduites, d'une rupture en promesse de mariage. Ces pauvres filles payent peu, mais consciencieusement. Parfois, il me semble que cela sent un peu l'oignon dans ma petite salle à manger convertie en cabinet de consultations. Peu importe ! J'ai ma spécialité ; certains bâtonniers ne l'ont pas encore... et je suis très fière !

Il y a là encore la belle Isabelle Géronce, hautaine et parfumée, qui circule dans les couloirs et fait de la Cour d'appel une véritable Cour d'amour. Celle-là plaide peu. Elle flirte et trouve dans la réunion de confrères mâles une ample pâture à ses instincts conquérants.

Tous ces personnages et d'autres plus falots évoluent autour d'un couple central : le ménage Vélines. Là, la femme et le mari sont avocats, avocats de talent tous deux, et Mme Vélines est la seule avocate que l'auteur nous présente en pleine gloire, dans toute l'apothéose de la réussite : succès de publicité, succès d'argent, admiration des confrères, gros procès à plaider ! Il faut dire que l'auteur a justifié cette réussite par toute une série de circonstances... atténuantes. Henriette est la fille du Président Mercadieu, elle est fort intelligente, a beaucoup de relations et appartient à une famille fort riche, connue au Palais.

Mais comme cette gloire se payera cher ! Le mari, relégué au second plan par la réussite exceptionnelle de sa femme, arrive à en prendre inconsciemment ombrage. Le ménage se disloque. Henriette, malheureuse, est sur le point d'abandonner le domicile conjugal, puis elle réfléchit. Elle pense que l'homme, chef de la communauté, doit être le chef et le membre le plus haut placé de la famille ; que la femme doit se contenter d'un rôle plus modeste et ne pas éclipser son mari. Au lieu de sacrifier son mari à sa carrière, elle sacrifie sa carrière à Vélines, dont elle deviendra la collaboratrice et la secrétaire. Elle contribuera à sa réussite en lui « passant » les affaires importantes qui viendraient à se présenter dans son propre cabinet. Aussi Henriette en arrive-t-elle à cette conclusion désenchantée :

> Alors, si la carrière d'avocat n'offre à la femme mariée qu'une gloire dangereuse, et si la célibataire n'y trouve qu'un apostolat superflu, qu'en reste-t-il quand on ne la considère plus comme un gagne-pain ?

Et même en la considérant de cette façon, l'auteur reconnaît que le pain s'y gagne de façon assez pénible.

Nous avons tenu à analyser un peu longuement cet ouvrage, parce qu'il est écrit par une femme et peu suspect, par conséquent, d'anti-féminisme. En dehors de certaines erreurs matérielles sur l'existence au Palais, il contient une analyse très fine et très pénétrante du rôle qu'y peut jouer la femme. Peu remarquée, elle serait, en cas de réussite, sacrée phénomène avec tous les dangers d'un tel rôle. La force physique, l'autorité de la parole, la nervosité, sa maternité passée, présente ou future sont autant de causes qui l'handicapent défavorablement. Son mérite serait dix fois supérieur au nôtre à vaincre tous ces obstacles, joints au mauvais vouloir qu'elles rencontrent.

Pendant la guerre, les femmes avaient vraiment la partie belle : le barreau désorganisé, les jeunes confrères mobilisés, la criminalité de l'enfance augmentant de façon effroyable, les occasions de plaider multipliées. Ces circonstances ne les ont, semble-t-il, nullement servies.

Espérons qu'elles finiront par forcer les portes qui leur demeurent fermées. Il faudra ce jour-là applaudir sans réserves à une réussite qui sera dix fois plus méritoire.

Avant d'examiner le rôle que pourrait jouer la femme au Parlement, il est intéressant de voir ce qu'elle a pu réaliser au Palais qui, pour de nombreux hommes politiques, a été l'antichambre du Parlement.

RAYMOND HESSE.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Congrès international des recherches psychiques. — Octave Béliard : *Sorciers, rêveurs et démoniaques*, Lemerre. — Un spirite canonisé.

Evénement d'importance, et de première importance, que ces assises à Copenhague, du 26 août au 2 septembre, du **Congrès international des recherches psychiques.** Organisé sur l'initiative, infiniment louable, d'un comité danois de professeurs et de savants, et présidé avec autant de tact que d'affabilité par M. Kork-Kortsen, *privat docent* de l'Université de Copenhague, ce Congrès, — le premier en date, — aura eu, parmi d'autres, le grand mérite de rapprocher en terrain neutre des savants, séparés jusqu'alors par des susceptibilités fort légitimes, mais dont la prorogation ne pouvait qu'être préjudiciable à l'intérêt commun de leurs pacifiques conquêtes. Treize nations de l'ancien et du nouveau continent avaient tenu à honneur de s'y faire représenter par les plus éminents délégués de leurs Sociétés, les plus studieux expérimentateurs de leurs laboratoires psychiques. Il suffira de noter les noms de M[me] de Selter et du Rév. Drayton Thomas pour l'Angleterre, du D[r] de Schrenk-Notzing pour l'Allemagne, des D[rs] Prince et Carrington pour l'Amérique, de MM. de Saint-Marcq et Schaerer pour la Belgique, du D[r] Abrutz pour la Suède, des D[rs] Brugmans et Zeehandlar pour la Hollande, et, pour la Russie, de M. Youriévitch. M[me] Juliette Bisson, le D[r] Gustave Geley, directeur de l'Institut métapsychique international et notre confrère René Sudre, MM. Emile Magnin, Mé-

lusson, représentant l'*Union Spirite française*, et du Bourg de Bozas, composaient la délégation de notre pays. Si, en l'état provisoire actuel de la nouvelle science, il ne pouvait y avoir place pour une discussion méthodique et approfondie des résultats, et si le Congrès, d'autre part, eût trouvé profit à établir une sélection préalable parmi les communications offertes à son choix, — difficulté de tâche que vint aggraver encore la confusion des langues, — il n'en eut pas moins la primeur de fort remarquables travaux, et les pionniers des nouvelles découvertes, pour la plupart hommes de science, surent tirer de ce rapprochement le désir autant que la nécessité de travailler désormais en confiance et selon des règles communes. Méthode définie par le professeur Richet dans une adresse chaleureusement applaudie, et invitant les congressistes à laisser à d'autres le cliquetis chatoyant des conceptions théoriques pour s'en tenir à l'humble, au tout-puissant, au merveilleux terre à terre des faits : le terre à terre du physiologiste qui étudie des contractions musculaires, du physicien qui mesure la longueur d'onde d'une flamme, du laboureur qui pousse tout bonnement sa charrue. « Il faut, disait Pasteur, balayer chaque matin le laboratoire, pour en expulser les poussières et les théories ». Seule chance de faire admettre la métapsychie, comme la chimie et la botanique, dans le cadre des vérités enseignées.

Presque toutes les communications se rapportèrent, fait curieux, à la médiumnité physique, et l'attention des congressistes fut principalement attirée par les phénomènes de matérialisation.

La première, Mme Juliette Bisson exposa les séances remarquables qu'elle obtint l'an dernier avec son médium Eva Carrière. La « substance » — l'on dit aujourd'hui l'« ectoplasme » — issue du corps d'Eva, et dont Mme Bisson se flatte à juste titre d'avoir établi la première les caractéristiques, se présente en masse fibreuse ou en filaments rappelant l'épiploon, et qui reste reliée au corps par un long cordon noirâtre, présentant des nœuds, variable en couleur comme en consistance. La « substance » est ultra-sensible, rétractile au moindre toucher, heurt qui a sa répercussion toujours douloureuse chez le médium. Des formes diverses et changeantes se développent au milieu de la « substance », dont la production reste indépendante des désirs ou des appels du médium ou du cercle. Au cours de ces expé-

riences, surgit un jour de la « substance » la saisissante apparition — haute de vingt centimètres — d'une créature admirablement formée, miniature de femme aux traits délicats, à la longue chevelure blonde, portant dans ses yeux le bleu rayonnant du ciel et à ses lèvres le rose frissonnant de la vie : tiède et frémissant petit ludion, vivant, frivolant, faisant des grâces, que les assistants se passèrent de main en main, et qui s'évanouit subitement, après avoir été photographié...

Dans une communication qui fut, l'on s'en doute, l'une des plus passionnantes et des plus importantes du Congrès, le docteur Geley résuma les expériences qu'il a poursuivies avec l'aide du médium polonais Franek Kluski et qui ont été rapportées en détail ici-même. Il dégagea les enseignements dont peut se prévaloir, même dans l'état provisoire des expériences, la philosophie métapsychique : la naturalisation indiscutable de ces phénomènes, si bouleversants soient-ils, dans le domaine des sciences positives ; la réduction du problème, si complexe qu'il apparaisse, à un problème de biologie, ou, plus exactement, de philosophie biologique ; la défaillance des contingences de temps et d'espace et des limitations sensorielles, fictions incomplètes de notre raison ; la faillite, désormais attestée, de la doctrine matérialiste, au profit d'un dynamo-psychisme subconscient, qui semble bien être l'essentiel de l'être, et peut-être sa seule réalité. L'heure n'est plus aux hypothèses, mais aux faits. La prise d'ailes du papillon qui jaillit de la chrysalide est plus et mieux qu'un symbole poétique : elle est la formule même des essors et des métamorphoses qui couvent dans l'ectoplasme des matérialisations. Les phénomènes supranormaux donnent l'immense espoir de pouvoir soumettre à la méthode expérimentale le mystère, peu à peu dévoilé, de la vie et de la destinée.

Avec toute la rigueur d'une démonstration scientifique, M. René Sudre exposa le saisissant accord des phénomènes de médiumnité avec les récentes théories de la physique et, notamment, les vues d'Einstein sur la relativité. Le dualisme traditionnel de la force et de la matière a pris fin. Des expériences nouvelles attestent la matérialisation de l'énergie, qui présente, à un degré différent, certaines propriétés de la matière : poids, masse, inertie, structure. Les phénomènes de médiumnité manifestent l'énergie, tantôt sous une forme invisible, comme le courant électrique,

tantôt sous une forme apparente et tangible. Cette énergie doit être étudiée par des moyens physiques, et la métapsychie doit s'attacher des physiciens aussi bien que des psychologues.

Selon M. Clément de Saint-Marcq, de Bruxelles, les phénomènes dits *spirites* seraient dus à un fonctionnement anormal de l'esprit, grâce auquel celui-ci peut atteindre, selon la terminologie kantienne, ses « racines nouménales ». Le docteur Walter Prince se déclara partisan résolu de l'animisme et les faits de médiumnité se ramènent pour lui à de la télépathie entre vivants. Le docteur Herward Carrington, de New-York, auteur de travaux remarquables sur les conditions physiques et psycho-physiologiques de la médiumnité, se préoccupe d'instaurer des méthodes électriques et physiques propres à amplifier, faciliter ou contrôler les phénomènes supranormaux. Mme de Salter, et le Rév. Drayton Thomas, de la S. P. R. anglaise, rapportèrent leurs expériences avec leur médium commun, Mme Osborne Leonard : expériences dont la plupart ont le caractère, déjà signalé ici, de *book-tests* et de *newpapers-tests* (communications spirites par livres, ou par journaux non encore imprimés) : preuve convaincante, selon eux, de la véracité des messages de l'au-delà et de la réalité de la survie. Le Dr de Schrenck-Notzing, délégué pour l'Allemagne, évoqua un cas typique de hantise, celui de Hopfgarten, près de Weimar, en février dernier, et qui donna lieu à un rapport de justice : déplacement spontané d'objets, manifestations de toutes sortes, dues à l'extériorisation des forces vitales chez une personne gravement malade, et qui furent constatées par une dizaine de policiers et leur commissaire. M. Emile Magnin, délégué français, qui traite la névrose par la suggestion et l'hypnose, préconisa à l'appui de la médication habituelle, lorsque celle-ci est impuissante à réagir, les moyens, encore décriés, mais demain scientifiques, que suggère l'étude consciencieuse des médiums. Le professeur Sydney Abrutz rapporta les expériences par lesquelles, dans son laboratoire de l'Université d'Upsala, il a pu définir les effets de la radiation nerveuse sur le corps humain. M. Youriévitch, de l'*Institut psychologique* de Paris, délégué pour la Russie, étudia la conductibilité des rayons Y, — ces radiations qui émanent du médium et rendent conducteurs de l'électricité les milieux qu'elles traversent, à une certaine distance du sujet : rayons plus pénétrants que les rayons X et les émanations du radium, rayons

parfois visibles et qui peuvent être photographiés. Un ingénieur berlinois, M. Fritz Grünewald, a construit toute une série d'ingénieux appareils, qui peuvent enregistrer électriquement les manifestations physiques des médiums, et qui écartent toute possibilité de fraude ou d'hallucination. Les balances prouvent nettement que dans les matérialisations, la perte de poids du médium correspond exactement au poids du fantôme formé. D'autres communications fort intéressantes furent produites, dont nous ne pouvons que rapporter les titres : du Professeur Mikuska, de Prague, sur le problème de la vie, du point de vue biopsychologique ; du Dr Kortsen, professeur à l'Université de Copenhague, sur l'inconscient ; de M. Mélusson, délégué de l'*Union spirite* française, sur l'hypothèse, selon lui démontrée, de la survivance et de l'intervention des morts dans notre vie terrestre, etc.

Le Congrès se donna garde, fort raisonnablement, de tomber dans l'erreur de ce fameux concile philosophique, où l'existence de Dieu fut mise en délibération et votée, au demeurant, à une faible majorité. Les congressistes estimèrent d'un commun accord que l'heure n'était point venue de se prononcer sur l'existence des esprits. Sur l'initiative du professeur Alrutz, de l'Université de Christiania, une motion fut votée, proclamant que les métapsychistes doivent se borner, jusqu'à nouvel ordre, à étudier, avec tous les procédés et les ressources de la science, les phénomènes supranormaux, en vue de les incorporer, aussitôt que possible, dans la grande famille des faits scientifiques. Après une vive discussion sur la création éventuelle d'une organisation permanente, chargée de prolonger l'œuvre du Congrès, il fut reconnu que l'Institut métapsychique international de Paris répondait d'avance à ces desiderata, et, par son organisation aussi bien que ses ressources, s'affirmait d'ores et déjà le centre commun, ouvert à toutes les recherches expérimentales. Il fut décidé finalement qu'un comité permanent de trois membres, choisis parmi les psychistes scientifiques les plus qualifiés, serait formé dans chaque pays pour recueillir les travaux les plus remarquables et préparer le programme du prochain Congrès. Le Comité danois reçut le mandat exclusif de constituer un secrétariat provisoire, chargé d'assurer la liaison entre les différents comités nationaux. Il fut admis en principe que le prochain Congrès se réunirait à Paris, au printemps de 1923.

§

Cette épreuve d'incarnation — de chute — que Dieu, dans toutes les théogonies, s'inflige pour rendre le divin accessible à l'homme, la pensée philosophique et les religions doivent, hélas ! la subir à leur tour. La foi tend à la longue à s'incarner dans le fétichisme, l'idéalisme à sombrer dans la superstition et l'absurde. La forêt reconquiert lentement la place défrichée où s'éleva la cité bien ordonnée de la raison. La crainte qui, selon Lucrèce, fonda la religion, reprend le dessus. Le prêtre se ravale au sorcier ; les dieux, à force de s'humaniser, s'avilissent en démons. L'étude n'est pas indifférente de ces déformations du pauvre idéal humain, de ces incarnations craintives de la foi dans la chair anxieuse dont nous sommes pétris. Il faut savoir gré à M. Octave Béliard, montreur de **Sorciers, rêveurs et démoniaques**, de nous avoir promenés, en guide expérimenté, quoique un peu goguenard, parmi ce « musée de l'ignorance ou de la folie ». S'il témoigne de quelque condescendance pour les grands premiers rôles,— Çakyamouni, prince des métaphysiciens, qui se défendit toujours de parler de Dieu par respect pour l'Inconnaissable, et devint après sa mort, par un cruel avatar, le chef d'un panthéon de démons ; et les douze Olympiens, si près, trop près de nous, hélas ! puisque le majestueux Olympe, leur séjour, n'a pas 3.000 mètres de haut, — il est sans pitié, en revanche, pour le Diable et ses innombrables suppôts, magiciens, possédés et courtisans de l'enfer. On voit qu'il prend un malin plaisir à écraser du talon toutes les larves qui grouillent à l'ombre des clochers, des minarets ou des pagodes. Pourtant le Démon est, à tout prendre, un assez bon diable, indulgent aux faiblesses humaines, l'ami de longue date des révoltés et des humbles... Peut-être n'est-il, comme le prétendait un vieux prêtre de mes amis, que « l'homme d'affaires du bon Dieu »... Homme d'affaires qui s'est fait plus d'une fois, en tout cas, flouer par ses clients. Au demeurant, un pauvre diable, et qui n'est pas tout à fait indigne de compassion, si l'on s'en remet au témoignage de sainte Thérèse.

La sollicitude de M. Béliard s'étend aux « rêveurs et démoniaques » de notre temps, et elle est, il faut le dire, assez peu tendre pour eux. Médiums et spirites ne trouvent point grâce à ses yeux. Il les assimile tranquillement aux loups-garous, aux sorciers de l'imagination populaire, et, pour un peu, il les inculperait

d'abus de confiance. Il n'y a pas, selon lui, que des esprits frappeurs; il y a aussi et surtout des esprits frappés; il conserve une irréductible défiance à l'égard des premiers, et témoigne d'une compassion assez irrévérente envers les seconds, qu'il appelle des naïfs et des enfants.

Il nous paraît difficile d'admettre au bénéfice de cette psychologie simpliste l'œuvre des savants dont on a pu lire ci-dessus le témoignage et les efforts. Les « enfants » et les « naïfs » seraient bien plutôt, à notre sens, les esprits forts,— la science a les siens comme l'irréligion, — persuadés qu'il n'y a pas d'autres vérités que celles accessibles à leur jugeote, et qui croient ingénument qu'avec nos cinq misérables sens nous avons délimité tout l'univers. Elégant et de bon ton, l'ouvrage de M. Béliard plaira aux gens du monde, qui se satisfont d'une érudition de *Sketch-book* et d'un pyrrhonisme de paravent. C'est de l'occultisme pour « petites âmes pressées ».

§

Tout n'est pas nécessairement austère et guindé dans les choses de l'au delà. Et les occultistes, comme les autres, ont l'occasion de sourire.

Voici une plaisante découverte, due à la revue spirite *Fraternidad,* de Porto-Rico, et que porte à notre connaissance, non sans humour, notre confrère Pascal Forthuny, dans le numéro de septembre de la *Revue Spirite.*

On sait avec quelle farouche intransigeance — bien qu'elle semble en avoir rabattu, ces derniers temps, et même, quoi qu'en pense celui-ci, par la plume du P. Mainage,— l'Eglise réprouve, comme s'il s'agissait, en vérité, de quelque concurrence déloyale, les pratiques et les doctrines du spiritisme. Or, avisez le calendrier des saints, à la date du 17 mai. Ce jour est placé sous l'invocation de saint Pascal. Il ne s'agit point, vous l'avez pressenti, de l'auteur des *Lettres à un Provincial,* bien qu'il ait beaucoup plus fait pour l'Eglise que les Jésuites ne sont disposés à le croire. Il ne s'agit pas non plus des deux papes de ce nom : Pascal Ier, le 112e de la nomenclature, qui vécut au IXe siècle, et, sous des dehors charitables, s'avéra un pontife orgueilleux ; ni Pascal II, 165e des successeurs de saint Pierre, qui, au temps de Godefroi de Bouillon, excommuniait à tour de bras ses adversaires, se laissa corrompre par des présents et fut sur ses derniers temps

accusé d'hérésie par ses évêques. Le Pascal en question est un humble religieux, un pauvre frère de l'ordre mineur de Saint-François, et qui se nommait Bailon. Ses vertus, assez obscures de son vivant, n'éclatèrent qu'après sa mort. Le miracle fut le suivant. Des coups, frappés par une main invisible, retentissaient dans son portrait, suspendu au mur de la chapelle où il avait prié ; ils étaient parfois « aussi forts que des détonations de mousquet ».On réussit à établir, par coups frappés, une méthode de communication avec l'âme du futur saint. Et ces manifestations furent l'origine du procès en canonisation de Bailon, dont on trouve tous les détails dans les Actes des Bollandistes (V, 44). Le jour de la fête de saint Pascal, on chante à l'office un cantique où l'on relève cette invocation :

... Qui miris tuis pulsibus
Ex arcâ et imaginibus
Adversa et felicia
Quæ sunt futura nuntias.

(... Toi qui, par tes coups miraculeux dans un coffre ou dans un tableau, annonces, désagréable ou heureux, l'avenir.)

On montre, depuis lors, au Vatican, plus de méfiance à l'égard des coups frappés dans les murs... Il n'en reste pas moins que c'est sur des faits aujourd'hui réprouvés par les règles canoniques que Pascal Bailon a été sanctifié, et que l'Eglise, qu'elle s'en défende ou non, a canonisé un spirite. Elle a bien failli, me direz-vous, canoniser don Juan !..

PAUL OLIVIER.

LES JOURNAUX

A propos du monument Flaubert au jardin du Luxembourg (Le Petit Journal, 12 déc.) — *Clésinger, le « Marat de la statuaire »* (Excelsior, 15 déc.) — *Un sculpteur grec* (Comoedia, 11 déc.) — *Le pupitre de Flaubert* (Le Figaro, 8 déc.) — *Le sens critique de Brunetière* (La Victoire, 12 déc.) — *Supplément au sottisier* — *L'Imbroglio littéraire contemporain* (Montparnasse, septembre à décembre).

Le 12 décembre, le jour même où l'on inaugurait au Luxembourg le buste de Flaubert modelé par Clésinger et réalisé en pierre par M. Escoula, M. Georges A. Le Roy, conservateur du musée Flaubert à Croisset, écrivait dans **Le Petit Journal**, réparant déjà un oubli étrange des organisateurs de la céré-

monie, qui ne daignèrent pas dire un mot de l'illustre sculpteur ami de Flaubert :

Ce buste est la seule image pour laquelle, suivant la tradition, Flaubert vivant ait consenti à poser. Le buste modelé par Clésinger est donc non seulement précieux comme document d'art, mais, en outre, il donne satisfaction implicite aux réticences iconographiques du Maître, puisqu'il présente cette puissante figure sous un aspect tellement divinisé que l'image de l'écrivain prend une allure d'impersonnalité olympienne par quoi la postérité arrivera sans doute à retrouver plus qu'en tout autre document ce que fut Flaubert en sa maturité et à l'apogée de son génie littéraire.

A l'âge d'homme, Gustave Flaubert fut par ailleurs d'une beauté remarquable. Avec une stature élevée (1 m. 82, selon la toise militaire lors du tirage au sort) et à une carrure d'épaules appropriée, Flaubert, vers sa vingtième année, nous est ainsi dépeint par l'un de ses amis : « Il était d'une beauté héroïque, avec sa peau blanche légèrement rosée sur les joues, ses longs cheveux fins et flottants, sa barbe abondante et d'un blond doré, ses yeux énormes, couleur vert de mer, abrités sous des sourcils noirs. » Depuis, Flaubert ne conserva que la grande moustache gauloise qui caractérise ses portraits.

M. Le Roy nous dit la jeunesse du maître. Dès l'âge de neuf ans, écrit-il, Gustave Flaubert commençait à manifester ses tendances littéraires. Envoyé à vingt ans à l'Ecole de droit à Paris, il y continua surtout ses études et ses essais de littérature ; et c'est à cette date, nous rappelle M. Le Roy, que se place l'amusante anecdote racontée par son correspondant, M. du Camp.

Flaubert père s'installe dans un fauteuil et dit à Gustave : « Lis-moi un peu ce que tu as écrit ». C'était après le déjeuner, il faisait chaud, Gustave lisait depuis une demi-heure et Flaubert père s'était vite endormi. Gustave, avec un geste de dépit dit : « Je crois que tu en as assez». Le père Flaubert s'éveille, se met à rire et répond : « Ecrire est une distraction qui n'est pas mauvaise en soi ; cela vaut mieux que d'aller au café ou de perdre son temps au jeu ; mais que faut-il pour écrire ? Une plume, de l'encre et du papier, rien de plus. La littérature, la poésie, à quoi cela sert-il ? Nul ne l'a jamais su ». Gustave s'écria : «Dis donc, docteur, peux-tu m'expliquer à quoi sert la rate ? Tu n'en sais rien, ni moi non plus, mais c'est indispensable au corps humain, comme la poésie est indispensable à l'âme humaine ». Le père Flaubert leva les épaules et s'en alla sans répondre.

Cet éminent virtuose du bistouri, si célèbre alors en la région

normande, ne se doutait guère, observe M. Le Roy, que ce serait par la plume de son fils que le nom de Flaubert survivrait dans la mémoire des hommes.

Le chirurgien Flaubert mort, Gustave Flaubert vint habiter définitivement avec sa mère la propriété de Croisset achetée l'année précédente.

Le cabinet de travail de Flaubert était sommairement meublé : très peu d'objets d'art ou de « bibelots ». Quelques sièges, un vaste divan bas en étoffe turque avec coussins ; par terre, une peau d'ours blanc. Au milieu de la pièce, une vaste table ronde recouverte d'un tapis. Sur la table, une statuette dorée de Bouddha, un vaste plat métallique de facture orientale, rempli d'une provision de plumes d'oie que Flaubert taillait lui-même à l'avance, longuement, pieusement et méticuleusement, en certaines heures consacrées à ce travail. Flaubert se refusa toujours à employer les plumes de fer ou d'acier, avec quoi il ne pouvait écrire. Sur la table se trouvaient encore une coupe contenant un assortiment de ses petites pipes à fumer en terre blanche, à fourneau minuscule et à tuyau droit ; un poudrier contenant de la poudre à sécher l'écriture. Flaubert entendait ne pas faire emploi du papier buvard. « C'est bon pour les banquiers », déclarait-il.

Devant la table était le fauteuil à haut dossier de chêne où s'asseyait Flaubert, vêtu d'un large pantalon flottant et d'une vaste robe de chambre tombant jusqu'à terre. Souvent, une calotte de soie couvrait le sommet du crâne, laissant échapper les longues mèches bouclées de cheveux châtains.

C'est là que Flaubert, levé le matin vers dix heures, reprenait son labeur aussitôt après le déjeuner, puis après le dîner le continuait pendant la plus grande partie de la nuit, jusqu'à des 3 et 4 heures du matin, éclairé par deux fortes lampes munies d'abat-jour verts. La réverbération de cet éclairage par les fenêtres du cabinet servit souvent de point de repère aux bateliers de Croisset attardés sur la Seine.

Flaubert n'avait laissé que fort peu son cher logis de Croisset, et seulement pour accomplir quelques voyages d'études en Bretagne, en Orient, à Carthage. Toutefois, chaque hiver, il séjournait assez longuement à Paris, en un pied-à-terre qui fut successivement boulevard du Temple, 42 ; rue Murillo, 4 ; enfin Faubourg Saint-Honoré, 240.

Flaubert aima beaucoup Paris. Paris donc, avec cet élan dont il est coutumier pour les grandes et belles causes, célèbre le centenaire de celui qui a écrit :

Toutes les fois que j'entre à Paris, j'y respire à l'aise, comme si je rentrais dans mon royaume (1).

(1) *Lettre à Le Poitevin*, 1848.

Aujourd'hui, Flaubert rentre définitivement à Paris, pour y revivre en marbre (1), en gloire et en majesté.

§

Le buste de Gustave Flaubert est de Clésinger. Ce nom est une occasion, écrit M. Louis Vauxcelles dans **Excelsior**, de parler d'un brillant sculpteur, trop oublié.

Clésinger connut les fortunes les plus diverses; sa vie fut fiévreuse, orageuse, tel son art. Des hauts et des bas : après une adolescence agitée, misère, voyages, fugues d'amour, duels, un mariage retentissant avec Solange Dudevant, fille de George Sand, mariage d'adoration qui eut pour épilogue la séparation judiciaire ; des succès inouïs, un triomphe avec la *Femme piquée par un serpent*, célébrée lyriquement par Théophile Gautier et Thoré, le plus pénétrant des critiques; des attaques virulentes de Gustave Planche (Clésinger, comme plus tard Rodin, fut accusé à faux de moulage sur nature); des échanges de mots acerbes avec son confrère Préault du Préault dit (François Ier) : « Ce n'est pas un souverain, c'est Mélingue! » Et Clésinger de répliquer : « Préault sculpte ses mots et parle ses statues »; il gagne des sommes folles et les gaspille en prodigalités fastueuses. Bon géant, orgueilleux comme Courbet, grand seigneur, grand chasseur, buveur, mangeur, amoureux terrible, violent comme Benvenuto (ne voulut-il pas trucider Gustave Planche!) se jetant avec fougue dans la mêlée politique (ardent démocrate en 1848, il offre au gouvernement provisoire une *Liberté* et campe une *Fraternité* au Champ de Mars, ce qui ne l'empêchera pas d'être un des familiers de Compiègne et l'artiste favori de Napoléon III). Tempérament fougueux, inégal, emphatique parfois et redondant, où il y a du Berain, du Puget (« Puget est mon homme... Je puis dire, ainsi que lui : le marbre tremble devant moi! »); des réminiscences de l'antique et de Michel-Ange, des influences de Thorwaldsen et Canova ; et surtout la recherche de l'effet, à la Coustou. Il n'est pas de la taille d'un Rude, d'un Barye, voire d'un David d'Angers; mais, dès avant Carpeaux, il s'est passionné pour la vie expressive, la grâce et le mouvement; et il est infiniment supérieur à tous les Bosio, Etex, Simart, Maindron, Bonnassieux, Schœnewerk, Cavelier et Guillaume. Et quelle maestria de praticien! Il fait palpiter le marbre. Aventureux, de premier bond, spontané, il fait une statue, dit Thoré, comme on va dans une bataille : « C'est le Murat de la statuaire. » Le mot est resté; il n'est pas de plus précise définition. Thoré disait encore : « Clésinger est de la famille de Coysevox et allié — par les femmes, — à Rubens ».

Il suscita des batailles d'idées : Gautier l'exaltait, Dumas père aussi, plus tard Castagnary : « Clésinger est le premier en son art » ; mais les

(1) Ce marbre est de la pierre, très belle d'ailleurs.

Goncourt disent de sa *Tragédie* : « Statuette agrandie. On ne fait pas la Tragédie en faisant une tragédienne, fût-elle Mlle Rachel ».

Carrière tumultueuse, où la bohème persiste dans l'opulence, qui se déroule à Besançon, à Lausanne, à Rome, où il partit, froissé de l'insuccès du *François Ier*, puis à Paris ; dons exceptionnels de prime-saut, de moelleux abandon à la Clodion ; de l'énergie, parfois poussée à la grandiloquence ; une irrésistible séduction en ses figures féminines ; le besoin de l'héroïque, de l'épique, du monumental ; la grâce alanguie de son *Hélène*, la volupté convulsive de sa *Bacchante couchée*, et aussi la majesté sévère de sa *Cornélie*. Portraitiste fidèle, animalier robuste, peintre à ses heures, vigoureux et chaleureux, des paysages à la Gustave Doré. Au demeurant, un splendide tempérament d'improvisateur romantique. Un « sculpteur enragé », disait de lui George Sand, qui l'adora d'abord et l'exécra ensuite. Delacroix ne pouvait pas le sentir. Mais n'oublions pas que le coloriste était l'intime de George Sand, que dès le début, il s'était opposé au mariage de Clésinger et de Solange. D'où les dures boutades du *Journal*.

Et vraiment, en ce petit article, d'une parfaite concision, M. Louis Vauxcelles, tout en rendant justice au grand sculpteur oublié, le met à sa vraie place dans l'histoire de l'art.

Son œuvre est mal représentée au Louvre par une Mme *Sabatier* et un *Bacchus enfant*. Il existe cependant, dans l'atelier du sculpteur, musée ou cimetière, les maquettes de ses œuvres principales, dont les deux modèles de la *Femme piquée par un serpent* « célébrée lyriquement par Théophile Gautier », deux groupes en marbre taillés par le maître, et dont l'un au moins devrait être célèbre : *Persée et Andromède*. C'est cette tête du Persée de Clésinger qui avait tant ému Remy de Gourmont. Il faudrait signaler encore toute une série de curieux bustes, portraits de femmes du Second Empire qui font revivre cette époque fastueuse. On trouverait parmi les *Psyché*, les *Sapho*, les *Cléopâtre* qui dorment dans cet atelier fantômatique un buste en marbre d'un *Alexandre Dumas père* à vingt-cinq ans. En outre, un tumulus d'empreintes, représentant de mystérieuses têtes, des torses, etc. ; et il y a là sans doute les moules de presque toutes ses œuvres.

M. Max Frautel, dans **Comœdia**, nous donne un historique du buste de Flaubert, qu'il contemple au Luxembourg : « L'œuvre, écrit-il, est d'une facture presque classique ; elle a tant de sérénité et de puissance qu'on la dirait modelée par un sculpteur grec. »

Il ne faut pas oublier l'exposition Gustave Flaubert, organisée par M. Pierre La Mazière, à la Fédération des artistes, où figurait l'original en plâtre du buste de Clésinger. Mais, relate le **Figaro** :

La pièce capitale de cette exposition, celle devant laquelle les visiteurs s'arrèteront avec le plus de respect, est à coup sûr le pupitre d'acajou que M. Pol-Neveux a confié à M. Pierre La Mazière *et sur lequel Gustave Flaubert écrivit toute son œuvre magnifique.*

Ce pupitre fut donné à Mme Pol-Neveux par Mme Roger des Genettes, une des amies les plus chères, les plus fidèles, on le sait, du père de « la Bovary ».

La lettre d'envoi de Mme Roger des Genettes est, en sa simplicité, une des pages les plus émouvantes que nous sachions :

« Tout sent le départ. Le ciel pleure. Je vous rends vos revues et vos pensées et je vous envoie, pour votre fils, le pupitre de Flaubert. Depuis *Salammbô* jusqu'à *Bouvard et Pécuchet* inclusivement, il a tout écrit sur ce pupitre. Il a vu ses colères, ses découragements, découragements qui n'ont jamais été plus terribles que pendant *l'Education sentimentale.* Sur cette planche d'acajou, il n'y a plus que de l'encre. Mais j'y ai vu des larmes.

« 22 août 1890.

« Emma-Roger des Genettes. »

Mais n'oublions pas, comme l'écrit M. Ernest Prévost dans un de ses billets de la **Victoire** :

Que Gustave Flaubert, à présent unanimement admiré, fut toute sa vie, et même après sa mort, commenté passionnément et âprement discuté : que *Madame Bovary* fit scandale et fut poursuivie, que les plus intimes du Maître lui conseillèrent de jeter au feu *la Tentation de saint Antoine*, que les critiques les plus notoires allèrent jusqu'à lui dénier le don d'écrire, le taxèrent d'impuissance et d'impassibilité et le proclamèrent « maître d'erreurs » !

Et beaucoup se moquèrent de son admirable labeur : « Pécuchet tout pur et Bouvard tout craché ! » s'exclama Brunetière.

Enfin, pour terminer ce compte rendu par un mot plaisant, je citerai cet écho cueilli dans un grand journal de Paris.

A l'issue de la matinée Flaubert, l'auteur du monument de Flaubert, le sculpteur Clésinger, remit à M. Emile Fabre et aux sociétaires une fort belle médaille commémorative.

§

Je ne puis que signaler ici dans **Montparnasse**, le journal

des artistes de Montparnasse, une étude de M. Marcel Say sur quelques causes de « l'Imbroglio littéraire contemporain ».

« Il est vrai, écrit-il, qu'emprunter à Rimbaud et Jules Laforgue, singer les procédés de Jarry, recommencer Marinetti et plagier Isidore Ducasse, dit Lautréamont, n'est pas manifester un très bel esprit ni un bien grand courage, et c'est peut-être, après tout, cela seul dont est capable « dada ».

Que les jeunes écrivains empruntent à Rimbaud et à Laforgue, soit : ces poètes sont assez riches pour prêter un peu de leur génie, mais il n'y a vraiment qu'un très bas public de snobs qui puisse s'imaginer trouver dans ces pastiches quelque parfum nouveau.

On demande un poète de génie.

R. DE BURY.

L'ART DU LIVRE

F. Thibaudeau : *La Lettre d'Imprimerie*. — La section du livre au Salon d'Automne.

Connaître son métier, le chérir — et pour mieux le connaître encore, s'enquérir constamment du passé, — voilà ce que doit faire l'ouvrier pour devenir un artisan, ce qui est une façon (et non la moins noble) de dire artiste. Ainsi il transmettra à ses fils l'enseignement des anciens, augmenté des trouvailles qu'il aura faites lui-même sans jamais s'éloigner de la tradition, et permettra à la typographie de demeurer ce qu'elle doit être avant tout et par-dessus tout : *la servante loyale du livre.*

La Lettre d'Imprimerie, publiée aux bureaux de l'Édition, satisfera ce programme si nettement tracé par Georges Auriol, et le vœu de tous ceux qui aiment le livre. Rares sont les manuels consacrés à l'histoire du caractère :

La lettre, véhicule de la pensée, est presque universellement ignorée dans ses origines, dans sa nature et dans la classification de ses familles, écrit F. Thibaudeau. Elle est inconnue non seulement du public ordinaire, du lecteur bénévole, mais même de ceux qui en vivent. Pourquoi pareille ignorance au sujet de l'élément principal de l'art du livre, lequel fut toujours le reflet du style des époques et des milieux ?

Au dix-huitième siècle Fournier le Jeune publiait un *Manuel typographique utile aux gens de lettres et à ceux qui exercent les différentes parties de l'art de l'imprimerie.* Ce titre, F. Thibaudeau aurait pu le donner à l'ensemble de ces notices, dont

la présentation, longuement méditée grâce à la méthode du *croquis calque*, est des plus vivantes. Chaque paragraphe, numéroté, est résumé par quelques lignes vedettes qui commentent une riche illustration. Nourri d'idées générales, claires et solides, l'ouvrage est écrit dans un style alerte et familier. L'éducation technique de l'auteur le préserve des erreurs commises par maint savant qui parle du livre d'une façon abstraite, sans bien connaître comment il est fait.

Un des thèmes sur lesquels insiste justement F. Thibaudeau c'est le manque d'unité de style qui éclate dans beaucoup d'ouvrages contemporains. Déjà André Marty (*l'Imprimerie au xxe siècle*) avait déploré l'emploi simultané sur une même page de caractères d'origines différentes. La multiplicité des créations typographiques, les audaces de la réclame, l'ignorance d'éditeurs improvisés nous ont conduits à une véritable cacophonie que l'époque romantique annonçait, cacophonie résultant du mélange des caractères aussi bien que des vignettes. Pour lutter contre ces désordres, il fallait d'abord classer judicieusement les lettres, suivre l'évolution de la forme type, y rattacher chaque variété. Pour cela M. Thibaudeau use d'un criterium dont il est, je crois bien, l'un des seuls à avoir souligné l'importance : c'est l'*empattement*, autrement dit la forme de terminaison des jambages. Le caractère *antique* tel qu'on l'a relevé sur les inscriptions phéniciennes est sans empattement (lettre bâton). L'*Egyptienne* a l'empattement rectangulaire, les capitales *romaines* l'empattement triangulaire. Durant près de trois cents ans, quelques modifications qu'ait subies le *romain* (Garamond, elzévir, etc.), il fera la base de notre typographie. Au xviiie siècle apparaît le *Didot*, caractérisé par la substitution d'un trait fin horizontal à l'empattement triangulaire. Telles sont les quatre grandes familles auxquelles se rattacheraient toutes les autres.

Si l'imprimerie (qui remplace l'écriture gravée sur bois ou la calligraphie des copistes par des caractères frappés, fondus séparément, serrés en forme et enduits d'encre) est d'origine allemande, M. Thibaudeau précise le rôle capital de la pensée et du goût français dans sa constitution définitive. Déjà William Morris avait insisté sur la belle figure de ce Jenson, qui, fixé à Venise vers 1470, mit au point la *lettre de somme* de filiation caroline, que s'étaient assimilée les ateliers mayençais, et, vingt ans

après, Gutenberg établit un type si beau que personne ne l'a surpassé. Au cours de la Renaissance, le livre continue à se dépouiller de tout ce qui le rattachait au manuscrit; de nouveaux éléments décoratifs enrichissent la page; Geoffroy Tory, réformateur de l'orthographe et de la typographie, perfectionne, grâce à des recherches géométriques, la capitale romaine. De la collaboration de Robert Estienne et de Garamond sortent les elzévirs et les caractères grecs ou « types royaux» qui constituent, avec le Jenson, l'apport capital de la France dans l'enrichissement du matériel typographique. C'est pour les Plantin que le Bé, successeur de Garamond, grave des lettres d'une si belle tenue qu'elles règneront sur tout le XVIIe siècle. Au Grandjean, ou « romain du roi », succède, vers la fin du XVIIIe, la rigidité du Didot. Cependant le style Louis XV surcharge le livre de vignettes, d'encadrements, de fleurons, de bandeaux, de hors texte. Le bois est abandonné (et ceci dès la fin du XVIe) pour la taille douce. Fournier le jeune, rénovateur du matériel typographique, crée la *lettre de fantaisie* et sème les pages de ses charmants décors mobiles.

La découverte de nouveaux procédés, comme la lithographie, le développement des moyens photo-mécaniques, le perfectionnement des machines influèrent, plus ou moins heureusement, sur le XIXe siècle. Le romantisme obsédé par le moyen âge remet le bois en honneur. Le second empire ramène à plus de calme et de logique avec Beaudoire, Deberny, c'est bientôt une renaissance du mouvement elzévirien. D'autre part, l'invasion de la publicité libère la typographie de règles séculaires : ses audaces envahissent le livre même. Les fonderies se multiplient, en même temps que les imprimeurs; on innove et souvent sans discernement. Le rôle de l'illustrateur devient capital, excessif.

L'auteur nous quitte au début du XXe siècle. Non qu'il considère qu'il faille s'arrêter là : un prochain tome résumera le rôle de William Morris et de la Kelmscott press, de Lucien Pissaro, de Bradley à Springfeld, de V. de Velde et V. Rysselberghe à Bruxelles, d'Auriol et de Grasset en France. Tous ces artistes s'appuient sur la tradition sans toutefois copier servilement. Ils réagissent contre l'esprit de Didot, prétendent abandonner la froideur d'un tracé trop géométrique, retrouver plus de grâce et de couleur, en revenant librement au dessin, origine de l'écriture. « La lettre, dit Auriol, doit se souvenir de la main qui l'a tra-

cée ». Loin de tomber dans une sorte d'impressionnisme graphique, ils attachent à l'*architecture* du livre un rôle essentiel. On sait quelles tempêtes déchaînèrent dans le monde des imprimeurs leurs créations. Peut-être portent-elles la trace des complications qui sévirent dans nos styles vers 1900. Elles se légitiment cependant comme une réaction nécessaire. C'est pour bien montrer qu'il n'est pas indigne des plus glorieuses traditions que F. Thibaudeau, courageusement, usa d'un alphabet moderne (l'Auriol) pour écrire l'histoire de tous ceux qui le précédèrent.

§

Du renouveau de l'Art du Livre, le **Salon d'Automne** a offert de nombreux exemples. Beaucoup d'ouvrages, commentés au cours de l'année, y figuraient. Malgré l'intérêt de tant d'efforts, la même remarque s'impose toujours : *on illustre trop.* Les livres anciens valaient surtout par leur belle typographie. On aimerait qu'au Salon prochain le jury reçût aussi des livres qui tirent leur beauté du texte seul. Ce que le présent réclame, ce sont des éditions soignées, d'un prix accessible. Plusieurs l'ont compris : Lardanchet à Lyon (nous lui devons une excellente réimpression des *Epitres de Sénèque*), la *Société littéraire de France* (enfin voici Courteline dans un beau texte), Hellen et Sergent qui continuent avec un sens si sûr de la tradition l'œuvre de Pelletan (*Collection des philosophes et des moralistes. — Dominique*), Crès, dont les recherches ne sont pas toutes heureuses, mais qui donna l'un des premiers l'exemple d'une collection de demi-luxe en créant les *Maîtres du livre*. On aimerait que la science de Léon Pichon s'éparpillât moins en plaquettes. Sans méconnaître la beauté de la *Genèse* ou du *Gargantua*, décorés par Hermann-Paul, on attend de lui des ouvrages moins somptueux, et où éclaterait simplement la beauté de l'impression. Mornay connaît un succès légitime : *Les Vagabonds* (Lébedeff), *Marie Donadieu* (Daragnès), *Belle Plante et Cornelius* (Deslinières), succédant à d'autres textes signalés ici, méritent leur titre de *beaux livres* ; l'illustration n'y domine pas trop, et elle est choisie. La collection des *Chefs-d'œuvre méconnus*, publiée sous la direction de F. Roches et ornée de solides portraits d'Ouvré, s'enrichit de nouveaux volumes, ainsi que les *Classiques de l'Orient*. — *Les Conseils aux Domestiques* si spirituellement décorés par Gus Bofa, la *Nuit*

de Saint Barnabé (Galanis), la *Pucelle à la Rose* (Bouquet) sont dignes de *la Banderole* qui expose à côté des *Croix de Bois*, — l'un des plus beaux livres illustrés publiés depuis la guerre, — *Jocaste et le Chat Maigre* où Chas Laborde se montre trop influencé dans ses pointes sèches, et le *Gordon Pym* de Falké.

Sous l'excellente direction de Roger Allard, la Nouvelle Revue française invite de vrais artistes à faire appel aux procédés les plus divers. Vlaminck orne de bois et de lithographies les *Trois journées de la tribu*. Les planches qu'a dessinées La Fresnaye pour *Paludes*, les compositions d'une fière élégance de Boussingault pour le *Tableau des courses* (quelle erreur de ne pas les avoir tirées en noir) annoncent un réveil de la lithographie. Retrouvera-t-on les belles pierres d'autrefois, et les bons tireurs? Comment n'arrive-t-on plus à donner ces noirs profonds de Daumier qui humilient par leur éclat la teinte grise et uniforme de la plupart des lithos modernes? De son esprit Laboureur témoigne une fois encore par les aquatintes pour le *Supplément au voyage de Bougainville*, pastiches charmants du XVIIIe, et par les eaux-fortes illustrant le *Diable amoureux*. Galanis (*Le Bouclier du Zodiaque*), Lewitska (*Gogol*) savent les richesses du bois. La *Belle Edition*, avec Gorvel, semble vouloir remettre en honneur le burin. — Nous n'avons pas toujours aimé les ouvrages de luxe publiés par Kieffer et confiés parfois imprudemment à des artistes secondaires, mais comment ne pas applaudir à la collaboration d'Hémard et de Molière (*Le Malade imaginaire*, *Monsieur de Pourceaugnac*) ? C'est Hémard, également, qui composa les caractères et les images des *Regrets de la Belle qui fut Heaulmière* (Librairie Lutetia), digne pendant d'*Un Pauvre qui avait nom le vieux parchemin*.

Le Salon d'Automne nous a permis de saluer encore des éditeurs tels que Lucien Vogel, Léviste, Marcel Siheur, *Le jardin de Candide*, *le Nouvel Essor*, *Ollendorff*, Bernheim, Povolozky, Saint Andrea et Marcerou. Certains noms manquaient : *La Sirène*, *la Renaissance du livre*, Davis, A. Coq, Edouard Joseph et *le Sagittaire*, dont les efforts sont inégaux, mais qui fait preuve de goût quand il s'adresse à Galanis (*Cœurs à prendre*) ou à Derain.

CLAUDE ROGER-MARX.

URBANISME

La rue de Paris et le problème de la circulation. — On a l'impression, dans les villes modernes, qu'un Sisyphe têtu, mais impuissant tente une œuvre impossible. A chaque siècle, nous le voyons qui tâche à refaire les grandes villes. Il abat, comme châteaux de cartes, les maisons pour élargir le lit de la rue. Mais le flot humain s'y engouffre toujours et s'y écrase désespérément. Sisyphe lentement s'émeut et met à bas de nouveaux rangs de cartes : et c'est en vain. Une force, plus forte que lui, inépuisable comme la vie, fait illusoire sa peine. Ce bon géant manque d'esprit : il ne discerne pas qu'à chaque fois il recrée, avec l'organe, et le besoin et le mal.

A l'origine, la rue n'était que le prolongement de la route, — la route elle-même à travers la cité, *solennisée*, a dit quelqu'un, par les monuments. Les maisons et les édifices s'alignaient à la fantaisie du chemin et des hommes. Elle avait la largeur qui convenait à sa vitalité, à son importance, nous disons à son trafic.

Tout d'abord, elle fut étroite, parce que ce n'était qu'un *passage* : on n'y séjournait pas, elle ne s'est élargie qu'à mesure qu'on lui a donné d'autres offices, chemin de grande communication, voie principale, *artère* de ravitaillement, routes des marchands. Lorsque les villes grandissaient, l'utilité la transformait selon les convois, les charrois et les foules. On l'élargissait donc, l'évasait en carrefours, l'épanouissait en avenues, en boulevards, l'étoilait en places.

La rue Saint-Jacques, à Paris, et la rue Saint-Denis, la rue de Paris, à Rouen, continuent d'évidence des routes. Ici, nous voyons que c'est la route d'Orléans, par où venaient les Romains, vers Crépy-en-Valois, au delà de Paris, vers les nords. Celle-ci allait son chemin par le plus facile, entre les Buttes-Chaumont et la colline de Montmartre. Les plans anciens décèlent, très clair, comment les rues savaient prendre le terrain, n'oubliant jamais la loi naturelle du moindre effort et la pratique de l'utilité. Durant des siècles, il en a été ainsi (1). On respectait ce principe écono-

(1) Il ne s'agit point de faire l'apologie d'un passé de cloaques et de pestilences : simplement de ne rien renoncer qui ait une valeur d'acquis. En plaine, rien ne vaut des rues droites pour la circulation, quoique, pour lutter contre l'intempérie, ce soit un lourd handicap, — mais en côte, c'est une autre affaire. Les rues de la Montagne Sainte-Geneviève, de Montmartre, de Belle-

mique qui n'est pas immuable, — bien loin de là ! — mais qui permettait à l'avenir de revenir sur un *tracé*. (Les tranchées d'Haussmann sont trop souvent incurables.)

Tout Paris s'est congloméré autour des *artères* de cette espèce et au long de la Seine, — cette rue qui marche. La direction générale est sortie de là. Les portes ont marqué, autrefois, les voies essentielles. Les faubourgs naissaient là, *aux portes*, et composaient, selon les mêmes lois, de nouvelles rues qui s'achevaient en route (1).

Haussmann et Alphand, à qui il faut toujours revenir, ont rompu tout à fait dans leur conception du nouveau plan. Ils ont voulu, sans souci ou en réaction, aller contre cet empirisme. Ils n'ont rien vu qu'un plan dont les *directives* étaient bien différentes des anciennes *fantaisies*.

Le cordeau a donc été tiré selon des conceptions nouvelles de l'hygiène et de la stratégie, je dirai sociale. Le résultat clair fut la percée de rues qui ne mènent à rien, conditionnées qu'elles sont par une logique de cabinet où le souci des *usagers* n'atteint pas. Qu'ils fussent bien inspirés, les constructeurs d'alors, pour l'hygiène, c'est très souvent vrai, mais la circulation a été oubliée ou on n'a pas compris le sens de sa direction.

Si la rue de Rivoli est bien orientée dans ce sens, la rue des Écoles ne mène à rien. Voyez encore les boulevards Raspail, Saint-Germain, Saint-Michel, etc., ils s'achèvent en impasse ou en désert (2). La rue Lafayette et la rue Monge sont des *percées*, non pas inutiles, mais qui eussent gagné à suivre le tracé *naturel* de la rue de Provence, de la rue Mouffetard. En somme, la circulation n'est pas meilleure parce qu'on a tiré le cordeau au travers des masures.

ville abruptes, tendues en cordes lisses ou avec leurs escaliers, ne prévalent pas sur les rues serpentines qui *épousaient* la pente... (Et je délaisse l'argument de l'intempérie.) C'est si vrai que les « town-planers » qui rêvent les cités futures ne font pas une loi de la ligne droite pour les bâtisseurs et que leurs voies sont à redans, si l'on peut dire.

(1) Sous Louis XV les boulevards ont manqué à cette règle ; ils ont semblé manquer à la règle, car, en fait, c'étaient des promenades, des allées plus que des voies. Il serait long de relever encore d'autres exceptions : la règle néanmoins demeure.

(2) M. L. Dimier a fort bien noté ces erreurs de direction ; mais il ne rend pas assez justice aux architectes et aux bâtisseurs du Second Empire, qui, au moins, *voulaient* quelque chose.

L'encombrement, — Sisyphe le comprendra-t-il ? — en réalité ne vient point tant de la conformation des *artères* que de l'afflux convergent d'une population accrue. Cinq millions d'habitants passent journellement où il en passait un million, il y a moins d'un siècle. Les centres d'attraction agissent sur des foules enfiévrées, au lieu d'attirer des habitants point pressés (1).

Il est facile de comprendre le mouvement de ces masses en marche. Les quartiers du centre se sont tout donnés au commerce, à la finance, aux affaires, aux « spectacles ». Alors qu'autrefois les maisons ne lui laissaient que les boutiques, les rez-de-chaussée, les sous-sols, c'est à chaque étage que le négoce s'est établi. Toute cette humanité, vouée aux magasins, aux bureaux, aux manutentions commerciales, s'en va, — flux et reflux, — dès le soir et revient le matin. Chaque centre attractif, — il y en a dix dans Paris! — soulève les mêmes flots humains, les aspire et les rejette ; mais c'est au *centre réel* qu'est la congestion la plus grave.

Les rues ne peuvent plus suffire et le seul remède qui apparaisse aux gens simplistes, c'est la démolition des maisons qui endiguent, le percement des quartiers compacts : le jeu de Sisyphe à perpétuité, parce que l'on ne change point les causes et qu'on n'attaque que les effets. En réalité, il n'y a qu'un remède, c'est de diviser les centres d'attraction : décentraliser (2). Le reste n'est que palliatifs, peine perdue, milliards gaspillés.

(1) Quoi qu'en pensent les bureaux, les banlieues font réellement partie de la ville.

On a proposé le mot *province-urbaine*, et ceci ne convient pas mal à Paris. La ville elle-même tend aujourd'hui à s'accroître par les naissances : dans les 6 premiers mois de 1921 on a dénombré 7.500 nouveau-nés de plus qu'en 1913.

(2) Je l'ai déjà dit, mais il me plaît de retrouver sous la plume d'un sénateur, qui fut conseiller municipal, et dont la valeur est connue dans les travaux d'organisation, M. Dausset, une proposition qui fait état de ces notions. « Tant que les voitures, dit M. Dausset, convergeront vers le centre de Paris, c'est-à-dire vers le centre des affaires — et surtout à mesure que celles-ci reprendront, — leur nombre ne diminuera pas dans cet espace donné, et, par conséquent, les résultats cherchés ne seront point atteints. Alors ? Alors quand on ne peut surmonter la difficulté, il faut la tourner, et pour cela je vois un moyen, — je dis un moyen, — ce qui ne veut pas dire qu'il n'en existe pas d'autres, et peut-être meilleurs, — c'est de déplacer ce centre des affaires, qui me semble assez nettement défini par la Bourse de Paris. Prenons le quartier de l'Alma, où les voies sont très larges, où la circulation sera aisée, transportons-y cette Bourse, avec tout ce qui gravite autour d'elle, et peut-être, — je dis peut-être pour ne choquer aucune opinion contraire, — arriverons-nous au débloquage. » Sisyphe prend conscience des réalités.

Il n'est pas impossible, en effet, de rêver une ville de Paris conçue sur un autre plan. Il ne s'agit point de démolir et de rebâtir dans une plaine une capitale toute neuve. Adapter intelligemment l'ancienne suffirait au labeur d'un quart de siècle. Cependant la Bourse et la Banque étant portées ailleurs, les gares rejetées à la périphérie, les ministères et les administrations regroupés selon un plan étudié qui tiendrait compte des foules à canaliser, la circulation redeviendrait possible, normale et sans danger. Il y a des erreurs à ne plus commettre. Les Halles confinées dans le cœur de Paris, c'en est une d'énorme. Il peut très bien s'admettre 2 ou 3 centres de ravitaillement, pour une *agglomération*, comme Paris en propose une.

Mais la décentralisation n'est point pour plaire aux bureaux ni aux gros négociants, financiers et autres ventres-dorés qui veulent surveiller et, comme on dit, contrôler le marché. Dût-elle être agréée, pour la mettre en œuvre, il y faut des années. En attendant, la circulation, — c'est-à-dire la vie, — doit continuer. Les ingénieurs, les urbanistes, les inventeurs essaient de tous les expédients pour la faciliter. Signalisation aux carrefours, réglementations, systèmes giratoires ou non, tout cela semble vain. Les conseillers rivalisent de projets sots, draconiens, qui limitent, empêchent, rognent toute liberté. Bientôt il ne sera plus permis de promener son chien sans un permis...

La plus diabolique invention sera bien celle des rues souterraines et des maisons à trois étages de caves. Ce troglodytisme dont on nous menace, il faut le dénoncer. Les tunnels sont pour les machines. Il vaut mieux construire une ville à dix mètres en l'air, comme, par exemple, la Place de l'Europe, que de condamner les hommes à vivre dans des caves et des grands couloirs en sous-sol. Le métro donne une idée, un avant-goût détestable de ce que ce serait. S'il était loisible de le faire encore, je crois que le métro déshonorerait notre civilisation parisienne. C'est, à proprement dire, l'ignominie de Paris. Qu'on imagine de puants tunnels où courent des trains bondés jusqu'à l'éclatement ou presque. Une presse y sévit dont même les animaux qu'on transporte à La Villette ne donnent pas idée. La promiscuité ne serait rien, ni le risque d'un épouvantable écrasement d'une cohue moutonnière, si l'entassement inhumain des gens livrés à toutes les contagions ne terrifiait. Ah ! L'on se demande avec

peine s'il existe à Paris un Conseil d'hygiène, digne de ce nom. M. Mourier, qui lutte avec une énergie louable contre les épidémies, a-t-il voyagé quelquefois dans cette mécanique pestilente ? Ce *foyer* terrible d'infections ne l'a-t-il point effaré ? C'est de 8 à 10 heures et de 18 à 20 heures un spectacle plus ignoble que certains combats. Il y a une société protectrice des animaux : mais qui protège les hommes *quotidiens* qui font la chair et le sang de Paris (1) ?

Pour ce qui est du pavé, nous savons tous qu'il appartient aux plus forts. L'autobus y règne et le camion. Les *véhicules* de moindre importance s'en tirent tant bien qu'ils peuvent, c'est-à-dire lentement et en évitant certains points de Paris (rue Lafayette, les Boulevards, le faubourg Montmartre, etc.), qui, sur les 18 heures, sont condamnés à la queue-leu-leu. Quant au piéton, il ne compte pas (2).

On a songé à lui, certes, et l'on a creusé quelques passages souterrains. Tout justement, on les a placés où personne ne passe, — j'entends où la foule ne passe pas.

En outre, nul ne sait qu'ils existent : la rue Royale, à l'entrée de la Concorde, en possède un qu'on n'utilise guère. C'est par hasard qu'on le découvre. Il devrait avoir sa lanterne et son enseigne comme une rue ordinaire. Le passage de la place du Palais-Royal n'est pas, non plus, indiqué au piéton. C'est le meilleur essai qu'on ait fait pourtant dans ce genre d'expédients. Mais, je le répète, si nous acceptons ces *palliatifs*, il en est fini du piéton : il disparaîtra de la surface, livrée toute aux machines.

Le système des ponts est inutilisable à Paris. Pour mémoire je signale le projet de M. Desvaux, qui met au concours un trottoir-roulant souterrain pour les grands boulevards. Il entre dans

(1) Il paraît que le Métro de New-York porte chaque jour 3.000.000 de voyageurs et sans encombre. Est-ce donc possible ?

(2) Un rapport récent (19 novembre 1921) donne une statistique *émouvante* : en 1919, les accidents de la rue, dont on a pu faire état, sont au nombre de 47.886 dont 99 mortels ; 13.618 ont provoqué des blessures ; 34.169 des dégâts matériels.

En 1920 : 60.375 accidents, 120 cas mortels, 14.819 avec blessures, 45.436 avec dégâts matériels.

Pour 1921 on prévoit une forte augmentation.

Le remède proposé comporte de nouvelles restrictions dans la circulation. Au lieu de favoriser la circulation par des efforts dans le sens large, hardi, on restreint, étrique : la parcimonie de l'imagination supplée à l'invention.

la catégorie des expédients du sous sol (1). Ne l'agréons que pour un temps et comme une adaptation provisoire à des nécessités qui s'atténueront lorsque les *centres attractifs* seront déplacés.

En finissant, je voudrais donner à méditer à certains urbanistes quelques faits et quelques chiffres. Leur science nouvelle a déjà des dogmes. L'un des plus connus, c'est que les villes se développent *toujours* vers l'ouest. Or l'histoire de Paris va les inquiéter s'ils veulent bien y donner leurs soins.

Lutèce est sortie de son île et a jeté d'abord ses bras au sud, puis à l'est, puis au nord, enfin à l'ouest. Lorsque l'annexion des banlieues sera accomplie, c'est encore au nord que le développement sera le plus sensible.

Un autre argument irréfutable (!) pour les promoteurs des tunnels et des caves est l'accroissement de Paris dans un espace donné, le tassement inévitable. Rien n'est moins inévitable.

Londres touche à 7.500.000 âmes, on y vit sans tunnels, New-York, avec ses nouveaux faubourgs, atteindra tantôt 8.000.000 d'habitants ; il n'est point question de tarauder son sous-sol de milliers de voies souterraines. (Je n'ignore pas leurs métros.)

MÉMENTO. — *L'Institut d'histoire, de géographie et d'économie urbaines de la ville de Paris*, fondé en 1919 par le Conseil général de la Seine, s'appelait autrefois bien gentiment Bibliothèque Saint-Fargeau : on a lu au numéro du 1er novembre 1921, son programme. Il est à souhaiter que MM. les conseillers s'aillent asseoir, entre deux sessions, aux conférences de M. Poëte qui compète dans l'Urbanisme officiel. Cet *Institut* publie, paraît-il, un Bulletin. Les Parisiens curieux chercheraient en vain de le connaître. Ils ont le droit d'en payer l'impression, le papier et les statistiques : ce papier est réservé, paraît-il, à l'Etranger que l'on tient, par lui, au courant des beaux résultats de l'urbanisme parisien et, en particulier, de l'art *de la relevée à bout du pavage en bois*, qui n'est pas rien.

ÉLIE RICHARD.

CRYPTOGRAPHIE

Dr Max-Albert Legrand : *Le Krypt*, éd. par l'Ecole Technique supérieure de Représentation et de Commerce, 58 *bis*, Chaussée-d'Antin.

Le jour où le *Mercure de France* publiait l'intéressant article

(1) Le sous-sol, dans la cité de l'avenir, serait une machinerie immense, les entrailles de la ville. Les *moyens de transports* y circuleraient à l'aise. La surface resterait à l'homme exclusivement. Il ne faut plus y songer. La *refonte* des entrailles de Paris demanderait dix Haussmanns et un siècle de labeur.

de son éminent collaborateur H. C. : *Un programme d'histoire et de Cryptographie*, le 1er décembre 1921, nous donnions à l'imprimeur le bon à tirer d'un petit opuscule **Le Krypt**, méthode universelle de cryptographie destinée au public.

Et, comme l'étude à laquelle il est fait allusion plus haut, ne peut manquer d'orienter, vers la question des écritures secrètes, les pensées des lettrés et des érudits des deux mondes, on estimera sans doute que *Le Krypt* ne pouvait mieux choisir son heure.

Deux questions peuvent se poser à propos de son apparition.

Devons-nous, à l'époque actuelle, en revenir à l'emploi des méthodes cryptographiques, et en faire un plus large usage ?

Dans l'affirmative, à quels procédés convient-il d'avoir recours ?

Que nous devions user largement aujourd'hui de la cryptographie, nous en sommes depuis longtemps convaincus. Alors qu'elle était, il y a deux siècles à peine, fort employée par tous et partout, elle n'est plus guère pratiquée, aujourd'hui, de façon régulière, que par les Chancelleries, l'Administration, les Grandes Sociétés financières, commerciales, etc.

Pourtant, nos aïeux n'avaient guère à redouter dans le service postal que les indiscrétions, sans nombre il est vrai, du Cabinet noir ; ils écrivaient infiniment moins que nous, et toujours sous pli fermé.

Mais, voici que, successivement, sont venus s'ajouter à la lettre : le télégramme, le message téléphonique, sans oublier la carte postale. Or, tous ces modernes moyens, si commodes pour nos rapides échanges de pensée à distance, ne sont pas sans présenter, par contre, de sérieux inconvénients. Ne sommes-nous pas, quand nous les employons, toujours plus ou moins à la merci d'intermédiaires ordinaires ou occasionnels ; à la discrétion de nos auxiliaires, de nos employés, de nos serviteurs,... bref de tous ceux qui nous entourent ?

Est-il possible, dans ces conditions, d'aborder le terrain des moindres confidences sans sortir des banalités, des sous-entendus, des allusions parfois plus obscures que transparentes ? De tout ce qui pourrait se résumer souvent dans la phrase : ceci pour vous dire que j'aurais quelque chose à vous dire ? Que de fois, d'autre part, n'hésitons-nous pas à confier au papier, plus encore

au fil, certains mots, de simples initiales, lorsqu'il nous faut citer des noms propres? Tous : parents, amis, associés, collaborateurs, membres d'une même Société, d'un même Groupement, que les motifs les plus variés mettent en relations continuelles les uns avec les autres ; quede fois n'avons-nous pas déploré entre nous semblables incommodités ?... *Scripta manent !!*

Les retards, les lenteurs résultant de l'échange de semblables correspondances uniquement susceptibles trop souvent d'en amener d'autres plus claires et plus explicites, ou de provoquer, si possible, la rencontre des intéressés, avides de pouvoir s'expliquer verbalement sans nulles entraves, sont incalculables.

On parle souvent de vie trépidante au xxe siècle. A vrai dire, quand c'est de la sorte, dans le vide, que se produit la trépidation, en quoi l'âge de la vapeur et celui de l'électricité seraient ils en progrès, sous ce rapport, sur les âges qui les ont précédés ?

Convaincus que la véritable formule d'une existence bien remplie pour chacun de nous doit être : Accomplir le maximum de choses utiles dans le minimum de temps, nous sommes donc partisans résolus de la cryptographie pour tous. En tout bien tout honneur, elle doit avoir sa place marquée dans la vie du xxe siècle. Car, en nous permettant de masquer, le cas échéant, notre pensée, elle nous permet en même temps de gagner, au cours de nos journées si brèves, de précieux instants, gaspillés, trop de fois en bavardages et en démarches inutiles, pour les raisons exposées plus haut.

Maintenant, si l'on veut que la cryptographie atteigne réellement son but, il nous faut des procédés sûrs, simples, et d'exécution rapide, amplement susceptibles, en outre, de s'adapter aux modes de communication dont nos aînés n'avaient naturellement pas eu à se préoccuper : le télégraphe et le téléphone. Il faut des procédés nouveaux.

Il n'y a pas lieu, à ce propos, de revenir ici, après l'article du *Mercure de France*, et ce que les lecteurs retrouveront dans notre propre ouvrage sur les inconvénients des systèmes de cryptographie usités ou conseillés jusqu'à ce jour.

C'est pour les éviter qu'a été imaginé le « Krypt », qui remplace les procédés alphabétiques d'antan, et les vocabulaires chiffrés encore en usage, par un alphabet tout spécial. Alphabet compre-

nant 100 lettres : lettres *simples*, lettres ***redoublées***, lettres *jux-taposées* deux à deux, trois à trois, quatre à quatre ; telles qu'elles se rencontrent le plus souvent dans la contexture des mots, principalement des mots de la langue française. A chacune de ces cent lettres (qui en font en réalité 300 environ) a été attribuée une valeur conventionnelle représentée par un nombre de deux chiffres arabes, de 00 à 99.

Bien entendu, il s'agit là d'un alphabet type, modèle. Remarquons alors que, par tirage au sort de ces 100 numéros, ou au moyen de diverses combinaisons arithmétiques convenues entre les personnes désireuses de communiquer secrètement entre elles, il y a possibilité d'établir 10.000 alphabets plus ou moins dissemblables, attendu que chacune des cent lettres de l'alphabet « Krypt » peut recevoir, de la sorte, cent représentations numériques différentes. « Cette façon de laisser au hasard le soin de répartir les lettres de l'alphabet, dont on va faire usage, lettres qui n'ont plus dès lors entre elles le moindre lien arithmétique, alors que ces lettres continuent à voisiner dans l'ordre alphabétique, rend les mots cryptographiés, grâce à leur emploi, absolument indéchiffrables. »

Voici, par exemple, le mot *Angleterre*. L'alphabet krypt-modèle l'écrit en quatre lettres (8 chiffres) :

An—gle—te—rre = 05368677.

Chacune de ces quatre lettres, pouvant recevoir 100 représentations numériques distinctes c'est donc de quatre cents façons différentes que le mot *Angleterre* peut être écrit. De même, le mot *France ; Fr-an-ce* = 340511, pourrait l'être de trois cents façons.

Si l'on prend, ainsi qu'il est recommandé, la précaution d'écrire les nombres, sans tenir compte de la longueur des mots représentés, par groupements uniformes et assez forts, qui ne laissent subsister aucune trace de la longueur respective de ces mots, la méthode est aussi sûre qu'elle est simple et rapide.

Qui pourrait, en effet, se douter que des groupements de chiffres, représentant douze lettres Krypt, et par conséquent susceptibles de s'écrire, suivant l'alphabet choisi, de tant de façons distinctes, puissent signifier :

Rentrez de suite en France? Soit les douze lettres de l'alphabet « Krypt » :

R—en—tre—z—de—s—ui—te—en—Fr—an—ce,

exprimées par 24 chiffres :

76 26 88 99 17 80 92 86 26 34 05 11 .

Phrase qu'on pourrait ainsi télégraphier, à raison de 5 chiffres par mot, comme les cinq mots de la dépêche en clair, et pour le même prix.

Au point vue de la commodité, un alphabet « Krypt » ne tient pas de place ; il peut se dissimuler n'importe où, se modifier rapidement, se transformer complètement en moins d'une heure.

D'ailleurs, avec un peu d'habitude, on arrive vite à s'en passer, au moins pour la lecture des cryptogrammes. Et chiffrer par fractions un mot, à l'aide d'un tableau qu'on a sous les yeux, est autrement expéditif que lorsqu'il s'agit de rechercher, un à un, chaque mot dans un vocabulaire, pour lui donner son chiffre. N'oublions pas, d'autre part, que s'il peut servir à tous, « Le Krypt » est surtout destiné au public. Celui-ci, vraisemblablement, n'en usera jamais pour cryptographier de longs messages il ne fait guère de diplomatie secrète. Et pourvu qu'il puisse, grâce à lui, éviter d'écrire quelques mots, de citer certains noms propres au milieu d'un texte donné en clair, il n'en demande pas davantage.

Mais quelques-uns sont toujours défiants, et, malgré l'impossibilité à peu près certaine de déchiffrer nos cryptogrammes, il en est auxquels notre système ne donnera pas encore toute garantie. A ceux-là nous expliquons comment un cryptogramme en «Krypt» peut se maquiller complètement. Si le moyen indiqué ne leur suffit pas encore, c'est qu'ils sont vraiment difficiles.

Le dékrypteur, amateur ou professionnel, qui, sans connaître l'alphabet employé, ou le « mot de passe » qui donne la clef du camouflage, *a fortiori* l'un et l'autre, réussirait à percer l'énigme, serait vraiment fort habile... disons le mot, un peu sorcier. Ce qui ne nous empêcherait nullement d'entrer très volontiers en relations kryptées ou non avec lui.

Il eût été impardonnable, dans une méthode de cryptographie, de négliger le principal argument opposé, de tous temps, à l'écriture secrète : elle se dénonce d'elle-même. Le cryptogramme en lettres convenues ou en chiffres, c'est bien, en effet, le sujet

travesti, à faux nez, masqué, que chacun prend pour ce qu'il est. D'où l'envie naturelle de le démasquer, ou, si on n'y peut parvenir, la tentation de supprimer le message jugé avec plus ou moins de raison délictueux.

L'écueil est de taille, il faut le reconnaître; et le moyen de l'éviter méritait bien d'exercer la sagacité d'un chercheur. Nous y avons d'autant plus songé qu'il y a une dizaine d'années, et plus près de nous, durant la guerre, nous avions été amené à nous occuper de *cryptologie*, qu'il ne faut pas confondre avec la *cryptographie*, comme il arrive trop souvent. L'étymologie de chacun de ces mots suffit seule à montrer pourquoi pareille confusion doit être évitée.

Donc, quand on ne veut pas éveiller l'attention, c'est à la cryptologie qu'il faut recourir.

On connaît le système des *Grilles*. L'auteur de l'article du *Mercure* a dit un mot de ces cartons perforés. C'est à travers leurs trous qu'on écrit les mots secrets, noyés ensuite dans un texte de remplissage.

Un cryptologramme bien fait n'attire donc pas la défiance, du moins celle des personnes qui ne sauraient flairer la supercherie. Malheureusement, il y a la fameuse grille qu'on peut perdre ou se voir enlever. Comment, d'ailleurs, opérer au télégraphe, au téléphone ?

Que diriez-vous donc d'un procédé qui, tout en conservant le principe du système, supprimerait l'emploi de l'ustensile, et de tout appareil similaire remplaçant la grille condamnée par un procédé mnémotechnique, suivant convention entre les correspondants ?

Tel est le procédé décrit dans l'appendice de l'opuscule le *Krypt*. Son emploi, quand on n'est point très pressé, peut rendre les plus grands services, et n'offre aucune véritable difficulté. D'ailleurs, pour permettre aux lecteurs d'en juger de suite, voici le cryptolo que nous soumettons à leur examen.

Paris, le...

Très cher,

Oui, votre nomination serait certainement assurée s'il plaisait à notre ministre. Malheureusement, le souci des interpellations le hante. Il m'a dit que, depuis peu, on lui fait une existence impossible. Je

vous renouvelle néanmoins ma promesse absolument formelle de m'occuper de vous.

Cordialement votre

X...

Nous leur demandons de dire, en toute sincérité, s'ils pourraient y distinguer, sans être autrement prévenus, les seuls mots qu'y lirait notre correspondant :

Nomination assurée ; Ministre m'a fait promesse formelle,

uniquement parce qu'il se serait souvenu de la date : *25 octobre 1879 ?*

Dr MAX-ALBERT LEGRAND.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Georges Vicaire, bibliophile gastronome. — Georges Vicaire, qui vient de mourir, méritait mieux que les trop brèves notices nécrologiques qui lui ont été consacrées.

Né à Paris, en 1853, il fut journaliste, fonctionnaire, mais surtout et par-dessus tout un bibliophile averti et délicat.

Journaliste, il avait été rédacteur au *Petit Moniteur* et en avait gardé une certaine fierté.

Fonctionnaire, il fut successivement bibliothécaire à l'Arsenal, à la Mazarine, et enfin conservateur de la collection Spœlberch de Lovenjoul à Chantilly. Il apporta à l'exercice de ses fonctions un soin scrupuleux et c'est à lui qu'on doit le classement des documents innombrables qui composent la collection Spœlberch.

Mais, pour les lettrés, Georges Vicaire laissera surtout la réputation d'un bibliophile. Qui ne connaît son *Manuel de l'Amateur de Livres publiés ou réimprimés au* XIXe *siècle*, monument d'érudition et de patience que feuillettent quotidiennement de savants érudits. Nul n'ignore non plus les articles innombrables qu'il donna au *Bulletin du Bibliophile* dont il était le collaborateur depuis 1891 et le directeur depuis 1896, articles dont quelques-uns ont fait l'objet de tirages à part.

Au reste, son élection, en 1900, comme membre de la *Société des Bibliophiles François*, avait été une manière de consécration de ses mérites.

L'œuvre de Georges Vicaire est considérable. Outre des articles disséminés dans les revues, de nombreuses préfaces, et son *Ma-*

nuel de l'Amateur de Livres dont nous parlions tout à l'heure, il a publié des volumes divers, plusieurs rééditions d'ouvrages rares et curieux et une étude en collaboration avec M. Gabriel Hanotaux, — sur *La jeunesse de Balzac, Balzac imprimeur et fondeur de caractères*, — dont la réédition est imminente. Il a édité également quelques œuvres de Gabriel Vicaire, — son cousin germain, et non son frère comme on l'a dit. Et comme Gabriel Vicaire, il a, lui aussi, écrit des vers. C'est même par un petit volume de poésie qu'il a débuté : *le Récit du grand-père, souvenirs d'Alsace*, paru en 1882. Enfin, Georges Vicaire laisse des œuvres — un gros volume notamment et trois ou quatre plaquettes, — qui justifient le pseudonyme dont il signa la préface de l'une de ces dernières, « le Bibliophile gastronome ».

Ces ouvrages intéressent, tout ensemble, en effet, et la Littérature et la Gastronomie. A ceux qui seraient tentés de s'étonner de ce rapprochement Georges Vicaire a pris soin de répondre par avance « que la table a de tout temps fait bon ménage avec la littérature et [que] les bibliophiles eux-mêmes, quoique épris avant tout des joies du livre, ne dédaignent pas toujours quelque friand morceau. J'en sais, ajoutait-il, et non des moins fameux, qui ne résistent pas au parfum délicat s'exhalant d'une poularde bourrée de truffes. » Ou encore : « la Bibliographie et la Gastronomie ont toujours vécu en parfaite intelligence ; les plaisirs de la table s'alliant à merveille avec les plaisirs de l'esprit. »

Dans le grave *Bulletin du Bibliophile*, où souvent il se plut à rendre compte d'ouvrages relevant autant de l'art culinaire que du littéraire, n'a-t-il pas encore remarqué :

« Des souverains, des princes, des grands seigneurs, des hommes de lettres, des gourmets n'ont pas, seuls, donné leurs noms à des mets délicieux, des bibliophiles aussi partagent cette gloire, tels mon très regretté collaborateur et ami le Vicomte de Savigny de Moncorps pour certains œufs pochés, et le baron de Barante, à qui est dédié certain entremets de figues qui doit être, ma foi, fort succulent. »

Volontiers il se réclamait de l'exemple de Jules Janin, aussi sensible aux joies de la table qu'à celles des livres ; mais il eût pu en citer d'autres encore : Dumas (1), qui écrivit un livre de cui-

(1) Quand le père de Georges Vicaire était collégien, son correspondant fut Brillat-Savarin.

sine ; Brillat-Savarin, ce type parfait du lettré gastronome, au surplus son compatriote, la famille de Vicaire étant d'origine bressane, d'autres, beaucoup d'autres et tout près de lui, son cousin germain Gabriel, qui, en bon bressan, avait célébré :

le petit vin d'humeur gaillarde

et surtout les volailles de Bresse, gloire de ce pays,

Naïve enfant de la Bresse,
Etre honnête et succulent,
. . . .
Cousine des hommes gras
Dont notre pays fourmille.

Gageons qu'avec *Victime du Réveillon* et le *Petit Cochon*, ce n'étaient pas ces vers que Georges Vicaire goûtait le moins.

Car Georges Vicaire appréciait la bonne chère, il l'aimait sans doute, à la manière des délicats, qui est celle de Brillat-Savarin, et jamais, certainement, il ne se laissa aller à commettre le péché de gourmandise, bien qu'il ait eu le soin d'en présenter la défense en rappelant le mot d'un cardinal émérite qui voulait que la gourmandise ne fût « que la juste appréciation des bienfaits de Dieu ». Gardons-nous pourtant de le prendre à la lettre quand il confesse les « instincts gourmands qui m'ont, dit-il, toujours poussé du côté de la rôtissoire ».

Mais réjouissons-nous tout de même de ces instincts qui l'ont amené à dresser cette *Bibliographie Gastronomique*, ouvrage sans précédent où tout ce qui s'est écrit sur les choses de la table est soigneusement catalogué et analysé. Et, dans la préface qu'il a placée au début de cet ouvrage, il a malicieusement noté les deux motifs qui le déterminèrent à entreprendre cette publication. « Est-ce la gourmandise, est-ce l'amour du livre qui m'ont guidé ? Tous les deux peut-être. » Ils sont, d'ailleurs, chez lui, si intimement liés qu'on ne saurait dire lequel des deux l'emporte.

Quand il vient de lire Brillat-Savarin il s'écrie, par exemple : « Que de philosophie douce dans ces propos de table qui donneraient de l'appétit au plus endurci des dyspepsiques » et à ce moment c'est autant le fin lettré que le gourmet qui parle.

C'est, en tout cas, ce double penchant qui l'a poussé à rechercher, parmi les manuscrits, les éditions rarissimes, les œuvres

peu connues relevant de ces deux domaines, pour les exhumer de leur oubli et les publier.

C'est ainsi que des *Diversitez Poétiques* données en 1632 par Du Vieuget, autre bressan, il sortit l'*Ode à la Goinfrerie*.

Il réédita pareillement une singulière méthode de lecture de la fin du XVIIe siècle qui porte ce titre inattendu :

« Rôti-Cochon, ou Méthode très facile pour apprendre les Enfants à lire en latin et en français par des inscriptions moralement expliquées de plusieurs Représentations figurées de différentes choses de leurs connaissances, très utile et même nécessaire, tant pour la vie et le salut que pour la gloire de Dieu. »

Le lecteur que la curiosité incitera à feuilleter ces pages ne le regrettera pas. Il y lira, par exemple, ce précepte offert aux méditations des élèves :

Convivas familiares convoca
Invite les plus familiers à banqueter.

Immédiatement au-dessous une vignette montre un porc à la broche que commentent ces phrases :

Du-cochon Rôti
Vive la Peau
Etant chaud
Principibus servire et Populo.
Il sert aux Princes et au Peuple.

Dans une autre plaquette, celle-ci de 1890, Georges Vicaire eut l'idée piquante de réunir avec une ode de Saint-Amant, où le poète déclare ses préférences pour le Brie, un fragment de la réponse que, 33 ans plus tard, en 1662, lui fit, en seize chants, dédiés à la Grande Mademoiselle, Hélie Le Cordier, poète normand qui présenta la défense du Pont-l'Evêque.

Entre les deux poètes, le premier qui compare le Brie à l'or :

Il est aussi jaune que luy,
Toutefois, ce n'est pas d'ennuy,
Car si tost que le doigt le presse,
Il rit et se crève de gresse...

et le second, qui entend réserver la palme au fromage son compatriote. Georges Vicaire veut rester impartial. Il ne dédaigne pas du Brie « la pâte grasse et molle entre deux verres d'un cru fameux » et il ne méprise pas, non plus, le Pont-l'Evêque, « pri-

mitivement connu sous le nom d'Angelot, et qui, de forme carrée, cache sous une croûte grisâtre, épaisse et rocailleuse, une pâte des plus délicieusement exquises », aussi rend-il un jugement équitable en faveur de ces « deux fromages de qualités diverses, mais tous deux justement estimés ».

Enfin, en 1892, en collaboration avec le baron Jérôme Pichon, Georges Vicaire a donné une édition critique du fameux *Viandier* de Guillaume Tirel, dit Taillevent, ce *Viandier*, où, pour accommoder les mauvaises langues, François Villon allait chercher des recettes,

au Chapitre de Fricassure

et qui, en tous cas, est un des premiers traités culinaires écrits en français.

Georges Vicaire n'a pas voulu, comme Berchoux,

Mettre au rang des Beaux Arts celui de la cuisine,

il a simplement entendu guider, dans cet immense domaine des livres qu'il aimait tant et si intelligemment et qu'il connaissait si parfaitement, ceux qui voudraient bien l'y suivre, et il a mené à bien son œuvre pour la plus grande joie des bibliophiles et des gastronomes.

A. CHESNIER DU CHESNE.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

M. Jules Delacre et le théâtre du Marais. — Théâtres et Concerts. — Fernand Khnopff et Félicien Rops.

Le succès du *Vieux-Colombier* à Paris, du *Lyric* à Londres, de la troupe Pitoeff à Genève et de la Compagnie Reinhardt à Berlin a séduit le poète Jules Delacre, qui va ouvrir à Bruxelles le **Théâtre du Marais**.

On y représentera dans des décors stylisés, et sans déplaisant vérisme, les classiques français et étrangers, des pièces modernes sévèrement sélectionnées et des œuvres musicales trop minces pour le cadre de la Monnaie.

Notre Marais ne se spécialisera donc pas comme son illustre devancier français dans « les pièces de machines » et, tout en restant ouvert au chef-d'œuvre que ne peut manquer de nous offrir l'un ou l'autre de nos académiciens, il bannira résolument la pacotille du boulevard et la pièce « bien parisienne ».

« Ne servir qu'une cause : celle du génie français et universel, — oser et imposer davantage », déclare fièrement M. Jules Delacre.

Le Marais sera donc un théâtre d'art ; non pas cependant le théâtre des intellectuels ni le théâtre populaire, mais un théâtre à la fois aristocratique et populaire, selon la formule de Molière.

En outre, M. Jules Delacre veut refaire du métier de comédien un métier d'artiste et, suivant en cela le magnifique exemple de M. Copeau, il s'est entouré d'une troupe d'éléments jeunes, souples et enthousiastes, uniquement mis au service de l'Œuvre.

Voilà certes une entreprise qui, pour être audacieuse, n'en a pas moins tenté déjà plus d'un directeur de théâtre.

Tous les entrepreneurs de spectacles, à l'aube de leur saison, nous leurrent de magnifiques promesses et l'on ne sait que trop bien à quelles défaites elles aboutissent.

Fort heureusement, M. Delacre est de taille à réaliser son programme.

Lettré averti, comédien parfait et, qui plus est, poète exquis, il unit à la plus lucide intelligence et au goût le plus sûr une connaissance approfondie des exigences, jusqu'ici mal formulées, du public.

A Bruxelles comme à Paris le théâtre, en effet, n'est plus qu'un triste commerce. La littérature et l'art s'en désintéressent et il n'y a pas que les intellectuels qui s'en aperçoivent, il y a tous ceux qui continuent à suivre le jeu régulier des spectacles et qui, doués de quelque sensibilité, nettement ou vaguement, souhaitent autre chose que ce qui leur est offert.

Sur quel théâtre, en effet, leur est-il donné d'applaudir Shakespeare, Molière, Marivaux ou Musset et pour quelles raisons, Tristan Bernard et Georges Courteline, maîtres par le talent et le succès, sont-ils rigoureusement écartés de toutes nos scènes?

Le théâtre de M. Jules Delacre vient donc à son heure et son ouverture, qui coïncidera avec le tricentenaire de Molière, ne pourra se faire sous de meilleurs auspices.

Bruxelles comptera ainsi trois théâtres de comédie : *Le Parc*, *les Galeries* et *le Marais*, qui nous permettront de juger, dans ses diverses manifestations, le mouvement dramatique d'hier et d'aujourd'hui.

Les Galeries se cantonnent presque exclusivement dans le répertoire boulevardier.

Le Parc suit son exemple, tout en s'ouvrant, de temps en temps, par un louable souci d'éclectisme, à l'une ou l'autre pièce d'exception. On peut lui savoir grand gré de nous avoir révélé au cours de ses dernières saisons des œuvres comme le *Faust*, de M. Demasy. *Le Cocu magnifique*, *la Danse de la Mort* et *le Dieu d'argile*.

Des auteurs belges comme MM. Vanzype, Spaak, Rency et Vierset y livrèrent d'honorables batailles et, hier encore, M. Armand Thibaut y fit représenter avec succès une comédie en trois actes : *Le Silence*.

Sans doute, la pièce de M. Thibaut ne s'impose pas par une originalité transcendante : suivant le plan des meilleurs faiseurs de Paris, elle est bâtie sur le thème mille fois exploité de l'adultère et son mérite réside moins dans la nouveauté de sa forme que dans l'habileté et la souplesse de son intrigue. Chose rare chez nous, M. Thibaut possède une parfaite maîtrise de la scène.

Si ses personnages ne sont que des entités théâtrales d'une psychologie assez sommaire et dont toute la raison d'être se borne à concourir aux fins d'une inconsistante aventure, sa pièce vit par la souplesse du dialogue et le rebondissement des répliques, au point de n'avoir rien à envier aux plus étincelantes comédies du boulevard parisien. La salle lui fit excellent accueil et, phénomène exceptionnel dans l'histoire du théâtre belge, son succès ne fit que s'affirmer au cours des représentations suivantes, rivalisant en cela avec la *Kaatje* de M. Paul Spaak, ornée par M. Buffin d'un aimable commentaire musical et qui tient encore l'affiche du **Théâtre de la Monnaie.**

Les auteurs belges semblent donc avoir définitivement vaincu les résistances d'un public jusqu'ici rebelle à toutes leurs tentatives.

Faut il y découvrir une sorte de nationalisme artistique, comme certains veulent le prétendre, ou tout simplement une adaptation plus parfaite de nos écrivains aux exigences de la scène ?

Le Silence est une pièce adroite, *Kaatje* un joli délassement...

Il n'en faut pas davantage pour agrémenter les soirées d'un public bénévole qui, ayant perdu l'habitude des fécondes émo-

tions, des enthousiasmes et du rire triomphant, par la faute même des directeurs de théâtre, se divertit sans arrière-pensée, pour peu que l'auteur soit habile et l'interprétation suffisante, aux pièces belges comme aux autres.

Est-ce à dire que ce même public ne se ressaisisse pas à la première occasion ?

Il suffit d'assister aux spectacles de *l'Œuvre* qui attirent la foule du Théâtre du Parc.

Au Théâtre de la Monnaie, *l'Heure espagnole*, *la Servante Maîtresse* et *Boris Godounow* déchaînent l'enthousiasme et le programme de nos innombrables Concerts donne la juste mesure de notre goût et de nos exigences.

Au cours d'un récent *Concert populaire*, un interminable poème symphonique, savant, quintessencié et lourd de réminiscences de M. Vreuls passa inaperçu, tandis que l'on porta aux nues *Iberia*, de Debussy, les *Contes de ma Mère l'Oye*, de Ravel, les mélodies de Duparc et *Pétrouchka* de Stravinsky.

A l'*Union Coloniale*, on acclame le répertoire choisi de Joyce Douglas et d'Emilia Conti, la juvénile perfection du quatuor « Pro Arte » dans le 2e quintette de Fauré, la malicieuse intelligence d'Evelyne Brélia ; révélatrice des talents les plus nouveaux et la verve, le pittoresque et la lucidité de M. Thomas Salignac, hier Marouf prodigieux, aujourd'hui conférencier sagace et judicieux.

A l'*Union Coloniale* encore M. Walter Rummel, par sa géniale interprétation de Liszt, de Schubert et de Chopin, galvanise un auditoire choisi de musiciens et de poètes...

Notre traditionnel bon sens se trouve donc, quoi qu'on dise, tempéré d'un raffinement secret, que l'étranger s'évertue à rechercher dans notre langage, mais qui s'avère plutôt au cœur même de nos préocupations et dont l'écho résonne non seulement à travers l'œuvre de nos poètes, mais aussi dans les témoignages, plus directs, de quelques-uns de nos peintres.

L'émoi suscité par la mort de **Fernand Khnopff** en est la preuve la plus récente. Peu d'artistes ont cependant dédaigné, avec une aussi orgueilleuse indifférence, les approbations du public.

Fidèle aux exigences les plus aristocratiques d'un art trop souvent galvaudé, Fernand Khnopff s'était fait l'interprète exclusif d'un rêve hautain et s'astreignait à la rigoureuse discipline de la

forme et de l'intelligence, sacrifiant l'émotion à l'hermétisme du symbole et la vision directe aux mystères de l'allusion.

Cet apôtre intransigeant de la beauté, qui, non sans insolence, avait pris pour devise : « *On n'a que soi* », cultivait dans les jardins les plus secrets les fleurs les plus rares, qu'il choisissait avec des soins minutieux et une nonchalance apprêtée, avant de les soumettre aux suffrages de ses amis. Sous les dehors du mondain et de l'homme d'esprit il dissimula, pendant toute sa vie, l'artiste passionné qu'il ne cessa jamais d'être, et, s'il accueillait tous ceux qui l'approchaient, d'un sourire toujours amène et d'une boutade toujours exquise, rares furent ceux qui franchirent le seuil de sa merveilleuse demeure, où, seul avec son rêve, il se retranchait du monde qui lui faisait fête et dont il méprisait secrètement les faveurs.

Ses allégories à la fois mystérieuses et précises, ses effigies féminines, — front absent, lèvres rouges, menton volontaire, yeux ouverts sur un infini de songe et de perversité, — ses panneaux décoratifs, aux lignes strictes comme un théorème, l'avaient apparenté aux préraphaélites anglais, pour lesquels il ne dissimulait pas son admiration ; mais il semble bien que le maître dont il subit particulièrement l'influence fut **Félicien Rops.**

A première vue l'art de Félicien Rops et celui de Fernand Khnopff semblent étrangers l'un à l'autre. L'érotisme du premier est aux antipodes de la rigidité puritaine du second.

Cependant, un même lyrisme les anime, libre et fougueux chez Rops, retenu et concentré chez Khnopff. Tous deux ont l'amour de l'allégorie et le culte de la décadence. La misogynie de Rops, pour être gaillardement symbolisée, se retrouve dans les portraits implacablement « décervelés » de Khnopff. L'un et l'autre célèbrent la femme qu'ils méprisent : mais tandis que le mépris de Rops sourit et gouaille, celui de Khnopff juge et annihile : La mort ricane sous les masques crispés de l'un ; plus terrible, l'autre enlève au masque même le simulacre de la pensée.

Et tous deux s'unissent dans une impitoyable négation de l'Amour. Une exposition de l'œuvre de Kpnohff après celle, toute récente, de Félicien Rops, ne pourrait qu'affirmer la fraternité spirituelle de ces deux curieux artistes.

GEORGES MARLOW.

LETTRES CATALANES

M. Fernando Maristany, l'homme et l'œuvre. — M. Fernando Maristany n'est, à proprement parler, pas un écrivain catalan, puisque, jusqu'ici, toute son œuvre est écrite en castillan. Mais il n'en a pas moins droit à figurer sous notre rubrique, pour les raisons qui seront exposées au cours de ce travail.

Né à Barcelone en 1883, la carrière d'ingénieur industriel à laquelle on le destinait fut brisée par une longue et grave maladie. C'est ainsi qu'il fut amené à faire de la littérature par l'inactivité forcée de sa vie. Il compose, à trente ans, un recueil de vers dont le titre rappelle Rubén Dario : *En el azul,* mais qui fut détruit par l'auteur, à la suite d'une nouvelle orientation de sa Muse. Celle-ci, franchement lyrique, s'exprima dans deux courts recueils, dont le premier, — paru en 1918, —porte également le titre : *En el azul* et dont le second, — qui remonte à l'hiver 1920,— s'intitule : *La dicha y el dolor.* Pour surveiller l'éducation de ses deux enfants, M. Maristany est venu s'établir à Barcelone, abandonnant son séjour de San Padro de Ribas, et, au lieu d'y vaquer aux soucis de la direction de la maison de cotons paternelle, y est devenu le Directeur littéraire de la maison d'édition *Editorial Cervantes,* jusqu'alors établie à Valence. Dans son existence calme de bourgeois catalan rien de saillant ne se détache, et ses tempêtes auront été tout intérieures. Il n'est pas, aussi bien, nécessaire pour l'artiste de connaître la vie agitée avant de produire de belles œuvres, et nos bons romanciers de cabinet ont dû frémir d'aise s'il leur est arrivé, l'autre jour, de lire l'apologie qu'en ce sens et à propos de notre livre sur Blasco Ibáñez écrivait, dans la *Grande Revue* du mois de novembre, cet excellent Ernest Charles, qui y oublie que Maurras l'a traité naguère (*Action Française* du 3 août 1911) de « roi des cacographes contemporains » et qui, pour se venger de ce que, dans ledit livre, nous avons suffisamment montré son étourderie de critique hâtif et improvisateur, ignorant la littérature espagnole, nous lance un *telum imbelle sine ictu,* qu'il nous plaît de lui renvoyer ici, avec un sourire de commisération pour le pauvre hère. M. Maristany, lui, n'a guère connu, en dehors des maladies qui le tourmentèrent, que le calme plat d'une existence opulente et ses voyages en Europe, —France, Italie et Suisse surtout,—auront été, à n'en pas douter,

ceux que l'on accomplit en un confortable sleeping, avec haltes obligées dans les palaces que le Baedeker marque par son fameux astérisque. Le littérateur péruvien et correspondant, croyons-nous, de l'Académie Espagnole, D. José Gálvez, a, d'ailleurs, écrit à ce propos, dans le *Mercurio Peruano*, que dirige M. V. Bellaunde à Lima, un article où l'élégance de M. Maristany est définie : une « élégance anglaise, qui n'est pas faite de la couleur d'une étoffe, ni de la coupe d'un costume, mais d'un je ne sais quoi de distingué et de simple... » Cette distinction réapparaît dans les vers que compose M. Maristany et serait donc congénitale. Elle n'est point unique, en Catalogne, où certaine affectation de correction purement extérieure reste de mode chez bien des jeunes littérateurs, qui sont loin de posséder, d'ailleurs, dans leur style, l'atticisme raffiné d'un Maristany.

Ici, il ne sera point superflu d'examiner ce que, dans la manière de ce Catalan castillanisé, il reste de nettement autochtone, ou, en d'autres termes, en quoi ses vers, encore qu'écrits dans l'idiome de la *meseta central*, ont conservé quelques-uns des caractères essentiels de la manière littéraire catalane authentique. Ce qui revient à rechercher aussi comment, sous la défroque castillane, c'est une âme catalane qui nous apparaît. Une telle recherche nous permet de constater que, si fondamental qu'ait été, sous l'influence de Rubén Darío, — lequel partait de notre école française, de Gautier, de Flaubert, de Paul de Saint-Victor, de Catulle Mendès, selon qu'il l'avoua lui-même et que le remémorait M. Ramiro de Maeztu à la page 236 du *Hermes* de novembre, — le renouveau du lyrisme espagnol contemporain, il n'en existe pas moins une vieille et traditionnelle opposition, raciale pourrait-on dire, entre ce que cet immortel Rubén appelait « l'indécise poésie moderne » des Castillans, redisant, avec des variantes plus ou moins originales, « l'éternel cliché de leur siècle d'or », et l'antique et bien avérée manière catalane d'un lyrisme baigné de sentiment humain, s'élevant aux plus pures contemplations spirituelles. Non, certes, que ce lyrisme soit le fait de tous les représentants de la jeune école de poésie catalane actuelle. Le conflit de la langue à créer — ou, mieux, à recréer, — les a absorbés, trop souvent, au grand dam de l'expression des sentiments intérieurs et, disons le mot, de la sincérité poétique. C'est ainsi qu'ils chantent, d'une voix sonore et affinée, un psaume élégant, mais sans intime onction et

trop souvent inexpressif, malgré les raffinements de la forme métrique. Philologues avant tout, soucieux de rendre ductile une langue encrassée par des siècles de non usage littéraire, ces dilettantes du verbe trouvent une jouissance archéologique profonde à déterrer des archaïsmes relégués par l'oubli dans le trésor lexicologique du passé littéraire de leur nation et cette préoccupation est cause que leur ingénieuse poésie est, trop souvent, fausse, parce que sans valeur sentimentale profonde. La matière verbale alourdit chez eux l'envol de l'esprit, l'expression de la sensibilité vraie. C'est de la cérébralité pure, un continuel exercice d'équilibriste avec le vocabulaire. Une récente polémique entre deux journalistes de Barcelone, dont l'un, M. Carles Soldevila, semble dominer, par ses raisons, le débat, a pu, aussi bien, montrer au spectateur étranger du mouvement littéraire catalan actuel quelle indécision régnait toujours sur ce chapitre de la langue et la moralité que la *Revista* du 16 novembre, p. 343, essaie de tirer de l'incident n'est pas faite pour résoudre un si compliqué problème. M. Maristany, de par la langue qu'il emploie, échappe à ces embarrassantes données...

Il est temps que nous disions quelques mots de sa manière à lui dans les deux petits recueils de ses poésies originales. Son procédé est celui de ces peintres excellents qui « taillent » préalablement leurs tableaux. Ayant, en peu de vers, déterminé et l'époque et le milieu de sa pièce, il s'abandonne à une inspiration d'essence uniquement psychique et clôt généralement la composition sur l'affirmation d'un quiétisme obtenu par voie d'élimination successive des obstacles sentimentaux s'opposant à l'ascension de l'âme dans cet azur où repos et joie s'offrent, à l'ombre de la douleur, comme récompense d'une foi en Dieu très réelle et d'une bonté toujours indulgente et aux hommes et aux choses. Mais Fernando Maristany est aussi l'introducteur, dans le Parnasse espagnol, des Muses étrangères et ses traductions métriques, souvent parfaites, contenues dans une série d'Anthologies spéciales, méritent jusqu'à un certain point le qualificatif d'œuvres originales. Ces Anthologies ont été réunies récemment dans un fort volume in-16 de 672 pages, sous le titre : *Florilegio. Las mejores poesías griegas, latinas, italianas, portuguesas, inglesas y alemanas, traducidas directamente en verso* et se vendent, à l'*Editorial Cervantes*, en un très élégant

volume, 10 pesetas. Tout dernièrement, M. Maristany a complété le recueil de ses traductions de poètes français par la publication d'une *Antología General de poetas líricos franceses*, qui commence à Villon et se termine à Ch. Guérin, et pour laquelle M. A. Plana a écrit une Introduction de 20 pages, point toujours d'une doctrine sûre... Enfin, M. Maristany est aussi l'éditeur d'un recueil des *Cien mejores poesías líricas* de la langue castillane, conçu sur un plan différent du recueil analogue de feu Menéndez y Pelayo en 1908 dans la collection anglaise Gowans et dont nous nous occuperons dans une publication spéciale, en préparation. Il annonce, d'autre part, la prochaine publication des *Cent meilleures poésies lyriques hispano-américaines*. Sa collection d'élégantes plaquettes formant la série : *Las mejores poesías líricas de los mejores poetas* a déjà été signalée par nous, — dans *Les Langues Modernes* de décembre, — comme comprenant actuellement une quarantaine de numéros d'environ cent pages de format petit in-16 sur excellent papier, que l'*Editorial Cervantes* vend 1 peseta et 50 centimes et où la poésie lyrique française est représentée par Hugo, Verlaine, Musset, Chénier, Paul Fort, Lamartine, Jammes, Samain et, sans doute, le sera prochainement, par d'autres encore... On le voit, l'œuvre de M. F. Maristany, Catalan à la manière de Boscán et, plus près de nous, de M. Eduardo Marquina, n'est pas de celles qui passent sans laisser de traces utiles et culturelles. A ce titre, — et encore qu'un correspondant de Barcelone ait eu soin de nous avertir, dans une lettre signée : J. Dalmau, qu'il ne fallait pas parler de cette œuvre dans le *Mercure*, — nous avons estimé que ces *notes* n'étaient pas de trop, avant de procéder, dans notre prochaine *Chronique*, à l'examen du beau talent de M. Jos.-M. López-Picó.

Mémento. — M. Eugenio d'Ors, qui était allé répandre, en Argentine, la bonne parole de sa philosophie, n'y a pas trouvé une approbation « inconditionnelle ». V. la *Revista de Filosofía* de D. José Ingénieros (dont le grand amour pour l'Espagne s'exprimait, il y avait peu, en un article de la revue espagnole new-yorkaise *Plus Ultra*) ; Bermann, dans *Nosotros*, l'organe bien connu des jeunes intellectuels argentins, etc. M. d'Ors s'est, d'ailleurs, vengé à sa manière de ces critiques dans une interview que lui a prise M. J. Pla dans *La Publicidad* du 25 décembre. Il y qualifie la doctrine positiviste de « vulgarité organisée ». Et allez donc !

Le poète J. Carner, qui continue, de son vice-consulat d'Espagne à Gènes, à influer sur la direction de *La Veu de Catalunya*, est venu, très amaigri, prononcer, le 20 octobre dernier, à la pimpante *Sala Reig* du Consejo de Ciento, 351, une récitation de contes, qui formeront, avec d'autres, le volume : *La Creació d'Eva amb d'altres fets assenyolats*. Ceci n'est point encore, sans doute, le rajeunissement en perspective dont parlait notre article sur lui, ici-même. D'ailleurs, M. J. Carner, revenu à Barcelone en décembre, y a parlé, croyons-nous, sur... l'unité de l'Italie ! Et, à son propos, le rédacteur des *Echos* du *Dia Gràfico* (10 septembre 1921) nous permettra-t-il de lui dire que notre article du *Mercure* sur Carner, « *erudito, minucioso y exacto* », n'avait nullement, comme il l'insinue, été inspiré par l'intéressé qui ne nous en a pas même accusé la réception ?

Nous croyons savoir que M. A. R. Schneeberger, qui publie parfois des notules laudatives sur les lettres catalanes dans de petites revues, a sous presse une *Anthologie Catalane*, qui paraîtra cet hiver à Paris. M. A. Maseras nous a écrit, à ce sujet, le 5 décembre, qu'il avait, pour ce livre, « *facilitat alguns libres, notes biographiques i àdhuc alguna traducció que jo tenia feta temps ha* ». Mais que vont devenir les deux volumes que, depuis 1908, promet M. Jean Amade sur *Les Poètes de la Catalogne Espagnole* et *La Poésie populaire catalane*, comme devant constituer les IIe et IIIe Séries de son *Anthologie Catalane ?* Nous eussions cru que ses nombreux loisirs de l'Université de Montpellier lui eussent permis de songer à autre chose qu'à éparpiller dans de petites Revues locales des poésies en patois roussillonnais, dont il annonçait, p. 22 de l'*Almanach* de la *Veu del Canigó*, pour 1921, le recueil comme sous presse.

M. Pere M. Bordoy-Torrents, qui a su imprimer aux *Quaderns d'Estudi* du *Consell de Pedagogia* de la *Mancomunitat* une si belle allure scientifique et qui y a donné deux études récentes de philologie classique du plus haut intérêt, sur lesquelles nous reviendrons dans *Hispania*, nous a écrit le 26 novembre dernier qu'il préparait un fascicule de ce recueil qui sera entièrement dédié à Dante et que, pour ce motif, nous signalons ici à l'avance. Ce sera le n° 48, correspondant aux mois d'octobre et de novembre 1921.

Nous sommes redevables à l'extrême obligeance de M. J. Rubió, Directeur de la *Biblioteca de Catalunya*, de l'hommage d'une publication de l'*Institut d'Estudis Catalàns* (section musicale de la *Biblioteca de Catalunya*) dont l'extrême importance sera montrée par nous ailleurs, dans un travail spécial, mais qui, d'ores et déjà, doit être signalée ici aux musicographes. C'est : *Els madrigals i la Missa de Difunts* d'un musicien français, vraisemblablement du pays de Foix, Brudieu (Jean), que les hasards de la vie firent s'établir, à la cathédrale de la Seo

de Urgel, cette petite cité pyrénéenne, siège d'un évêché depuis 840, et dont on connaît le rôle dans la dernière guerre carliste, de 1874 à 1875. Il y composa, dans la seconde moitié du XVIe siècle, — il mourut en 1591, — des *Madrigals* et une *Missa de Difunts*, dont l'édition est procurée dans ce beau volume par MM. F. Pedrell, le grand musicographe et compositeur, et Mn. Higini Anglès, avec toutes les indications historiques et techniques désirables, sur 244 pages grand format, vendues 20 pesetas et sortant des presses de la *Casa de Caritat* de Barcelone.

Le nº 8, constituant le Ve volume et correspondant aux années 1918-1919, du si riche et documenté *Butlleti de la Biblioteca de Catalunya*, a paru et a été mis en vente au prix de 20 pesetas. Nous y signalerons, parmi la richesse des articles divers, celui de J. Givanel Mas et Lluciana P. de Givanel, sur les *Publicacions periódiques barceloneses escrites en llengua catalana des 1879 à 1918*. Dans le même ordre d'idées, nous signalerons également la publication du vol. IX du *Butlleti de Dialectologia Catalana* (janvier-décembre 1921). Comme toujours, il y a là d'érudites et intéressantes contributions à l'étude scientifique du catalan ancien et moderne, parmi lesquelles nous devons indiquer les monographies de Mn. A. Griera sur le valencien et le roussillonnais, qui forment la fin de ses recherches sur la dialectologie catalane.

Nous avons eu le plaisir de saluer à Paris, le 26 octobre dernier, les deux poètes, — l'un le meilleur poète lyrique de la Catalogne, l'autre, le Benjamin de ses poètes, — López-Picó et Millàs-Raurell, retour d'une excursion en Italie. Avec quelle joie nous avons entendu López-Picó, cet Européen si clairvoyant, — dont l'organe critique : *La Revista*, contribue tant à la diffusion des points de vue de la littérature internationale en Catalogne, — nous répéter son culte des lettres françaises, mais aussi, avec quelle tristesse nous l'avons entendu déplorer, dans une amertume profonde, que nos littérateurs à la mode continuent à tout ignorer du bel effort intellectuel catalan et qu'à l'envoi, par lui, à Barrès, d'un article le concernant, — sans doute celui qui a été réimprimé aux pages 17-20 du *Dietari Espiritual* de 1919 sous le titre : *Maurice Barrès*, — notre superpatriote lui ait répondu par une lettre qui commençait ainsi : *Mon cher collègue espagnol*... Voilà où ils en sont tous et ils prétendent, dans le grand Amphithéâtre de la Sorbonne, représenter exclusivement l'esprit français (séance du 24 décembre) !

CAMILLE PITOLLET.

LETTRES RUSSES

Général Denikine : *La chronique des temps troubles en Russie*, Première partie, 2 vol., J. Povolozky. — Rodzianko : *Souvenirs de l'armée du Nord-Ouest*,

Berlin. — Congrès général des représentants de l'Industrie et du commerce russes, tenu à Paris du 17 au 23 mai 1921, Paris. — P. Birukov : *L. N. Tolstoï, Biographie*, vol. I, II, III. Ladychnikov, Berlin.— Deux nouvelles maisons d'édition. — Mémento.

Le général Denikine, qui a succombé dans sa longue lutte contre le gouvernement bolcheviste, et qui a succombé non par manque de valeur militaire, mais à cause des fautes politiques commises par son entourage, se révèle dans son livre *Olcherki rousskoï smouty* (La chronique des temps troubles en Russie) écrivain de race. En une langue claire, concise, il ne relate que des faits dont il a été le témoin ou l'acteur, ou qu'il tient de source sûre, et son livre, l'un des plus remarquables parmi les ouvrages russes publiés ces derniers temps à l'étranger, restera et comme document historique de premier ordre et comme œuvre littéraire des plus attachantes.

Chef d'Etat-Major du généralissime, commandant des armées d'abord du front Ouest, ensuite du front Sud-Ouest, partisan du général Kornilov, qu'il n'abandonne pas et avec lequel il essaye de résister à l'avènement des bolcheviks; créateur de l'armée des volontaires qui lutta avec énergie contre le gouvernement des Soviets, le général Denikine a été mêlé à tous les événements importants des dernières années. Mais dans les deux volumes de sa chronique qui viennent de paraître il ne décrit que la courte période de février à septembre 1917, qu'il caractérise « période de l'écroulement du pouvoir et de l'armée ».

Le général Denikine, qui a fait toute sa longue carrière dans l'armée russe, en connaissait mieux que quiconque les qualités et les grands défauts. Dans son livre il critique sévèrement le corps des officiers de la garde, qui mouraient courageusement sur les champs de bataille, mais dont l'intellect était obscurci par un esprit de caste arrogant et rétrograde, qui les dressait contre tous les autres officiers. De même, il ne cache aucune des fautes de l'ancien régime, sous lequel il occupa une haute situation, et il estime que Raspoutine contribua plus que tout à l'effondrement de l'idée monarchique. Même les soldats, dans leurs tranchées, écrivaient dans leurs lettres tout ce qui se disait dans l'armée de l'ignoble personnage. Denikine confirme que le généralissime grand-duc Nicolas Nicolaievitch répondit à la demande de Raspoutine de venir à la Stovka par ce télégramme textuel : « Viens, je te ferai pendre ». Après que Nicolas II eut assumé le comman-

dement suprême, l'impératrice plaida ardemment la cause de Raspoutine près du général Alexeiev, à cette époque chef d'Etat-Major. Elle l'assurait que tout ce qu'on disait de Raspoutine était pure calomnie, qu'il était un homme admirable, un saint attaché profondément à la famille impériale et que sa visite à la Stavka apporterait le bonheur. Alexeiev répondit sèchement que si Raspoutine venait à la Stavka il donnerait immédiatement sa démission. L'impératrice ne lui avait pas pardonné ce refus. De Nicolas II Denikine dit qu'il n'avait aucun attachement pour personne, sauf pour son fils, et, qu'en général, il se montrait indifférent à tout. Plusieurs fois le général Alexeiev lui avait exposé la nécessité d'appeler au pouvoir un ministère responsable, d'éloigner de nombreux généraux dont l'incapacité notoire nuisait à la marche des opérations militaires, et chaque fois l'empereur se bornait à répondre : « Je sais, je sais », et ne faisait rien. Denikine aborde aussi une question très délicate : y avait-il des bases pour accuser l'impératrice de trahison ? « Ce mot, dit-il, la trahison ! a bouleversé toute l'armée. Au mess des officiers et dans les cantines des soldats on parlait haut, accusant l'impératrice d'exiger la paix séparée et l'accusant surtout d'être la cause de la mort tragique de lord Kitchener sur le voyage duquel, soi-disant, elle aurait avisé l'autorité allemande. » Au printemps de 1917 Denikine demanda au général Alexeiev si l'impératrice avait vraiment trahi. Le général Alexeiev lui répondit d'une façon évasive.

Quand on a examiné les papiers de l'impératrice, dit-il, on a trouvé une carte où était indiquée, en détail, la disposition des troupes sur tous les fronts. Cette carte n'avait été faite qu'en deux exemplaires, l'un pour moi, l'autre pour l'empereur. Cela m'a produit une impression très pénible. Dieu sait en quelles mains avait pu se trouver cette carte.

Parlant des diverses tentatives d'obtenir de l'empereur un gouvernement responsable, Denikine raconte comment fut préparée une révolution de palais, qui envisageait « la suppression physique » de Nicolas II au cas où il n'aurait pas voulu abdiquer au profit de son fils.

Mais, dit Denikine, les conjurés arrivaient tard ; la plus ensoleillée, la plus radieuse, la moins sanguinaire des révolutions, comme la définissait Albert Thomas, commençait.

Puis l'auteur décrit les premières journées de la révolution, la

lutte entre le gouvernement provisoire et les soviets, «quand à Pétrograd l'ancien pouvoir était dans la forteresse de Pierre et Paul et le nouveau aux arrêts dans sa propre maison». Il raconte ses démêlés avec Goutchkov et Kerensky, et il donne le compte rendu, jusqu'alors inédit, de la séance secrète de tous les chefs d'armée avec le gouvernement provisoire et le conseil des ouvriers, séance qui eut lieu le 4 mai 1917.

— «L'armée est au bord de l'abîme, disait le général Alexéiev, encore un pas et elle y tombe... Si vous faites paraître la Déclaration des droits des soldats, les derniers supports qui restent encore dans l'armée crouleront.» — «Nous prenons nos responsabilités», répondait Kerensky; et le 9 mai il lançait la fameuse déclaration connue sous le nom de prikase n° 1, qui contribua plus que tout à la dislocation de l'arrière.

Certains passages du livre de Denikine, par leur ampleur et leur lyrisme, rappellent des pages de *Guerre et Paix*; telle est la visite du général Kornilov dans les tranchées où avait eu lieu la «fraternisation» des soldats russes et allemands. Un groupe d'officiers allemands lorgnait avec insolence le commandant en chef de l'armée russe. Kornilov prit ses jumelles, monta sur le parapet et examina tranquillement la région des futures batailles. Un officier, s'approchant du général, lui fit observer que les Allemands pouvaient le viser et le tuer. «J'en serais infiniment heureux, lui répondit Kornilov, peut-être cela ferait-il la lumière dans les cerveaux obscurcis de nos soldats.»

On pourrait citer maints passages des plus émouvants dans ce livre du général Denikine qui, quoique pessimiste, ne désespère point de l'avenir et pense que, «du sang, de la boue, de la misère spirituelle et physique, le peuple russe se redressera dans la force et la raison».

Les «souvenirs» du général Rodzianko sont d'un intérêt moins vif et plus étroit que ceux de Denikine, dont les deux volumes parus ne sont que le commencement. Rodzianko ne s'occupe que des opérations militaires de l'armée du Nord-Ouest, qui essaya de s'emparer de Pétrograd. Il donne de cette tentative plusieurs raisons, entre autres la pression de l'Angleterre, qui refusait de soutenir plus longtemps l'armée antibolcheviste si elle ne marchait pas sur Pétrograd, et qui promettait de faire occuper Cronstadt par sa flotte. En outre, le départ de Litvinoff pour

Copenhague, les succès du général Denikine et plusieurs autres conjonctures, qui paraissaient heureuses, décidèrent le commandant de l'armée du Nord-Ouest d'agir contre Pétrograd. Mais les Anglais ne tinrent pas tout ce qu'ils avaient promis et, aux premiers revers, abandonnèrent à son malheureux sort l'armée du Nord-Ouest. A la fin de son livre Rodzianko donne de nombreux documents authentiques très intéressants, tels que les Appels de Makhno, la correspondance avec l'Etat-Major anglais et les proclamations des bolcheviks.

Les représentants de l'industrie et du commerce russes, dont un grand nombre sont réfugiés à l'étranger, surtout en France, se sont réunis en un congrès, qui s'est tenu à Paris du 17 au 23 mai 1921. Comme résultat de ce congrès nous avons un gros volume contenant tous les rapports qui y furent présentés. L'idée de réunir les représentants du commerce et de l'industrie, à l'étranger, remonte à 1920, quand, après l'échec du général Denikine, il apparut que le retour au pouvoir de l'ancienne bourgeoisie était encore très lointain. A la fin de février 1920 eut lieu, à Paris, une assemblée constitutive des représentants de l'industrie, du commerce et des finances, qui se constituèrent en une « Union » fonctionnant à Paris, sous la présidence de M. Denissov. A l'image de cette « Union » de Paris d'autres se sont formées dans tous les grands centres de l'Europe où se sont réfugiés les Russes ; et c'est le Congrès de ces différentes « Unions » qui s'est tenu à Paris. Les rapports présentés dépeignent d'une façon saisissante la situation dans laquelle se trouvent le commerce, l'industrie et les finances russes après trois années de régime communiste, et cela d'après les données statistiques empruntées aux comptes rendus officiels du gouvernement bolcheviste. Plusieurs rapports traitent des moyens de rétablir l'ordre économique et financier en Russie ; la sauvegarde juridique des droits des citoyens russes à l'étranger fait également l'objet d'un rapport très intéressant.

La maison Ladychnikov, de Berlin, publie trois gros volumes de 600 pages chacun, de P. Birukov. C'est la Biographie du comte L.N. Tolstoï. Les lecteurs français connaissent déjà les deux premiers volumes de cet ouvrage, parus dans les éditions du Mercure de France. Pour eux il n'y a donc de nouveau que le tome III qui s'achève au moment de la parution de *Résurrection*, c'est-à-dire en 1904.

Cette biographie de Tolstoï a été écrite par Birukov avec le concours de Tolstoï lui-même, qui confia à son ami son journal intime et écrivit pour lui plusieurs pages de souvenirs. Par l'abondance des faits, l'examen minutieux de tous les moments de la vie du grand écrivain, par l'exactitude des renseignements qu'elle contient, cette biographie est peut-être une chose unique dans la littérature universelle. Elle est aussi complète et détaillée que la célèbre biographie de Gœthe par Lewis. Le troisième volume, comme les deux premiers, contient beaucoup de lettres inédites, des fragments inconnus de différents ouvrages, des projets littéraires, etc. Dans ce volume Birukov parle, entre autres, de l'opinion de Tolstoï sur la conférence de La Haye, et la réponse que le grand écrivain russe donna alors au journal américain *The World*, qui lui demandait ce qu'il pensait de cette conférence, est toujours d'actualité. « La paix générale ne peut s'obtenir, disait Tolstoï, qu'avec le développement du sentiment de respect de soi-même et des autres, que par le refus d'obéir à un gouvernement qui exige les impôts et le service militaire pour organiser le meurtre et la violence ». Et en réponse à quelques Suédois qui l'interrogeaient sur cette même Conférence Tolstoï écrivait :

Les armements ne peuvent pas se réduire et disparaître par la volonté des gouvernements ; ils ne peuvent se réduire et disparaître que contre la volonté des gouvernements. Les armées ne pourront être réduites et disparaître que quand les hommes chercheront eux-mêmes le salut des maux qui les écrasent et le chercheront non dans les combinaisons compliquées et subtiles des diplomates, mais dans l'accomplissement de la loi obligatoire pour chacun, écrite dans toutes les religions et dans le cœur de l'homme, dans l'accomplissement de cette loi : ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'on te fasse.

A propos de *Résurrection*, Birukov raconte un fait jusqu'alors inconnu. On sait que le sujet de ce roman avait été donné à Tolstoï par son ami le jurisconsulte Koni, qui lui avait raconté un fait de sa carrière judiciaire. Mais Tolstoï a avoué à Birukov que *Résurrection* a aussi un caractère autobiographique.

Voilà, lui dit-il, vous n'écrivez de moi que le bon ; ce n'est pas juste ni complet. Il faut écrire aussi le mauvais. Dans la jeunesse ma vie a été très mauvaise et deux choses, entre autres, me tourmentent jusqu'à présent. Je vous les dirai, à vous qui écrivez ma biographie, et vous prie de les y noter. C'est d'abord ma liaison avec une paysanne de notre

village, avant mon mariage. J'y fais allusion dans *Le Diable* ; puis le crime que j'ai commis envers la femme de chambre de ma tante, Marie. Elle était vierge ; je l'ai séduite, on l'a chassée ; elle a été perdue.

Dans les rapports de Nekludov et de Katucha il faut donc voir la propre histoire de Tolstoï.

Birukov raconte encore que les premières traductions de *Résurrection* sont toutes incomplètes, surtout la traduction française parue dans l'*Echo de Paris*. D'abord le traducteur avait supprimé la description des services religieux et les attaques contre l'armée ; ensuite le journal reçut de nombreuses lettres de lecteurs se plaignant que les épisodes romanesques entre Nekludov et Katucha fussent trop espacés. Pour calmer l'impatience de ses lecteurs l'*Echo de Paris* fit couper plusieurs chapitres.

Depuis notre dernière chronique deux nouvelles maisons d'éditions russes sont parues : l'une à Paris, l'autre à Reval. Cette dernière, *le Bibliophile,* a publié jusqu'ici un volume de Sollogoub : *Les Jours comptés*, recueil de nouvelles, et un recueil de poèmes : *Le Ciel bleu* ; de Remizov, *Les Bruits de la ville*, série de petits récits, et la *Russie en feu* ; enfin d'Evréinov : *La Chose principale. Le Bibliophile* annonce la parution prochaine de deux volumes de souvenirs (tomes III et IV) de Koni ; un nouveau roman d'Amfiteatrov, *La Steppe enchantée* ; les souvenirs de Nemirovitch-Dantchenko, etc.

La nouvelle maison d'éditions russes de Paris : *La Presse franco-russe* a publié déjà deux livres : une brochure de Milioukov : *Trois tentatives*, dans laquelle l'illustre homme d'Etat raconte trois tentatives, faites au temps de Nicolas II, pour former un gouvernement responsable issu du parlement, tentatives qui échouèrent. Cette brochure de 87 pages se vend six francs ; il nous semble que *La Presse franco-russe* exagère. L'autre livre publié par la même maison est la traduction russe du célèbre roman de Claude Farrère : *L'Homme qui assassina*, avec une préface inédite de l'auteur, dans laquelle il écrit entre autre :

Hélas, il n'y a plus de Turquie, ou presque, il n'y a plus de sultan, ou si peu ! il n'y a plus de tzar... et il n'y a plus beaucoup de Russie...

Il ne reste partout que de très pauvres gens, qui tous meurent de misère, tant à Pétrograde qu'à Constantinople...

Mais, grâce peut-être à toutes ces catastrophes, sans exemple, je crois, dans l'histoire du monde, — il se passe aujourd'hui ceci : que les

ennemis d'autrefois se réconcilient. Dans leur détresse les derniers soldats russes, — ceux de Wrangel, — chassés de Crimée, chassés de partout, n'ont trouvé asile, comme jadis les derniers soldats polonais, que dans la pauvre Stamboul, toute meurtrie, toute déchirée, toute affamée qu'elle fût elle-même... et les derniers soldats turcs, luttant obstinément devant Angora pour l'indépendance des derniers lambeaux de leur patrie, trouvent aujourd'hui appui et secours en Russie... Oui! dans cette Russie moribonde, et dépecée par des luttes fratricides.

Je n'ai ni le droit, ni l'envie de jamais prendre parti dans aucune guerre civile. Je ne juge ni les hommes d'Angora, ni les hommes de Stamboul, ni les hommes de Moscou, ni personne... Qu'il me soit cependant permis de m'attendrir sur ces deux grandes blessées, la Turquie, la Russie, qui, par-dessus le Caucase, se tendent aujourd'hui la main... et qu'il me soit aussi permis d'espérer, pour celle-ci et pour celle-là, dans un proche avenir, des jours meilleurs.

La Presse franco-russe donnera prochainement la traduction du nouveau roman de Claude Farrère, qui paraîtra en même temps en français et en russe, et qui est consacré à l'émigration russe.

Mentionnons aussi l'activité d'une importante *Maison d'édition et de presse*, qui se propose d'éditer beaucoup d'auteurs russes et de traductions d'auteurs français et qui, en attendant, s'est ouvert un grand marché, — presque nouveau, — en Extrême-Orient, où, en raison du change, elle peut vendre les livres russes et français en Chine, en Mongolie, au Japon, en Corée, à des prix minimes pour les acheteurs.

Mémento. — K. D. Nabokov : *Les épreuves d'an diplomate*, très belle édition de la maison *Severnyie Ogni*, de Stockholm. Ce sont les mémoires de l'ancien ambassadeur de Russie, à Londres, pendant la guerre, jusqu'à la chute de Koltchak. — *Memorandum sur les prisons soviétiques :* rapport présenté au Comité exécutif de la Conférence des membres de la Constituante en Russie. Dans cette courte brochure d'une quarantaine de pages sont relatés les faits saisissants, les tortures et les souffrances des prisonniers dans les geôles soviétiques, et l'on constate que si le régime a changé, les prisonniers politiques demeurent les mêmes : ce sont toujours les socialistes révolutionnaires et d'autres membres des différentes fractions socialistes. — D. Merejkovski : *Le règne de l'antechrist*. Nous avons déjà parlé de ce livre quand il parut en russe. Il contient, outre l'étude de Merejkovski, le journal de Mme Z. Hippius. Ce volume est le premier d'une série de publications qu'entreprend la maison Bossard sous le titre « Les Chefs-d'œuvre inconnus du roman russe », et dans laquelle sont annoncés déjà : un roman de Merejkosvki :

Le 14 décembre ; un recueil de nouvelles de Bounine : *Le Monsieur de San Francisco* ; les œuvres de Gontcharov, de Tourgueniev, etc. Dans son annonce l'éditeur affirme que le théâtre de Tourgueniev n'a jamais été traduit en français. C'est une erreur. Tout le théâtre de Tourgueniev est traduit, et même *Le pain d'autrui* a été joué sur une scène française. — V. Tchernov : *Nos tribulations en Russie soviétique* chez Povolozky. Beaucoup de verbiage prétentieux, très peu de faits nouveaux. Souci de justification qui ne justifie rien. — Chez le même éditeur, dans sa collection miniature, deux nouveaux petits volumes, l'un de Balmont, l'autre de Lazarevsky.

La maison Povolozky entreprend elle aussi une édition systématique des œuvres des écrivains russes ; mais tandis que la maison Bossard se propose de faire connaître au public français les chefs-d'œuvre inconnus du roman russe, la maison Povolozky veut lui présenter, en une série de volumes, une sorte de précis de la littérature russe. Chaque volume contiendra la biographie de l'écrivain, la bibliographie de ses œuvres et la traduction d'une ou deux de ses œuvres caractéristiques.

A propos de la maison Povolozky signalons à nos lecteurs qu'elle cherche une devise pour accompagner sa firme. Celle qui sera retenue recevra un prix de cent cinquante francs ; un second prix de cent francs et un troisième de 50 seront également distribués.

J.-W. BIENSTOCK.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Walther Rathenau : *Le Kaiser.* — Walther Rathenau : *La triple révolution*, Editions du Rhin.

M. Walther Rathenau est le fils du fondateur de l'A.E.G., société qu'il a lui-même dirigée pendant quelques années. Appelé au gouvernement après la déclaration de guerre, il créa un office d'approvisionnements en matières premières qui permit à l'Allemagne de conjurer dans une certaine mesure les graves conséquences du blocus anglais. C'est à lui et à Hugo Stinnes que vient d'être confié le soin de rendre le Cabinet de Londres favorable à un moratorium ainsi qu'à une coopération économique anglo-allemande. L'opuscule intitulé *Der Kaiser,* qu'il a écrit au lendemain de l'armistice, ne pouvait passer inaperçu. Plus de cinquante éditions ont répandu chez nos voisins cette satire contre les anciens potentats du Reich et leur sserviles adulateurs.

La première fois que M. Rathenau vit le souverain il fut surpris de la dissemblance qui existait entre l'image populaire et la personne même de l'empereur. Avec ses mains ornées de bagues,

ses bracelets, ses traits délicats, il ne donnait aucunement l'impression du monarque un peu rude et dominateur qu'on était habitué à se figurer. Il faisait effort pour garder une attitude imposante... Brillant causeur, plein d'à propos servi par une étonnante mémoire, Guillaume II avait tous les attributs d'un grand seigneur ; mais il lui manquait ceux d'un chef d'Etat. Il était faible, hésitant, à la recherche d'une volonté qui lui faisait défaut. Et la légèreté de son jugement l'empêchait d'attirer à lui des hommes d'une compétence indiscutable. Il finit par se complaire dans « une politique de télégrammes et de décisions subites ». Il perdit le sens des proportions et le fit perdre autour de lui. On accompagna du mot « colossal » tout succès diplomatique, tout progrès dû à une pensée allemande et l'on traita d'insignifiantes les résistances à la politique de Berlin comme les œuvres hardies nées en dehors du Reich.

M. Rathenau décrit avec humour l'enfance et l'éducation des princes. Ils sont adulés, séparés du monde. Leur caractère et leur expérience ne se développent point. Chacun les aborde avec soumission. « A toute question ils reçoivent une réponse très facile à comprendre, des meilleurs fournisseurs de réponses. »

Ainsi les destinées du pays étaient entre les mains d'un pilote imprudent, inexpérimenté, confiant en la faveur du ciel. Nombreuses étaient les personnes, dans la haute bourgeoisie, qui comprenaient la nécessité de donner de justes limites aux pouvoirs du Kaiser. Mais qui donc eût compromis la carrière d'un des siens ou diminué sa chance d'entrer à la Chambre des Seigneurs, en signant une pétition au Reichstag ! Quel dignitaire se fût permis un avertissement ! On adulait le régime « pour obtenir des places de lieutenant de réserve, pour faire partie du corps des étudiants, pour parvenir à la dignité d'assesseur d'Etat ». L'auteur n'a pas de mots assez âpres pour flétrir l'attitude de cette classe dirigeante, avide et ambitieuse, qui trahit ses devoirs envers le peuple et subit docilement l'empreinte de l'esprit féodal.

Sur un point, cependant, la responsabilité de la guerre, M. Rathenau est plein d'indulgence envers le souverain et la partie influente de la nation. Selon lui, il n'y a qu'un coupable : la conscience européenne. La guerre, à son avis, avait déjà éclaté depuis des années parmi ces peuples européens qui se haïssaient et dont les désirs d'hégémonie entraient en constante rivalité. Il compare

le Congrès de Versailles à celui de Vienne. Rien n'a été changé. Sous de grands mots se cachent les mêmes appétits. Il ne serait point difficile de mettre l'auteur en contradiction avec lui-même. Il suffirait de rappeler que le moule prussien dans lequel la masse inconsistante et égoïste de la nation allemande avait pris forme (cette image revient souvent sous la plume de M. Rathenau) était coiffé d'un casque à pointe, qu'une politique à coups de télégrammes et de décisions subites, qui forçait les voisins de l'Allemagne « à serrer les poings », était rien moins que pacifiste. Eût-il été « de bon goût de s'amuser des incidents de Saverne », si l'on ne s'était plu à taquiner le coq gaulois ! Et comment « le peuple allemand tout entier » eût-il trouvé, le 1er août 1914, « l'objet répondant à sa mentalité et à ses sentiments », si on ne l'avait pas imbu d'orgueil et d'impérialisme !

Quoi qu'il en soit, M. Rathenau se réjouit de la disparition de l'état social d'avant guerre et fonde la prospérité future de son pays sur l'avènement au pouvoir des couches sociales inférieures. Une grande révolution s'est opérée au cours de ces années de souffrances. « Nous allons, dit-il, vers une humanité plus large, vers une dignité nouvelle de la vie et de l'effort. » La conscience du peuple s'est éclairée et il a cessé de croire à ceux qui l'ont trompé. Grâce à ces profonds changements sociaux s'ouvrira bientôt pour l'Allemagne une ère de paix et de meilleure justice.

M. Rathenau est revenu sur ces conclusions dans un ouvrage plein de fougue et où mille idées jaillissent en désordre, qui a pour titre : **La Triple Révolution**. L'éveil de la conscience populaire n'aura, selon lui, d'heureux résultats que s'il est facilité par les anciennes classes dirigeantes. C'est à ceux qui possèdent la culture (l'auteur prête à ce mot son sens le plus large) à donner à pleines mains ce qu'ils ont. Il faut qu'ils associent les masses à leur expérience, à leur éducation, à leur instruction. Il faut que sous leur égide s'opère la fusion des divers éléments sociaux, que partout se répandent les privilèges du savoir et les droits de la pensée.

Ce rôle d'éducatrice que M. Rathenau décerne à l'ancienne société dirigeante du Reich a un côté moral et un côté utilitaire. En lui demandant d'abandonner au profit du peuple une grande partie de son influence, il la force à confesser son erreur et à racheter ses fautes. Mais l'auteur ne manque pas de l'avertir qu'il est dans son

propre intérêt d'agir de la sorte. Si l'émancipation des masses, dont rien ne pourra suspendre le cours, avait lieu dans l'isolement, l'ignorance et la rancune, cela ne manquerait pas d'aboutir à une lutte de classes et à mille calamités. Il importe, au contraire, que les humbles deviennent avec sagesse les maîtres de leurs destinées. C'est à ce prix que l'Allemagne aura des institutions et une conscience nationale dignes d'une véritable démocratie.

Chacun peut répandre dans sa sphère d'action les bienfaits de la culture. Mais pour arriver à un résultat important il est nécessaire, d'après M. Rathenau, d'asseoir sur de nouvelles bases la vie économique du pays. Il expose en détail, — et c'est là une des parties les plus intéressantes de son œuvre, — un plan susceptible d'améliorer grandement la condition des travailleurs manuels et de rétablir la prospérité de l'Allemagne. Dans ce plan, les points de vue pratiques et sociaux se développent d'une façon parallèle.

M. Rathenau critique d'abord l'ordre existant. Il observe que toute industrie ne peut prospérer « que sur son terrain naturel » ; il en est ainsi lorsqu'on dispose avec facilité des différents produits qu'elle exige. Or peu d'industries satisfont à cette première exigence. Beaucoup de verreries, par exemple, s'élèvent dans le voisinage de mines de houille brune depuis longtemps épuisées. Il constate, en outre, une mauvaise adaptation d'ensemble. En Angleterre il y a de grandes usines qui ne filent que deux ou trois numéros. Cela permet un rendement meilleur et plus régulier. « En se spécialisant, toutes les entreprises moyennes pourraient travailler abondamment et sans interruption. » La production manque d'homogénéité. « Si des moteurs comportent habituellement 1.000 tours, on en exige 900. Si un produit chimique est livré à un degré de pureté s'élevant à 90 o/o, on réclame qu'il le soit à 80 o/o. » Toutes ces exigences du public se traduisent par une perte de temps et un gaspillage de matériaux. Pour remédier à de tels inconvénients il faudrait substituer *une organisation collective* au capricieux système industriel reposant sur la concurrence et l'initiative privée ; en sorte qu'on arrive à grouper, à réunir sous une seule autorité : d'une part, les exploitations similaires (filatures de coton, lamineries de fil de fer, scieries mécaniques) et, d'autre part, les entreprises qui dépendent les unes des autres. Dans ce dernier cas, on en reviendrait quelque peu à ce qui existait au temps lointain où le fabricant de

cire était lui-même possesseur de ruches et où le lin était filé par ceux qui l'avaient semé. Une telle organisation ne l'emporterait pas seulement sur l'ancienne par l'économie et la régularité dans la production. Elle serait des plus bienfaisantes aussi dans le placement des objets fabriqués, en réduisant au minimum les frais d'emmagasinage et de transport.

Au point de vue social la réforme envisagée aboutirait à une vaste expropriation (n'excluant pas l'idée de rachat ou de justes indemnités) au profit de tous ceux, ouvriers, ingénieurs, chimistes, qui créent la richesse du pays. Ils formeraient des associations professionnelles régies à la fois comme des sociétés par actions et des syndicats. Toute personne serait rémunérée en proportion de son utilité. C'est à ces groupements que reviendrait le soin d'organiser la division du travail usine par usine, d'introduire des types uniques de modèles, de limiter les formes de fabrication, etc. Mais, pour assurer le rythme parfait de l'économie nationale et préciser les efforts de chaque association, il faudrait accorder à l'Etat le rôle d'arbitre et de contrôleur suprême. Qu'on se rassure, dit M. Rathenau, l'Etat ne serait alors que le représentant fidèle des intérêts généraux. Il puiserait son essence dans les volontés de la grande masse assagie de plus en plus par la culture, et son action ne sortirait point d'un domaine positif. L'Etat serait si intimement lié à la conscience du peuple que toute méfiance à son égard constituerait une méfiance outrageuse envers le pays lui-même.

Le moment est venu, d'après M. Rathenau, d'instaurer le régime souhaité à l'aide d'une constitution « sociale et démocratique ». Que le Reich prenne enfin une forme originale ! Celle que le militarisme prussien avait coulée dans son moule ne correspondait pas aux vertus intrinsèques de la race. « Ce qui prétendait incarner l'Allemagne et devait assainir le monde, selon l'impertinente conception habituelle aux représentants du pays, cet ensemble monstrueux, qui n'avait rien d'allemand, s'est détruit soi-même. » L'impérialisme a disparu à jamais du sol germanique. Les qualités du peuple allemand, son goût de l'ordre et du travail, son bon sens, son amour de la justice le destinent aux tâches les plus difficiles ; il lui appartient de diriger l'avenir vers des voies nouvelles...

L'Allemagne d'hier et d'il y a cinquante ans, l'Allemagne bottée,

armée d'un grand sabre, avide, brutale et insolente, donnait donc une image infidèle de consciences individuelles ! Nous souhaitons que M. Rathenau ne se trompe point et qu'il analyse avec vérité le caractère de ses concitoyens...

Les réformes qu'il propose demanderaient sans doute une mise au point assez profonde. On a tendance, au milieu de temps troublés, à s'exagérer la portée des événements et à requérir des remèdes trop radicaux. Après les désordres de 48, la France s'est jetée en pleine dictature et les conséquences de ce coup de tête ont été désastreuses. Toute réforme sociale doit s'opérer avec prudence. Il serait fâcheux de créer en Allemagne une atmosphère d'orage pour vouloir hâter le règne de la « culture ». Les attaques violentes de M. Rathenau contre la haute bourgeoisie permettent de penser qu'il désire la dépouiller un peu brusquement de ses prérogatives. Une simple entente ou coopération entre industries similaires amènerait la majeure partie des résultats souhaités. Nous ne voyons pas la nécessité de revêtir l'Etat d'une toute-puissance de contrôle et de le substituer aux propriétaires actuels. Le régime de la libre concurrence ne s'oppose pas à une concentration industrielle. Les fameux syndicats rhénans de la houille et de l'acier en seraient une preuve indéniable. Les exemples que l'auteur emprunte à l'Angleterre montrent, par ailleurs, que la spécialisation qu'il désire est en voie d'accomplissement. Un séjour aux Etats-Unis lui eût montré à quels résultats admirables on peut atteindre en se passant de la tutelle de l'Etat. Le rôle de celui-ci ne doit-il pas se borner à améliorer sans cesse le bien-être des humbles et à leur permettre d'atteindre à un juste niveau social ?

Les projets de M. Rathenau aboutiraient à un collectivisme dont Karl Marx se fût sans doute satisfait. Ils s'accompagnent, heureusement, de considérations pratiques du plus haut intérêt et dont on peut faire son profit des deux côtés du Rhin.

R. DE VILLENEUVE-TRANS.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Enrico Caviglia : *Vittorio Veneto*, Milano, l'Eroica. — Aldo Valori : *La Guerra italo-austriaca*, Bologna, N. Zanichelli. — Pierre Baucher : *Au long des rues*, Imprimerie strasbourgeoise, 57, rue de Richelieu. — Bernadotte, *Les Chemineaux de l'Orient*, All. Messein. — Milenko R. Vesnitch : *La Serbie à travers la guerre*, Bossard.

Si les Alliés n'avaient pas eu l'appui américain, Caporetto eût

sans doute entraîné leur perte. Vittorio Veneto, au contraire, rendit la lutte impossible aux Allemands. L'Autriche, déjà ouverte sur le front serbe par la capitulation de la Bulgarie, se trouva dès lors ouverte aussi sur le front italien où elle venait de perdre tout son matériel et 300.000 prisonniers, parmi lesquels ses meilleurs régiments allemands. Sans dissiper toute obscurité sur cet événement capital, le livre du général Caviglia sur **Vittorio Veneto** et celui de Valori sur **La Guerre italo-autrichienne** nous renseignent sur ce qu'on a vu du côté italien. En les rapprochant des ouvrages de Nowak, Cramon et Capello (*Mercure*, 1-I-21, 15-I-21, 1-XII-21), on peut donner une idée juste des événements de 1918 sur ce front-là.

La ligne de la Piave, derrière laquelle les Italiens s'étaient arrêtés le 9 novembre, n'a que 200 kilomètres, tandis que celle de l'Isonzo en avait eu 600. De plus, la Piave a souvent des crues subites qui rendent difficile ou même impossible d'y jeter ou d'y maintenir des ponts de bateaux. Enfin, pendant la retraite, l'état d'esprit des troupes s'était métamorphosé : elles brûlaient du désir de racheter leur faiblesse et de venger la honte de Caporetto. Ces conditions expliquent l'arrêt de l'offensive austro-allemande. D'un autre côté, le général Diaz, qui avait remplacé Cadorna, n'osa pas recommencer l'attaque.

Ce furent les Autrichiens, encouragés par les trois victoires allemandes en France, qui reprirent 'offensive. Le 15 juin, leurs 60 divisions attaquèrent les 56 divisions alliées. Cette fois encore, les Italiens avaient été prévenus par des transfuges, mais leur artillerie, au lieu de rester en partie silencieuse comme à Caporetto, tira énergiquement sur les batteries et les centres de rassemblement de l'ennemi et, surtout dans la montagne, réussit sur plus d'un point à désorganiser l'action adverse. A leur attaque principale d'Asiago à la Piave les Autrichiens ne réussirent nulle part la trouée, et le soir du 15, ou le matin du 16, ils avaient reperdu presque tous leurs gains.

L'attaque secondaire sur la Piave, couverte par des nuages artificiels et par un emploi copieux d'obus toxiques, réussit d'abord. A l'est (Montello), au centre (Fagare) et à l'ouest (Musile), les Autrichiens parvinrent à passer, mais les troupes italiennes réagirent cette fois avec énergie, et aidées au Montello par une crue de la Piave, forcèrent l'adversaire à la repasser.

Les Autrichiens avaient perdu environ 150.000 hommes. Eût-on pu les poursuivre ? Capello le croit, mais Diaz n'en fit rien. Il resta inactif jusqu'à l'écroulement des fronts turc et bulgare. « Alors, dit Caviglia, vint l'ordre attendu de préparer l'offensive à peu près dans la direction que j'avais prévue. Sur le front du saillant de la Piave, entre Conegliano et Vidor (c'est-à-dire sur le front de la 8ᵉ armée qu'il commandait), les Autrichiens n'avaient qu'une bande défensive de peu de kilomètres de profondeur ; celle-ci rompue, on ne trouvait plus de défenses. Une opération dans cette direction, poussée rapidement de façon à s'emparer de la pointe des Alpes de Bellune, séparerait les Autrichiens de la plaine de ceux de la montagne et rendrait possible toute sorte de manœuvre... C'était la vraie manœuvre centrale napoléonienne. » « Non seulement la part des Alliés dans l'offensive de Vittorio fut numériquement presque négligeable, dit Valori, mais, comme le releva Diaz dans son fameux bulletin, la conduite de la bataille eut des origines et des modes absolument indépendants du commandement interallié. Aucune application de la stratégie du maréchal Foch ne peut s'y reconnaître. »

La rapidité de la moyenne Piave rend impossible de la passer en temps de crue, et elle en a toujours une ou plusieurs en octobre. S'il en survenait une pendant le passage, l'armée serait coupée en deux et la portion au delà du fleuve en grand danger. L'opération avait d'abord été fixée au 16 octobre. Le mauvais temps força à l'ajourner, et on décida alors d'y ajouter une action à travers le Grappa (4ᵉ armée). Elle devait avoir aussi le caractère d'action principale et tendre vers la conque de Feltre pour y attirer les réserves ennemies et en libérer le front de la Piave.

L'attaque commença le 24 au Grappa et aux Graves de Papadopoli, c'est-à-dire à droite et à gauche du saillant de la Piave. « L'action au Grappa, dit Capello, entreprise sans prendre le temps de régler le tir de l'artillerie, ne donna pas de grands résultats (elle ne réussit même pas à attirer les réserves) et coûta les deux tiers des 33.000 hommes perdus. Mais ces glorieuses victimes, si elles n'ont pas servi à autre chose, ont donné du prix à notre victoire aux yeux d'alliés égoïstes et jaloux. » A Papadopoli, les Anglo-Italiens réussirent à faire passer des détachements qui prirent quelques centaines d'hommes. Mais la crue de la Piave força à retarder de deux jours l'attaque du saillant, qui eût dû commencer dans la

nuit du 24 au 25. Le 27 au matin, 3 petites têtes de pont avaient été établies : 1° à Valdobbiadene, à 14 km. à l'ouest du saillant de la Piave (107e régiment français, 3 bataillons alpins et 1 régiment de Campanie (12e armée, général français Graziani); 2° au saillant de la Piave, 2 divisions et demie de la 8e armée ; 3° à Papadopoli, à 9 km. à l'est du saillant, 4 divisions de la 10e armée. Mais, entre le saillant et Papadopoli, le VIIIe corps n'avait pu jeter de ponts. Caviglia, qui commandait les 12e, 8e et 10e armées, ordonna alors au XVIIIe corps de passer à Papadopoli et de marcher vers le saillant pour ouvrir le passage au VIIIe corps.

La crise continua le 27 et dans la nuit du 28. Tous les ponts, même ceux de Papadopoli, cédèrent. « Heureusement pour nous, dit Capello, l'ennemi n'avait plus l'énergie combative qu'il avait eue sur l'Isonzo, sans quoi les troupes de la rive gauche se seraient trouvées dans une situation désespérée. » Ce ne fut que le 28 au matin que l'on put rétablir les ponts de Papadopoli ; le 18e corps y passa. Vers midi, il était déjà arrivé devant les points de passage du VIIIe corps.

Il semble que la facilité de cette marche du XVIIIe corps soit due à ce qu'il se présenta au bon moment. Nowak, d'accord avec Cramon, dit : « Joseph de Habsbourg publia la déclaration solennelle que lui, Hongrois, voulait ramener ses divisions dans leur patrie. Son état-major le supplia en vain de ne pas la publier. Alors les Hongrois jetèrent leurs armes et se retirèrent. Une lacune de 2 divisions bâilla dans le front. Une division tchèque, qui se tenait depuis des jours et des nuits inébranlablement au feu, fut relevée, il est vrai, mais par des frères tchèques qui vinrent avec leurs cocardes nationales et qui ne voulaient plus combattre. Ces deux divisions tchèques s'en retournèrent. Hongrois, Croates et Tchèques ne voulaient plus combattre. Les tranchées furent abandonnées. »

Quoi qu'il en soit, au moment même où Caviglia apprit l'approche du XVIIIe corps, la crue cessait. Dans la nuit du 28 au 29, pendant qu'on jetait des ponts au saillant, les batteries autrichiennes, menacées par le XVIIIe corps, cessèrent de tirer. Le soir du 29, l'infanterie italienne était arrivée devant le Monticano (rivière parallèle à la Piave à 6 km. au nord de celle-ci), tandis que l'artillerie passait la Piave. Devant la 10e armée l'ennemi opposait encore une certaine résistance, tandis qu'au centre (« parce qu'il avait

négligé d'y construire des retranchements», d'après Caviglia), il cédait rapidement. Cette circonstance permit d'occuper Vittorio le 30, vers 8 h. du matin. Caviglia fit alors avancer en hâte la 1re division de cavalerie pour tourner la Livenza par Polcenigo. Le 30 au soir, elle l'avait passée.

Un peu à l'ouest (sur la route de Vittorio à Bellune), l'ennemi continua à résister le 30 en avant du col de Fadalto, mais fut tourné à l'est par une colonne légère passant par le Cansiglio. Les Autrichiens allaient le 31 trouver les Italiens partout sur la ligne de retraite des troupes qui s'étaient le mieux battues.

Le gouvernement italien, qui avait tant hésité à ordonner l'offensive, en était venu, d'après Capello, « à désirer comme une grâce divine un retard de quelques jours dans la demande d'un armistice, afin que nous ayons le temps, nous aussi, de faire quelque chose ». La décomposition de son armée et de ses Etats forcèrent Charles à le demander le 2 et à accepter, après quelque hésitation, les conditions du vainqueur. Les Autrichiens crurent que cet armistice partait du 3 à 15 h., mais les Italiens, « se basant sur une expression bien claire », ne le firent commencer que le 4 à la même heure. « Ce malentendu fut cause que des centaines de mille de soldats autrichiens et hongrois tombèrent entre les mains de l'ennemi. » (Cramon.)

Les Italiens venaient de remporter la plus grande victoire que l'histoire ait enregistrée. Le talent incontestable de leurs généraux, l'héroïsme et l'élan admirables de leurs troupes ne suffisent pas à l'expliquer. Ils avaient en outre eu la chance de frapper juste, au moment psychologique, et cela, sans guère l'avoir prévu.

ÉMILE LALOY.

§

Le volume très fourni, abondant de M. Pierre Baucher : **Au long des rues**, *souvenirs de l'occupation allemande à Lille (1914-1918)* est le récit d'un témoin, — le tableau des choses advenues, mais dans la sphère de l'auteur beaucoup plus qu'au point de vue général. M. Pierre Baucher donne surtout ses observations, en effet, durant cette longue période, — en quoi d'ailleurs nous ne le désapprouvons nullement. Comme il avait la charge d'une usine, il raconte le bombardement de la ville qui dut capituler après deux jours de combats et pendant que se retiraient nos troupes. L'armée allemande fit ensuite son entrée en poussant

des cris d'allégresse, défila au pas de parade devant le bastringue d'une musique militaire, puis regagna ses cantonnements, — ou plutôt fut dirigée d'un autre côté ; l'occupation était faite. Ce que fut l'existence journalière de la population est indiqué ensuite par de courts chapitres, — des notes, — ou parfois des dissertations à propos d'un incident, d'un fait survenu. Après avoir exploré le champ de bataille aux approches de Lille et sous les forts où parvint l'ennemi, ce qu'il consigne dans son journal ce sont des faits dont il a été témoin ; les événements dont il a noté des scènes ou détails typiques. Nous avons ainsi l'anecdote d'un passage de troupes, où officiers et soldats logent chez l'habitant, se font copieusement nourrir, — avec champagne et cigares pour clore le repas — et après le départ renvoient les ordonnances pour réclamer le reste des cigares et les bouteilles inachevées. Ailleurs, on parle de la plaie des trafiquants, — « des ravitailleurs », — qui s'étaient installés dans la guerre et menaient grande vie sous l'œil bienveillant de l'envahisseur, toujours disposé à tirer parti du manque de scrupules de ces nouveaux riches. C'est aussi l'ingéniosité de la population pour subvenir aux choses absentes, — les vêtements, la chaussure, — ou les trésors d'imagination dépensés par ceux qui devaient venir en aide aux prisonniers, aux enfants, aux pauvres, aux exilés, etc. — Les aviateurs anglais viennent cependant jeter des bombes sans guère d'autre résultat que quelques carreaux cassés ; en passant nous avons aussi la physionomie du gendarme allemand, — et il y a des détails plutôt cocasses sur les soins donnés aux typhiques, — et dont le résultat fut surtout d'enrayer une épidémie qui n'existait plus. Bientôt c'est l'organisation de la correspondance avec le dehors ; les désagréments et privations de la vie chère ; les enlèvements d'avril 1916 et la campagne de mensonges de la presse allemande ou stipendiée ; les représentations du théâtre « pour tous », mais que la population évita de fréquenter ; le récit des nuits de bombardement ; une réception de prisonniers russes ; l'embauchage des ouvriers (1917) et la réorganisation au profit de l'ennemi de l'industrie à Lille. Ailleurs on nous parle du papier monnaie ; du prix des denrées en 1918 ; du tarif des restaurants comme de l'éclairage ; — des troupes que doit loger l'habitant et à propos desquelles M. Pierre Baucher entre dans de nombreux détails. Puis c'est l'enlèvement des cuivres ;

la revue passée par l'empereur Guillaume des troupes d'offensive (28 avril). Nous sommes au moment où l'Allemagne va jouer sa dernière carte. On voit défiler des prisonniers français (11 juillet), — épisode qui voisine avec une curieuse dissertation sur les journaux, — journaux allemands ou favorables à l'Allemagne, presse clandestine, — et avec une « revue de bottes », passée avec tout le sérieux nécessaire. Enfin la bataille se rapproche et l'ennemi prépare sa retraite, — en déménageant tout ce qu'il peut saisir. Les événements se précipitent d'ailleurs, et le 17 octobre, c'est la délivrance. Lille avait souffert quatre ans l'occupation.

Mais je n'ai pu donner qu'un aperçu de ce livre, qui intéressera surtout par le détail multiple, l'esprit d'observation qu'il dénote; la vie au jour le jour, les incidents, les exigences, les formalités tracassières de l'envahisseur ; le récit des déprédations, des destructions auxquelles il consacra son long séjour dans la ville. Pour cela il prendra place à côté de plusieurs publications antérieures sur la vie lilloise pendant la guerre, et a sa place marquée dans les bibliothèques où nous conserverons le détail édifiant de ses hauts faits comme de sa malveillance et de ses déprédations.

Les Chemineaux de l'Orient, que publie le capitaine de Bernadotte, forment la première partie d'un long récit de l'expédition d'Orient, envoyée de Salonique au secours des Serbes et dont nous connaissons encore imparfaitement les aventures. L'affaire des Dardanelles n'ayant rien donné de ce qu'on attendait, l'évacuation fut décidée et les troupes envoyées à Salonique où l'on espérait qu'elles pourraient décider l'armée grecque à intervenir et en même temps soutenir les Serbes qu'attaquait la coalition des Autrichiens et Germano-Bulgares. Au camp de Zeitenlik, l'auteur se trouva nommé commandant d'une compagnie et c'est en cette qualité qu'il devait faire la campagne. On était à l'entrée de l'hiver et le temps était horrible, si bien que dans cette région, où le sol est imperméable, les troupes se trouvaient habiter dans de véritables marécages. Enfin ce fut le départ pour le front, et l'auteur constate que ce vieux pays de Macédoine, si riche en forêts dans l'antiquité, est surtout, maintenant, couvert d'eaux stagnantes. Les troupes gagnèrent Stroumitza-station et se trouvèrent d'abord en réserve, proche le défilé de Demir Kapou. Enfin, le 3 novembre 1915, eut lieu contre les Bulgares le combat de Memisti, resté indécis d'ailleurs, mal-

gré l'occupation du village. Puis ce fut le dur combat de Dorol-Ora ; d'autres engagements ensuite, et la compagnie mise au repos apprit avec satisfaction les succès des nôtres sur la gauche, où les zouaves avaient bousculé les troupes bulgares. Les Anglais vinrent ensuite occuper Memisti et les nôtres gagnèrent Ormanli, qui se trouva ensuite inutilement attaqué par les Bulgares. Des troupes anglaises remplacèrent encore les nôtres à Ormanli et le contingent français où se trouvait Bernadotte revint à Stroumitza-station pour remonter ensuite au village d'Arazli, puis à Güleli qu'occupèrent les zouaves et qui est un des coins les plus délicieux de la région. Mais l'hiver arrivait, ensevelissant le pays sous la neige. Il fallut occuper des pitons de cette zone montagneuse pour surveiller les Bulgares, dont on entendait toujours la canonnade. C'était le moment de l'offensive ; l'ennemi allait repousser les Serbes dans leurs montagnes d'Albanie et contraindre les nôtres à battre en retraite. Il fallut regagner encore Stroumitza-station, malgré un froid de 20 degrés. La compagnie fut envoyée encore à Kalukova, puis à Hadoua, au pied des montagnes dont elle occupa encore un sommet devant Plavna pour arrêter la marche des Bulgares. La retraite eut d'autres incidents, mais nos troupes enfin purent rejoindre Salonique. Le récit du capitaine Bernadotte est d'ailleurs un des plus intéressants qui aient été donnés sur la campagne de Serbie. Il a du mouvement, de l'entrain, — du brio, — et constitue une lecture attachante. Mais l'auteur est parfois un mécontent et en signale de justes motifs. Notre organisation, en effet, comptait bien des choses à reprendre. Ainsi, les troupes avaient encore des vêtements khaki sur les crêtes de Macédoine et ce fut seulement en plein mois de novembre que fut enfin distribuée la tenue d'hiver. — Le récit actuel doit avoir une suite, d'ailleurs; deux volumes sur Salonique et la Macédoine, avec les préparatifs de défense et l'offensive qui se termina par la déconfiture des Bulgares, et prépara la capitulation de l'Allemagne.

Avec une bonne préface de M. Auguste Gauvain, M. Milenko R. Vesnitch, dont on connaît le rôle pendant la guerre et les Conférences de la paix, a réuni divers articles publiés dans *La Revue Bleue*, *l'Art et les artistes*, *le Correspondant*, *la Revue Hebdomadaire*, etc., qui ont pris pour titre **la Serbie à travers la guerre**, et où il discute diverses questions et problèmes con-

cernant le pays et surtout la race. Il y parle surtout du *patriotisme serbe*; de *la poésie populaire*; de *l'âme serbe*; ailleurs il montre *la Serbie et la guerre européenne*; *les origines ethniques et morales de la guerre*; *les aspirations nationales de la Serbie*; *la responsabilité de la guerre actuelle*, etc. Ces articles écrits pendant la période des hostilités n'en conservent pas moins leur intérêt d'argumentation; mais on sait que les aspirations nationales de la Serbie peuvent être considérées comme réalisées depuis son union avec les Croates et les Slovènes.

CHARLES MERKI.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Elie Faure: *Histoire de l'art*: *L'art médiéval*, Avec de nomb. illust; Crès. 25 »

Art

Maurice Casteels: *Esthétique*; le Pot d'étain, Bruxelles. » »

Elie Faure: *Histoire de l'art*: *L'art antique*; Crès. » »

Ethnographie

Charles Barbet: *Questions sociales et ethnographiques: France, Algérie, Maroc*; Carbonel, Alger. 5 50

Histoire

J. Mathorez: *Histoire de la formation de la population française; les étrangers en France sous l'ancien régime*. Tome II: *Les Allemands, les Hollandais, les Scandinaves*: Champion. 35 »

Littérature

Pierre Aguétant: *Le Cœur secret*, impressions et pensées; Plon. » »

Pierre Aguétant: *Nous deux*; Plon. » »

Jean-Marc Bernard: *Haut Vivarais d'hiver*; Le Pigeonnier, Saint-Félicien-en-Vivarais. 8 »

Louis Bertrand: *Flaubert à Paris ou le Mort vivant*. (Cahiers verts, n° 7); Grasset. 6 »

H. Bornecque, L. Druesnes et L.-E. Rogie: *Commentaires de pages choisies tirées des auteurs français du XVI° au XX° siècles*; Rieder. 4 50

G. Michaut: *La jeunesse de Molière*; Hachette. 12 »

Albert Samain: *Polyphème*, deux actes en vers, reproduction du manuscrit autographe. Avec portrait gravé par Maccard; Messein. » »

Ouvrages sur la guerre 1914-1919

Louis Botti: *Avec les zouaves*; Berger-Levrault. 10 »

Pédagogie

G.-L. Duprat: *La responsabilité personnelle et l'éducation*; Alcan. 8 »

Poésie

Albert Garenne: *Le vieux Claude, L'Urne de Cristal*; Maison franç. art et édition. 5 »

Gauthier-Mary: *Chansons d'esclave*; Avec 30 gravures sur bois de Georges Demois; Galeries du livre. » »

N. N. Hérieu: *Poèmes de l'aube et du soir*; Payot, Lausanne. 5 »

Luc-Salluste: *Seize poèmes sensuels*; Libr. des Lettres. » »

Aimée Magnien: *Les Lèvres lointaines*. Préface de Georges Delaquys; Belles-Lettres. 6 »

François Montel, Stephen Severt, Georges Ben-Aben: *Le Miroir infidèle*. Avec 10 illust. de Jean Dreyfus-Stern; Rieder. 6 50

Politique

Maurice Beaumont et Marcel Berthelot : *L'Allemagne, lendemain de guerre et de révolution*. Préface par Ernest Lavisse ; Colin. 7 »

André Dubosq : *L'évolution de la Chine, politique et tendances, 1911-1921*. Avec une carte ; Bossard. 9 »

Colonel Charles Gautier : *L'Angleterre et nous* ; Grasset. 7 50

Gilles, Erboville et P. Richard : *Questions diverses* ; Robinson. 0 40

F. Jollivet-Castelot : *L'idée communiste*. Préface de Han Ryner ; Fédération du nord du parti socialiste, Lille. gratuit.

Michel Lhéritier : *La Grèce* ; Rieder. 5 »

Raymond Poincaré : *Histoire politique*, chronique de quinzaine. III : *15 mars-1er septembre 1921* ; Plon. 7 50

Questions juridiques

J.-A. Roux : *Répression et prévention* ; Alcan. 15 »

Questions religieuses

André Longuet : *L'origine commune des religions* ; Alcan. 9 »

Roman

Pierre Aguétant : *Hommes et femmes vus par les bêtes* ; Plon. » »

George Auriol : *Aventures du capitaine Longoreille*. Avec 175 vignettes de H. Avelot ; Berger-Levrault. » »

Jean Bertheroy : *Les Pierres qu'on brise* ; Colin. 7 »

F. J. Bonjean : *Une Histoire de douze heures*. Préface de Romain Rolland ; Rieder. 6 75

Dr Paul Duplessis de Pouzilhac : *La Fâcheuse aventure du verrier, de l'enlumineur et de la gargouille*, légende du XIIIe siècle. Avec des illust. ; Imp. Montane, Lyon. » »

Dr Paul Duplessis de Pouzilhac : *Sigma*, roman médical ; Imp. Montane, Lyon. 7 50

René Duverne : *Brindille, Pacha et Cie* ; Plon. 7 »

José Germain : *Notre Poupette chérie* ; Renaissance du livre. 6 »

Maxime Gorki : *Le Patron*. Traduit par Serge Persky ; Flammarion. 7 »

Charles-Henry Hirsch : *Nini Godache*, édition définitive ; Flammarion. 7 »

Henri Lavedan : *Gaudias*, tomes I et II ; Plon. 10 »

Dr Maurice Limousi : *Pantalon-Cutisse et quelques autres* ; La maison franç. d'art et édition. 3 »

Geneviève Maury : *L'enchantement sur le seuil* ; Floury. » »

Robert Randau : *Cassard le berbère* ; Belles Lettres. 6 50

Raymond de Rigné : *L'Abbaye du Bel-Amour*. Avec 34 illust. de Ch. Hérouard ; Renaissance universelle. 45 »

Raymond de Rigné : *La cité vivante : Sous l'œil vivant des morts*. Tome I : *Le Martyr de la victoire. Un Cœur de sainte* ; Renaissance universelle. 20 »

Raymond de Rigné : *Le disciple de Massenet*. Tome I ; Renaissance universelle. 15 »

A. Tabarant : *L'Evangile Nouveau* ; Rieder. 6 75

H.-G. Wells : *Kipps*, traduit de l'anglais par L. Wolff ; Payot. 10 »

Sciences

Edouard de Rougemont : *Commentaires graphologiques sur Charles Baudelaire*, avec 4 portraits commentés par le Docteur Léon Vannier, 12 autographes et 6 lettres inédites ; Soc. de graphologie. 40 »

Louis Rougier : *La Matière et l'énergie selon la théorie de la relativité et la théorie des quanta* ; Gauthier-Villars. » »

Sociologie.

Julien Fontègne : *Le choix d'un métier et les aptitudes physiques* ; Ravisse. 2 75

Jean Gaumont : *Histoire abrégée de la coopération en France et à l'étranger* ; Rieder. 4 50

André Lorulot : *E. Armand, son évolution, sa philosophie, son œuvre* ; Les Humbles. 1 »

Marcel Pillon : *La Société bourgeoise* ; Grasset. 6 75

Un Remède à la crise du logement ; Union confédérale des locataires. 0 60

Théâtre

Lucien Bertrand : *1813*, pièce en 4 actes ; Lettres françaises. 2 »

B. Kozakiewicz : *La Vision de Grunwald*, scène historique d'après le roman de Henryk Sienkiewicz ; Fasquelle. 2 »

Abel Ruffenach : *Le Val-l'Evêque*, 3 actes en prose adaptés par Léon Moussinac ; Maison franç. art et édition. 2 50

Jacques Toutain : *Floréal*, pièce en un tableau et en vers ; Chiberre. 2 »

Varia

Almanach du Combattant 1922 ; Paris, 190, boul. Hausmann. 5 »

Almanach de la Renaissance du livre, littéraire et artistique, 1922 ; Renaissance du livre. 3 »

Annuaire de la Curiosité et des Beaux-Arts, 1922 ; Paris, 90 rue Saint-Lazare. 15 »

Robert Dommanget : *Le Dressage de Fram, chien d'arrêt. Lettres au père Clodomir. Le Dressage de Turc, chien de défense* ; L'Eleveur. 12 »

Voyages

Louis Faure-Favier : *Paris-Londres. London-Paris*. Préface de M. Laurent Eynac. Avec de nomb. illust. ; S. n. d'édit. 7 50

Rudyard Kipling : *Lettres de voyage* ; Payot. 9 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Korolenko. — Prix littéraires. — A propos du tricentenaire de Molière.— Toujours le « Musée d'Angoulême ».— Un écho catalan sur le « Mercure ». — Les demeures parisiennes d'Helvétius.— L'Affaire Fualdès. — Deux ordres et deux écrivains britanniques. — De la difficulté d'écrire l'histoire. — Errata. — Un joli Noël.

Mort de Korolenko. — Wladimir Galactionovith Korolenko, né à Jitomir, en 1853, est mort à Poltava (Ukraine), le 25 décembre dernier.

Son premier livre, *Le Songe de Makar*, publié à Nijni-Novgorod, en 1885, l'avait classé tout de suite parmi les grands écrivains de la vie contemporaine en Russie. Il laisse de nombreuses nouvelles et romans : *Esquisses d'un touriste russe* ; le *Murmure d'une forêt* ; le *Musicien aveugle*; la *Nuit de Pâques* ; le *Vieux sonneur* ; *Prokhor et les étudiants* ; *Des deux côtés* ; *Esquisses de Pavlovsk* ; *Esquisses et récits*, etc. Son œuvre la plus connue en France est le *Musicien aveugle*, roman bien caractéristique de son talent qui n'était pas sans parenté avec celui de Tourguenef.

Les deux régimes n'ont pas porté bonheur à Korolenko. Sous le tsarisme, il avait été déporté par erreur, à la place d'un autre, en Sibérie où il est resté six ans. Sous le bolchevisme il est mort terrassé, dit-on, par les souffrances et par la faim.

§

Prix littéraires. — Le grand prix littéraire algérien, d'une valeur de 5.000 francs, a été décerné à M. Ferdinand Duchesne, pour

son livre : *Au pas lent des Caravanes*, par 6 voix contre 4 à M. Robert Randau.

§

A propos du tricentenaire de Molière. — Allons-nous résoudre enfin quelques-unes des énigmes qui s'attachent à la vie et à l'œuvre du grand Comique? Ses aïeux directs, les Pocquelins, étaient, — c'est maintenant prouvé,— des bourgeois de Beauvais ; le propre grand-père du poète habitait un appartement formant porche au-dessus de l'actuelle impasse Beauregard, alors impasse Merdanson.

Mais à quelle circonstance faut-il attribuer la disparition totale des autographes de Molière ? Pas une lettre, pas une note n'a surnagé. On a voulu incriminer les Jésuites, coutumiers de certaines destructions ; mais c'est aussi difficile à prouver que la thèse de Pierre Louys dépossédant Molière de la paternité de ses plus fiers chefs-d'œuvre. Les Jésuites furent tout-puissants à Raguse, et, s'ils voulaient bien nous ouvrir leurs archives, peut-être apprendrions-nous comment il s'est pu faire que le sujet de *L'Avare* ait été traité, en langue serbe, par Moron Drzic (Drytch) plus d'un siècle avant Molière, c'est-à-dire en 1555.

Grandes sont les ressemblances entre les deux pièces.

Moron Drzic, qui vécut de 1520 à 1580, fut un dramaturge fécond, qu'on lit encore de nos jours et dont s'honore grandement la littérature slave de Dubrovnik. Fils de bourgeois, il fit ses études à Sienne en Italie, où il devint recteur en 1541. De retour à Raguse il se fit prêtre, ce qui ne l'empêcha point d'écrire des pièces pour le théâtre en prose et en vers. Il visita Venise, Constantinople, en compagnie d'un grand seigneur, dont il était l'amuseur et le drogman. C'était un improvisateur étonnant. Parmi ses pièces pastorales en vers la plus connue est *Tirena* (Venise, 1547-1550), qui fait penser au *Songe d'une Nuit d'Eté* de Shakespeare. Il a également composé *Vénus et Adonis*, autre pastorale, des drames religieux (*La Naissance du Christ*), des mystères. Mais ce qui lui valut de faire passer son nom à la postérité, ce sont ses comédies, telle *La farce de Stanat*, que l'on joue encore. Dans cette pièce de carnaval, il s'agit d'un paysan, qui veut se faire rajeunir et qui se fait jouer un bon tour auprès d'une fontaine. Telle encore *Drendo Maroyé* (*Le Père Maroyé*, 1550), qui met en scène toute la vie sociale de Raguse au XVIe siècle. Parmi ces pièces figure *L'Avare* ; mais cette dernière œuvre n'est pas la seule, dans le lourd bagage littéraire de Moron Drzic, à rappeler Molière. Il faut citer encore *Tripcc d'Utolié*, composé sur le même sujet que *Georges Dandin* et les *Jalousies de Barbouillet* ; enfin *Arculin* (*L'Arlequin*) qui rappelle *Le Mariage Forcé*. *Arculin* est le Sganarelle serbo-croate.

Sans doute, comme l'alléguait l'année dernière dans son cours de littérature serbo-croate M. Meodrag Ibrovac, Drzic et Molière se sont-ils

abreuvés aux mêmes sources : Plaute (*Aulularia*) et Boccace (viiᵉ journée, ivᵉ nouvelle), et il est certain d'autre part que l'Arlequin est originaire d'Italie; mais outre qu'il est juste de reconnaître à Drzic le rôle de précurseur, on peut se demander si des traductions italiennes des pièces dues au comique ragusain n'ont pas pu venir jusqu'à Paris et tomber ainsi aux mains de Molière. Nous nous abstiendrons de conclure. Nous posons seulement le problème à la sagacité des investigateurs. — PH. LEBESGUE.

§

Toujours le « Musée d'Angoulême ». — Nous recevons encore sur cette question les deux lettres suivantes :

Paris, 24 décembre 1921.

Monsieur le Directeur,

Dans le numéro du *Mercure de France* du 15 novembre 1921 M. G. Picard s'étonnait de trouver sous la plume de Stendhal la phrase : « Les deux statues de Michel-Ange qui sont au Musée d'*Angoulême* », et dans le numéro du 15 décembre un Stendhalien déclarait que « *le mot Angoulême ne peut s'expliquer que par un lapsus ou une erreur d'impression* ». Me serait-il permis de montrer qu'il n'y a là ni erreur ni lapsus de la part de Stendhal, mais ignorance de la part de ses lecteurs?

En 1824, on ouvrait pour la première fois au public, sous le nom de *Galerie d'Angoulême*, le musée de la sculpture française constitué d'œuvres provenant du Musée des Monuments Français ou des Petits Augustins. Ce musée était situé dans le coin de la cour du Louvre connu sous le nom de Pavillon de Beauvais. La même année, le comte Clarac donnait une *Description* de ce musée et nous y voyons figurer dans la Salle de Jean Cousin, sous les numéros 5 et 7, les deux statues d'esclaves de Michel-Ange.

Si quelques-uns de vos lecteurs s'intéressent à l'histoire du musée de la sculpture moderne, je ne puis que leur recommander le petit livre de Louis Courajod : *Histoire du département de la sculpture moderne du Musée du Louvre*, où j'ai puisé moi-même les quelques indications qui précèdent.

Veuillez agréer, etc.

CHARLES MARCHESNÉ.

Paris, le 28 décembre 1921.

Monsieur le Directeur,

J'ai lu dans les numéros du *Mercure* du 15 novembre et du 15 décembre 1921 les articles consacrés à Stendhal et aux deux statues de Michel-Ange « qui sont au Musée d'Angoulême ». M. G. Picard et « un Stendhalien » font remarquer que les deux statues en question, — *les Prisonniers*, — n'ont jamais quitté le Louvre et ils n'expliquent le mot « Angoulême » que par un lapsus ou une erreur d'impression. La solution de ce petit problème est donnée dans l'ouvrage de Louis Courajod, *Alexandre Lenoir, son journal et le Musée des Monuments français*.

On lit en effet au tome II, p. 179-180 :

« Au moment de la suppression du Musée des Monuments français, la statue de Chabot fut portée au Louvre....... elle devint peu de temps après un des principaux ornements de la *galerie d'Angoulême*... » (T. II, page 179.)

«....... quelques années plus tard, quand on s'occupa de former la *galerie d'Angoulême* et de fonder la collection des sculptures modernes... » (T. II, page 180.)

«...... la *galerie d'Angoulême* ouverte en 1824.. » (T. II, page 180.)

De ces différents textes il résulte que Stendhal entendait par Musée d'Angoulême, ainsi qu'il est d'usage en Italie, la galerie du même nom. C'est au Louvre qu'il a vu les deux statues de Michel-Ange qui figuraient certainement parmi « les monuments de la Renaissance, restés au Pavillon de Beauvais, dans les anciennes salles du *Musée d'Angoulême* après le marquis de Laborde...» (*Alexandre Lenoir*, etc... » (T. III, p. 9.)

Veuillez agréer, etc. RENÉ TURPIN.

§

Un écho catalan sur le «Mercure». — Il n'est pas signé, mais nous ne croyons pas nous tromper en l'attribuant à En Marius Aguilar. Il a paru dans *El Dia Grafico* de Barcelone, le 27 décembre dernier. En voici la traduction :

Le *Mercure de France*, cet aïeul centenaire, vient de tomber dans une grave erreur séparatiste, qu'il faut croire que notre Ambassadeur à Paris aura déjà corrigée. Le fait est qu'à sa Table Chronologique annuelle il sépare les articles qui traitent de la littérature catalane de ceux qui s'occupent de celle de Castille. *Lettres Catalanes*, lit-on d'abord. *Lettres Espagnoles*, lit-on ensuite. La pensée d'Alfred Vallette, Directeur du *Mercure*, nous est inconnue, quant à ce qui touche à la littérature catalane. Mais nous soupçonnons que la question de Tanger et la Guerre Commerciale doivent avoir influé sur cette classification avec l'arrière-pensée de se mêler à nos affaires intérieures pour créer des difficultés à l'Espagne. L'éternelle inimitié française réapparaît là...

Telle serait l'argumentation de *l'A.B.C*, s'il lui arrivait de commenter cette séparation littéraire, introduite par le *Mercure*. La raison, cependant, en est plus simple. Le *Mercure* admet les nationalismes littéraires qui sont le produit d'une tradition et de l'usage d'un idiome. Ainsi, il s'y rencontre, à côté des *Lettres Anglaises*, des *Lettres Canadiennes*, exactement comme on y séparerait, — si l'on avait à s'en occuper, — les *Lettres Wallonnes* des *Lettres Flamandes* et comme on y réunirait les *Lettres Danoises* aux *Lettres Norvégiennes*.

La raison de tout cela, c'est qu'au *Mercure*, on sait une chose, qu'ignorent à peu près le reste des Espagnols : à savoir qu'un peuple qui possède sa langue propre, sa propre littérature, existe en tant que nationalité littéraire. Mais, à Madrid, il n'est, pour l'admettre, qu'une infime sélection.

Le *Mercure* s'efforcera, dans la suite de ses *Chroniques Catalanes*, de démontrer que la thèse du *Dia Grafico* est autre chose encore qu'une boutade d'échotier barcelonais. — C. P.

§

Les demeures parisiennes d'Helvétius. — La fin de l'année 1921 a marqué le cent cinquantième anniversaire de la mort d'un philosophe qui compte parmi les plus marquants des Encyclopédistes : Claude Adrien Helvétius.

Fils et petit-fils de médecins, il était né en janvier 1715 dans un hôtel de la rue Geoffroy-Lasnier et il avait été baptisé en l'église Saint-Paul.

Son père, Jean Claude Adrien, était alors médecin du roi par quartier. Sans doute est-ce lui qui habitait l'hôtel qu'on voyait il n'y a pas très longtemps encore au numéro 30 de la rue Geoffroy-Lasnier. Il possédait des écuries souterraines avec des auges sculptées, une cour intéressante avec un bas-relief moderne, enseigne de l'entrepôt d'Ivry d'après Daumier. Bref, c'était une demeure curieuse qui a fait place à une construction moderne, basse et dont la façade, quoique déjà jaunie, semble cependant trop blanche, contiguë qu'elle est au beau portail sculpté au XVIIe siècle de l'Hôtel de Châlons et du Luxembourg.

Certains auteurs ont cru qu'Helvétius était né rue Serpente. Leur erreur s'explique, sans doute, par le fait qu'au moment où il vint au monde son grand-père, — qui était également médecin, — habitait rue Serpente. Un autre, le marquis de Rochegude, dans ses *Promenades dans toutes les rues de Paris*, le fait naître rue Sainte-Anne. C'est encore une erreur. Helvétius, qui était alors marié, et qui avait renoncé aux charges qu'il possédait, afin de pouvoir s'adonner en toute indépendance aux études littéraires et philosophiques qui lui étaient chères, habitait un superbe hôtel dans la rue Sainte-Anne, qui, en souvenir de lui, s'appela de 1792 à 1814, rue Helvétius.

Vainement chercherait-on aujourd'hui cet hôtel où eurent lieu des conversations libres et brillantes dont on retrouve le souvenir dans les mémoires du temps, où se rencontraient Fontenelle, Marmontel, — qui dirigeait alors le *Mercure de France*, — Saurin, Chastelleve, Duclos, Saint-Lambert, Grimm, Buffon, Raynal, l'abbé Morellet, le baron d'Holbach, — qui venait régulièrement les jeudis et les dimanches, — Mlle de Lespinasse, qu'on y vit quelquefois, — et où Morellet rencontra Adam Smith. C'est que le salon d'Helvétius était en quelque sorte le lieu des rendez-vous des philosophes du monde entier.

La table était bonne aussi, s'il faut en croire Marmontel, qui dit dans ses *Mémoires* que le prince de Brunswick y ayant dîné prétendait n'avoir jamais fait meilleure chère.

C'est dans cet hôtel, qui était situé presque vis-à-vis de la rue des Orties, et où Helvétius passait tout le temps qu'il ne demeurait pas dans ses propriétés provinciales, qu'il mourut le 26 décembre 1771, il y a un siècle et demi.

En 1877 cette demeure illustre fut démolie. C'était une belle construction à deux étages et à huit hautes fenêtres, dont la porte monumentale avait fort grande allure, si on en juge par une eau-forte de H.P. Martin, qui en a fixé l'aspect et qu'on trouve dans la *Butte des Moulins* du docteur Moura, publiée en 1877.

Helvétius fut inhumé dans l'église Saint-Roch, où reposent également Corneille, Duguay-Trouin, Mignard, Piron, Le Nôtre, la princesse de Conti.

Aucun monument, nulle plaque de marbre n'indique l'emplacement exact où dort le philosophe. Il en est de même pour d'autres sépultures non moins célèbres, mais à l'intention de ceux qu'elles intéressent une plaque commémorative a été apposée sur l'un des piliers du chœur. On y lit :

A LA MÉMOIRE
Des Bienfaiteurs et des Personnes
de cette paroisse
Dont les monuments n'ont pu être retrouvés.

Si les noms de Louvois, de Mme Deshoulières, du comte de Caylus, de l'Abbé Mably, de l'Abbé de l'Epée et de quelques autres s'y trouvent, celui de Claude Adrien Helvétius n'y figure pas.

Ainsi, par une sorte de fatalité curieuse, nulle des demeures qu'habita à Paris Helvétius n'existe plus aujourd'hui et sa tombe demeure introuvable.

§

L'Affaire Fualdès.

Toulouse, 31 décembre 1921.

Mon cher Directeur,

J'attends avec sérénité le travail par lequel M. Camille Pitollet se propose de démontrer que mon ouvrage sur *l'Assassinat de Monsieur Fualdès* est « entièrement dénué de fondement historique », ainsi qu'il l'annonce dans le *Mercure* du 1er janvier 1922. Je verrai à ce moment-là ce que j'aurai à répondre, et je suis sûr d'avance que je ne serai guère embarrassé.

Mais, en attendant, je tiens à rectifier quelques inexactitudes contenues dans l'article d'approche de M. Camille Pitollet sur *l'Affaire Fualdès*.

1° La Société des Gens de Lettres n'a nullement attribué le prix Jean Revel à mon livre sur Fualdès (qui n'avait pas encore paru en librairie); elle me l'a décerné en considération de ma vie et de mon œuvre, tout entières consacrées à ma province.

2° Si M. Marcel Prévost, avec une très grande indulgence, a voulu présenter mon ouvrage comme « un roman historique », il a tenu à préciser que c'était une « formule neuve » de ce genre littéraire, formule ayant pour première caractéristique « une documentation » aussi exacte, et, s'il est possible, aussi nouvelle que pour un ouvrage d'histoire proprement dite ». Il n'est pas dans mon récit un seul fait qui ne se puisse justifier par un texte.

3° Mes convictions politiques n'ont rien à voir avec mon ouvrage ; mais il se trouve que mon opinion sur l'Affaire Fualdès est opposée à

celle de M. Camille Pitollet, qui épouse, avec l'ardeur d'un membre de l'Action Française, la cause de la chose jugée. C'est que mon livre est établi, en opposition avec tous les racontars, sur le compte rendu officiel et les pièces authentiques du procès. Là se trouve la vérité, et non point dans les balivernes d'un préfet de l'Aveyron, qui avait quitté Rodez trois ans avant le crime, ou dans les encyclopédies allemandes parues quinze ans après et qui font de Fualdès un protestant. S'il s'agit de réunir sur cette affaire tous les bavardages absurdes qui lui ont été consacrés, le chemin est libre à M. Camille Pitollet; il pourra en tirer une bibliothèque. Mon travail, qui, lui aussi, a duré de longues années — je l'ai commencé en 1912 — a consisté surtout, au contraire, à écarter les multiples inventions qui sont venues se greffer sur les faits. Le public jugera en dernier ressort ce qui lui semblera le plus clair et le plus intéressant.

En vous priant d'insérer cette lettre, je vous offre, mon cher Directeur, l'expression de mes sentiments entièrement dévoués.

ARMAND PRAVIEL.

§

Deux ordres et deux écrivains britanniques. — Depuis 1913, l'auteur de *Peter Pan* est baronet. Cet anoblissement exige, pour observer les règles, qu'il soit appelé Sir James Matthew Barrie, Bt., à quoi il faut ajouter les initiales suivantes : M. A., LL. D., qui veulent dire maître ès arts, et docteur en droit. Désormais entre l'abréviation de baronet : Bt., et ces indications de grades universitaires, il faudra ajouter les initiales O. M., Ordre du Mérite. Cet ordre, qui ne comporte aucun grade et ne confère aucune précédence, a été fondé en 1902 et se limite à 24 membres. Il y en a aujourd'hui 17, dont 6 membres militaires, parmi lesquels les maréchaux Lord French et Lord Haig et les amiraux Lord Jellicoe et Lord Beatty. Les onze autres sont designés comme membres civils, et comptent des savants, des hommes politiques : Lord Morley, Lord Bryce, Lord Haldane, Mr Balfour et Mr Lloyd George ; un musicien, Sir Edward Elgar, un romancier et poète, Thomas Hardy, qui aura maintenant un confrère exclusivement homme de lettres. L'ordre du Mérite a été décerné, aussi, à titre exceptionnel et hors cadre, au maréchal Foch et au maréchal Joffre. Romancier et auteur dramatique, Sir James Barrie a débuté dans le journalisme en province, et ses débuts littéraires datent d'il y a 35 ans. Il ne se risqua au théâtre qu'en 1895 et depuis lors il n'y a guère connu que des succès extraordinaires. *Peter Pan* a été joué à Paris et cette pièce est reprise tous les ans en décembre à Londres et dans les grandes villes, pour la grande joie des enfants et de leurs parents. En général, ses œuvres supportent mal la traduction. Toutefois, un de ses meilleurs livres, *Margaret Ogilvy*, a été admirablement rendu en français par cet

artiste délicat qu'était Robert d'Humières. C'est une œuvre très simple qui émeut jusqu'aux larmes.

Sir James Barrie est Ecossais, mais il habite Londres, non loin du Strand, et, des fenêtres de son cabinet, la vue s'étend à l'est et à l'ouest sur la Tamise grouillante et brumeuse, et au sud sur un déroulement de maison jusqu'aux collines du Surrey, visibles par les jours d'été. Silencieux, presque timide, Sir James Barrie mène une vie simple, réservée et d'une grande dignité.

L'ordre des « Companions of Honour », fondé en 1917, ne comprend aussi qu'une classe et qu'un nombre très limité de membres qui peuvent être de l'un ou l'autre sexe. Cette distinction vient d'être conférée à Sir Henry Newbolt qui quitta le barreau en 1899 pour se consacrer exclusivement aux belles-lettres. Ses premiers recueils de vers lui valurent une célébrité immédiate. *Admirals all, The Island Race, The Sailing of the Long Ships, Songs of the Sea, Songs of the Fleet, The Book of the Blue Sea* et jusqu'à sa *Naval History of the War* sont consacrés à la puissance et à la gloire navale de la Grande-Bretagne. Sir Henry Newbolt a 59 ans. Il fit de très brillandes études à Oxford, dirigea pendant quatre ans la *Monthly Review* et il est membre de l'Académie Britannique. — H.-D. D.

§

De la difficulté d'écrire l'histoire. — Fénelon prit la part que l'on sait dans la controverse du Quiétisme sous le règne de Louis XIV. Il écrivit, notamment, les *Maximes des Saints sur la vie intérieure*.

Ses ennemis envoyèrent son livre à Rome espérant qu'il y serait condamné.

Le pape nomma effectivement une commission.

Voltaire écrit à ce sujet :

> La congrégation du Saint-Office nomma pour instruire le procès un dominicain, un jésuite, un bénédictin, deux cordeliers, un feuillant et un augustin. C'est ce qu'on appelle, à Rome, les consulteurs.... Les consulteurs examinèrent pendant trente-sept conférences trente-deux propositions, les jugèrent erronées. (*Siècle de Louis XIV*.)

Michelet de son côté affirme :

> Le 12 octobre 1697, le pape nomme une commission pour Fénelon, laquelle reste en suspens, ne résout rien et n'obtient nulle majorite, toujours six contre six. (*Histoire de France*, volume XVI chapitre 8.)

Enfin Henri Martin prétend que :

> Les commissaires que le pape avait chargés d'examiner le livre de Fénelon s'étaient partagés cinq pour, cinq contre ; le livre eût dû être absous suivant la coutume. (*Histoire de France*, volume XIV, page 320.)

Ainsi, d'après Voltaire, la commission comprenait 7 membres, 12 si on en croit Michelet, et 10 si on fait crédit à Henri Martin.

Quant à la décision, on voit qu'elle varie avec chacun de ces auteurs.

§

Errata. — Une interversion de paquets s'est produite dans la note qui accompagnait l'article sur les « Ancêtres de Flaubert » pp. 223-224 du dernier numéro. Cette note doit commencer par les mots : « La communication de M. A. Chaboseau », p. 224, l. 6, et la partie qui précède doit être placée à la fin.

Même numéro, p. 276 (mort de Robert de Montesquiou) prière de lire, à la sixième ligne : « ... dont le raffinement, *l'euphuïsme* même... »

P. 279, écho « petite scolie flaubertiste », l. 8, lire 1842, au lieu de 1892.

§

Un joli Noël. — Il a eu lieu à Vence, localité voisine de Nice, et le *Petit Niçois* l'a annoncé en ces termes, le 23 décembre :

> Vence. — *En notre cathédrale.* — Ces traditions touchantes sont précieusement conservées par notre population. Samedi, à minuit, office solennel en l'église paroissiale, au cours duquel la phalange artistique composant le chœur réputé des choristes se fera entendre dans « Minuit Chrétien » et diverses œuvres de bienfaisance.

Le Gérant : A. Vallette.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.